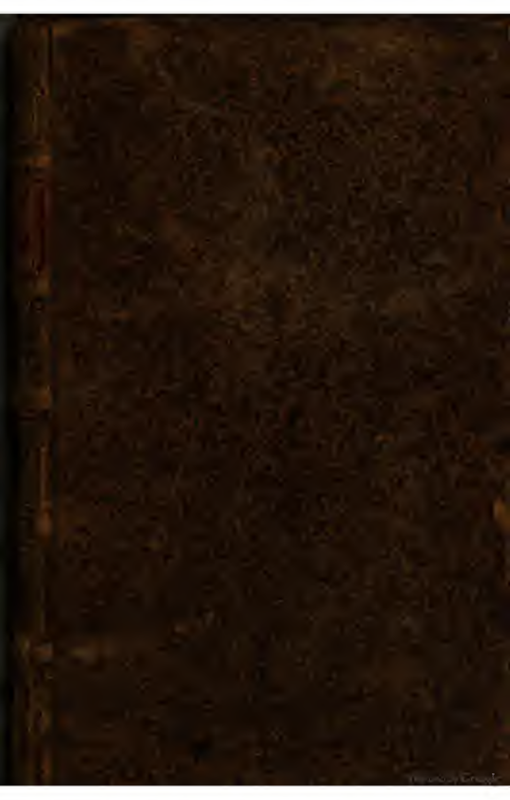
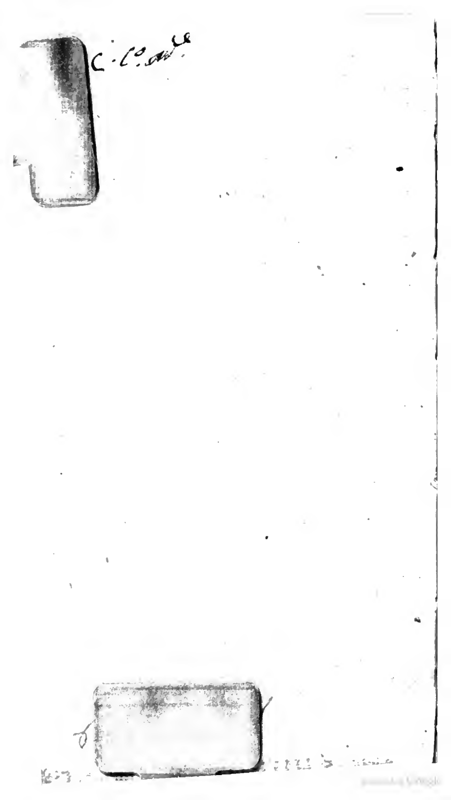
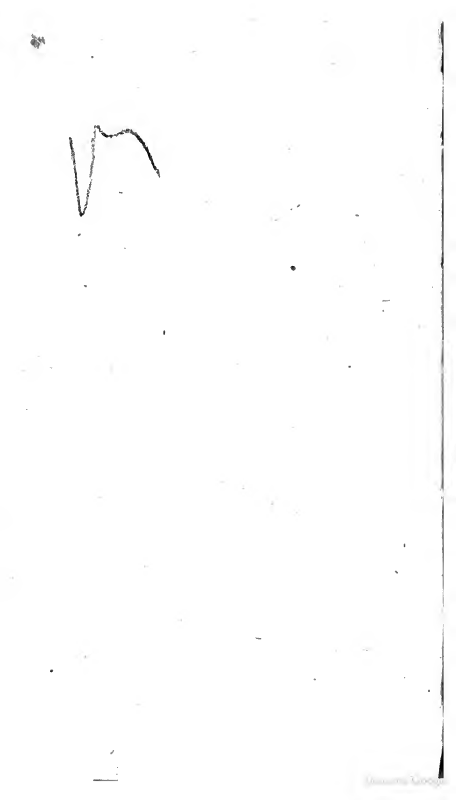

Digitized by Google





LE MISANTROPE.

Par Mr. V. E.**

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Nouvelle Edition revuë & augmentée de plusieurs Discours importans.

TOME SECOND.





A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME.
M. D. CC. XXVI.





BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LE MISANTROPE.

XLI. DISCOURS.

BOn jour & bon An, Ami Lecteur. Le compliment eſt un peu trivial, & vous avez attendu aparemment de moi quelque choſe de plus ſingulier. Vous vous êtes trompé, comme vous voyez; j'aime autant à me confondre avec le Vulgaire pour les bagatelles innocentes de la cérémonie, que je ſerois ravi de m'en diſtinguer du côté de la réfléxion & du raiſonnement.

J'ai remarqué deux caractéres bien opoſez dans ceux qui m'ont ſouhaitté une bonne Année; quelques-uns, en me rencontrant par haſard, ſans chercher fineſſe, m'ont fait un compliment fort uni & fort ordinaire; & ſoit raiſon, ſoit amour propre, j'ai trouvé dans cette ſimplicité la marque d'un bon eſprit. Quelques autres ſont venus chez moi d'une maniére empreſſée, m'étaler leurs complimens étudiez, & circulaires; & par cette double affectation, ils ca-

ractérisoient doublement, à mon avis, la petitesse de leur génie.

Les gens qui prétendent passer pour avoir de l'esprit, à la faveur d'un mot nouveau, d'un compliment particulier, d'une phrase peu usitée, en agissent tout de même que ceux, qui croyant se mettre du bon goût, donnent dans le *Colifichet*, & qui par leurs petits Rubans, leurs petites Bagues, & leurs petites Cannes, se rendent plus ridicules que le Vulgaire, bien loin de se confondre avec les Gens du bel air.

On peut dire que le jour du nouvel An, est celui de toute l'année où il se dit le plus de fadaises; & où les Gens de Qualité ont le plus à souffrir, s'ils ont le goût délicat; & si les vœux qu'on fait pour eux ne sont pas suivis de quelque chose de plus solide qui en cache l'impertinence.

Pour moi, cher Lecteur, je ne vous souhaiterai rien que de bien profiter de la Satire suivante sur le ridicule de nos vœux: je dis *de nos vœux*, car j'y suis pour mon compte aussi-bien que vous.

SATYRE.

JUsques à quand, Mortel à te perdre empressé,
Le Ciel par tes desirs doit-il être lassé?
A l'utile Bon-sens donnant toûjours atteinte,
Te livrant par caprice à l'espoir, à la crainte,
Tu perds ta triste vie en desirs inquièts,
Changer d'âge ce n'est que changer de souhaits.

Mais

Mais du courroux des Dieux bien souvent la tempête,
Par tes désirs formée éclate sur ta tête;
Et du sort des humains l'Arbitre rigoureux,
Sait punir tes forfaits en éxauçant tes vœux.
Vénus, disoit Paris, en partant pour la Gréce,
Seconde mes projets, accomplis ta promesse;
Sensible à mon ardeur, qu'Heléne entre mes bras
Puisse oublier & Sparte, & le fier Menelas.
La Déesse l'éxauce; il améne sa proye,
La vangeance des Dieux avec elle entre à Troye;
Et du foible Priam les Palais renversez,
Paris, furent l'effet de tes vœux éxaucez.

De l'Univers entier la priere importune
Sollicite les dons de l'aveugle Fortune;
Mais dans un vase simple une vile boisson
A caché rarement un funeste poison,
Et dans l'or imposteur la coupe Ciselée
Offre avec le plaisir souvent la mort mélée.
Eh pourquoy donc chercher ces thrésors précieux?
Pour que le doux sommeil s'éloigne de vos yeux?
Qu'une ombre, qu'une feuille au gré du vent poussée
Bannisse le repos de votre ame glacée?
Pour moy, Pauvre & content, sans or & sans frayeurs

Je possede ma joye au milieu des voleurs

Quels vœux avoit formé le moderne Aléxandre,
Du carnage amoureux, dès l'âge le plus tendre?
Que le Dieu de la Guerre excitât dans son cœur,
Les dangereux transports d'une aveugle fureur,
Que la Raison fuïant de son ame enhardie,
Sur l'horreur du danger la laissât étourdie;
Que le doux mouvement de la tendre bonté,
Ne servît point d'obstacle à sa noble fierté.
Ses vœux sont accomplis; les Aquilons, la glace,
Ne sauroient arrêter sa belliqueuse audace.
Ses efforts au succez paroissent enchainez
Les Peuples sont vaincus, les Princes détrônez;
Tout conspire avec lui, le Ciel, la Mer, la Terre,
Rangez sous ses Drapeaux, le suivent à la Guerre?
Et le soufle inconstant des vents tumultueux,
Entre en ligue avec lui, se fixe par ses vœux,
Héros, repose enfin, borné par la Justice:
Non, ses desirs remplis lui doivent le suplice.
Du tyrannique Honneur il écoute la voix,
Et pour lui l'Equité n'a que de vaines Loix,
Il aime les Combats autant que la Victoire,
Et le Péril lui plaît à l'égal de la Gloire.
Il tombe sous le faix de Lauriers entassez,
Vain-

Vaincu par des soldats mille fois terrassez,
Le Sort pour l'avilir lui laisse encor la vie,
Et le force à survivre à sa Gloire ravie.

Un Amant insensé, dans l'objet de ses feux
Renferme ses desirs & concentre ses vœux.
Richesse, Ambition, dans son cœur tout s'oublie
Tout se perd englouti dans sa tendre folie.
Périsse l'Univers, pourvû que son Iris,
Pour prix de son ardeur l'honore d'un soûris.
Iris se rend enfin, & grace à ses caprices,
Il plaît par ses Vertus, bien moins que par ses
Vices;
Son bonheur le ravit; mais le contentement
N'est qu'un bien passager dans le cœur d'un A-
mant.
Bien-tôt de son Iris la tendresse importune,
Répand un fiel amer sur sa bonne fortune;
Le cœur d'Iris du sien n'est jamais satisfait,
Plus elle l'aime & plus toûjours il lui déplaît.
S'il soûpire, il fait mal, s'il rit, il est coupable,
S'il s'attache au bon-sens, il est impardonnable;
Ses transports les plus vifs, sa plus tendre langueur,
Effets de son esprit, ne partent pas du cœur.
Iris trop délicate & le trouble & le gêne,
Son amour est pour lui plus cruel que la haine;
Et pour être haï, lassé de tant de maux,
Il unit ses desirs aux vœux de ses Rivaux.

Lysis demande au Ciel, sérieux frénetique,
Tous les ressorts secrets du flegme politique;

Pesant les intérêts de chaque Potentat,
Il prétend s'ériger en Pilote d'Etat.
Dieux; dit-il, *donnez-moi cette ame grande & sage*,
Qui du danger instruite évite le naufrage;
Que mon air soit ouvert, mon cœur mistérieux,
Que l'obscur avenir se dévoile à mes yeux;
Que mon esprit soit prompt, sûr, vaste, infatigable,
Que je pénétre tout, moi-même impénétrable. . .
Mais, du bonheur public esclave ambitieux,
Suspens, pour m'écouter, de temeraires vœux
Aux soins de ta conduite un Peuple entier se fie,
Par tes rares talens son choix se justifie;
Je le veux: mais sais-tu maîtrisant le succès,
Aux fougues du Hazard dérober tes projèts?
Le Destin bien souvent d'un conseil téméraire,
Au gré de son caprice en fait un salutaire;
Et fatal destructeur des plans les plus certains,
S'il aime à se jouer de tes sages desseins,
Dévouée au succès, l'aveugle populace,
Pour te trouver coupable, au Destin fera grace.
Mais je te prêche en vain, porte un œil attentif
Sur cent tableaux divers d'un desastre instructif.
Là, l'appui de l'Etat, un Vieillard déplorable,
Tend au bras du Bourreau sa tête vénérable.
Ici tu vois périr deux Fréres admirez,
Pour prix de leurs travaux, du Peuple déchirez:
Por-

Portrait où la fureur qu'un zele aveugle irrite
Oppose une ombre afreuse au plus rare mérite.
Ah! si le Ciel vangeur se prète à tes souhaits
On peut te voir, un jour, puni des tes bienfaits,
Ajoûté par ta chute aux éxemples tragiques,
De ta fin étonnante embellir les Chroniques.

Mais quel est ce Vieillard qui paroît à mes yeux?
Il traîne à pas tardifs son cadavre odieux :
Rendez-vous importun des fiévres, des coliques;
Les sens sont amortis dans ses membres étiques.
Le folâtre plaisir à son aspect s'enfuit,
Le chagrin l'accompagne & le dégoût le suit.
Cependant de son cœur l'incroyable foiblesse,
A ce corps chancelant attache sa tendresse;
Jouët infortuné de ses bisares vœux,
Qu'il vive, il est content; *vivre c'est être heureux.*
Ses desirs sont remplis, & d'année, en année,
La Parque étend encor sa triste destinée :
Mais sous chacun des pas qu'il fait vers le tombeau,
Le malheureux rencontre un desastre nouveau.
Son fils meurt dans ses bras au plus beau de son âge;

Sur la mer de l'Amour ſa fille fait naufrage.
La Parque ſe recule, & ſourde à ſes ſoûpirs,
S'obſtine à n'éxaucer que ſes premiers deſirs.
Il ne touchera point à ſon heure derniére,
Que ſes maux n'aient du Ciel épuiſé la colére.

Pour nous qui n'aſpirons qu'à charmer l'Univers,
Par l'art ingénieux de bien tourner un Vers;
Qui dans les doux tranſports d'une aimable folie,
Prétendons ſeulement, avouez de Thalie,
Faire rire un Lecteur à ſes propres dépens,
Par un ſel qu'avec art ménage le Bon-ſens.
Songeons que bien ſouvent pour tout autre comiques,
Ces traits railleurs, pour nous ſe changent en tragiques;
Que ſur tout ce genie y choque, offenſe, aigrit,
Et que le corps ſouvent doit payer pour l'eſprit.
On mépriſe d'un Fat l'obſcure impertinence,
Ce ſeroit l'annoblir que d'en prendre vangeance;
Jamais baton vengeur pour de fades bons-mots,
D'un Ecrivain groſſier ne fit plier le dos.
Crêpin ſeroit heureux ſi ſa plume novice,
Eut déployé ſans art ſa coupable malice;

Ou

Ou si ce Fils trop vain d'un Pére Cordonnier,
Eut apris humblement son paisible métier.

Au miroir dangereux une Belle attentive;
Par ses propres apas à plaisir se captive,
Admire tour à tour ses attraits gracienx,
Et de les augmenter ose prier les Dieux.
Que fait-tu? que plûtôt un mal fatal aux graces
Laisse sur ce beau teint ses odieuses traces!
Mais non; Un air plus fin anime tes attraits
Ton œil est plus brillant, ton teint plus vif, plus frais:
Le plus farouche cœur devient bien-tôt ta
proye,
Ton triomphe est parfait; mais modére ta
joye;
Sais-tu que ces Amans sur tes pas attitez,
Sont autant d'ennemis contre toi conjurez?
Pourras-tu bien toûjours, égale en ta Sagesse,
D'un traître séducteur rebuter la tendresse?
Des abimes par tout sont ouverts sous tes pas,
Sur ce chemin glissant ne broncherois tu pas?
C'en est fait, dans l'amour ta sagesse s'oublie,
L'Amant favorisé lui-même le publie;
Et de son crime affreux, ce cruel suborneur
Tire aux yeux du public ta honte, & son hon-
neur.
Dans un corps moins charmant ton ame retran-
chée,
Se fût au fier devoir constamment attachée.
A present condamnée à d'éternels regrèts

Tu reproches aux Dieux leurs nuiſibles bienfaits.

Pour nous-mêmes le Ciel mieux que nous s'intéreſſe;
Laiſſons de ſes préſens le choix à la ſageſſe.
Ou ſi l'ame toûjours doit former des deſirs,
Pour de ſolides biens réſervons nos ſoûpirs.
Demandons un corps ſain, un eſprit droit & ſage,
Des vulgaires erreurs qui perçant le nuage,
Jamais d'un faux éclat ne ſe trouve ſurpris;
Qui ſache à chaque objèt fixer ſon juſte prix:
Un cœur grand, juſte, ferme, & qui ſuive intrepide
Le penible ſentier où la vertu le guide,
Que l'Univers croulant ne puiſſe en écarter,
Et que le vice ait ſeul le droit d'épouventer.

XLII. DISCOURS.

Réfléxions ſur la Fineſſe des Italiens.

LA Fable du Chêne & du Jonc, me paroît fort aplicable à la maniére dont ſe conduiſoit l'ancienne Italie, & à celle dont ſe conduit l'Italie moderne.

Autrefois elle s'opoſoit avec vigueur à ceux qui venoient porter la Guerre dans ſon

ſon ſein; & ſouvent après avoir long-tems réſiſté aux coups de la tempête, elle ſe trouvoit entiérement ébranchée, & même quelquefois ſur le point de ſa chute.

A préſent toute la reſſource qu'elle trouve contre ceux qui viennent la ravager, c'eſt ſa ſoupléſſe. A la moindre aparence d'orage elle plie avec prudence, & accoûtumée à ſe voir le joüèt de différens vents, elle ſe déclare toûjours pour celui qui ſoufle.

Cette conduite n'eſt pas ſi propre à embelir les Hiſtoires, & à s'attirer l'admiration de l'Univers, que celle des Italiens d'autrefois; mais elle eſt ſenſée; & ce qui eſt ſenſé, vaut d'ordinaire mieux que ce qui eſt admirable.

Si les Nations étrangéres font ainſi les Maîtres dans l'Italie, dès qu'il plaît à leur intérêt de les y envoyer, il faut convenir qu'elle ſait en prendre vengeance d'une maniére bien fine; & que dans un certain ſens l'Italie eſt toûjours la Maîtreſſe du Monde.

Ce n'eſt pas qu'elle ſuive les traces de l'Italie ancienne, qui groſſiére ennemie de tous les endroits du Monde où il ſe trouvoit de l'Or, alloit, contre vent & marée, impoſer des Loix à des gens qui ſe conduiſoient fort ſagement, par les Loix du Bonſens & de l'Innocence. Ces maniéres de conquérir l'Univers, étoient bonnes pour ce tems-là, & les Italiens d'à-préſent plus habiles que leurs Ayeux, ne trouvent pas néceſſaire d'avoir dans chaque Province de leur domination, un Proconſul, qui, ac-

compagné de Soldats & de Licteurs, aille mettre dans tout leur jour l'orgueil & l'avarice de ses Maîtres. Il y avoit dans cette maniére d'agir plus de faste que de sûreté; & quand ces Gouverneurs de Provinces tomboient entre les mains de quelque Arminius, je croi que la gloire du Sénat & du Peuple Romain, n'étoient guéres propres à les consoler de la rigueur de leur sort. Une grande partie du Monde ne laisse pas d'être tributaire de l'Italie, & il ne lui faut que deux ou trois mille hommes pour aller lever par tout les tributs qui lui sont dûs légitimement.

Ce que j'avance là seroit un parodoxe s'ils vouloient les extorquer de haute lutte; mais ils ne s'y prennent pas par la force; rien n'est d'ordinaire plus pacifique que cette Nation, & elle paroît avoir compris tout le sens de cette maxime-ci:

Lors que l'on est Poltron, on en vit plus longtems.

De ces deux ou trois mille détachez, c'est assez d'un seul dans une grande Ville, & même dans toute une Province. Celui-ci pour parvenir sûrement à son but, n'a besoin, pour tout équipage, que d'une Chocolatiére, de deux livres de Tabac, de quelques Tabatiéres de Venise faites à Amsterdam, & de quelques Bouteilles de Rataffia, ou d'Eau de Fenouillette. Ce petit fond rendu inépuisable par une rare industrie, voilà tout ce qu'il lui faut pour triompher de tout

un Peuple, & pour faire encore enforte que ce Peuple lui ait obligation de sa servitude.

Leurs Ancêtres éxerçoient leur Empire sur les corps de ceux qu'ils avoient vaincus, sans pouvoir en gagner l'esprit; mais ces Messieurs-ci, par un triomphe infiniment plus glorieux, commencent par se rendre maîtres de l'esprit & du cœur; & de là ils en viennent tout doucement à la bourse, qui s'ouvre toûjours, devant un habile Italien eut-elle résisté mille fois aux attaques du plus fin Gascon. On ne se croit pas dupé comme il faut, quand on ne l'est pas de leur façon; n'auroient-ils pas tort de laisser l'adresse de leur esprit infructueuse? Tout le monde enrage d'être fourbé; ce seroit manquer de charité que de refuser ce plaisir à son prochain, & je ne vois pas qu'en conscience on s'en puisse dispenser, sur tout quand on y trouve aussi son petit compte. Celui-là même qui s'aperçoit d'avoir été l'objet de la charité de ces Messiéurs-là, n'en fait que rire; Ils n'ont fait que leur métier, & plus ils le font habilement, plus ils sont estimables.

Croiroit-on bien qu'ils profitent des dépouilles des ennemis, quoi qu'ils soient fort éloignez d'aimer la Guerre? Rien n'est plus vrai; & ces jeunes Officiers, dont leurs maisons sont continuellement remplies, ne sont qu'autant de leurs émissaires qui vont piller l'ennemi par commission, & qui viennent verser à leurs pieds tout ce qu'ils ont gagné pendant toute une

Campagne, souvent aux dépens de leur sang.

En vérité cet hommage leur est bien dû; ils ont un génie si transcendant, ils savent si bien aplanir toutes les avenuës qui ménent aux piéges les plus grossiers par eux-mêmes, qu'il faudroit être Italien comme eux, pour n'y pas donner. Veulent-ils par éxemple vous debiter à un prix éxorbitant du Tabac dont les Palfreniers ne voudroient pas pour rien, ils sauront d'abord mettre finement votre vanité dans leurs intérêts. Ils vous persuaderont que ce Tabac n'est pas pour les nez vulgaires, & qu'il faut avoir le *goût fin* pour en savourer toute la délicatesse; & qu'il n'y a que les Savans preneurs de Tabac qui en connoissent tout le mérite. Vous voilà pris, & vous êtes réduit à payer chérement ce qui ne vaut rien, ou à renoncer à la gloire d'avoir le nez plus habile que les autres. Pour peu que je fusse ami de la Pagnotterie, je dirois que cela s'appelle, prendre les gens par le nez d'une maniére bien fine.

Je sai bien que l'adresse de l'esprit qui sait se liguer avec la vanité des hommes, pour les attraper mieux, n'est pas si partciuliére à l'Italie, que d'autres païs n'en ayent aussi leur bonne provision.

Mais la finesse des autres Nations est génée d'ordinaire par quelques restes de probité, & par quelques scrupules incommodes, qui l'empêchent de déployer ses talens avec une entiére liberté. La Conscience n'éxerce guéres son empire en Normandie,

ce-

cependant elle n'y eſt pas encore entiérement détrônée. Les ſcrupules ne ſont pas fort à la mode en Gaſcogne, & pourtant ils ne laiſſent pas d'y traverſer quelquefois la louable intention de faire fortune aux dépens du prochain. Mais ils ne ſauroient ſe faire un paſſage au travers des Alpes ; c'eſt une gloire qu'ils doivent laiſſer à Hannibal & au Prince Eugéne.

Dans un cœur Italien l'Induſtrie a les *coudées franches* ; n'ayant aucun ennemi domeſtique à combattre, elle peut déployer toute ſa vigueur contre les ennemis de dehors ; & c'eſt ſoûtenir qu'elle en vient d'ordinaire à bout, que d'avancer qu'elle ne ſauroit échouer que contre un cœur modeſte, & un eſprit dégagé de la chimére.

On peut dire que la Monarchie Univerſelle des Italiens a eu trois différens périodes. Dans le premier elle étendoit ſon Empire d'une maniére dangereuſe & brillante ; une Province conquiſe lui facilitoit la Conquête d'une autre, & ſes forces s'augmentoient toûjours à proportion qu'elles s'éloignoient de leur centre. Cet Empire trouva enfin ſon plus fatal ennemi dans ſa propre grandeur, & tomba ſous le faix de ſes propres forces. De cette maniére le période des Armes fit place à celui de la Superſtition : Alors un ſeul Vieillard décrépit ſavoit remplacer lui ſeul de nombreuſes Armées ; & à la faveur des ténébres de l'ignorance éxercer un pouvoir tyrannique ſur les ames des plus puiſſans Monarques, qui ſe faiſoient une gloire de leur foibleſſe pour cet-

cette ridicule Divinité. La Raison des hommes sortie enfin d'un profond sommeil, fut l'écueil de cette seconde Monarchie, & les Princes devenus alors véritablement Souverains, secouérent en partie ouvertement un joug si méprisable, & en partie ne le subirent qu'autant qu'il s'accommodoit à leur intérêt.

L'Italie se dédommagea de cette seconde chute de son Empire, en tenant toûjours les Peuples asservis à la finesse d'esprit de ses Habitans ; & ce troisième période de leur Monarchie Universelle, moins sujet au changement que les autres, subsistera jusqu'à ce que le monde n'ait plus de Dupes, & qu'une autre Nation plus habile encore que l'Italienne leur ravisse un Empire qu'ils ont éxercé jusques ici si dignement.

Autrefois Virgile apostropha les Romains à peu près de cette maniére-ci.

D'Autres Peuples sauront d'une savante main,
Animer mieux que vous & l'Ivoire & l'Airain ;
Une masse sans forme à leur Art asservie,
De leur Ciseau divin empruntera la vie.
Ils sauront mieux que vous, foudroyans Orateurs,
Etourdir la Raison & triompher des cœurs.
Des Astres inconstans la course mesurée,
N'aura rien de secrèt pour leur ame éclairée.

Vo-

Votre Art plus élevé, magnanimes Romains,
Est de savoir ranger sous une même chaine,
L'Univers qu'à vos pieds votre Valeur entraîne.

Si ce grand Poëte vivoit à-présent, il changeroit indubitablement de stile, du moins il est à croire qu'à la place des derniers Vers il mettroit ceux-ci.

Votre Art plus rafiné, Peuples ingénieux,
C'est d'enchanter le goût & d'éblouïr les yeux;
C'est savoir par les tours d'une adresse féconde,
Dans les mêmes panneaux attraper tout le monde.

XLIII. DISCOURS.

ON peut soûtenir, sans craindre de se tromper, que la Qualité, qu'on apelle Valeur, est la cause des desordres les plus funestes, qui soient arrivez dans l'Univers, & en même tems le plus brillant chemin pour parvenir à la Gloire. C'est cette qualité, qui a rendu immortels ces Tyrans héroïques, qui se sont fait un mérite de ravager tout le monde, & qui ont été placez

cez dans le Ciel pour prix de leurs cruautez, & de leurs injuſtices.

Ce n'eſt pas ſeulement l'ignorant Vulgaire, qui accorde aux Héros ſon eſtime & ſon admiration, l'Homme raiſonnable même ne ſauroit s'empêcher de ſentir pour eux, quelques mouvemens de reſpect, quand ſa raiſon n'eſt pas en garde contre une eſtime ſi mal fondée. On ſe laiſſe maîtriſer par un certain plaiſir ſecret, dès qu'on entend parler d'un homme intrépide, qui à la tête d'un petit nombre de Troupes, oſe fondre ſur des forces immenſes; & qui inſenſible au danger, comme à la fatigue, concentre toutes ſes paſſions dans le deſir d'aſſujettir le Genre humain.

D'où peut venir ce penchant de notre cœur pour une admiration ſi peu raiſonnée? Et par quel principe eſt-on forcé en quelque ſorte d'aimer la choſe du monde la plus contraire à l'humanité?

Le but général de la Vertu, c'eſt le bonheur de l'Homme; & il eſt naturel, que le cœur d'une Créature raiſonnable devance la raiſon, pour donner ſon eſtime à ces qualitez ſalutaires, qui tendent à conſerver l'ordre & le repos dans cette Société, dont elle fait une partie: mais à peine eſt-il concevable que le cœur ſente ces mêmes mouvemens de tendreſſe & de vénération, pour une qualité qui ne ſert qu'à bannir de la Société ce *Repos* & cet *Ordre*.

Une des ſources de cette eſtime aveugle que nous avons pour la *Valeur*, c'eſt à mon

mon avis, notre amour propre, qui se mêle d'une maniére presque imperceptible à nos actions, à nos pensées, à nos sentimens.

Dès que nous pensons à quelque action, nous sommes accoûtumez de nous mettre à la place de celui qui en est l'Auteur, & si nous la trouvons en même tems vicieuse & oposée à nos inclinations, nous sentons pour elle un profond mépris. Quand nous trouvons au contraire une action, ou un sentiment, quelque vicieux qu'ils puissent être, conforme à notre penchant; sans consulter la raison, nous avons de l'indulgence pour elle; & l'idée de nous-mêmes unie à celle de cette action, ou de ce sentiment, en couvre l'horreur, & en efface l'infamie.

Apliquons cette maxime générale à ce qui est en question; rien n'est plus naturel à l'homme que l'Orgueil; sans faire un effort de Raison on ne sauroit souffrir des égaux, & beaucoup moins des Supérieurs. Il n'y a presque point d'homme, qui, s'il en étoit le maître, ne voudroit dominer sur tout l'Univers.

Dès que cette fierté, qui nous accompagne par tout, nous fait jetter les yeux sur un Héros, sur un Conquérant, notre imagination nous met au lieu de lui à la tête d'une Armée. C'est nous qui abattons tout, qui domptons tout: c'est nous qui allons chercher des Esclaves dans les endroits les plus reculez du Monde, qui faisons une vaste prison de toute la Terre; c'est ainsi que dans

dans le tems que nous prodiguons l'encens à ces bourreaux du Genre humain, nous sommes proprement nous-mêmes les objets de notre adoration.

Un second principe de l'estime des Hommes pour les Conquérans, c'est qu'en songeant à leurs Actions éclatantes, on détourne souvent son attention de ce qu'il y a dans leur conduite de cruel & d'injuste.

Ce que l'on y trouve d'intrépide fait de si fortes impressions sur le cœur, qu'il devient insensible pour le reste.

Or l'Intrépidité est du nombre des choses qui s'artirent une espéce de véneration, parce qu'elles sont rares, & qu'elles paroissent en quelque sorte au dessus des forces du cœur humain.

L'Homme est naturellement Poltron, l'amour qu'il a pour lui-même lui fait chérir son existence; & par conséquent celui qui affronte les dangers les plus affreux, qui semble prodigue de sa vie, franchit en aparence les bornes de l'Humanité, il est quelque chose de plus que l'Homme, & nous pardonnons au Paganisme de le confondre avec la Divinité.

Voilà comme on se laisse éblouïr d'un faux éclat. Pour peu qu'on se voulut donner le loisir de pénétrer dans la nature des choses, on verroit que ce qu'on croit au dessus de l'Homme est fort souvent au dessous de lui, & que l'*Héroïsme* confond véritablement avec les Brutes, ceux qu'il paroît élever à la Divinité. Je dis plus: les Bêtes les plus sanguinaires sont de beau-

coup

coup préférables aux plus illustres Conquérans. Elles sont incapables de réflexion. On ne sauroit leur reprocher leur insensibilité aveugle pour le péril; leur faim rend leur fureur excusable, & cette faim assouvie met des bornes à leur cruauté. Un Conquérant au contraire ressemble à un Hydropique, que la boisson ne fait qu'altérer davantage.

Le Courage n'est-il donc pas la marque d'une véritable grandeur d'âme? Assurément; mais d'ordinaire on en a des idées très-confuses, & l'on prend les effets d'une lâcheté méprisable pour les marques de la plus sublime valeur. Ces deux hommes, par exemple, qui, de sens froid, se vont égorger dans un duel, passent chez le vulgaire pour des gens courageux, quoi qu'on puisse soûtenir avec justice qu'ils ne vont se battre que par une excessive poltronnerie.

Je veux qu'ils ne soient pas du nombre de ces faux braves, qui, avant que d'aller sur le pré, paroissent avoir fait un accord de ne se point faire de mal, mais j'ose avancer qu'ils en sont d'autant plus poltrons. Oui ce sont des lâches achevez, ils n'osent pas suivre les régles que la Raison & l'Humanité leur prescrivent: Ils n'ont pas assez de fermeté pour mépriser l'estime d'un tas de gens déraisonnables; & plus ils combattent avec fureur, & plus ils font voir qu'ils ont une lâche crainte de perdre un honneur, de la conservation duquel ils devroient rougir.

Si l'on veut considérer le Courage sous l'i-


BIBLIOTECA NA ROMA VITTORIO E.

l'idée d'une Vertu, on ne sauroit le concevoir sinon comme la force d'une ame éclairée, qui s'attache à ce qui est raisonnable, sans en pouvoir être détournée par aucune considération. De cette maniére le Courage s'étend sur toutes les Vertus, & pour dire encore plus, toutes les Vertus sont renfermées dans le Courage. Toute action véritablement vertueuse part de cette noble intrépidité de l'ame: il n'y a point de vice qui ne soit une véritable poltronnerie, & c'est souvent l'effet d'un courage extraordinaire que d'oser conserver sa vie.

Si l'on aplique cette idée du vrai Courage à la conduite d'un Souverain, on trouvera qu'un Souverain sera véritablement courageux, si par un principe de Raison il se contente des Etats que la Providence lui a confiez, & s'il achette même la Paix, par des actions que le vulgaire apelle basses & lâches, parce qu'elles sont contraires à l'orgueil & au mauvais sens. Mais si le bien de ses Sujets force enfin ce Prince à prendre les armes, & à se jetter dans les malheurs de la Guerre, pour éviter des malheurs plus funestes, il obéït, sans balancer, à la Raison qui l'y determine, & n'aspire qu'à la Réputation, qui est le prix de la Vertu. Tout ce qu'il craint c'est de s'éloigner de son devoïr, qui a sur son cœur le même empire que la Gloire exerce sur ces illustres enragez, dont on couvre l'infamie sous le tître pompeux d'Heroïsme.

Il y a un nombre infini d'honnêtes gens qui connoissent l'extravagance de ce qu'on apel-

apelle d'ordinaire *Courage*, mais leur esprit a beau se dégager du joug d'un préjugé si pernicieux, leur cœur y reste bien souvent assujetti; ils se font une gloire de ne point suivre là-dessus leurs lumiéres.

Peut-être que moi-même, qui paisible dans mon Cabinet, fais ces réfléxions, je serois assez lâche, si j'étois offensé, pour ne pouvoir pas resister à la crainte de passer pour Poltron dans le monde: je crains bien que je n'eusse honte d'être plus raisonnable qu'un autre, & que je ne commisse volontairement un crime, de peur d'être méprisé par des créatures raisonnables.

Les gens de Guerre sont sur tout bien à plaindre, par raport à l'honneur qu'on met à se venger d'une injure reçûë; & de quelque maniére qu'ils fassent, ils sont toûjours exposez aux derniers malheurs. S'ils suivent les Loix du Christianisme ils passent pour les derniers des hommes, & s'ils obéïssent aux Loix de l'Honneur ils courent risque de porter la tête sur un Echaffaut. S'ils écoutent la raison & l'humanité, ils ne passent pas seulement pour infames dans l'esprit de leurs compagnons, leur sagesse est quelquefois punie par leurs Souvérains; & tel a été cassé par les ordres de son Prince, que ce même Prince auroit fait pendre s'il avoit lavé un affront dans le sang de son ennemi. Quel cruel défaut de Sens-commun n'y a-t-il pas dans cette conduite! Un Guerrier offensé doit se battre, ou ne se battre pas: Il n'y a point de milieu. S'il fait mal en se battant, il fait donc bien en ne se battant point;

le contraire d'une action punissable est sans doute innocente, & rien n'est plus naturel que de trouver infame ce qui mérite la mort. & digne de louange ce qui est opposé direcrement au crime. Mais on forme des idées monstrueuses de tout, on attache la Gloire au Vice, & l'Infamie à la Vertu; & l'on prescrit aux hommes des Loix qui les forcent à vivre deshonorez, ou bien à mourir glorieusement par le main du Bourreau.

XLIV. DISCOURS.

J'Avois promis aux Dames dans mon premier Misantrope, de les entretenir quelquefois, & je m'étois flaté même de leur dire certaines choses assez dignes de leur attention. Jusques ici je ne me suis pas trop bien aquité de cette promesse; & comme je me pique d'être religieux observateur de ma parole, je prends une forte résolution de réparer ma faute dans ce second Volume de mon Ouvrage. Je commence dès à présent, Mesdames, & je vous destine toutes les réfléxions que je prétends faire cette semaine. Heureux si je puis vous les rendre agréables! Et si, tirant mon stile de sa sécheresse ordinaire, j'y puis répandre quelque chose de cette Galanterie aisée qui distingue avantageusement Bussy, d'avec le Chevalier d'Her, & d'avec Voiture.

Un

Un bon nombre de Gens vous aiment, Mesdames, quand ils sont jeunes; ils vous aiment avec fureur: mais incapables de cette délicate tendresse qui ne tombe que dans les belles Ames, leur passion pour vous se perd avec l'activité de leur Jeunesse. Souvent même vous leur devenez odieuses. & ils disent dans leur cœur au beau Séxe: *Je vous ai trop aimé pour ne vous point haïr.*

Pour moi je vous ai fort aimées aussi, & comme mon cœur, & mon esprit, ont eu toûjours part à ma tendresse pour vous, je vous garde encore une estime tendre & délicate. Je fais plus, & j'en dévrois rougir en qualité de Misantrope. Je suis chagrin d'être d'un âge à m'en devoir tenir avec vous à l'estime.

Ne croïez pas que je sois de ces sots Vieillards, qui se font un plaisir de dire à tout moment qu'ils ont été des Compéres dans leur jeunesse, & que peu de Femmes ont pû resister à leur mérite: c'est tout ce que je puis pardonner au pauvre Abelard. Un peu de vanterie est permise aux malheureux du premier ordre.

Que l'amour-propre est ingénieux ! Un Homme d'âge ne trouvant plus dans son extérieur de quoi plaire, veut du moins faire aimer l'extérieur qu'il a eu autrefois. Il apelle le passé au secours du présent, & enterré dans sa Perruque, importuné par sa grosse figure, il se tuë de répêter qu'il a eu la tête belle, & la taille fine. Laissons-

les là, ils me raméneroient tout droit à la Morale.

Quand j'étois jeune, je faisois de mon mieux pour vous être agréable; & souvent, au défaut de vous plaire, je me faisois un plaisir déxaminer pourquoi vous me plaisiez, & ce qui vous manquoit pour me plaire encore davantage. Quelquefois même je me faisois un chagrin délicat, de ne vous pas aimer aussi fortement que j'eusse souhaité, & je me hasardois à vous donner des conseils aussi contraires à mon repos, que favorables à vos charmes: mais d'ordinaire on avoit peu d'égard à la bonté de mes intentions, & j'étois fort mal récompensé de ma franchise, & de mon desintéressement. Mon malheur me donna lieu de remarquer, que vous n'aimiez pas assez la candeur, ni dans vous-même, ni dans les autres, & que ce sentiment secondoit mal votre beauté, contre le cœur d'un honnête Homme. Vous voulez des Amans d'un mérite distingué: mais le moyen de leur plaire longtems, si vous ne ménagez la délicatesse de leur Amour-propre? N'est-ce pas travailler à les éloigner de vous, que de préférer aux louanges judicieuses que leur candeur vous dispense, les éloges circulaires qu'un Flateur outré prodigue indifféremment à toutes les Femmes? Les Hommes ne sont pas de votre goût sur la franchise: Ils ne l'aiment pas trop dans leurs Amis, & ils la chérissent dans leurs Maîtresses, pourvû qu'elle n'ait rien de rude, & d'injurieux, & que vous l'adoucissiez par des maniéres polies,

qui

qui naturelles au beau Séxe, ne sont pas toûjours incompatibles avec la sincérité. Ce que la Candeur a d'aimable en elle-même, joint à ce qu'elle a de rare parmi vous, est tout à fait propre à vous attirer l'estime & la tendresse de tous ceux qui ont quelque goût pour le vrai mérite.

Il n'est pas nécessaire d'être entré bien avant dans votre cœur, pour savoir que vous étes fort sensibles à la perte de vos Amans : mais que vous seriez peu exposées à ce malheur, si vous saviez ménager vos agrémens & notre tendrésse!

D'ordinaire vous rebutez vos Amans par des caprices excessifs, ou bien vous endormez leur passion par une languissante uniformité d'humeur. Votre empire sur leur cœur seroit bien plus durable, si vous saviez donner à vos maniéres, une certaine irrégularité, qui parût moins l'effet d'un esprit bisarre, que d'une vivacité propre à varier votre mérite, & à le présenter toûjours sous une face nouvelle.

Montrez à votre Amant tantôt une petite fierté qui réveille, tantôt une complaisance qui touche; une autre fois une crédulité qui s'insinuë dans son cœur : souvent un peu de jalousie qui l'anime: en un mot, faites-lui voir toûjours quelque chose de nouveau & de touchant dans vos sentimens, & dans votre tour d'esprit, & je vous répons que son cœur entretenu dans une activité continuelle, n'aura pas le loisir d'être inconstant.

Ne croyez pas, Mesdames, que les Hom-

mes changent d'ordinaire par une trahison concertée; leur amour est né bien souvent en dépit d'eux, & il meurt de même, faute de l'agréable nourriture que lui peut donner *le nouveau*. Prodiguez cet aliment à leur tendresse, & vous leur ferez goûter dans le plus fidele attachement, toutes les douceurs de l'inconstance.

Permettez-moi encore de vous dire, Mesdames, que d'ordinaire vous négligez de cultiver votre esprit, ou bien que vous le cultivez trop, ou mal. En général la Nature ne rend guére ses productions achevées, elle laisse presque toûjours quelque chose à faire à l'Art : Pour rendre votre tour d'esprit heureux & aimable, il vous faut un peu de réfléxion, un peu de lecture. Bien souvent il vous arrive d'enrichir votre esprit par ces moyens, mais rarement vous apliquez-vous à former votre Raison. Changez de méthode, si vous m'en croyez, donnez vos plus grands soins à votre raisonnement, il en a plus à faire que votre esprit.

Gardez-vous bien pourtant de faire les Philosophes: si vous voulez nous charmer par des raisonnemens éxacts, par des réfléxions profondes, ménagez-leur une expression aisée & naturelle; qu'elles ne sentent jamais l'Etude & le Cabinet, & qu'elles ne paroissent que l'effet d'un génie peu vulgaire. Le naturel est votre partage, il fait votre mérite; & vous devez vous apliquer uniquement à mettre ce naturel dans tout son

jour,

jour, & non pas à l'affaisser, & à l'ensevelir sous la Science

Certaines Femmes pour s'éloigner des mignardises, par lesquelles une pretieuse prétend nous attendrir en sa faveur, croïent s'attirer notre estime en s'élevant au dessus des foiblesses de leur séxe, & en affectant la force de corps & d'esprit, qui caractérise les hommes. Mais à mon avis elles tombent dans une extrémité tout aussi éloignée de l'aimable que celle qu'elles évitent.

Se piquer de négliger ses charmes, & de ne point donner à sa beauté tous les avantages qu'elle peut recevoir de l'Art, affecter avec cela des airs robustes & virils, c'est se piquer de nous déplaire.

Ce que nous aimons le plus dans une Femme, c'est sa qualité de Femme; Ce n'est proprement que ce qui caractérise son séxe, qui nous touche, & qui nous rend sensibles à son mérite. Ses belles qualitez nous peuvent donner de l'estime & de l'amitié, mais elles ne nous donnent de l'amour qu'autant qu'elles sont entées sur la femme, s'il m'est permis de parler ainsi.

Quand je me suis amusé quelquefois à lire les Rolands, & les Amadis, ce que j'y découvrois de plus éloigné de la vrai semblance, n'étoit pas ces Geans démesurez pourfendus par un homme ordinaire, ces Palais bâtis par enchantement, ces Armées défaites par un seul Paladin; je trouvois mille fois plus extravagant que tout cela, l'a-

qu'on y donne aux Héros pour des Marphises, & pour des Bradamantes, qui prêtoient le collet au plus vaillant Chevalier, & qui de jour s'exposoient aux injures de l'air, & couchoient sur la dure pendant la nuit.

Si vous vouliez suivre mes avis, Mesdames, vous ne feriez point d'effort pour cesser d'être Femmes; & quand même la Nature vous auroit donné un tempérament robuste & viril, vous le cacheriez par l'affectation délicate d'un peu de foiblesse. Une Femme a bonne grace d'être un peu foible, elle doit seulement prendre garde de ne pas outrer cet agrément, & de n'en point faire un vice, ou bien un ridicule. J'aime sur tout qu'une Dame daigne être aimable, & qu'elle veuille bien prendre un peu de peine pour nous plaire. Mais ce conseil doit être pratiqué avec précaution; & bien souvent, Mesdames, vous prenez des mesures très-fausses, pour nous rendre sensibles à vos agrémens. Il vous faut de l'ajustement, j'en conviens; il n'y a qu'une beauté achevée qui puisse soûtenir le négligé; & ce négligé pour être avantageux, a besoin encore d'une espéce d'Art caché, & sur tout, d'une propreté riante, sans laquelle les attraits les plus touchans ne sauroient que choquer notre délicatesse. D'ordinaire vous copiez, dans la maniére de vous mettre, le ridicule d'un Peintre de l'Antiquité, qui avoit entrepris de faire un Portrait de Venus. Son imagination n'étant pas assez forte, pour ramasser dans son tableau toutes les gra-

graces d'une belle nature, il chargea sa Déesse d'habits magnifiques & de pierreries; Il n'étoit pas assez habile pour la faire belle, il l'a fit riche.

Si la Nature ne vous a pas été favorable, ne prétendez pas sauver votre laideur de nos réfléxions à la faveur de votre parure, ni arrêter nos yeux par l'éclat de vos habits, pour les détourner de vous-mêmes; toute la richesse qui vous environne, ne sert qu'à mettre votre peu d'agrément dans tout son jour, & les beautez que vous empruntez de la fortune ne font que répandre de la lumiére sur la laideur qui vous est naturelle. Combien de fois l'éclat d'un Diamant a-t-il fait remarquer l'énorme grandeur d'une oreille à laquelle il servoit de parure? Combien de fois la maigreur d'une Gorge n'a-t-elle pas reçû de très-mauvais services, d'un Collier de perles qu'on y avoit mit pour tout un autre usage?

On ne sauroit suppléer au défaut d'un extérieur revenant, que par les sentimens généreux de l'ame, par l'agrément de l'esprit, par la facilité de l'humeur, & par la politesse des maniéres.

Pour vous qui êtes aimables.... Mais je vois mon Cahier rempli; on ne finit point, Mesdames, quand on se met à vous parler; plus on dit de choses, & plus on en trouve à dire. Aussi ai-je bien envie de renouer la Conversation, & de vous faire voir, que j'ai fait des réfléxions aussi justes sur la nature de l'ajustement, que sur celle du vrai courage.



XLV. DISCOURS.

LEs Enigmes font si fort en vogue, qu'il est bien juste que j'en dise un mot. Dès qu'on met le pied dans une Compagnie, ah, Monsieur, ou Madame, vous dit-on, avez-vous deviné une telle Enigme du Mercure, ou de la Quintessence? Là-dessus l'Enigme est lûë trois ou quatre fois, & bien des Personnes, après avoir affecté de rêver profondément, devinent fort juste ce qu'ils ont déja entendu deviner à quelques autres. Cependant en voilà assez pour envoyer le nom d'une Personne si habile à l'Auteur du Mercure, & pour surcharger son Ouvrage de quelque *Rébus*.

Ce n'est pas depuis peu de Siécles que les Enigmes sont en usage. Je suis fort porté à croire qu'on en a fait depuis que les hommes ont préféré les Phrases obscures aux expressions claires & naturelles, c'est-à-dire, à mon avis, depuis que le monde est monde.

Les Hiéroglyphes des Egyptiens n'étoient autre chose que des Enigmes de Morale, science qui a plus besoin d'être éclaircie que d'être envelopée, & les premiers Philosophes Grecs cachoient sous des emblêmes leur Phisique, qui étoit elle même une Enigme, & qui n'a pas encore tout a fait changé de nature.

Dans

Dans le vieux tems les Rois s'entr'envoyoient des Ambaſſadeurs pour ſe propoſer les uns aux autres des queſtions Enigmatiques; ils rendoient tributaires, à coups d'Enigmes, ceux qui leur cédoient en ſubtilité d'eſprit, & dans le fond cela valoit mieux que de vouloir parvenir au même but par la voye des armes.

Si je voulois trancher du Savant, je prouverois par cent autres éxemples, & par mille citations, ce que je viens d'avancer touchant l'antiquité des Enigmes; Je parlerois de celle qui fut propoſée aux Philiſtins par Samſon, qui ne ſongeoit pas qu'une Enigme ceſſe de l'être dès qu'une Femme en ſait le mot; je ne manquerois pas de vous parler d'Oedipe & de Sphinx, & je vous prouverois que la Reine de Séba ne vint voir Salomon, que pour éprouver ſon diſcernement par des queſtions obſcures, qui ne ſont autre choſe que des Enigmes; ſur tout je vous ferois toucher au doit & à l'œil que ces Fables extravagantes, ces Divinitez ridicules d'Homére, ſont autant d'Enigmes qui découvrent à ceux qui ſavent y pénétrer, les tréſors les plus précieux d'une profonde Sageſſe. Mais je laiſſe ce docte fatras à ceux qui s'y plaiſent davantage que moi, & j'aime mieux éxaminer, ſi ceux qui s'en font accroire, pour avoir dévelopé quelques Enigmes, fondent leur vanité ſur une baſe un peu ſolide. J'avouë que je ſuis pour la négative; & je croi même que pour réüſſir à réſoudre ces eſpéces de problêmes,

la justesse de l'esprit nuit plus, qu'elle n'y sert.

„ Et tel qui de l'Enigme a rencontré le Mot,
„ Se croit un grand Genie, & souvent n'est qu'un Sot.

Pour voir si je me trompe là-dessus, considérons ce qui se passe dans l'esprit d'un homme qui s'occupe à deviner une Enigme. Il voit devant soi un grand nombre de caractéres, qui doivent tous convenir à un même sujet, & auxquels on s'est étudié de donner une aparence de contradiction.

A chacun de ces caractéres, qu'il éxamine, les idées d'un grand nombre de différens sujets s'excitent dans son imagination: Il passe tous ces sujets en revûë, & prend garde, s'il peut trouver quelque raport entre les sujets, & le caractére qui est l'objet de son attention.

Suposons à présent qu'un esprit peu juste, & un esprit éxact, tombent sur le même caractére, qu'ils le rapportent l'un & l'autre au même sujet, & que ce sujet soit véritablement celui que l'Auteur de l'Enigme ait eu en vûë. Le premier se contentera de trouver un accord aparent entre les objets de son examen, & parcourant les caractéres suivans avec la même indulgence, il donnera dans le sens de l'Auteur.

Il en sera tout autrement d'un esprit juste, accoûtumé à éxaminer tout avec la rigueur scrupuleuse d'un discernement éxact; s'il

s'il ne voit pas que le Caractére en question convient avec la derniére justesse au sujet qui l'a d'abord frapé, il l'écartera de son esprit, il ira tâtonner après quelqu'autre sujet, & s'égarera du but de l'Auteur à force de justesse & de raisonnement.

Ce que je soûtiens est d'autant plus vrai, que de dix Enigmes que nous voyons tous les jours, il n'y en a pas deux qui soient bien faites; & par conséquent pour les deviner il faut copier l'esprit faux de leurs autheurs.

D'ailleurs un homme qui s'est fait une méthode de raisonner avec solidité n'est guéres porté à prêter son attention à ce qui ne lui sauroit aporter aucune utilité. N'est-ce pas dans le fond une véritable petitesse d'esprit que de se donner la torture pour deviner une Enigme? Vous avez trouvé, par éxemple, que tous les caractéres d'une basse de Viole convenoit à une basse de Viole, qu'avez-vous gagné par là? ne le saviez-vous pas bien auparavant!

Peut-être s'imagine-t-on qu'en s'apliquant à ces sortes de conjectures on donne de l'ouverture à son esprit, & qu'on le rend propre à faire des conjectures véritablement utiles sur les vûës des hommes. En effet, il y a des Enigmes de Politique qu'il faut résoudre absolument pour gouverner une République avec succès; mais elles n'ont rien de commun avec celles qui sont l'objet de la curiosité ordinaire.

Pour démêler celles-ci on n'a rien de fixe, rien de certain, on est envelopé d'une

obſcurité perpétuelle, & l'on n'y marche qu'en tâtonnant.

Mais pour les Enigmes de Politique, on peut dire, que s'occuper à les deviner, c'eſt plûtot raiſonner juſte que faire des conjectures. Par éxemple, *l'Angleterre fera-t-elle la Paix? ou ne la fera-t-elle pas?* c'eſt une eſpéce d'Enigme, mais on n'y pénétre qu'en raiſonnant conſéquemment ſur des Principes fixes & indubitables. On réfléchit ſur l'intérêt de cette République, ſur l'humeur & ſur la capacité du Souverain, ſur les inclinations de ceux qui ſont à la tête des affaires, ſur leur conduite paſſée, ſur l'eſprit de toute la Nation, & ſur les moyens qu'elle a de continuer la Guerre. De tous ces principes très-ſûrs, on peut conclure que l'Angleterre fera la Paix, ou qu'elle ne la fera pas; & l'on ne donne à cette concluſion que le degré de probabilité que la Raiſon lui aſſigne préciſément.

L'éxercice qu'on donne à ſon eſprit pour deviner les Enigmes ordinaires, ne ſauroit ſervir tout au plus qu'à donner plus d'étenduë à l'imagination, ce qui ſeroit très utile ſi la même occupation faiſoit le même effet ſur le jugement; mais rien n'eſt plus pernicieux qu'une imagination vaſte avec un raiſonnement borné; dans cette ſituation Elle n'eſt qu'une ſource mépriſable de fauſſes lumiéres, de travers d'eſprit, de fades alluſions, en un mot, c'eſt l'ennemie jurée du naturel & du Bon Sens.

Vous, Meſſieurs, qui juſqu'ici avez tant aplaudi à la pénétration de votre eſprit, pour être

être venus à bout des Enigmes les plus fausſement conçûës, je doute fort que vous changiez d'opinion en faveur de mes raiſonnemens; auſſi ne les ſoûtiens-je pas ſi démonſtratifs qu'abſolument il y faille déférer. Je n'aime pas à paſſer pour entier dans mes ſentimens, & j'aime encore moins à l'être. Voyons donc par expérience ſi véritablement l'application que vous avez donnée à votre eſprit, l'a rendu plus pénétrant & ſi vous feriez capables de réſoudre une queſtion Enigmatique, où l'on ne ſauroit pénétrer qu'à l'aide d'un diſcernement juſte.

J'ai lû dans un Hiſtorien Arabe, qu'un Prince d'El-Catif nommé Emir Tachmas, étoit grand Amateur de la Vérité, & qu'il puniſſoit le menſonge avec la derniére rigueur. Je croi que ce Prince avoit bien à faire, & que le naturel de ſes Sujets ne laiſſoit guéres ſa Juſtice oiſive. Quoi qu'il en ſoit, Emir Tachmas réſidoit dans une Ville où il y avoit quatre Portes, à chacune deſquelles, il avoit placé une Garde de Soldats, un Juge, & deux Muets, qui faiſoient l'office de Bourreau.

Dès qu'un étranger vouloit entrer dans la Place, les Soldats s'en ſaiſiſſoient, & le menoient devant le Juge. Celui-là l'interrogeoit éxactement ſur le deſſein qui le conduiſoit dans les Etats de l'Emir, & après avoir mis ſa réponſe par écrit, il le laiſſoit aller.

On ne manquoit pas cependant d'épier avec ſoin toutes ſes actions, & ſi l'on trou-

voit qu'il eut répondu avec sincérité, on le logeoit dans un Caravansera, où tant que ses affaires duroient il étoit entretenu aux dépens du Prince. Si au contraire l'Etranger avoit debité quelque mensonge, on le ramenoit à la Porte, & sans autre forme de procès, le Juge, qu'il avoit trompé, le faisoit étrangler par les Muets. Telle étoit la Loi du Souverain.

On peut s'imaginer facilement que les nouvelles de cette conduite de l'Emir furent bien-tôt répanduës par toute l'Arabie, & qu'on répondoit d'ordinaire avec franchise aux questions de Juge. Il faudroit être bien enragé menteur pour ne pas dire la vérité, quand par elle on peut parvenir au but où tendent la plûpart des mensonges: ce but c'est l'intérêt. Cependant, un de ces mauvais plaisans qui s'exposeroient aux derniers malheurs pour avoir le plaisir de debiter une bouffonnerie, résolut de donner de l'embaras à un des Juges de l'Emir. Etant interrogé sur ce qu'il venoit faire dans les Etats du Prince, il répondit qu'il venoit s'y faire étrangler & en même tems il alla vers les Muets qu'il reconnut à la corde, qu'ils avoient toute prête. Il avoit résolu d'embarasser le Juge; il y réüssit parfaitement, & certes on seroit embarassé à moins. La Loi, comme j'ai dit, ordonnoit de laisser aller sain & sauf celui qui auroit dit vrai au Juge, & d'étrangler celui qui lui auroit menti. Par conséquent, si on étrangloit cet homme-là, il avoit dit la vérité; il faloit le laisser en vie, & lui faire toutes sor-

tes

de bons traitemens. Si on ne l'étrangloit pas, il avoit menti, & selon la Loi il devoit être étranglé. En un mot, de quelque maniére que tournât cette affaire, il semble qu'il faloit en même tems l'étrangler & ne l'étrangler pas.

Qu'auriez-vous fait à la place du Juge, Messieurs les déchiffreurs d'Enigmes? Rêvez-y à loisir: je vous donne quinze jours pour me répondre. Si vous ne me répondez pas, je vous tiens pour atteints & convaincus de petitesse d'Esprit. Et si vous me répondez, je vous promets, foi de Misantrope, de peser vos réponses avec toute l'équité dont je suis capable. Vous n'avez qu'à vous adresser au Libraire, & exprimer vos solutions en aussi peu de mots qui se puisse; je les aprouverai si je les trouve bonnes, si non, je ferai mes efforts pour en donner une meilleure. Jusqu'au revoir.

XLVI. DISCOURS.

JE sai, Mesdames, que vous ne me voulez pas trop de bien, & qu'une des raisons de votre ressentiment est tirée de la Requête que j'ai présentée à l'Academie Françoise; pour lui demander des féminins pour *Fat* & *Petit Maître*. Sérieusement vous n'y pensez pas; songez, s'il vous plaît, que je n'ai point ataqué le beau Séxe en général; mon but n'a été que de le préserver d'un ridicu-
le

le qui fait l'infamie des Hommes, & qui eſt entiérement éloigné de votre caractére naturel. S'il y en a parmi vous, Meſdames, qui juſtifient ma critique, par leur conduite peu raiſonnable, bien loin de ſe fâcher contre moi, qu'elles montrent que les Hommes leur cédent en docilité, qu'elles rentrent dans l'aimable modeſtie, qui fait le plus grand agrément de votre Séxe. Vous, au contraire, qui par vos maniéres ſages & polies, vous mettez à l'abri de mes reproches, aplaudiſſez à votre Raiſon qui n'a pas beſoin de mes avis, pour vous garder de l'imitation de nos extravagances & de nos vices.

Je reviens au ſujet dont je vous ai entretenuës il y a quinze jours.

J'ai fait voir que l'ajuſtement exceſſif n'eſt point avantageux aux perſonnes deſtituées des graces d'une beauté naturelle. Cependant, on peut dire que nous leur avons obligation, d'offrir à nos yeux quelque choſe de moins deſagréable qu'elles mêmes. Pour vous, qui êtes aimables, vous ne ſauriez nous faire plus de plaiſir qu'en débaraſſant vos charmes d'une beauté étrangére qui ne fait que l'offuſquer.

Ne conſultez que votre Amour propre ſur mon ſentiment; y a-t-il une vanité délicate à vouloir partager avec vos ajuſtemens, nos regards & notre admiration? & croyez-vous préjudicier à votre gloire en n'ayant rien de ſi beau ſur vous que vous-même?

L'Ajuſtement ne doit point faire un agré-

ment à part qu'on puiſſe opoſer aux graces qui vous ſont propres; Il ne doit faire qu'un ſeul *tout* avec votre beauté. Ce n'eſt que vous que nous devons voir dans vos habits; Ils ne doivent qu'aider vos apas, relever votre air, déveloper vos graces, & s'il ſe peut, ils doivent fixer toute notre attention ſur vos charmes, ſans nous donner le loiſir de ſonger à ce qui leur prête un nouvel éclat.

S'il faut juſtifier par quelque authorité d'importance, mon ſentiment ſur la maniére de s'ajuſter, je ne vous alléguerai que le tendre, le galant, l'ingénieux Ovide. Il avoit bien étudié le Séxe, & ſavoit mieux qu'Homme du monde ce qui eſt avantageux aux Dames. Voici à peu près comme il parle aux Femmes trop parées:

La grace qu'à vos corps, le Ciel a départie,
Eſt ſous vos beaux habits ſouvent enſévelie;
Vos ſoins mal entendus excitent mon courroux,
Et votre vanité par eux eſt démentie.
De tout ce que l'on voit en vous,
La Femme d'ordinaire eſt la moindre partie.

Peut-être croyez-vous, Meſdames, que votre qualité vous force, quelquefois à vous diſtinguer du vulgaire par une parure magnifique; Mais, de grace, pénétrez, par un peu de réfléxion, dans le fond de votre cœur, vous ſentirez bien qu'il s'intéreſſe plus tendremens pour vos charmes que pour vo-

votre naiſſance. Le reſpect, ſouvent forcé, qu'on donne à votre rang ne ſauroit vous toucher d'une maniére ſi délicate, que l'hommage qu'on accorde avec plaiſir à votre beauté. Nous pardonnons fort facilement à une aimable Femme, l'obſcurité de ſa naiſſance, & rien ne nous paroît plus noble que les graces d'un beau viſage, relevée par un ajuſtement bien-entendu.

Ne vous entêtez pas de vos ayeux altiers;
Le Laideur chez le Séxe eſt la ſeule roture,
Et les charmes qu'étale une aimable figure,
Valent mieux que ſeize quartiers.

Je ſuis ſûr, Meſdames, que vous êtes de mon opinion, & que vous préféreriez toûjours l'empire que le mérite éxerce ſur les cœurs, à la Puiſſance abſoluë qu'un Monarque éxerce ſur la volonté de ſes Sujets.

Une Reine mal ſatisfaite,
Du peu d'éclat de ſa beauté,
Au mépris de Sa Majeſté,
Changeroit ſon Sceptre en Houlette,
Pour devenir jeune & bien faite.

Mais, il me ſemble que je ne combats ici qu'une chimére. Piquez-vous de qualité, Meſdames, tant que vous le voudrez, mais ne prétendez pas en donner des marques par la magnificence de vos habits; On

ne diſtingue plus, par là, la Nobleſſe d'avec la Roture: à peine met-elle quelque différence entre la richeſſe & la pauvreté.

Vous avez de tout autres moyens pour caractériſer le beau ſang dont vous êtes ſorties: Il y a un certain air grand & noble que les ſentimens du cœur répandent ſur le viſage; il y a des maniéres de qualité qui ſont l'effet d'une éducation bien entenduë; ſur tout il y a une certaine honnêteté inſinuante, une aimable affabilité, une fierté raiſonnable: ce ſont là les caractéres véritables d'une illuſtre origine. Au contraire, un air farouche, une rudeſſe impertinente, un orgueil mal-entendu, font voir la baſſeſſe du cœur & l'obſcurité de la naiſſance, au travers de la plus éclatante parure, qui n'en impoſe qu'aux eſprits vulgaires.

Permettez-moi, Meſdames, de vous raporter ici un trait d'Hiſtoire. Je croi qu'il viendra à propos, & j'ai réſolu de l'exprimer d'une maniére conciſe.

Entre les Galans de la vieille Cour, ſe diſtinguoit Buſſi d'Amboiſe par ſon Eſprit & par ſon bon Goût. Il ſavoit, que pour célébrer certaine Fête, tous les Courtiſans avoient fait des dépenſes prodigieuſes, pour paroître avec éclat.

Pour lui, il fit faire à ſes Domeſtiques des habits de la derniére richeſſe; & le jour de la Fête il parut à la Cour dans un habit fort uni, au milieu de cette Troupe de Valets magnifiquement déguiſez. La Nature avoit fait tous les fraix de ſon ajuſtement,

ment, & paré seulement de sa bonne mine, il se fit reconnoître sans peine pour le Maître de ceux qui l'accompagnoient. Ce n'est pas tout, quand il se fut mêlé parmi les autres Seigneurs de la Cour, on les prit tous pour des Laquais, & lui seul parut Homme de distinction.

La vanité de ce Courtisan étoit fine & bien raisonnée, & je serois fort d'avis, Mesdames, que vous vous réglassiez sur un si bon Modele.

Habillez vos Filles suivantes
De vos Parures éclatantes;
Parez-vous seulement d'un air de Qualité,
D'une aimable douceur, d'une noble Fierté,
Vous montrerez ce que vous êtes;
Et dupes de leur vanité,
Les Dames les plus satisfaites
Du faux brillant d'un éclat emprunté,
Ne paroîtront que des Soubrettes.

Le conseil que je viens de vous donner est d'autant meilleur, que toutes les Femmes qui ont de l'argent & du crédit, peuvent se donner nombre de Valets, un Equipage brillant, & des Habits superbes; mais on n'achete pas le bon air. La Richesse peut donner tout à ceux qui la possédent; l'estime du monde même est souvent un présent de la Fortune; mais l'air noble est une faveur de la Nature, ou bien, l'effet d'une habitude formée par une Education heu-

heureuſe: cet air eſt charmant, & dès qu'on veut le copier, on donne à coup ſûr dans le ridicule.

La mode influë trop ſur la maniére de s'ajuſter pour n'en pas dire un mot ici. L'empire qu'elle éxerce ſur les Hommes eſt extravagante, j'en conviens mais c'eſt une extravagance privilégiée; tout le monde en eſt coupable, & l'on ne ſe peut diſtinguer des autres là-deſſus, ſans affectation & ſans biſarerie: dans le fond il eſt indifférent de quelle maniére on s'habille; & puiſque rien ne détermine la parure que la pudeur & l'agrément, je crois, Meſdames, que vous faites bien de ſuivre la mode autant qu'elle convient à ces deux régles. Vous feriez plus mal encore d'outrer la mode, que de vous en écarter; Il eſt bon même que vous ne vous y attachiez pas ſi ſcrupuleuſement, qu'elle préjudicie à votre beauté, vous feriez bien de l'aſſujettir, autant qu'il ſe peut, aux agrémens qui vous ſont naturels. Toutes les femmes ne ſont pas bien avec une coëffure qui les allonge d'un pied; toutes n'ont pas bon air avec un bonnet qu'on ne voit qu'à peine; Et ſur tout il y en a peu dont les épaules ayent bonne grace à s'expoſer au grand jour. Celle qui ſecouë entiérement le joug de la mode paſſe pour capricieuſe & particuliére; celle qui l'outre pour une Provinciale qui copie les airs de Cour. Mais celle qui peut trouver une heureuſe harmonie entre la mode & ſa beauté, répand en quelque ſorte ſon eſprit ſur ſon ajuſtement; elle ſeule poſſéde l'art de ſe mettre de bon goût.

Ce

Ce que je vous ai dit, Mesdames, touchant l'effet, qu'opere sur le cœur des hommes la *variété* de vos maniéres, peut être apliqué aussi à votre ajustement; rien ne touche plus notre amour pour la nouveauté, que votre industrie à diversifier votre parure.

Ce goût pour la variété ne fait pas notre éloge, il est vrai;

Nous avons tort, je le confesse,
Ce deffaut est bisarre autant qu'il est commun,
Mais enfin pour plaire à quelqu'un
La sure route est sa foiblesse.

J'ai parlé des avantages de la beauté dans des termes un peu forts, & l'on pourroit croire que c'est là le mérite, que je considére le plus dans le beau Séxe; cependant on se tromperoit fort. Les grandes beautez ne sont pas les plus touchantes; elles frapent, on les admire, mais souvent on en reste à l'admiration. Ce qui gagne le cœur c'est l'agrément, & l'agrément résulte d'ordinaire de quelques traits irréguliers, qui forment sur le visage, une touchante bisarrerie. Je vais encore plus loin : je crois qu'une Femme, sans avoir rien de beau, entreprend rarement de plaire sans y réüsir, pourvû qu'elle ait l'esprit adroit, le cœur bien placé, & l'humeur agréable; Elle peut tirer de ces qualitez une espéce de beauté qui ne fait pas des impressions si vives, que l'agrément du visage; mais qui en fait de plus

for-

fortes & de plus durables. Soit que la Nature se plaise à partager ses faveurs, soit qu'une belle Femme se fie assez sur ses charmes pour négliger son esprit, la sottise est assez souvent compagne de la beauté. Frapé des attraits d'une jolie Femme qu'on trouve dans une compagnie, on la préfére naturellement aux autres pour lier conversation avec elle; & souvent on est la dupe de la premiére sotise qu'elle dit:

Quelquefois on l'entend sans qu'on s'en éffarouche,
L'éclat de sa Beauté rend notre esprit capot,
Ce que la belle dit de sot,
Passant par son aimable bouche,
Se rectifie & devient un bon mot.

Mais si elle entasse fadaise sur fadaise, nous sentons un dépit secret de voir si peu d'esprit avec tant de beauté; & ce que la sottise a d'odieux paroît se communiquer à l'extérieur de cette belle niaise.

Le cœur devient bien-tôt rebelle
A l'empire de ses appas.
La bouche peut-elle être belle
Par où passe tant de fatras?

Rebuté enfin d'un entretien si mal soûtenu, on cherche les graces de l'esprit ailleurs, & souvent on les trouve envelopées dans un dehors peu revenant. A mesure que

que la converſation s'anime, il ſemble que nos yeux ſe deſſillent peu à peu, ou qu'un nuage qui environnoit les attraits de cette Perſonne ſe diſſipe inſenſiblement. Nous remarquons avec plaiſir, qu'elle goûte les jolies choſes que nous prétendons dire; & notre vanité s'accommode de ſes lumiéres. Bien-tôt nous ne pourrons plus nous paſſer de ſa converſation, & une Dame qui ſait ſe rendre néceſſaire à l'amour-propre d'un homme, n'eſt pas long-tems ſans en être aimée.

XLVII. DISCOURS.

„ LAiſſez nommer ſa mort un injuſte attentat,
„ La Juſtice n'eſt pas une vertu d'Etat.
„ Le choix des actions, ou mauvaiſes ou bonnes,
„ Ne fait qu'anéantir la force des Couronnes.
„ Le droit des Rois conſiſte à ne rien épargner:
„ La timide équité détruit l'Art de régner.
„ Quand on craint d'être injuſte on a toûjours à craindre,
„ Et qui veut tout pouvoir, doit óſer tout enfraindre.
„ Fuir comme un deshonneur la Vertu qui le perd,
„ Et courir ſans ſcrupule au crime qui le ſert.

Voi-

Voila des Leçons de Politique, que Corneille fait donner par un Courtisan, à Ptolomée, Roi d'Egypte, lors qu'il balançoit à sacrifier à César la tête de Pompée.

Ces Vers seuls sont capables de caractériser le génie de ce grand Poëte. Ils montrent parfaitement bien, que pour réussir dans la Poësie, il ne suffit pas d'avoir de l'imagination, & de savoir donner de la cadence à un Vers ; mais qu'il faut encore posseder l'art de raisonner, & avoir des idées nettes & distinctes de toutes les choses, dont on s'ingére de parler. En effet, on ne sauroit donner une image plus vive de la pernicieuse Politique de ces Princes qui font d'un interêt grossier la régle de de toutes leurs actions, & qui regardent la Vertu comme un crime, dès qu'elle paroît s'oposer à leur utilité.

Il paroît assez par les Histoires, que cet *Art de régner* est aussi vieux que l'ambition, & que l'amour-propre déréglé: mais ce n'est que depuis peu de Siècles qu'on dogmatise sur cette matiére, & qu'on a rédigé en Systême les moyens indubitables de détruire parmi les Peuples, la confiance, le lien le plus fort de la Société. Ceux qui savent le mieux profiter de ces Leçons, passent dans l'esprit des hommes pour malhonnêtes gens, mais en même tems on les croit Politiques consommez, & l'on admire presqu'autant leurs lumiéres, qu'on deteste leurs sentimens. Pour moi je ne trouve rien d'extraordinaire dans leur dextérité pernicieuse, & je ne vois pas qu'il y ait un grand effort d'es-

d'esprit à savoir en imposer, dès qu'une fois on a pû se résoudre à renoncer à la Probité & à la Justice.

Je trouve dans les Hommes deux sortes de *finesses* qui n'ont rien à démêler ensemble. L'une a sa force dans la pénétration, dans le raisonnement, dans la vivacité de la conception, l'autre tire son origine de la malignité d'un cœur corrompu, qui soupçonnant les autres de tout ce dont il est lui-même capable, sait se garder de leurs embuches, & debarassé d'une vertu incommode, surprendre les plus habiles par des fourberies auxquelles on ne se seroit jamais attendu.

L'expérience justifie tous les jours ce que je viens d'avancer. On voit souvent des des personnes d'une pénétration distinguée, qu'on trompe sans peine, & qui n'ont pas l'adresse d'imposer aux autres; plus souvent encore voit-on des esprits fort bornez, à à qui leur malignité tient lieu de lumiéres, & qui sont très habiles Fourbes.

Il y a des personnes que croyent raisonner très-juste en établissant, qu'une Société de parfaits Chrétiens se détruiroit plus facilement qu'une République d'Athées.

Je ne prétens pas réfuter leur opinion dans les formes; je veux seulement soûtenir un paradoxe fort oposé à celui-là, mais dont la nouveauté ne sauroit être dangereuse: Je soûtiens que la Politique la meilleure, & la plus propre à conserver un Etat, c'est une probité scrupuleuse, une éxacte Vertu. Je commencerai à repandre de la lumiere sur ce sentiment par cette réfléxion générale: Il y

a

a une harmonie parfaite entre la Vertu & le Bonheur général du Genre-humain ; tout ce qui eſt vertueux eſt avantageux au repos & à la conſervation des hommes, & tout ce qui eſt véritablement utile à la Société humaine eſt réellement conforme à la Vertu. Le Créateur des hommes leur a donné à tous un panchant invincible pour la ſociété, & en même tems il les a obligez de conformer leur conduite à certaines Loix qu'il leur a impoſées: eſt-il concevable que ces *Loix*, & cette *inclination*, qui partent toutes deux de la main d'un Etre infiniment ſage, ſe détruiſent naturellement? nullement, c'eſt manquer de vénération à cet Etre parfait, que de ne pas croire qu'il y a une liaiſon étroite entre ſes ouvrages, & que rien ne ſauroit mieux répondre à notre amour pour l'union; que l'obſervation éxacte de ſes commandemans.

Je ne conclus pas de là, que dans tous les états, la Vertu eſt toûjours ſuivie d'un bonheur effectif. Ce que j'en veux induire, c'eſt que la ſociété particuliére étant une grande partie de la ſociété générale du Genre-humain, il eſt très probable, que d'ordinaire *l'utile* doit être dans le Gouvernement Politique accompagnée *de l'honnête*. J'eſpére de faire mieux ſentir cette vérité en entrant dans un détail plus grand.

J'ai prouvé qu'il ne faut pas un grand effort d'eſprit pour conduire adroitement une fourberie, quoi que ce ſoit par là ſur tout que le vulgaire admire les Politiques de mauvaiſe foi: j'ajoûte qu'il eſt preſque impoſſi-

ble de tromper toûjours d'une maniére conforme à ses intérêts. La fourbe conduit à l'utilité par des routes obscures, & remplies de précipices ; au lieu que la Politique vertueuse tend à ses fins par un sentier plus uni & moins hérissé de difficultez. Il est plus facile de connoître ce qui est juste que ce qui nous est utile. A l'aide du Sens-commun, on distingue d'ordinaire sans peine le bon d'avec le mauvais, & l'Auteur de notre Raison a voulu que rien ne fût plus proportionné à nos lumiéres que la connoissance de nos devoirs. Mais il est bien pénible de raisonner juste sur ses intérêts. Ptolomée voyoit dabord clairement s'il étoit juste d'assassiner son *bien-faicteur* ; mais il lui falloit de longues discussions pour savoir si ce crime seroit avantageux à l'état de ses affaires. Tout Prince ambitieux sait de reste, qu'il est contraire à l'Equité d'envahir le le Païs d'un Peuple voisin ; mais si une pareille entrepise aura d'heureux succès, c'est là ce qui l'embarasse.

Considérons un Prince intègre, & un Souverain de mauvaise foi, à deux différens égards : par raport aux Peuples qui les environnent, & par raport à leurs propres Sujets.

Il paroît dabord que le dernier peut mieux réüssir que l'autre, avant que les secrets de sa Politique soient encore découverts. En effet, il se peut qu'il s'empare sans beaucoup de peine, d'un Etat voisin, leuré par un Traité de Paix, dont on détourne le sens, après l'avoir violé ; & par ce moyen il peut augmenter sa grandeur en étendant les bor-

bornes de ſon Empire. Mais en récompenſe, un Prince juſte & droit compte cette utilité pour rien, ſes vûës ne tendent qu'à rendre heureux le Peuple que la Providence a confié à ſes ſoins. D'ailleurs un Roi ſans équité, ne ſauroit ſe ſervir de ſes ruſes criminelles qu'un petit nombre de fois; & jettant ſes voiſins dans la défiance, il eſt obligé de la partager avec eux. Il eſt ſûr encore que la probité d'un Roi avant qu'elle ſoit reconnuë, lui peut rendre d'auſſi grands ſervices, que la mauvaiſe foi en rend aux autres. Je m'explique. Supoſons qu'il ſe ſoit engagé à éxécuter tel ou tel Projet; ceux qui auront affaire avec lui, ſe fondant ſur la Politique preſque univerſellement reçûë, croiront ſouvent, qu'il fera le contraire de ce qu'il aura promis, pour peu que ſes intérêts paroiſſent l'éxiger. Ils bâtiront leurs deſſeins ſur cette opinion, & Dupes de ſa vertu, leurs meſures ſe trouveront fauſſes; & leurs Projets échouëront.

Je ne prétens pas faire entendre par ce raiſonnement qu'il faille garder ſa parole, dans la vue d'en impoſer par là. La Probité dans ce cas ne ſeroit qu'une double fineſſe & deviendroit une fourberie rafinée.

Peut-être croira-t-on, que le Prince que je viens de dépeindre eſclave de ſa foi, ſeroit menacé à tout moment de la perte de ſes Etats; mais il faut ſonger, que la Droiture n'eſt pas incompatible avec la Prudence, & qu'il y a une certaine dextérité fort éloignée de l'injuſte fineſſe.

Toutes les Guerres ne tendent pas à la

Conquête d'un Païs Ennemi. Les Répuques ſur tout ont rarement cette vûë, & ce ſont preſque toûjours d'autres motifs qui leur mettent les armes à la main. Si les deux Princes que j'ai dépeints ſont engagez dans une Guerre de cette nature, & qu'ils y ayent du deſavantage, celui ſur la parole du quel on peut faire fond, en ſera quite pour ſe ſoûmettre à des conditions de Paix un peu onéreuſes. L'autre reconnu pour un Fourbe, obligera ſes Ennemis, en dépit d'eux, de le pouſſer ſans relâche, & de ne ſe confier qu'en ſa totale ruine.

Il eſt ſûr encore qu'une lâche timidité eſt d'ordinaire compagne d'un eſprit fourbe. Celui à qui la fineſſe, pendant ſon bonheur, a tenu lieu de fermeté & de conſtance, n'aura recours dans l'adverſité, qu'à la même fineſſe, qui n'a plus de force ſur des cœurs précautionnez. La Probité au contraire fait le plus ſouvent ſon ſéjour dans des ames fortes & généreuſes; ces ames nobles ont de grandes reſſources en elles-mêmes, l'adverſité ne fait qu'augmenter leur vigueur, & quelquefois les malheurs les plus funeſtes leur procurent ſeulement la gloire de les ſurmonter.

Conſidérons encore que la Vertu arrache du reſpect aux cœurs les plus vicieux, dont elle eſt capable d'arrêter les pernicieux deſſeins. C'eſt ainſi que Rome, qui avoit été ſous ſon premier Roi l'objet de la haine de toute l'Italie, vit la rage de ſes voiſins ſuſpenduë pendant le régne de Numa, dont la vertu par tout reſpectée, ſervoit de rempart

à

à ſon Peuple. Mais voici quelque choſe de plus fort :

Les Princes injuſtes ſeront rarement aſſez mauvais Politiques pour aſſiſter un Roi qui leur reſſemble ; ils craindront qu'en le ſecondant contre ſes ennemis, ils ne l'arment contr'eux-mêmes ; & qu'ils ne l'aident à forger leurs propres fers : au contraire, ils hâteront ſa ruine autant qu'ils le pourront. Ils ont tout à craindre de lui, ſa ſeule impuiſſance peut les raſſurer. Mais ils verront ſans chagrin la conſervation d'un Monarque équitable ; ſa vertu fait leur ſûreté & la ſienne : je dis plûs, ils s'efforceront d'empêcher ſa chute : ſes Etats tombant entre les mains d'un Prince violent & fourbe, n'en feroit qu'augmenter la puiſſance & leurs allarmes. On peut ſoûtenir même, que les Princes les plus ſcélérats ne ſauroient ſe paſſer d'un Roi puiſſant & intégre : car comme je l'ai fait voir, on ne leur accorde jamais la paix, s'ils ſont mal-heureux, & on aſpire à leur ruine totale.

Par cette raiſon il leur eſt de la derniére utilité, quand ils ont affaire les uns aux autres, de pouvoir recourir à un voiſin qui interpoſe ſa foi pour eux, & qui, s'il ne peut les rendre éxacts à garder leur promeſſe, puiſſe du moins s'engager à les punir s'ils y manquent. Ils ſavent que ce Roi vertueux fera une telle démarche avec plaiſir, & qu'il empêchera autant que l'Equité pourra le permettre, qu'un Prince de mauvaiſe fois ne parvienne à une puiſſance exceſſive par l'abaiſſement de ſes ennemis.

Il ne faut pas tant de raisonnemens pour prouver que la Vertu est la meilleure Politique dont un Prince puisse se servir à l'égard de ses Sujets: la violence & la perfidie font détester un Souverain, de ses Peuples. S'ils ont le cœur généreux, le régne d'un Prince vendu à ses injustices leur sera insuportable; ils employeront tous les moiens imaginables pour s'en délivrer. S'ils ont l'humeur servile, ils souffriront plus long-tems; mais enfin ne connoissant point de milieu entre une soûmission basse & lâche, & un emportement furieux, ils s'abandonneront aux derniéres violences contre un Roi qui pousse leur patience à bout. C'est ainsi que les Turcs, la Nation du monde la plus faite à la servitude, sortent souvent de leur naturel d'esclave pour entrer dans une rage, qu'à peine la mort des Conseillers de leur Souverain, & celle quelquefois de leur Souverain même, peut assouvir.

Un Prince au contraire qui a fait voir par des actions réïtérées, qu'il ne veut point empiéter sur les droits que la Nature & les Loix ont donnez à ses Sujets, établit entr'eux & lui une confiance parfaite, ils ne craignent rien tant que de perdre un Roi d'une vertu si rare; à peine leur vie leur est-elle plus chére que la sienne.

XLVIII. DISCOURS.

IL eſt ſeur que la ruſticité des maniéres eſt capable de répandre un ridicule ſur le mérite du monde le plus achevé, & qu'au contraire la Politeſſe peut concilier l'eſtime & l'amitié de tout le monde à un mérite fort ordinaire. On peut induire de là, ſans entrer dans de longues diſcuſſions, qu'il eſt digne d'un homme raiſonnable de tâcher d'aquérir cette Politeſſe. Ceux qui ont des lumiéres & des ſentimens humains voyent très-clairement que les bonnes qualitez ne doivent pas ſe raporter uniquement à celui qui les poſſéde, mais qu'elles doivent avoir encore de la liaiſon avec la ſocieté, & avec le commerce du monde. Il faut donc avouër qu'il y a quelque choſe de brutal & de *Cynique* dans la conduite de ces Philoſophes qui veulent ſe dégager de la bienſéance comme d'un joug incommode: Enivrez d'une ſotte gloire, ils ne comprennent pas que la Philoſophie doit avoir ſur tout eu vûë de nous aprendre à nous aquiter de tous les devoir de l'humanité & à rendre notre commerce doux & facile à ceux que nous fréquentons. D'un autre côté il ſeroit bon de raiſonner un peu mieux ſur la Politéſſe & de s'en former des Idées moins embrouillées.

Je croi pour moi que la véritable Politeſſe, que la Raiſon authoriſe & preſcrit n'eſt autre choſe que *l'art de conformer nos manieres & nos actions au goût des autres hommes, autant que la Vertu peut le permettre.*

On ne ſauroit réüſſir dans cet art ſans une connoiſſance éxacte du cœur humain, & ſans celle des coûtumes & des mœurs de la Nation parmi laquelle on ſe trouve.

On peut voir par là qu'il y a une politeſſe générale, & une autre plus particuliére. La premiére eſt fondée ſur la Raiſon, qui tire de l'éxamen des inclinations des hommes certaines régles générales pour leur plaire; elle eſt de toutes Nations, & ſe peut trouver par tout où l'on a l'uſage du raiſonnement & de la réflexion.

La ſeconde eſt déterminée par la coûtume & par l'habitude; elle varie ſelon le goût, l'humeur, & les prejugez différens de chaque Nation: Ainſi autre eſt la Politeſſe Françoiſe, autre l'Italienne, autre l'Eſpagnole, &c. Pour la Politeſſe générale elle eſt auſſi ſeure & auſſi invariable que la Raiſon même qui en eſt le principe; tous les hommes ont en général le cœur fait de la même maniére, tous ſont ſenſibles à l'amour propre, ſuſceptibles de vanité, portez à ne céder à perſonne, & même à vouloir que les autres leur cédent. Par conſéquent, par tout où l'on cenſurera impitoyablement les penſées & les expreſſions de ceux qu'on hante; par tout où l'on voudra fonder ſes opi-

opinions ſur la ruine des ſentimens d'autrui; enfin par tout où l'on étalera un orgueil inſolent; par tout où l'on voudra étouffer le mérite des autres, pour ne faire briller que le ſien, on rendra indubitablement ſon commerce inſuportable, & l'on choquera les maximes de la Politeſſe générale & raiſonnée.

A l'égard de la Politeſſe particuliére de chaque Païs, il faut bien prendre garde à ne la pas confondre avec celle dont je viens de parler; on voit bien qu'elles ne coulent pas d'une même ſource & qu'elles n'ont rien de commun enſemble. Faute d'avoir toûjours cette vérité préſente à ſon eſprit, on donne dans un ridicule tout à fait odieux; on meſure la Politeſſe des autres Nations au goût & aux coûtumes avec leſquelles on s'eſt familiariſé, & l'on ne diſtingue point l'impreſſion que l'habitude fait ſur les ſens, d'avec l'impreſſion que la Raiſon fait ſur l'eſprit.

Que diroit-on à Paris, ſi un Eſpagnol tout rempli du génie & des coûtumes de ſes Compatriotes, alloit critiquer dans la Capitale de France tout ce qui choqueroit ſon goût habitué à des maniéres toutes différentes? Quel jugement en feroit-on, s'il répétoit à tout moment, *nous ne faiſons pas ainſi en Eſpagne*, ce *n'eſt pas là la maniére de Madrid*? On le ſiffleroit, indubitablement, & l'on conſidereroit ſes critiques comme les effets naturels de l'arrogance Eſpagnole. Cependant la plûpart des François en agiſſent à peu près ainſi; ils ſupoſent hardiment que

leur Nation eſt la plus polie du monde, parce qu'il n'y en a pas d'autre qui ſache pratiquer mieux qu'elle la Politeſſe Françoiſe.

Nous tirons les régles de la Politeſſe, de nos maniéres, & puis en éxaminant nos maniéres à ces régles, nous les y trouvons parfaitement conformes, & nous concluons que nous ſommes les gens du monde les plus polis.

On peut voir ſans peine combien d'extravagance il y a dans un pareil raiſonnement. Un Moſcovite, pourvû qu'il eut autant d'orgueil qu'un François, pouroit prouver de la même maniére, qu'il n'y a rien de ſi poli que les Moſcovites, parce qu'ils ſavent mieux que qui que ce ſoit, accorder leurs maniéres & leurs actions au goût de leur Nation.

Un François ne manqueroit pas de trouver cet argument bien Moſcovite; mais rien n'empêcheroit le Moſcovite, s'il étoit ſage, de trouver notre argument bien François, & nous voilà à deux de jeu. Se rire des autres, eſt un argument qu'on peut facilement retorquer; & ſi l'on veut traiter quelque coûtume étrangére d'impolie, il faut prouver par de bons raiſonnemens qu'elle choque la Politeſſe générale & raiſonnée dont nous avons parlé dabord.

Ces preuves manquent d'ordinaire dans ces ſortes d'occaſions, & ne pouvant pas tirer du ſecours de la Raiſon, on en apelle au goût. Mais le goût varie ſelon les tems & les Nations: Ce n'eſt qu'une chimére qui

n'a

n'a rien de fixe, & chimére pour chimére celle d'un Moscovite vaut autant que celle d'un François.

D'où vient donc que nos maniéres se sont répanduës dans la plus grande partie de l'Europe, & qu'elles sont goûtées & aplaudies par nos ennemis mêmes?

La raison en saute aux yeux; c'est que notre Politesse est vicieuse & qu'il n'y a rien qui trouve l'esprit des hommes plus accessible que le Vice, sur tout quand il est assaisonné de quelque agrément. Il est permis de s'insinuer dans l'esprit du prochain, & même l'humanité nous y oblige; mais la Raison & la Candeur doivent être les limites de cette complaisance. Notre Politesse a franchi ces bornes, & elle est dégénérée en une infame flaterie. Faut-il s'étonner après cela, que nos manieres soient goûtées universellement?

Je trouve encore une autre raison qui ne nous fait pas plus d'honneur que la premiére.

On ne voit que trop dans le monde certains Charlatans, qui à force de prôner leur mérite & d'abaisser celui des autres, réüssissent enfin à se faire ajoûter foi. On est assez sot pour croire qu'il faut avoir une persuasion bien fondée de son habileté, pour oser l'étaler d'une maniere si ferme & si constante. Il en est tout de même des François; en repétant continuellement qu'il n'y a rien de si poli qu'eux; que la Cour de France est le centre de la Politesse, que les autres Peuples ne sauroient se deffaire de

leur groffiéreté qu'à Paris, ils ont fait en forte qu'on les en a crû fur leur parole. Ce font de véritables charlatans de politeffe à qui leur effronterie a donné la vogue.

Il faut pourtant convenir, qu'il n'y a point de Peuple chez qui la véritable Politeffe fait un effet auffi brillant que chez les François; Ils ont d'ordinaire un air dégagé & libre, qui les diftingue avantageufement des autres Nations, & qui répand fur leurs maniéres, des graces qu'on ne trouvera guéres ailleurs. Nous devrions être feulement moins fanfarons & plus raifonnables, & au lieu de chanter à tout moment dans les Païs étrangers, *qu'on ne fait pas ainfi à Paris*; *que ce n'eft pas là la maniére de France*: Nous devrions adopter avec complaifance, les coûtumes de ceux parmi lefquels nous nous trouvons. Il y a une véritable rûfticité & un orgueil odieux à choquer les maniéres des autres Peuples en leur opofant toûjours les nôtres. La Politeffe que la Raifon dicte, nous ordonne de nous infinuer dans l'efprit des autres Nations, en nous conformant à leur goût & à leurs coûtumes.

Si la Raifon ne fauroit faire fentir aux François que leur Politeffe particuliére n'a rien de folide, j'en apélle à l'expérience qui le fera comprendre très-clairement. Il eft fur que cette Politeffe eft fujette au changement, comme les modes, & qu'à préfent on feroit tout auffi ridicule avec les maniéres de la vieille Cour qu'avec des *Canons*, & des chapeaux pointus: Marque certaine qu'il n'y a pas dans cette Politeffe une conformi-

té

té réelle avec la Raiſon qui agit par des principes fixes & immuables, & qui par conſéquent n'eſt pas ſujette au changement.

Cependant ces *Polis* de la vieille Cour avoient le même mépris pour la ruſticité des autres Peuples, que ceux qui ont modéré la politeſſe antique & qui l'ont renduë plus aiſée & moins gênante.

Je voudrois bien éxaminer ici un problême qui me paroît venir aſſez à propos :

Quelles maniéres ſont plus extravagantes ; celles de nos Petits-Maîtres d'à préſent, ou bien celles de ces Complimenteurs de profeſſion qui étoient de miſe il y a une cinquantaine d'années ?

Les Petits-Maîtres ayant ſenti le ridicule de la Politeſſe qui étoit alors en vogue, ſe ſont imaginez que la Politeſſe en général n'étoit qu'une extravagance étudiée, & ils ſe ſont jettez inconſidérément dans une extrémité toute opoſée. Ils en ont agi à peu près, comme ceux qui élevez dans une Religion déraiſonnable, en aperçoivent le foible, & qui meſurant tout autre Culte au leur, mépriſent la Religion en général, & donnent dans le doute univerſel & dans le libertinage.

Le Petit-Maître ne dit la vérité que lors qu'elle peut être offenſante ; au lieu de s'amuſer à médire, il aime à inſulter en face aux perſonnes, & à leur dire à elles-mêmes tout le mal qu'il en fait.

En un mot, il ſe pique d'une franchiſe brutale, & ſe fait un plaiſir & une gloire de ſe rendre odieux.

Les

Les Polis de la vieille Cour au contraire, ne parloient absolument que pour plaire, & pour flâter; leurs entretiens n'étoient qu'un commerce de louanges outrées, qui augmentoient l'impertinence des sots, & révoltoient le bon sens des Sages: parmi eux les paroles n'avoient point de sens fixe, & n'excitoient aucune idée dans l'esprit de ceux qui connoissoient les maniéres dominantes.

A les entendre débiter leurs douceurs, toutes femmes étoient des beautez achevées, tout homme étoit fait à peindre, & toute production de l'esprit étoit miraculeuse; en un mot, dans ce tems-là entrer en conversation avec quelqu'un c'étoit aquérir toutes les bonnes qualitez imaginables. Le mérite, le pauvre mérite ne pouvoit arracher à ces loueurs perpétuels que des éloges usez sur la sotise & sur le ridicule.

Il faut avouër que l'un & l'autre des caracteres, que je viens de dépeindre sont bien impertinens & bien peu dignes d'un homme qui pourroit raisonner s'il vouloit s'en donner la peine: plus je les examine & moins je sai qui des deux mérite le prix de l'extravagance.

Cependant si j'en osois décider, je soûtiendrois qu'il y a plus de folie dans le carectére de Petit-Maître, que dans celui de complimenteur: mais en récompense je m'imagine que le dernier l'emporte sur l'autre pour la sottise.

XLIX. DIS-

XLIX. DISCOURS.

JE reviens encore à vous, Mesdames ; je sai que vous avez goûté les conseils que j'ai pris la liberté de vous donner, & c'est votre aprobation qui m'engage à vous les continuer. J'aurois grand tort certes de prétendre écrire pour le Public, si je ne m'adressois pas de tems en tems à la moitié du Public la plus aimable.

Vous vous souvenez bien aparemment que je vous ai donné * quelques avis pour prévenir le chagrin que vous cause la perte de vos Amans. Mes réfléxions, là-dessus ne sont pas entiérement épuisées ; & en voici encore quelques-unes dont je vous prie de profiter.

Dès que vous vous croyez sûres du cœur d'un Amant, vous ne manquez presque jamais d'éxiger de lui une soûmission qui tient de l'esclavage ; & vous n'aplaudissez jamais d'avantage à votre mérite que quand vous faites sentir à un pauvre homme votre empire & sa dépendance : vous voulez avec hauteur que votre volonté soit absolument la régle de la sienne ; & selon vous, c'est commettre un crime de léze-tendresse que de ne pas prendre vos fantaisies pour autant de Loix. Excusez-moi, Mesdames, si j'ose attribuer à

* Dans le XLIV. Discours.

à cet empire trop abſolu & trop rude, la révolte d'un grand nombre de cœurs : on hait naturellement la dépendance, & il n'eſt pas plus naturel à l'eſprit de penſer, que de vouloir être libre. Dès que vous voulez heurter de front cet amour de la liberté qui eſt eſſentiel aux hommes, vous mettez leur cœur dans une ſituation gênée & contrainte, & bien-tôt ils ſortent d'un état violent pour rentrer dans la liberté qui leur eſt naturelle.

Cette conduite que vous tenez avec vos Amans a ſa ſource dans l'idée du reſpect, & de l'hommage, que votre ſéxe croit avoir droit d'éxiger généralement du notre. On ne ſauroit vous déſabuſer de ce préjugé ſans vous mortifier un peu. Mais d'ordinaire l'utilité qu'on tire de la Raiſon eſt accompagnée d'un peu de chagrin ; & ce n'eſt que par un peu de mortification qu'on parvient au bonheur de diſſiper des opinions malfondées qui offuſquent le jugement.

De grace, Meſdames, en vertu de quoi prétendez-vous qu'un homme doive avoir plus de reſpect pour votre ſéxe que pour le ſien ? Je ne connois que quatre ſortes de reſpects. On apelle reſpect la ſoûmiſſion duë à ceux qui ſont au deſſus de nous par le rang; On donne ce nom à la vénération qu'on accorde à un mérite ſupérieur ; On le donne encore à la condeſcendance qu'on a pour les perſonnes d'un âge avancé ; enfin on nomme reſpect, d'une maniére aſſez impropre, certains égards qu'on a pour la foibleſſe d'eſprit de ceux qu'on fréquente ; & c'eſt

& c'eſt de cette maniére qu'on reſpecte les enfans & les imbéciles.

Vous pourrez prétendre aux deux premiéres ſortes de reſpect, j'en conviens. Mais ce n'eſt pas en qualité de femmes, c'eſt en qualité de perſonnes diſtinguées par le rang & par le mérite. Pour les égards qu'on a pour l'âge & l'imbécilité, je croi que vous y renoncez de bon cœur ; vous acheteriez le reſpect un peu trop cher, s'il devoit vous couter votre jeuneſſe, ou votre eſprit.

Je vous rends aſſez de juſtice, Meſdames, pour croire que l'erreur où vous êtes ſur les hommages que vous éxigez de nous, vous vient moins d'un travers d'eſprit que de la conduite de vos Amans: faute de pouvoir gagner votre cœur par leur mérite, ils ont tâché d'y parvenir par la route de la Flaterie & ne pouvant pas vous donner une tendreſſe délicate & digne d'un honnête homme, ils ont voulu vous en dédommager par une lâche ſoûmiſſion.

Je m'imagine encore que la lecture des Romans vous rend de mauvais ſervices ſur ce chapitre. Les Héros avec qui votre imagination s'eſt familiariſée, ont d'ordinaire un vrai caractére d'imbecilité & leurs égards pour le beau ſéxe, pouſſez juſqu'à l'extravagance, vous ont mis dans l'eſprit, que tous les hommes doivent ſe régler ſur ces modeles.

Mon raiſonnement ne tend point à détourner vos Amans des hommages qu'ils ſont accoûtumez de vous rendre, je ſai bien que j'y tâcherois en vain ; la Raiſon ne trouve

ve jamais acceſſible à ſa force, un cœur épris de vos charmes. Je veux ſeulement vous perſuader de ménager mieux l'aſcendant qu'un Amant ne ſauroit s'empêcher de vous donner ſur lui. L'Homme hait naturellement la ſervitude, je le répéte: mais rarement a-t-il l'eſprit aſſez fort pour répondre par ſa conduite à ſon amour pour la liberté. Par pareſſe & faute d'une force d'Eſprit ſuffiſante il ſe laſſe bien-tôt d'être ſon propre Maître; mais d'être eſclave volontairement, & d'obéïr ſans y être forcé, lui tient lieu en quelque ſorte de liberté & d'indépendance.

Il eſt donc de votre intérêt de manier le cœur de vos Amans avec une dextérité ſi délicate, que leur joug leur ſoit caché, & qu'en conformant leurs actions à votre volonté, ils ne croyent ſuivre que les mouvemens de leur propre cœur. De cette maniére votre empire ſera doux & durable; au lieu qu'il ſeroit de peu de durée s'il étoit abſolu & violent.

Voilà pour la conduite que vous devriez tenir, ce me ſemble, avec les Amans qui vous plaiſent; à l'égard de ceux qui n'ont pas le même bonheur, je vous avouë que je ſuis ſouvent indigné des maniéres que vous avez avec eux. D'ordinaire vous vous faites un plaiſir de nourrir leur tendreſſe par un accueil favorable, & par des eſpérances trop fortes; & ce manége adroit procure ſouvent une cour nombreuſe qui flatte agréablement votre vanité.

Mais comment voulez-vous que cette maniére

niére d'agir puisse accommoder un Amant délicat, qui vous accorde toute sa tendresse & qui naturellement doit prétendre aussi toute la vôtre? Vos protestations lui seront toûjours suspectes, & jamais il ne saura faire fond sur les marques les plus touchantes de votre estime pour lui. Une jalousie médiocre entretient l'amour, & le rend plus vif; mais une jalousie trop forte, qui doit être nécessairement l'effet de la coquetterie, fait succéder tôt ou tard un profond mépris à la plus tendre passion.

Quelques autres d'entre vous se font un plaisir de maltraiter des Amans qui sont assez misérables par leur tendresse infortunée. J'ai entendu des Dames avouër sans façon que rien ne leur procuroit un plaisir plus sensible que les chagrins d'une foule d'adorateurs malheureux. Ce sentiment n'est point du tout généreux; la bonté est la plus aimable de toutes les vertus; & si je crois qu'une Dame est obligée d'ôter l'espérance à ceux qu'elle ne sauroit aimer, je crois aussi que jamais elle ne doit leur marquer, ni colére ni mépris. Ne vous imaginez pas, Mesdames, que ces rigueurs mal-entenduës puissent obliger votre Amant favori, s'il est honnête homme: Elles sont bien plus propres à vous faire perdre son estime; Il ne la sauroit accorder aux plus belles qualitez du monde, si elles ne sont pas accompagnées d'un cœur humain & généreux.

J'ai bien lieu de craindre que les réfléxions que je viens de faire ne soient d'une nature à ne vous être pas agréables; on dit qu'un donneur

neur d'avis est rarement bien venu chez vous; changeons de matiére. Le Libraire m'a communiqué une Lettre qu'il a reçû de Mr. C..... reconnu pour un homme d'un esprit supérieur, & d'un goût exquis: elle m'a fait un plaisir sensible, & je souhaite fort qu'elle fasse le même effet sur le Lecteur. La voici.

A...... le 15. de Février 1712.

MONSIEUR,

J'ai vû avec un extrême plaisir le XLVI. Misantrope & le XLVII. J'ai été fort aise aussi de voir le texte pris de la Tragédie de la mort de Pompée; & il n'y a pas une ligne dans cette petite Piéce qui ne mérite un éloge. Vous pouvez vous souvenir de ce que je vous dis sur celui qu'il a fait sur les bons mots, lorsque je l'ai lû chez vous la premiére fois, c'est qu'il auroit pû y raporter cet endroit de Mr. de la Fontaine.

„ On cherche les Rieurs, pour moi je les évite,
„ Cet Art veut sur tout autre un supréme merite;
„ Dieu ne crea que pour les sots,
„ Les méchans diseurs de bons mots.

Lorsque je lûs l'Histoire qu'il raporte de la vieille Cour, sur la bonne mine de Bussi d'Amboise, j'aurois bien souhaité qu'il eut apuyé ce qu'il dit aux Dames là-dessus d'un Madrigal que Marot fit pour Isabeau Princesse de Navarre, & qui se trouve fait dans le

même

même esprit que toute la piéce de votre Auteur, ainsi que vous l'allez voir..

„ Qui cuideroit déguiser Isabeau,
„ D'un simple habit, ce seroit grand simplesse,
„ Car au visage a ne sai quoi de beau,
„ Qui fait juger toûjours qu'elle est Princesse.
„ Soit en habit de Chambriere ou Maitresse,
„ Soit son gent corps de toile envelopé,
„ Toûjours sera sa beauté maintenuë.
„ Mais il me semble, ou je suis bien trompé,
„ Qu'elle seroit plus belle toute nuë.

Voilà ce me semble, qui auroit pû être enchassé avec grace dans cette jolie piéce je vous en dirai une autre fois davantage. &c.

Le dernier vers de ce joli Madrigal paroîtra peut-être un peu gaillard, mais le siécle de Marot n'étoit pas si sage que le nôtre, pour l'expression s'entend. Je croi qu'à cela près le public recevra le présent de Mr. C..... avec reconnoissance. Pour moi je lui en rends de très-humbles graces, & je le prie de vouloir bien continuer à enrichir mon Ouvrage de quelques-unes de ses réflexions; elles vaudront bien les miennes, & le Lecteur ne perdra rien au change. Ce que j'en dis est entiérement conforme à ma pensée: on voit bien que si je me piquois d'une fausse modestie je n'insérerois pas ici une Lettre qui m'est si avantageuse. Je veux bien avouër la dette, je fais parade des louanges qu'elle contient. Celui qui me les donne ne me connoît point, & il fait donner de l'encens avec

discernement. Mon orgueil ne doit point surprendre les personnes qui connoissent le cœur humain: On sait assez qu'on n'écrit que par vanité, & dans la vûë de s'atirer de la réputation. Vouloir persuadér qu'on se fait imprimer par un autre principe, c'est se rendre coupable d'une dissimulation dont personne n'est la dupe. Autrefois tous les Auteurs exposoient leurs productions aux yeux du public, en dépit d'eux. Ils avoient toûjours quelque Ami de commande, qui leur jouoit le tour de mettre leurs Ouvrages sous la presse sans leur aveu.

Cette modestie affectée faisoit la matiére de toutes les préfaces, & le dégoût du Public força enfin les Auteurs à changer de stile. Alors on commença à convenir de son orgueil, moins par amour pour la franchise, que pour dire quelque chose de nouveau. Ce tour devient usé comme l'autre; & afin de varier, les Ecrivains commencent à chanter pouille dans leurs Prefaces à tous ceux qui ne goûtent pas leurs maniére d'écrire. Ce sujet est d'ordinaire assez fertile, & peut fournir sans peine quelques centaines de pages.

Peut-être y aura-t il des Lecteurs qui me pardonneront de communiquer au public les éloges qu'on me donne, lors qu'ils considéreront que je n'ai point fait scrupule aussi d'insérer dans mon Ouvrage les critiques du *Poëte sans fard.* Mais je les dispense de m'excuser par là. La modestie n'a point eu de part dans cette action; j'ai fait part au public des censures de cet Auteur, par le même prin-

principe qui m'excite à présent à lui communiquer l'aprobation de Mr. C....

Ouï ce grand Poëte irrité,
Me donnoit autant de fierté,
En me déchirant par sa rime,
Que C... en m'accordant l'honneur de son estime.

Addition du Libraire.

Après avoir remis à l'Imprimeur l'Original de ce Misantrope, j'ai reçû une autre Lettre de la même Personne que celle qu'on a raportée ci-dessus; en voici un Extrait.

Le No.48. n'est point inférieur aux deux précédens; & Mr. D. B.... & moi avons pris beaucoup de plaisir à la lecture qui nous en a été faite. Elle n'a pas été plutôt achevée, que j'ay encore trouvé dans ma mémoire quelques Vers de Mr. de la Fontaine, par où l'Auteur auroit pû finir fort agréablement, Les voici.

„ Se croire un Personnage est fort commun en
„ France;
„ On y fait l'homme d'importance,
„ Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois.
„ C'est proprement le mal François.
„ La sotte vanité nous est héreditaire,
„ Les Espagnols sont vains, mais d'une autre maniere
„ Leur Orgueil me semble en un mot
„ Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Au reste, Monsieur, je commence à me persuader que Monsieur votre Misantrope, aura grand peine à demeurer long-tems caché; mais ce sera toûjours un grand avantage pour lui, de pouvoir lever le masque avec honneur, &c.

L. DISCOURS.

HIer au soir j'étois dans un Fauteuil devant un bon feu, occupé à l'agréable lecture d'horace. Je me fais un plaisir à l'âge où je suis de relire les Auteurs que j'ai aprouvez autre fois, pour voir sans préjugé si le tems ne m'a pas changé le gout, & s'ils me paroissent toûjours avoir le même agrément. Je trouvai dans ce Poëte Latin des beautez qui même jusques-là avoient échapé à mes réfléxions; le sublime réglé de ses pensées, le choix de ses termes, & la force & l'harmonie de ses Vers lyriques me semblérent également dignes d'admiration. Mais en partie l'aplication de mon esprit, & en partie la chaleur du feu, firent que je m'endormis tout à coup; & même je fus plongé dans une rêverie qui avoit beaucoup de raport à ce que je venois de lire.

„ *Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris,*
„ *Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt,*

„ *Sed*

„ *Sed sibi quisque facit; Nam cum prostrata sopore,*
„ *Urget membra quies, & mens sine pondere ludit,*
„ *Quidquid luce fuit, tenebris agit . . . . . .*

Bons; les songes capricieux
N'ont pas leur source dans les cieux.
Quand le sommeil se glisse en nos ames lassées,
Le cerveau dégagé du joug de la raison,
Prend l'essort sans contrainte, & mêlant nos pensées,
Fait une burlesque union,
Des images du jour dans la nuit retracées.

Mon imagination qui se trouvoit dans l'assiettte que je viens de dépeindre, me transporta sur le Parnasse, que je trouvai entiérement conforme aux descriptions des Poëtes. Apollon étoit dans une espéce de Tribunal, ayant à sa droite quatre Muses & autant à sa gauche; la neuviéme étoit devant lui dans un siége plus bas, pour s'aquiter de sa Charge de Secrétaire, & l'on voyoit devant le Tribunal un bon nombre de Poëtes Latins & François séparez en deux bandes.

Les uns & les autres s'étoient plaint souvent de l'ennui que leur donnoient certains fâcheux, qui étant éloignez de leur goût & de leur tour d'esprit, les empêchoient de jouïr d'une conversation plus agréable. Le Dieu des Vers trouvoit cette plainte bien

fondée, & les avoit tous assemblez pour éxaminer leurs caractéres, & pour leur donner des compagnons à leur fantaisie. Avant ce jour, Pétrone essuioit sans cesse les poinles de l'Auteur des Amours, Amitiez, & Amourettes. Boileau avoit toûjours à ses trousses son Ennemi Lucain; Horace tâchoit envain d'éviter Ronsard. Virgile trouvoit en Cyrano Bergerac un fâcheux perpétuel, & lui-même il vouloit souvent chanter ses Eclogues à Fontenelle qui ne s'y plaisoit en aucune maniére.

Mécenas étoit le Conducteur de la Troupe Latine; Phébus lui avoit ordonné de dépeindre le mérite de chacun qui s'offroit pour avoir un compagnon François, & moi je fus choisi pour m'aquiter de même emploi à l'égard des Modernes. Il faloit rêver; comme je faisois pour ne me pas croire indigne de cette grace; mais agréablement trompé par mon songe, je croyois le mériter de reste, & je prétendois connoître éxactement la juste valeur du mérite de tous nos Poëtes.

Mécenas fit debord avancer son bon Ami Horace dont il dépeignit ainsi le caractere.

Favori des neuf Sœurs, l'incomparable Horace,
Se livrant au beau feu de son heureuse audace,
Tybre, fit le premier retenir sur vos bords,
De la Lyre des Grecs les ravissans accords.
L'Epithete avec choix en ses Vers enchassée,
Fait l'effet sur l'esprit de toute une pensée.
Son goût éxact & sûr par de sages bons mots,

Sût

Sût vanger la Raison des insultes des sots.
Philosophe enjoué, son utile malice
Sappa le ridicule & confondit le vice,
Jamais d'un faux esprit la trompeuse beauté,
Ne fit voir dans ses Vers le Bon-sens maltraité.
Trop heureux si la Muse, à son sujet fidelle,
Aux Loix de la méthode eut été moins rebelle.

J'etois ravi de voir que l'amitié n'aveugloit point Mecenas jusqu'à lui cacher les défauts de son favori, qui souvent dans ses Odes s'abandonne à ses réfléxions, & néglige de nous parler de ce dont il a fait dabord la matiére de ses vers.

Personne ne me parût plus propre à être comparé à Horace que Boileau, & voici comme j'en fis le portrait:

Despreaux éclairé des lumiéres d'Horace
Donne à ses traits railleurs plus de tour, plus de grace;
Son fertile genie, au bon sens épuré,
Sur la route du vrai, court d'un pas assuré:
Jamais ce mâle Auteur d'aucun mot inutile
De ses Vers chatiez n'embarasse le stile,
Et la rime bisarre, & l'éxacte raison,
Contractent sous ses mains une heureuse union.
Heureux si moins ravi du grand vol de Pindare
Il eût mieux évité l'infortune d'Icare.
Et qu'il n'eut point mêlé dans ses Vers envieux
Avec le fade Auteur l'Auteur judicieux.

A peine mon choix eut-il été aprouvé d'Apollon & enregiſtré par la Muſe Sécrétaire, que j'aperçûs la Motte, & que j'eus regrèt de ne l'avoir pas donné pour compagnon au Lyrique Latin. Le Dieu du Parnaſſe voyant mon embarras, me dit de ne me mettre en peine de rien ; & que la Motte ne manqueroit pas de compagnie, puiſqu'il avoit réſolu de le garder auprès de lui.

Phedre fut le ſecond Poëte Latin qui ſe mit ſur les rangs ; voici comme on rendit Juſtice à ſon mérite ;

A l'eſprit des Romains ſa plume a retracé
Les utiles leçons d'un Eſclave ſenſé.
De ſes termes choiſis l'élégante juſteſſe
Sert chez lui de grandeur, de tour & de fineſſe.
Sans tirer de l'eſprit un éclat emprunté.
Le vrai plaît en ſes Vers par ſa ſimplicité.

Il ne falloit pas être bien habile pour trouver du rapport entre le genie de Phedre & celui de la Fontaine. Voici quelle idée je crûs pouvoir donner de ſon tour d'Eſprit.

De l'agréable La Fontaine
La rime orne les Vers & jamais ne les gêne,
Tout ce qu'il dit paroît par les graces dicté.
Dans des chemins fleuris toûjours il nous promene.
De ſes tours la fertilité
Donne à la Fable ancienne un air de nouveauté,

Et par une heureuſe adreſſe,
Il ſait rendre le naïf
Compatible avec le vif.
Le Bon-ſens, de ſes Vers n'exclut pas la fineſſe,
Et cet Auteur ſans égal
Quand il ſuit Phedre à la piſte,
Prend un air orginal;
Phedre paroît ſon copiſte.

Si les ſonges avoient quelque ordre, le portrait de Virgile auroit du précéder celui de tous les autres. Mais il n'en fut pas ainſi, & cela n'importe guéres, pourvu qu'il ſoit reſſemblant; vous en jugerez:

Virgile ſagement charmé du merveilleux,
Aux Romains dans le Ciel ſût trouver des Ayeux.
En conduiſant Enée à la riche Auſonie,
Par les Dieux mis en œuvre, il ſoutint ſon genie;
Sublime, il ne va pas ſe perdre dans les airs
Et ſimple, un terme bas n'avilit point ſes Vers:
A leur noble cadance une oreille attentive
Lie aux plus foibles ſens la raiſon fugitive;
Mais il fait fondre en pleurs ſon malheureux Héros.
Dabord que l'Aquilon ſe rend maître des flots;
De ſon cœur trop humain l'exceſſive tendreſſe,
A ſon pieux Guerrier fait part de ſa foibleſſe,

Et rend le Petit-Fils du Monarque des Dieux,
Auffi méchant Soldat que bon Religieux.

Le dernier Vers me rapella dans l'efprit une penfée de St Evremont, qui trouve le bon Enée plus propre à fonder un Couvent, qu'à fonder un Empire. Chapelain cependant s'avança avec beaucoup de confiance, ne doutant point que le génie de Virgile & le fien ne fuffent faits exprès l'un pour l'autre. Arrêtez, arrêtez, lui dis-je.

Avec ce fameux modelle,
Par tes héroïques traits,
Nous verrons fi tu peux entrer en pararelle
Quand la ruftique Pucelle
Saura mieux parler François.

J'avouë que j'étois bien intrigué pour trouver parmi les François un Poëte comparable à l'Auteur de l'Enéïde; Il eft vrai que Télemaque, eft véritablement un Poëme épique, & pour m'exprimer avec Mr. de la Motte.

„ Notre âge retrouve un Homére
„ Dans ce Poëme falutaire
„ Par la Vertu même inventé;
„ Les Nimphes de la double cime,
„ Ne l'affranchirent de la rime,
„ Qu'en faveur de la vérité.

Mais

Mais le génie de cet illustre Prélat est tout à fait différent de celui de Virgile, qui lui céde indubitablement pour la richesse de l'imagination & pour la force du raisonnement. Cet esprit le plus beau de notre Siécle, a sû enveloper les plus inestimables thrésors de sagesse sous une fiction riche & soutenuë, & je doute qu'il y eut eu rien de défectueux dans son Ouvrage s'il n'avoit pas mieux aimé s'endormir quelquefois avec Homere que de le surpasser toûjours.

Dans l'embarras où je me trouvois, je jettai les yeux par hasard sur une troupe de Tragiques François, & je considérai, qu'il faut à peu près le même tour d'esprit pour la Tragedie que pour la Poësie épique; en effet, l'une & l'autre demandent de l'élévation & de la force dans l'expression & dans la pensée. L'une & l'autre ont commerce avec les Héros & les Rois, toutes deux animent la passion par les caractéres qu'elles dépeignent, & par des intrigues menagées avec art elles attachent notre curiosité à la recherche du denoûment.

Entre tous ces Poëtes Dramatiques Racine me parut avoir le plus de raport avec Virgile; Voici comme j'exprimai ce que je pense à son égard.

Racine éguillonné de succès de Corneille,
Sur la scéne entassa merveille sur merveille:
De son stile plus pur la force & la douceur,
Par l'esprit satisfait pénétrent jusqu'au cœur.
Réglé dans ses transports, son austére sagesse,

S'éloignant du phébus évite la bassesse,
Egal en ses beautez, grand, fleury, merveilleux,
Jamais il ne renonce au langage des Dieux,
Mais du goût des François l'habitude l'enchaine,
Il ne fait aux Romaîns donner l'ame Romaine.
Au lieu de rêvetir la fierté de Titus,
Ou du Vainqueur fameux des Persans abatus,
Le Romain & le Grec, qu'un fade amour domine,
Dans ses timides Vers ont le cœur de Racine.

A peine eus-je achevé ce portrait, qu'un petit Homme tortu & bossu parut devant le Trône d'Apollon.

Un mot, dit-il, Sire Phebus,
Moi qui, bien que rimeur perclus,
Ne suis rimeur à la douzaine,
Et fus tandis que je vécus,
Nommé malade de la Reine,
Dont j'éxerçois avecque peine,
L'Emploi chétif pour mille écus.
Savez-vous bien que plus habile
Que moi, ne fut jamais un sot,
Que souvent mon burlesque stile
Sut faire bouffonner Virgile,
En le traduisant mot à mot.

Or je vous conjure beau Sire,
Par votre ſacré Violon,
Que ne me veuillez éconduire.
Et qu'à mon bon Ami Mâron,
Etant toûjours ſon Compagnon,
Je puiſſe aprendre l'art de rire.
En ſes Vers toûjours il pleura;
Mais, pourvû qu'il ſoit corrigible,
Mon humeur le corrigera,
Et s'il eſt animal riſible,
Avec moi rire il lui faudra.

Le Dieu du Parnaſſe avoit bien de la peine à garder ſon ſérieux à cette plaiſante propoſition: il ne laiſſa pas de l'aprouver, convaincu que Scarron ne ſeroit pas un Compagnon inutile à ces deux Auteurs ſérieux.

L'art de ſavoir badiner de tems en tems, donne au ſérieux même un air aiſé, qu'une humeur toûjours ſombre lui ôte à coup ſûr.

Pétrone ſe préſenta alors d'un air indolent, & même un peu efféminé; il eſt difficile d'en atraper bien la reſſemblance; voici pourtant comme Mécenas s'y prit.

Docte Epicuréen débauché delicat,
L'Effroy du Pédant, & du Fat,
A la Nature il laiſſoit en partage
Le ſoin de regler ſes déſirs
Et croyoit mériter le beau titre de ſage
En rafinant ſur les plaiſirs.

Jamais des maux paſſez la penſée importune,
Sous de noires vapeurs, n'accabla ſon cerveau,
De l'obſcur avenir il poſoit le fardeau
Sur les ailes de la Fortune.
Un plaiſir délicat & vif
De ſa molle conduite étoit le ſeul motif.
Sa voluptueuſe lecture
Sans s'attacher au fruit ne s'amuſoit qu'aux flœurs,
Et ſon indolente cenſure
Puniſſoit la ſottiſe & faiſoit grace aux mœurs.
De ſe faire un effort ſon genie incapable
Aux douceurs du repos ne daignoit s'arracher
Il attendoit le moment favorable
Que la verve le vint chercher.
Quand il étale la Sageſſe
D'une utile réflexion,
On penſeroit que ſa raiſon
S'y laiſſe entrainer par pareſſe.
Avec lui-même il fut toûjours d'accord;
Il vécut ſans ſonger aux devoirs de la vie,
Et lors-qu'elle lui fut ravie,
Il ſe fit un jeu de la mort.

Saint Evremont me parut ſi propre à être comparé avec ſon cher Petrone, que le portrait de l'un me ſembloit être le portrait de l'autre.

Paroiſſez, dis-je, ami St. Evremont,
De Petrone ſoyez le compagnon ſidelle

Le

Le favant Dieu du double Mont
Fit vos efprits fur le même modelle:
Mais on peut bien être affuré
Que ce modelle eft égaré.

Le refte de mon fonge à une autre fois.

LI. DISCOURS.

JE prétens aujourd'hui ne m'attacher point à un feul fujet, obéïr fimplement à mon genie, & m'abondonner à mes réflexions. Je commencerai mon Ouvrage à tout hazard, & je le finirai comme je pourrai.

On parle dans cette République en des termes pleins d'admiration de la Sobrieté des anciens Hollandois, & de leur indifférence pour les richeffes. On confidére avec un profond refpect la conduite de ces Péres de la Patrie, qui avant que de s'affembler pour le bien de l'Etat prenoient un repas frugal à l'ombre de quelque Arbre.

Cependant à examiner la chofe de près, il eft probable qu'il y avoit dans cette tempérance; plus d'habitude que deraifonnement, plus de naturel que de Vertu. Supofé même qu'ils ayent connu l'ufage de la Richeffe, il ne faut pas une grande force d'efprit pour lui préférer la Pauvreté, quand on les confidére l'une & l'autre en elles-mêmes, &

débaraſſées des acceſſoires qui les accompagnent ordinairement. Une honnête pauvreté, qui n'éxclut pas le néceſſaire, laiſſe l'homme dans toute ſon indépendance ; & les ſoins que traîne après lui le ſuperflu, le rendent eſclave de ſes tréſors. De cette maniére il ſe peut qu'on fuye la richeſſe plûtôt par indolence que par Vertu. Ajoûtons que du tems de ces ſobres Bataves ; la honte & le mépris étoit attaché aux uſages les plus ordinaires qu'on fait des richeſſes, qu'il y avoit de la gloire à ne point paroître au deſſus de ſes Concitoyens. Les Charges, les Dignitez, l'Eſtime & le Reſpect, étoient accordez au mérite & non pas aux tréſors : La pauvreté ne faiſoit que rendre plus vénérable un homme vertueux & habile, & l'on pouvoit en quelque ſorte aimer la pauvreté par intérêt.

Les Ariſtides & les Phocions de l'antiquité étoient juſtement dans le même cas ; ils rejettoient les tréſors, dont ils pouvoient ſe mettre en poſſeſſion ſans peine. Faut-il s'en étonner beaucoup, & leur ſageſſe étoit elle de difficile pratique ? ſans le ſecours de l'abondance ils jouïſſoient de la conſidération de leurs compatriotes & gouvernoient la République d'Athenes ; avec une authorité preſque abſoluë. La richeſſe leur auroit cauſé plus d'embarras que d'agrément. Ce n'eſt que depuis qu'on a détaché la honte du Vice, pour l'unir à la Pauvreté, que les perſonnes à qui l'avarice n'eſt pas naturelle ont couru après les tréſors, par un motif de gloire, & qu'on a pû dire :

L'Or

„ L'Or même à la laideur donne un teint de
„ beauté,
„ Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Quand je songe quelquefois à ma jeunesse, le souvenir d'un tendre commerce vient souvent se présenter à mon imagination, avec tout ce qu'il a de plus flatteur pour la vanité ; mon imagination remplie de ces idées riantes fait bientot agir les ressorts les plus cachez de mon cœur ; elle y cause un desordre delicieux, un mouvement tendre & vif, dont j'ai de la peine à me défendre, & auquel je me fais un plaisir de m'abandonner : mais ma Raison soûtenuë par mon âge ne laisse pas long-tems mon cœur en proye à cette dangereuse agitation, je m'efforce bien-tôt à rapeller dans mon esprit les chagrins que traîne après elle la passion la plus heureuse même la bassesse qu'il y a dans la conduite d'un Amant, & l'extravagance de ces sentimens délicats dont il s'aplaudit le plus. Ces images me ramènent bien-tôt du Plaisir à la Raison, & revenu à ma premiére tranquillité, je me félicite de n'avoir pas attendu le secours de la vieillesse, pour sauver mon cœur d'un trouble si cruel, & mon esprit d'un déréglement si funeste. Ma Raison est alors contente d'elle-même, & cette satisfaction de la Raison est une volupté, qu'on ne sauroit comprendre à moins d'en avoir goûté toute la douceur.

Un

UN homme d'un âge avancé qui donne encore dans une tendresse formelle, est rarement un brutal ou un sot. Il peut manquer de raisonnement, mais il a d'ordinaire l'esprit délicat & l'ame belle. Rarement s'aveugle-t-il assez pour ne pas connoître la foiblesse qu'il y a à loger un cœur amoureux dans un corps qui n'est plus aimable. Mais il prétend remplacer les agrémens qu'il a perdus par des sentimens subtilisez, & par une galanterie rafinée. Au defaut de se faire aimer, il fait en sorte que sa Maîtresse s'aime davantage elle-même, & il prétend qu'elle lui ait obligation des alimens qu'il fournit à son Amour-propre. Saint Evremont a épuisé quelquefois pour Madame de Mazarin, tout ce que l'Esprit peut fournir de plus recherché & de plus flatteur à un cœur complaisant au suprême degré. Voici comme il parle à cette Dame dans une de ses Lettres.

„ Demanderois-je que vous aimiez une „ personne de mon âge? je n'ai pas vécu „ d'une maniére à pouvoir espérer un mira- „ cle en ma faveur; si le mérite de mes „ sentimens obtenoit de vous un régret que „ je sois vieux, & un souhait que je fusse „ jeune, je serois content. La grace d'un „ souhait est peu de chose, ne me la refusez „ pas. Il est naturel de souhaiter que tout „ ce qui nous aime soit aimable.

„ Il ne fut jamais de passion plus desintéressée que la mienne..... Je regarde vos „ Amans comme vos sujets, au lieu de les „ haïr

„ comme mes Rivaux, & ce qui eſt à vous „ m'eſt plus cher, que ce qui eſt contre moi „ ne m'eſt odieux.

„ Une réfléxion ſérieuſe vient m'avertir, „ que vous vous moquerez de tout ce diſ- „ cours, mais vous ne ſauriez vous moquer de „ mes foibleſſes, que vous ne ſoyez contente „ de votre beauté; & je ſuis ſatisfait de ma „ honte, ſi elle vous donne quelque ſatisfac- „ tion......

„ On ſacrifie ſon repos, ſa liberté; ſa „ fortune; la gloire ne ſe ſacrifie point, dit „ Montagne; Je renonce ici à notre Mon- „ tagne, & je ne refuſe pas d'être ridicule „ pour l'amour de vous. Mais on ne ſau- „ roit vous faire un ſacrifice de cette natu- „ re-là; il ne peut y avoir du ridicule à vous „ aimer.

Voilà des ſentimens bien délicats; mais qu'eſt-ce que la délicateſſe des ſentimens, quand elle n'a de reſſource qu'en elle-même?

On ſe trompe d'ordinaire, ſelon moi, ſur le caractere de Philoſophe. On donne ſouvent ce nom à un homme qui a lû un grand nombre de Livres de Philoſophie, qui a quelque idée des differens Syſtêmes, & qui ſait par cœur les Argumens qui les apuïent. Il ſait comment Deſcartes prouve ſes tourbillons, & comment Mr. Locke renverſe les idées innées: les rêveries de Platon, & les ténébres d'Ariſtote ont laiſſé dans ſon Eſprit quelques expreſſions vuides de ſens.

Pour

Pour moi je n'appelle pas un tel ſavant, Philoſophe; ce n'eſt proprement qu'un *Litterateur de la Philoſophie*, ſi l'on peut s'exprimer ainſi.

Le tître de Philoſophe ne me paroît dû qu'à ceux qui raiſonnent de leur propre fond, & dont le jugement agit plus que la mémoire. Ils preſſent les argumens des autres, ils profitent de leurs découvertes: mais ils les digérent par la méditation, ils ſavent les enchainer à leurs propres idées, & gardant une indifférence entiére pour les opinions d'autrui, ils ne les adoptent que quand leur Raiſon en a décidé en dernier reſſort.

AUtre erreur ſur la Philoſophie. On croit que c'eſt être Philoſophe que de ne s'occuper que des ſujets qui paroiſſent au deſſus de l'élévation ordinaire de l'eſprit humain.

Meſurer le cours des Aſtres, fouiller dans les entrailles de la Nature, ſe perdre dans les méditations abſtruſes de la Métaphiſique; voila ſeulement ce qu'on croit du Reſſort de la véritable Philoſophie. Idées vagues qui ne caractériſent en aucune maniére cette Science merveilleuſe.

Le vrai Philoſophe plus avide de l'utile, que charmé du curieux, raporte toutes ſes vûës à l'excellence de ſa Nature, & au but de ſon éxiſtence. Il ſait qu'il n'eſt pas créé pour démêler les routes des Aſtres, pour connoître la nature des Météores. Il reſpire pour ſe procurer un véritable bon-

heur en conformant toutes ses actions à une Raison pure & débarassée des préjugez du Peuple.

Sa principale étude c'est de former sa raison, de la rendre éclairée, & éxacte; de pénétrer dans la nature de ses devoirs; en un mot de concilier la Vertu avec l'agrément de la vie, & avec le bonheur des Etres semblables à lui. Il n'a commerce avec les autres Sciences, qu'autant qu'il en peut tirer des lumieres pour celle que je viens de dépeindre, à moins qu'il ne s'en veuille servir quelquefois comme d'un plaisir & d'un délassement.

On peut conclure de ce raisonnement, que d'ordinaire c'est être Philosophe, que s'éloigner de ce que le vulgaire appelle Philosophie.

„ C'est l'Erreur que je fuis, c'est la Vertu que j'aime;
„ Je songe à me connoître & me cherche en moi-même;
„ C'est-là l'unique étude, où je veux m'attacher.
„ Que l'Astrolabe en main, un autre aille chercher;
„ Si le Soleil est fixe ou tourne sur son axe, *
„ Si Saturne à nos yeux peut faire un Paralaxe.

„ Que

* On voit bien que Boileau n'étoit pas Astronome; l'Astrolabe n'a pas l'usage qu'il lui donne. On peut encore le reprendre d'avoir fait *Paralaxe* masculin.

„ Que Rohault vainement féche pour concevoir,
„ Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir,
„ Ou que Bernier compose & le sec & l'humide,
„ Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide:
„ Pour moi sur cette Mer, qu'ici-bas nous courrons,
„ Je songe à me pourvoir d'Esquif & d'Avirons,
„ A régler mes desirs, à prévenir l'orage,
„ A sauver s'il se peut ma raison du naufrage.

La véritable Philosophie embrasse toutes les actions de la vie, la conduite générale de l'homme; elle entre même dans son enjoûment & dans ses badinages, en y répandant les lumiéres d'un Bon-sens inaltérable, qui met une difference essentielle entre les amusements d'un honnête homme & les bouffonneries d'un Faquin.

JE trouve un Traité sur quelque matiere que ce soit absolument mauvais, quand il ne facilite pas à esprit le moyen de definir éxactement le sujet qu'on lui presente. Tel est le discours du Pére Rapin sur l'Eloquence; tel est le Traité de Longin sur le Sublime, & tels sont paroissent la plûpart des Traitez que nous ont laissé les Anciens.

Ciceron nous force d'admirer ses lumieres

res & ſon genie; Il eſt auſſi bon Philoſophe que grand Orateur. Cependant ſon Traité de l'Amitié, qui charme l'eſprit par un grand nombre de belles veritez, n'éclaire pas entierement la Raiſon, faute de cette methode ſûre de raiſonner qui étoit encore inconnuë de ſon tems. Il nous dépeint les devoirs d'un Ami ſans aller à la véritable ſource de l'Amitié, & ſans nous expoſer nettement la nature de cette union utile & delicieuſe.

S'il nous avoit fait ſentir que la véritable Amitié n'eſt autre choſe qu'un *contract tacite entre deux perſonnes, qui touchées d'un mérite naturel & de la conformité de leurs humeurs s'engagent, en partie par inclination, en partie par un interêt raiſonnable, à ſe rendre tous les devoirs que la Raiſon & un amour-propre réglé peuvent permettre.* Il auroit pû tirer de cette idée, l'étenduë & les bornes que l'Amitié éxige de nous; nous n'aurions point été embaraſſez par des régles vagues & incertaines, & par ſon ſecours nous aurions pû diſtinguer l'amitié raiſonnable d'avec l'amitié fougueuſe & déréglée, qui degénére en une véritable paſſion.

JE ſuis ſûr que c'eſt ne pas ſavoir une choſe que de n'en pouvoir pas ramaſſer toutes les proprietez dans une ſeule idée complette & diſtincte, qu'on apelle définition. On peut la placer à la fin, ou au commencement d'un Traité, & ces différentes méthodes peuvent plaire à différens tours d'eſprit. Quant à moi je ſuis pour la der-

derniére; dès qu'on commence, par donner au Lecteur une idée générale & méthodique de tout ce qui va faire l'objèt de son attention. Cette idée sera obscure d'abord, il est vrai; mais chaque pas qu'il avancera dans sa lecture, éclaircira une partie de cette idée; il y raportera tout, comme à un centre qu'il ne perd jamais de vûë; sa raison agira plus que sa mémoire, & sans rien perdre de ce qu'il lit, il le trouvera à la fin entiérement concentré dans sa définition.

Je trouve l'autre méthode plus embarassante pour l'esprit, & plus fatiguante pour la mémoire; avant que de parvenir à sa Définition on court risque d'avoir oublié quelque idée qui doit y aboutir, & souvent on est obligée de rebrousser chemin.

Les Auteurs qui négligent ces méthodes me sont suspects de ne savoir pas leur matiére à fond, & d'écrire sans avoir fait un plan général de leur Ouvrage. Cependant à mon avis il faudroit un Plan dans une Ode Pindarique même, pourvû que les liaisons en fussent cachées avec Art.

LII. DISCOURS.

JE ne suis pas d'avis de donner encore la suite de mon Songe. Je veux être premiérement instruit, si le public en a goûté le commencement. Si je vois que les peines, que m'a couté cet Ouvrage, n'ont pas don-

donné quelque ſatisfaction au Lecteur, je ne l'acheverai pas. S'il faut déplaire, il n'eſt pas beſoin de donner pour cela la torture à ſon eſprit; on y peut reüſſir à fort peu de fraix. En attendant qu'on m'écrive le ſuccès de cette piéce, je continuërai à donner quelques réflexions, telles qu'il plaira à mon imagination de les fournir à mon raiſonnement.

Je ne ſuis pas Nouvelliſte, & je m'en applaudis fort: je ne ſaurois me faire une occupation ſérieuſe de courir la Ville depuis le matin juſqu'au ſoir, pour faire un commerce de nouvelles, ſouvent fauſſes & toûjours altérées. Je n'entens pas l'Art de joindre mes Réfléxions ſur un événement à l'événément même, & de débiter ce mêlange de vérité & de fiction, pour m'être communiqué miſterieuſement par une des premiéres têtes de l'Etat. Je ne ſaurois gagner ſur ma raiſon de prêter une ſotte crédulité à tout ce qui eſt avantageux à la Patrie; & de rejetter comme impoſſible tout ce qui lui eſt contraire. Bien moins encore puis-je me réſoudre à ne me plaire au recit d'une Victoire, que lors qu'elle a coûté beaucoup de ſang; & je ne ſuis pas de ces gens ridicules qui craignent la Paix comme une conjoncture ſtérile pour les nouvelles.

D'un autre côté je ne voudrois pas donner dans la gravité extravagante de certain eſprits forts, qui regardent d'un œil tranquile tout ce qui arrive dans le monde, de plus intéreſſant. Cela s'appelle être déraiſonnable par un excès de raiſon, & ceſſer d'être hom-

me

me à force de vouloir être parfaitement honnêtê homme, ſans être bon citoyen, ſans aimer une Societé dont on fait une partie, & ſans avoir de la chaleur pour ſes intérêts. Cette chaleur n'eſt pas l'effet d'un eſprit déreglé, qui cherche à s'inquiéter mal à propos; Elle eſt abſolument néceſſaire pour la conſervation d'un Etat, & par conſéquent c'eſt une qualité réellement eſtimable. Il faut ſeulement que la raiſon guide ce zèle, & l'empêche de s'égarer dans des routes obſcures qui ne ménent à aucune utilité. Qu'on ſe plaiſe, à ſe réjouïr d'un événement avantageux à la République; qu'on ſe faſſe un dévoir de s'affliger modérément d'un coup de la fortune qui ébranle l'Etat; qu'on ſoit inquièt d'un orage prochain qui paroît menacer la Patrie: rien de plus naturel! rien de plus humain! Mais gardons-nous bien, de nous affliger, par une prévoyance outrée, d'un malheur éloigné, dont la probabilité dépend d'une longue enchaînure de conſidérations Politiques, que le moindre haſard peut déranger.

Le moyen de regarder de ſang froid l'impertinence des Poëtes, & des Auteurs d'Epîtres dédicatoires, qui par leurs éloges mendient la Protection de quelque Grand? Ils ne ſavent preſque jamais employer que des Louanges générales & outrées, qui pour m'exprimer proverbialement, ſont des ſelles à tous chevaux; & ſouvent même des bats à tous ânes. A les entendre, tout Magiſtrat eſt un Atlas infatigable, dont les épaules ſeules peuvent porter le fardeau de l'E-

l'Etat; tout Homme de guerre eſt un Heros du premier ordre, un modelle de prudence, un prodige d'intrépidité.

Si du Bon-ſens ainſi vous ſecouez le joug,
En élevant au Ciel le moindre Capitaine;
Que direz vous du grand Eugéne,
Que vous reſtera t-il pour chanter Marlborough?

Non ſeulement il faut proportionner ſes louänges au mérite de ceux qu'on louë; il faut encore entrer dans le caractére particulier de leur mérite. Tout habile Homme d'Etat n'a pas la même ſorte d'habileté que Richelieu, ou que Heinſius. Tout grand Général ne l'eſt pas de la même maniére: & il faudroit, avec dextérité, démêler ce que leur génie pour la Guerre, quoi qu'excellent chacun dans ſon genre, a pourtant de ſingulier & de différent

Comparer par éxemple le Prince Eugéne avec Aléxandre, c'eſt plûtôt le moyen de révolter ſa raiſon que de captiver ſa bienveillance.

Qu'on trouve du raport entre Aléxandre & le Roi de Suéde, j'y conſens. Ils n'ont pas eu les mêmes ſuccès, mais ils ſe reſſemblent parfaitement dans la hardieſſe, & dans la vaſte étenduë de leurs Projets. Mais on peut dire que le Vainqueur de Darius n'a eu rien de commun avec Eugéne, que ſon intrepidité.

Si l'Antiquité nous offre quelque cho-

ſe de comparable à notre Héros moderne, ce ne ſauroit être qu'Hannibal, dont le ſeul nom emporte l'idée d'un Capitaine achevé.

L'un & l'autre ſe ſont frayé un chemin dans l'Italie par les Alpes; l'un & l'autre dégageant leur conduite de l'empire de la Fortune, n'ont dû leurs ſuccès qu'à leur courage & à leur habileté conſommée dans l'art militaire, ils ſe ſon également appliquez tous deux à connoître le naturel des Généraux qu'on leur opoſoit, & à mettre à profit leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualitez. Hannibal n'a pas pénété plus avant dans le caractére des Scipions, des Flaminius, des Varrons, & des Fabius, qu'Eugéne dans le génie de Catinat, de Villeroi, de Vendôme, & de Villars. Tous deux ont triomphé, par la ſeule ſupériorité de leurs lumiéres, d'un Ennemi plus fort qu'eux, mieux fourni de toutes les choſes néceſſaires pour ſes entrepriſes, & plus à portée de ſe ſervir de l'avantage des lieux. Tous deux ont ſû devenir l'ame de leurs Armées, compoſées de différens Peuples, & qui ſouvent deſtituées de tout, n'avoient d'autres reſſources que dans les lumieres de leur Général.

Enfin, ils ont ſû tromper l'un & l'autre par une vigilance incroyable, les ſoins de leurs Ennemis les plus expérimentez; & en ont laſſé la vigilance, par une fermeté victorieuſe de tous les obſtacles. Voici la ſeule choſe qui diſtingue les caractéres de ces deux Héros:

Dans

Dans la carriére de la gloire,
Eugéne court toûjours de travaux en travaux.
Et dans le ſein de la Victoire
Hannibal endormi goute un lache repos

Un Ecrivain fort habile à démêler par ſes réfléxions les caractéres des grands Hommes, trouve le principe de l'indolence d'Hannibal à dompter entiérement les Romains, dans la dangereuſe nouveauté des plaiſirs, qu'il goûta alors pour la premiére fois. Dès ſa premiére jeuneſſe il avoit toûjours été dans les fatigues de la Guerre, occupé uniquement de ſon amour pour la Gloire: les Projets de ſes Conquêtes ne lui laiſſoient pas le loiſir de ſonger à la volupté; à peine en avoit-il une idée.

Mais après la bataille de Cannes, ſon avidité pour la Gloire, ſatisfaite en quelque ſorte, lui donna du relâche: Il y eut alors du vuide dans ſon cœur, & les plaiſirs vinrent bien-tôt l'occuper en foule.

Capouë étoit une de ces Villes, où la douceur du Climat, la fertilité du terroir, & l'oiſiveté d'une longue Paix portent les Habitans à rafiner ſur la volupté. Hannibal en oppoſa bien-tôt le charme ſeducteur à l'auſtére rudeſſe de ſa vie paſſée.

Plus cette volupté ſe préſentoit à lui avec tout ce qu'elle a de riant, plus ſa tempérance lui paroiſſoit odieuſe & fatiguante: En un mot, il ſe livra aux plaiſirs, qui lui avoient été inconnus, & s'y livra avec fu-

reur, par cela même qu'ils lui avoient été inconnus.

Cette réfléxion me donne lieu d'en faire une autre: Il n'y a rien de si dangereux que de ne s'être point familiarisé avec le plaisir dès sa jeunesse: j'entens ce plaisir qui ne devient criminel, que par l'abus qu'on en peut faire.

Un esprit bien fait, qui s'est formé une habitude, de se partager entre l'austérité des occupations sérieuses, & l'agrément des plaisirs licites, se fait un charme de cette vicissitude. Le plaisir n'a pas pour lui cette nouveauté fatale, qui surprend l'imagination & qui étourdit le jugement; il sort de l'agréable pour entrer dans l'utile, avec la même facilité, dont il abandonne pour quelque tems l'utile pour s'attacher à l'agréable.

Il n'en est pas ainsi de ceux, qui par humeur ou par un faux raisonnement se sont toûjours arrachez aux divertissemens que la vertu authorise: si une fois le plaisir peut surprendre leur sagesse hors de garde, il fait sur leur ame des impressions violentes, il en triomphe entiérement; leur raison qui leur en derobbe la jouïssance, leur devient odieuse, ils comptent pour perdu tout le tems qu'ils ont passé en des occupations destituées d'agrément. Leur cœur entiérement rempli de leur nouveau penchant, n'est plus accessible au devoir.

Non seulement ils abuseront des plaisirs innocens par un attachement excessif; la douceur de ceux qui les ont agréablement

flat-

flattez, leur donnera une haute opinion de ceux dont ils n'ont pas encore fait l'essai. En un mot ils seront semblables à un fleuve, dont une digue a long-tems retenu l'impétuosité; Dès qu'une fois il a forcé cet obstacle, il se répand dans les Campagnes voisines, il renverse tout, & rien n'en sauroit arrêter la violence pernicieuse.

J'avouë que j'entens avec indignation des gens graves & pleins d'un solide mérite, déclamer contre les divertissemens innocens, & les attaquer comme des crimes énormes. Qu'y a-t-il, par éxemple, de si criminel dans un Bal; pour tant crier contre les Bals? La Danse dont on s'y sert, ressemble t-elle à cette Danse *Ionienne*, qui par des mouvemens impudiques tendoient des piéges à la vertu? Point du tout: notre Danse n'est qu'un agréable mêlange de mouvemens aussi modestes que beaux, qui par un modique éxercice augmentent la disposition & la légéreté du corps, en répandant la gayeté dans le cœur & dans l'esprit. Je suis vieux & d'une humeur sérieuse; je n'aime point la Danse. Un autre est jeune & enjoué; la Danse lui plaît; mais l'humeur sombre, & l'humeur gaye n'entrent point dans l'essence de la Vertu, & si je trouve un délassement de l'esprit dans la bagatelle sérieuse, je ne saurois tirer de là un droit de condamner la bagatelle enjouée.

Je m'amuse dans mon Cabinet à composer le *Misantrope*, du même fond, dont un jeune Homme va montrer sa légéreté dans un Bal: l'amour du plaisir, la nécessité d'en

 goû-

ter quelquefois, & une vanité permiſe, font que je compoſe, & qu'il danſe; il eſt auſſi authoriſé par ſa jeuneſſe à ſe divertir à ſa maniére, que je le ſuis par mon âge à me plaire dans mes amuſemens.

S'il ſe faiſoit une occupation de courir les Bals, au lieu de s'en faire un divertiſſement paſſager, je le trouverois fort blamable; & je ne le ſerois pas moins ſi je donnois tout mon tems à un Ouvrage où je ne travaille que par un pur motif de plaiſir: mais ſi pendant un hiver il va ſept ou huit fois au Bal, & ſi je m'occupe quelques heures par ſemaine à faire le Miſantrope, je croi qu'on peut facilement nous le pardonner à l'un & à l'autre.



LIII. DISCOURS.

JE craindrois d'ennuyer ſi je répétois à tout moment *un tel Poëte parût après un tel*; on le verra bien aſſez par la ſuite des portraits: voici celui de Juvénal.

Hardi Déclamareur, ſa colére fertile,
Gourmanda ſans détour le Romain indocile,
Et par ſon aigre humeur ſon génie entraîné
Oſa livrer la guerre au vice couronné:
D'un Siécle diſſolu la luxure exceſſive,
Anima de ſes Vers la mordante invective.

Vif

Vif, ſublime, fleuri, facile, impétueux,
Son génie étincelle en ſes Portraits afreux.
Heureux s'il eut toûjours, dans l'ardeur qui l'anime,
Ménagé la Sageſſe en puniſſant le crime.
Et ſi de ſes tableaux l'infame nudité
N'eut bravé la pudeur du Lecteur rebuté.

A peine Mécenas eut-il prononcé ces Vers qu'il ſe préſenta un grand nombre de ces petits Auteurs ſatyriques à qui la malignité tient lieu de génie. Chacun d'eux prétendoit être le plus fondé en droit pour être mis en parallele avec ce Poëte Latin; & je vis le moment qu'une Guerre civile alloit naître parmi eux, ſi je n'y avois mis le *hola*, par ces mots:

Modérez vous, Meſſieurs de la Satyre,
De vos talens vous jugez mal;
Si votre Muſe au lieu de rire,
Mord & déchire
Ce n'eſt pas tout pour être egal
A Juvénal.

Il n'y a que Régnier, continuai-je, qui mérite d'être mis de pair avec ce Poëte:

Dans un Siécle où le goût encor mal éclairé,
Gênoit peu le Poëte à ſa verve livré,
Regnier, decréditant cette libre manie,
Puiſa l'art de rimer dans ſon rare génie;

Et mettant à profit Horace & Juvénal,
Il prete à sa satyre un air original
Le sel de son esprit & l'aigreur de sa bile
Dans ses écrits sensez, font un mêlange utile.
Falloit-il que ses Vers truchemens de son cœur,
En termes débordez prêchassent la pudeur,
Et que d'après ses mœurs nous dépeignant le vice,
Des crimes qu'il censure, il fût souvent complice ?

Le Patron des Poëtes Latins fit alors avancer Plaute; il vouloit en faire le portrait, à mon avis plûtôt pour y faire briller la justesse de son discernement, que pour chercher un compagnon pour ce vieux goguenard : le bon homme n'a jamais été fort délicat, & naturellement il devoit s'accommoder assez de toutes sortes de mauvais plaisans.

Portrait de Plaute.

Ce *comique Boufon*, n'en déplaise aux Savans,
A son grossier parterre immola le bon-sens.
Chez lui d'un trait d'esprit la grace déployée,
Dans mille jeux de mots d'ordinaire est noyée:
Sans rime & sans raison il fait le goguenard:
La justesse en ses Vers n'est qu'un don du hasard.
Si le valet souvent y parle d'un ton grave
L'hon-

L'honnête-homme y produit les pointes d'un
esclave.
Enfin par un seul trait, pour le dépeindre en
tout,
Il eût beaucoup d'esprit, peu d'Art, & point de
goût.

A peine ces vèrs furent ils recitez qu'il se leva un murmure entre les défenseurs de l'Antiquité qui savent plûtôt alléguer vingt Auteurs qu'une seule raison, & chez qui une sotise, qui subsiste depuis deux mille ans, obtient par prescription la place de quelque chose de joli. Ils se mirent enfin à crier tous d'une voix,

Cicéron l'aprouva. *Mécenas repliqua aussi-tôt*,
Tant pis pour Ciceron,
J'en veux croire plûtôt Horace & la Raison.

Pendant que ces Messieurs étoient aux prises, j'étois en délibération s'il faloit mettre Dancourt en parallele avec Plaute. Il est vrai que cet Ancien paroît revivre dans les Ouvrages qu'on debite sous le nom de Dancourt; mais je considérois d'un autre côté que ces Piéces de Théatre ne sont propres au dernier que du côté du profit, & qu'il ne faloit en aucune maniére mettre sur son compte ce qu'il y a de bon & de mauvais. Je conclus donc que Poisson étoit plûtôt mon homme: voici son Portrait.

C'est ici le plaisant Poisson,

Qui par ſon ſtile poliſſon,
Au ſérieux faiſant la Guerre,
Fit ſon plus grand bonheur d'égayer le Parterre.
Bien ſouvent il y réüſſit,
Et ſes burleſques traits ne manquent pas d'eſ-
prit;
Mais ſe bornant à faire rire,
Il ne ſe pique point d'inſtruire.
Par les diſcours du *Sot vangé*,
Jamais lache mari ne ſe vit corrigé;
Et le biſarre ſort du *Baron de la Craſſe*,
Dans l'eſprit diverti ne laiſſe point de trace.
Si ſur cet Auteur turlupin,
Il faut qu'en un mot je m'explique,
Poiſſon fut très petit Comique,
Et très excellent Tabarin.

Portrait d'Ovide.

Tous les talens exquis des plus rares génies,
Du tendre Ovide ſeul animérent les Vers,
Pour couronner ſon front les Muſes réünies,
Font trouver en lui ſeul cent Poëtes divers.
Qu'il ſait bien deſarmer les rigueurs d'une A-
mante!
Quel cœur ne voudroit pas partager ſon A-
mour?
Mais ſa tendre douleur paroît trop éloquente,
Il prête à ſes ſoûpirs trop d'eſprit & de tour.
En Syſtême il a ſû reduire l'Art de plaire,

L'A-

L'Amour même l'écoute avec docilité,
Il donne à cet Enfant, mal instruit par sa Mére,
Des leçons, dont lui-meme il sentit la bonté.
Qu'il enfle avec succès la Trompette héroïque,
Quand d'Ajax & d'Ulisse il peint le démêlé!
J'ose le soûtenir; aucun Poëme épique,
A cet essai hardi n'a droit d'être égalé.
La cadence prévient tout éfort de sa veine,
Ses mots harmonieux courent pour s'arranger.
Cependant ses écrits ennemis de la peine,
Ne laissent au travail aucun mot à changer.
Souvent trop amoureux d'une belle pensée,
Il se plaît à l'offrir de différens côtez;
Il prodigue l'esprit; l'attention lassée,
Succombe sous ses Vers trop chargez de beautez.

Je cherchois en vain parmi les Poëtes François un compagnon digne d'Ovide; je conviens qu'il y en a parmi eux dont les Elégies ont de l'élégance & de la délicatesse, mais ils manquent d'ordinaire de feu & de naturel, & ne sont que trop bien dépeints par ces vers de Boileau.

„ Je hais ces vains Auteurs, dont la Muse forcée,
„ M'entretient de ses feux, toûjours froide & glacée;
„ Qui s'affligent par Art, & fous de sens rassis,

„ S'érigent pour rimer en Amoureux tranfis.
„ Leurs tranfports les plus doux ne font que phrafes vaines,
„ Ils ne favent jamais que fe charger de chaînes,
„ Que benir leur martire, adorer leur prifon,
„ Et faire quéreller les Sens & la Raifon.
„ Ce n'étoit pas jadis fur ce ton ridicule,
„ Qu'Amour dictoit les Vers que foûpiroit Tibulle,
„ Ou que du tendre Ovide animant les doux fons,
„ Il donnoit de fon Art les charmantes leçons.

Dans l'embarras où je me trouvois j'aperçus une très-aimable Femme, qu'à fon air dégagé & libre je reconnus pour Madame Deshouliéres; je la crûs très propre à être la Compagne du galant Ovide, & voici comme je pris la liberté de lui parler.

Vien, vien vanger ton fexe, aimable Deshoulieres,
Du mépris de l'homme trop vain
Par ton cœur délicat ton efprit, tes lumiéres,
Tu peux feule égaler cet illuftre Romain.

Dabord qu'Apollon t'anime,
Tu fais de la même rime,
Sans offenfer la raifon,
Vingt fois repeter le fon.

D'un

D'un Héros que l'on estime,
Tu fais sur un ton sublime,
Jusqu'au Ciel porter le nom,
Dans une tendre Chanson ;
Que tu dépeins bien l'abîme
Où la douce illusion,
D'une aimable passion,
Précipite sa victime !
Qui voudroit de la Raison,
Goûter la rude leçon,
Quand ta délicate rime,
Plaide pour le rendre crime
D'un sensible cœur, qu'opprime,
Dans sa premiére saison,
La force d'un doux poison.

Dans tes Rondeaux Gaulois, tes balades naïves,
Ton stile aisé fait capot,
L'Esprit même de Marot.
A tes Idylles plaintives,
Les Naïades attentives,
Avec toi d'un tendre Amant,
Redoutent le changement.

Qui ne te croiroit Calliope,
Lorsque dans une Ode † à nos yeux,
Ton rare esprit se dévelope,
Exact, sublime, merveilleux.

† L'Ode à de Mr. la Rochefoucault.

Quand tu nous dépeins la chimere
Qui met le mal imaginaire
De pair avec les maux réels;
Ta Lyre Philosophe efface,
Les airs dont le Chantre de Thrace *
Adoucît les mœurs des mortels

Si tu veux, on pourra te mettre,
Avec les Doctes Sœurs, sur le double sommet;
Mais du tendre Ovide, peut-être,
L'Entretien fera mieux ton fait.

Portrait de Terence.

Né dans les murs fameux de l'altiére Carthage
Terence dût sa gloire aux fers de l'Esclavage
Et bien-tôt affranchi, cet illustre Afriquain
A sa veine asservît le superbe Romain.
Ceux qui d'un jeu de mots font l'agrément Comique
Ne sauroient dans ses Vers goûter le sel attique;
Mais il est de ce sel par tout assaisonné
Pour qui cherit au vrai l'agréable enchaîné.
Qu'il sait bien d'un sujet saisir le caractére !
Lui-même il devient fils, Maîtresse, Esclave Pére;
C'est un Pére grondeur, un fils mal avisé,
Une Maîtresse avare, un Esclave rusé.

Par

* Orphée.

Par l'esprit diverti dans les ames dociles
Il gliffe en badinant fes maximes utiles.
Heureux fi fes Ecrits purs, fages, chatiez,
Rouloient fur des fujets avec art variez,
Et fi trouvant fon Pére, une fille expofée
N'y démêloit toûjours l'intrigue trop ufée.

Portrait de Moliére.

A Terence imité notre âge doit Moliére.
Courant de l'Helicon l'épineufe carriére,
Il devança bien-tôt fon Rival refpecté.
Le quolibet Bourgeois, l'infame obfcenité,
Avant lui de la Scene, arbitres defpotiques
S'enfuirent à l'afpect de fes écrits pudiques.
Il dédaigna, des fots les cris aplaudiffans:
Son Théatre devint l'Ecole du bon-fens.
Le Vice peu touché d'être dépeint horrible.
Y fut couvert de honte en paroiffant rifible.
Le Jargon précieux craignît de fe montrer,
Le Marquis à l'excès n'ofa plus fe parer.
Bien-tôt montrée aux doigts l'orgueilleufe pe-
dante
N'étala qu'en tremblant fa fotife favante.
Cotin impunément ne prôna plus fes Vers,
Le Bourgeois Gentilhomme abjura fes faux airs.
Ofant braver le Ciel l'Hypocrite éxecrable
De Moliére craignît la plume redoutable.
A fes traits délicats toûjours fûrs d'attraper
Nul rifible défaut n'eut l'art de s'échaper.

Et

Et la Muse Comique au plus haut point menée
est tombée avec lui par sa chûte entraînée.

Portrait de Lucain.

Aux régles des Anciens cet Espagnol rebelle
Ouvre au Poëme Epique une route nouvelle:
Par des motifs humains le Héros dans ses Vers
bouleverse le Monde, enchaîne l'Univers.
Sans attendre des Dieux sortis d'une machine,
Par sa propre Vertu Caton se détermine.
Qu'Hector vil instrument par les Dieux animé
Terrasse, de leurs mains Patrocle desarmé,
César trouvant ses Dieux dans son propre courage,
Répand de rang en rang l'horreur & le carnage.
Sans que Mars au combat conduise ses Chevaux,
Sans que Venus par l'air guide ses Javelots,
Sa prudente valeur remporte la Victoire,
Il combat en péril & triomphe avec Gloire.
Lucain ose des Dieux suprimer les travaux
Pour faire en tout leur jour paroître ses Héros:
A son stile elevé son sujet sert de guide;
Et sa Muse eut peut-être effacé l'Eneide,
Si l'Aveugle divin, par Virgile imité,
N'eut point fixé le gout du Lecteur entêté

Il ne me fut pas possible de choisir parmi nos Auteurs un Poëte du génie de Lucain; ils ont tous mieux aimez mettre en jeu dans leurs

leurs Poëmes Epiques, les Demons & les Anges, que de ne pas imiter les fictions d'Homére: l'embarras où me jettoit cette difficulté me donna de l'inquiétude, & cette inquiétude finît mon songe en dissipant mon sommeil.

LIV. DISCOURS.

JE voudrois bien réüssir une fois dans ma vie à faire un Misantrope qui plût à tout le monde: l'affaire est difficile, mais peut-être n'est-elle pas tout à fait impossible. Il est naturel que les goûts des hommes, si différens pour la plûpart des choses, conviennent du moins dans un seul point: toute la difficulté consiste à le trouver, & cependant je me trompe fort, si je ne l'ai pas découvert.

Tout l'Univers est dans l'impatience d'aprendre le résultat des Négociations de Paix, & seroit ravi de savoir si elles se termineront bien-tôt ou non; si je pouvois donc tirer de mon cerveau quelques réfléxions sensées sur la durée de cette affaire importante, j'aurois aparemment le plaisir de satisfaire à tout le monde. Essayons-le.

Si les deux Partis souhaitent également de tirer les Négociations en longueur, on ne sauroit douter qu'ils n'y réüssissent. Quand même la France seule ne voudroit parvenir à la Paix que lentement, il est probable que mé-

ménageant les différens intérêts des Alliez avec sa dextérité ordinaire, elle pourroit retarder le dénoûment de tant d'intrigues embarassantes. Il reste seulement à savoir si c'est le but de la France de faire trainer les affaires. Je le soûtiens, & je prétens avoir pour cela des raisons palpables.

Suposé que par les provisions que quelqu'un aporte dans un Païs, on puisse faire une conjecture raisonnable du tems qu'il doit y rester, il est très clair que les Ministres François feront un long séjour dans la Hollande; tout le monde sait la quantité prodigieuse de toutes sortes de provisions, qu'ils ont eu soin de faire venir à Utrecht, &..... Peste soit du Fat! dira ici quelque Nouvelliste, A-t-on jamais entendu parler de Réfléxions Politiques tirées des provisions nécessaires au menage? J'en conviens, le principe de mon raisonnement n'a pas un air noble; mais au moins ces provisions sont des choses réelles, dont il n'est pas impossible de déduire quelque conséquence raisonnable; au lieu que les chimeres qui sont d'ordinaire les sources des subtiles extravagances d'un Nouvelliste, n'ont aucune réalité, & ne se font admirer que par leur ridicule & fausse profondeur. Quoi qu'il en soit, je vois bien que je n'ai pas enfilé le véritable chemin de plaire universellement. Soûtenons plûtôt quelque paradoxe.

Les goûts de tous les hommes se réünissent dans l'amour de l'extraordinaire, rien n'est plus sûr. Faisons voir, par éxemple, *que les Torys ont plus à cœur les véritables intérêts*

de

de leur Patrie que les Whigs. C'eſt un paradoxe très paradoxe, & l'on ne ſauroit mieux faire briller les heureux effets d'une vive imagination qu'en donnant à cette penſée les couleurs de la vérité. Mais j'y trouve un obſtacle invincible, & je ne me ſens pas aſſez de génie pour me tirer de cette affaire-là à mon honneur.

Il vaudra mieux, ce me ſemble, faire quelque Conte; il eſt vrai que j'ai le don de conter parfaitement mal; mais n'importe, un mauvais Conte s'attire plus de Lecteurs que la plus belle réfléxion qu'on puiſſe faire. Commençons.

Un Fermier. Général, a près de Paris, une auſſi charmante Maiſon de campagne qu'un Fermier Général qui entend ſon métier, peut en avoir en tems de guerre.

Cependant il en jouït très peu; & pendant que dans la Ville il s'éforce à amaſſer de nouveaux treſors, Madame ſon Epouſe s'occupe à dépenſer noblement à la Campagne, ceux que la miſére publique leur a déja procurez. Un homme d'eſprit l'y vint voir un jour & la trouva en converſation avec trois ou quatre autres Dames, & un jeune Abbé. C'étoit un de ces Abbez qui ont adopté les maniéres efféminées, dont les Femmes de grand air ne veulent plus, & qui ſont plus long-tems à mettre leur collet, qu'une Dame raiſonnablement coquette n'en employe à ſe coëffer : tandis que ce Galant-homme négligemment couché dans un Canapé, diſoit de jolies bagatelles, ou qu'il mordoit ſes lévres en étudiant des minauderies dans un

un miroir de poche, toute la Compagnie s'empressoit à lui servir du Caffé, à y mettre la doze de sucre qu'il faut pour un Ecclésiastique, & à lui présenter des Confitures.

„ Car de tous mets sucrez, secs, en pâte, ou
„ liquides,
„ Les estomacs dévots furent toûjours avides,
„ Le premier Massepain pour eux, je croi, se fît,
„ Et le premier Citron à Rouen fut confit.

Ah! je vois où il en veut venir, dira ici quelqu'un de nos *faux pénétrans*, c'est, Monsieur un tel qu'il a en vûë: *bon*, Monsieur, *un tel demeure à la Haye*, & *l'Auteur parle de Paris*. Ne voyez vous pas, repliquera-t-il, que c'est pour nous dépaïser mieux? C'est, Monsieur un tel, vous dis-je, je sai qu'il a été voir avanthier Madame une telle à sa Maison de campagne. *Mais avanthier il a fait le plus vilain tems du Monde:* Diantre! c'est justement ce tems que ces Messieurs choisissent, crainte des fâcheux. Si quelqu'un de ceux qui prétend me connoître, mais qui ont juré de ne me point découvrir, répond qu'il est sûr de la parfaite vénération que j'ai pour le mérite de Monsieur un tel, & que je lui sai gré de savoir être en même tems excellent Ecclésiastique & fort galant-homme; cette raison ne fera que blanchir contre notre Lecteur éclairé: Ne connoissez-vous pas Messieurs les Auteurs, repliquera-il? Tout le méri-

rite du Monde ne ſauroit balancer dans leur eſprit le plaiſir de dire un bon-mot. Il faudra bien qu'à la fin on lui donne gain de cauſe, & que ſur la foi d'un eſprit ſi clair-voyant on ſe déchaîne contre ma malignité.

Non, je renonce à ces ſortes d'Hiſtoriettes qui ne font que mettre en œuvre les beaux talens que le Public a pour la médiſance ; j'aime mieux faire un Conte de Fée ; ces ſortes de Contes ſont fort en vogue dans notre Siécle ; les gens les plus graves s'y amuſent, tout en les traitant de bagatelles, & ils s'y amuſent ſi bien quelquefois qu'ils ne ſauroient les quiter qu'ils n'en ayent parcouru tout un Volume d'un bout à l'autre.

CONTE DE FE'E.

IL y avoit autrefois dans l'Arabie heureuſe certaine Fée fort puiſſante & fort raiſonnable, qualitez, qui ne ſont pas des plus compatibles. Les autres Fées s'amuſent à bâtir des Palais tout de Criſtal de roche ; on y voit des Apartemens d'un ſeul Rubis, d'autres d'une ſeule Topaſe, & d'autres encore d'un ſeul Diamant ; en un mot, les autres Fées reſſemblent aſſez bien à certains Auteurs qui nous donnent du merveilleux, faute d'être aſſez habiles pour nous donner du naturel. La Fée, dont je veux parler, avoit bien plus d'eſprit que cela ; comme elle ſe faiſoit un plaiſir d'être aimée des hommes,

mes, elle s'humanisoit dans toutes ses productions.

C'étoit la meilleure pâte de femme dont on ait jamais entendu parler, & pour toutes ces raisons on l'appelloit la Fée Humaine. Elle s'étoit divertie à bâtir sur le rivage de la Mer une Ville la plus jolie, la plus riante du monde. Le Printems qu'on va chercher d'ordinaire à la Campagne, déployoit tous ses agrémens au milieu de ce charmant séjour. Tous les Habitans de ce lieu se sentoient de l'humanité de leur Souveraine. Les Seigneurs s'y plaisoient à être les bons Amis des Grisettes, & souvent les Dames y étoient très-familiéres avec leurs Domestiques.

Aussi à n'en juger que par l'extérieur on y avoit bien de la peine à distinguer la Roture d'avec la Noblesse. Les Clercs de Procureur y portoient l'épée, & la Veste de brocard d'or, & le chien du Docteur Balouard auroit été bien embarrassé à déchirer non leurs manteaux de bouracan, mais leurs Roquelaures d'Ecarlate.

Les soubrettes y étoient aussi pimpantes que leurs Maîtresses, & les Bourgeoises s'habilloient des plus belles étoffes de leurs boutiques, ce qui n'étoit pas mal imaginé.

Près de ce lieu délicieux il y avoit un bocage, dont la diversité riante faisoit douter si elle étoit l'effet de l'Art qui avoit voulu imiter la Nature, ou de la Nature qui avoit voulu aprocher de l'Art. C'est dans cette agréable solitude que les Amans pas-
soient

ſoient un quart d'heure inutile, à rêver à leurs Maîtreſſes, ou bien à forger des bonnes fortunes qu'ils devoient débiter le ſoir à leurs compagnons: ç'étoit-là encore que la Fée Humaine faiſoit ſa demeure ordinaire.

Un jour s'étant cachée dans un gros chêne, elle vît un jeune Cavalier ſe promener d'un air rêveur & un peu mélancolique. Il méritoit bien de s'attirer les regards d'une Fée. Le Drole étoit tout des mieux faits, un beau teint, une grande chévelure, la taille fine, la jambe faite à peindre, un air de Petit-maître; enfin, il étoit tout propre à donner dans la vûë.

La Fée Humaine touchée de voir ce beau Cavalier ſi triſte, parût devant lui, & après lui avoir fait une grande révérence, car elle ſavoit voit fort bien ſon monde; Qu'avez-vous, mon beau Monſieur? lui dit-elle, il ſemble que vous ayez quelque chagrin, découvrez-le moi: Je ſuis la Fée Humaine & vous pouvez vous aſſurer de mon ſecours. Hélas! Madame, répondit le Cavalier, dont il n'étoit pas difficile de gagner la confidence, j'aime une griſette jolie comme un petit cœur, & je travaille en vain depuis trois jours à aprivoiſer cette petite tigreſſe; je ne bouge d'auprès d'elle, & pendant tout ce tems-là je n'ai été que deux fois à l'Opéra & trois fois au Cabaret. Voyez un peu la petite fantaſque, repliqua la Fée; la beauté ſeule de vos cheveux devroit vaincre ſon indifférence. *Bien loin de là*, Madame, *elle dit que mes cheveux me donnent un air du vieux*

vieux tems, & que je devrois prendre la perruque pour être à la mode. Mais vous êtes si beau garçon. *Il est vrai, mais la petite masque dit qu'un homme bien fait pretend qu'on l'aime pour ses beaux yeux, & ce n'est pas là son conte.* Eh! mais vous avez une Phisionomie si fine, & je jurerois moi que vous avez l'esprit joli. *A qui le dites-vous*, Madame, *c'est moi que compose toutes les nouvelles maniéres de jurer qui sont en vogue, il n'y a rien qui arrondisse mieux les périodes que tout ce que je fais dans ce genre-là: mais elle se moque de l'Esprit; à son avis, ceux qui en ont tant, prétendent qu'une fille, qu'ils daignent aimer doivent leur en avoir de l'obligation. Vous saurez de plus*, Madame, *que je chante comme Touvenelle, & que je danse à ravir, & cependant j'ai usé sur son cœur plus de vingt grands airs d'Opera, & plus de cent cabrioles, sans pouvoir l'éfleurer seulement.*

Ah! je vois où est l'encloueure, repartît la Fée; Que me donnerez-vous, mon beau Monsieur, si je rends cette belle, souple pour vous comme un gand? Tenez, Madame, répondit le Cavalier, faites qu'elle m'aime seulement pendant quinze jours, foi de Fils d'honnête-homme je vous aimerai une semaine toute entiére, pour vous payer de vos peines. Après cette promesse; la Fée Humaine le toucha d'une baguette, & lui dit de se regarder dans un petit ruisseau. Il s'y trouva une grande perruque noire, une peau basanée, & une phisionomie un tant soit peu pendable. Eh fi, au Diable, Madame, s'écria-t-il, me voilà bâti d'une étrange maniére,

re, je ressemble à un Juif comme deux goutes d'eau. Tant mieux, mon Fils, repliqua la Fée, votre petite Grisette vous trouvera fort bien comme cela. Mais voici encore une piéce tout à fait nécessaire pour venir à bout de votre entreprise. Voyez-vous cette bourse, elle a été composée par un Rabbin fort habile Cabaliste, & Mars y fait toûjours rentrer au double ce que Venus en fait sortir. Le Cavalier métamorphosé accepta avidement cette bourse miraculeuse, & sans s'amuser, comme un Bourgeois, à remercier sa Bienfaictrice, il courût vers sa petite Maîtresse. . . . . Mais me voici au bout de mon cahier, & je ne saurois finir mon Conte : je croi même que je m'en repentirois fort; on ne manqueroit pas d'y chercher des Allégories, & d'y trouver un portrait fidelle de la Haye, & puis il faut voir comment on déclameroit encore contre la malice du Pauvre Misantrope. Je suis bien sot aussi de vouloir plaire à tout le monde, c'est le vrai moyen de ne plaire à personne. On a beau faire il en faut toûjours revenir à la Fable de l'Asne & du Meunier. *Je suis Asne, il est vrai.* C'est le Meunier qui parle.

„ Je suis Asne, il est vrai, j'en conviens, je l'avouë,
„ Mais que doresnavant on me blâme, on me louë,
„ Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
„ J'en veux faire à ma tête: il le fit & fit bien.

LV. DISCOURS.

IL y a bien du tems qu'on dispute sur le mérite des Auteurs Anciens & des Modernes, sans qu'il soit encore décidé à qui il est juste d'accorder la préférence: Que dis-je décidé, il en est de ce procès comme de bien d'autres, à peine sait-on, après tant de procédures, devant quel Tribunal il faut plaider, si c'est devant celui de l'Authorité, ou devant celui de la Raison. Excepté un petit nombre de bons Esprits qui prennent un juste milieu dans cette affaire, tout le monde donne dans les extrémitez. Les uns ne trouvent rien de beau dans les Anciens, parce qu'ils sont Anciens, & les autres trouvent en eux tout excellent, parce qu'ils ne sont pas Modernes. On voit facilement que les premiers sont des ignorans, entêtez des maniéres de leur Siécle; ils raportent tout à leur goût, & ne le trouvant pas dans ce qu'on leur allégue des Anciens, ils les condamnent sur l'étiquête du sac, par la seule raison, qu'ils ont été d'un autre tems & d'une autre Nation. Mais à quel principe attribuera-t-on l'estime excessive que d'autres ont pour ces mêmes Anciens; On ne sera pas fort embarrassé là dessus, quand on aura examiné quels sont les admirateurs outrés des Platons & des Homéres. Je croi qu'on peut les réduire à deux Classes: Ou ce sont des

des personnes d'un profond savoir, ou bien ce sont des demi-Savans, dont on en voit beaucoup dans ce Siécle. Pour les ignorans qui admirent les Anciens sans les avoir jamais lûs, quand même ils ne seroient pas en petit nombre, ils ne valent pas la peine de les mettre dans une classe à part.

Il ne faut pas s'étonner qu'un Savant du premier ordre admire les Anciens de bonne foi. Il a pâli toute sa vie sur leurs Ouvrages; il s'est familiarisé avec leur stile & avec leurs pensees. Ne s'étant jamais donné le loisir de former son raisonnement, il est habitué à trouver beau, non ce qui est conforme à la Raison, mais ce qui se raporte au goût de l'Antiquité.

Si l'on veut remarquer encore qu'on ne croit rien si facilement que ce qu'on est intéressé à croire, on comprendra aisement qu'un tel savant ne sauroit revenir de son opinion, S'il étoit vrai que les Ouvrages dont il a fait son unique étude, fussent remplis d'extravagances, il seroit obligé de renoncer au titre de Savant, qu'on ne sauroit accorder à un homme qui ne sait qu'un grand nombre de fadaises. Son intérêt l'oblige donc à soûtenir; qu'on ne fait pas un pas dans la Lecture des Anciens sans rencontrer quelque merveille, & ce même intérêt l'engage à le croire, pour n'être pas forcé à décomter sur l'idée de son propre mérite.

Il se peut bien que parmi les demi-Savans, il y en ait qui défendent les Anciens sincérement, sur la foi des Savans du premier ordre, pour qui ils ont souvent une déférence

aveugle. Mais je m'imagine que d'ordinaire il y a dans les Eloges outrez qu'ils font des Anciens, plus des vanité, que de bonne foi. Etre Savant, ou passer pour l'être c'est à peu près la même chose pour certaines gens; & souvent même ils aiment moins être Savant réellement, que d'en avoir la réputation. Or il est sûr, qu'il n'y a point de chemin plus abrégé pour parvenir à cette réputation, que de soûtenir qu'on découvre dans les Anciens des thésors de beautez, qui se cachent à des yeux vulgaires. Ceux qui vous l'entendent débiter avec confiance, en concluent dabord que vous avez une connoissance éxacte des mœurs des premiers Siécles, & que vous avez la connoissance de toutes les délicatesses des Langues Savantes, en un mot, que vous vous êtes aquis une profonde érudition.

Parmi ces demi-Savans il se trouve des Auteurs qui écrivent en François, & que leur vanité engage encore d'une autre maniere, à donner une haute opinion des Anciens, dont ils se piquent d'avoir étudié le goût à fond. Ils soûtiennent que ce goût est le seul qui puisse rendre les Ouvrages parfaits, & prétendant l'avoir attrapé, ils croyent par-là sanctifier leurs écrits, & les faire regarder du même point de vûë dont on regarde leurs modèles mêmes.

Du nombre de ces Ecrivains il y en a d'excellens, qui par une délicate vanité soûtiennent que les Anciens sont incomparables; dans le tems qu'ils font voir par leurs productions qu'on peut les surpasser. Et c'est par

ce

ce combat aparent entre leurs sentimens & leurs Ouvrages, qu'ils donnent un nouveau lustre à leur réputation.

On me permettra bien de faire ici une digression, pour éxaminer si Boileau, & d'autres Auteurs comme lui doivent l'aprobation du Public à ce goût d'antiquité qu'on pretend trouver dans leurs Ouvrages. Je sai bien qu'ils ont souvent profité des pensées des Anciens (en quoi ils croyent être moins plagiaires que ceux qui pillent les Modernes) mais j'ose avancer qu'ils se contentent de louer le goût des Anciens. & qu'ils s'en éloignent autant qu'ils peuvent. Une simpilicité élégante & majestueuse fait le merite des Ouvrages des Anciens, selon leurs admirateurs. Le jeu d'esprit, le stile figuré, les tours recherchez, tout cela étoit exclus des écrits de ces Hommes divins. Mais en est-il ainsi de leurs admirateurs? Je ne connois point de Poëte dont le stile soit plus figure & plus rempli de tours hardis & brillans que celui de Despreaux. Veut-il exprimer le droit que tout le monde a de censurer les meilleurs Vers, voici comme il s'y prend:

„ Un Clerc pour quinze sols, sans craindre le hola,
„ Peut aller au parterre attaquer Attila;
„ Et si ce Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
„ Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

S'agit-il d'une maison que les Voleurs vont piller au traves des flames; C'est ainsi qu'il s'exprime:

„ Car le feu dont la flame en ondes se déploye,
„ Fait de notre quartier une seconde Toye;
„ Où maint Grec affamé, maint avide Argien.
„ Au travers des charbons va piller le Troyen.

Je ne blâme pas ces figures fortes, quant elle ont de la justesse, mais je doute fort qu'on en puisse trouver beaucoup d'exemples dans les Anciens qu'on se pique le plus d'imiter. Je reviens à mon sujet.

Je crois avoir montré suffisamment que l'amour de la Réputation est la principale source de l'entêtement excessif qu'on fait paroître pour les ouvrages consacrez par le tems. Voyons à présent l'argument ordinaire par lequel on prétend fermer la bouche aux Antagonistes des Anciens.

Il y a deux ou trois mille ans que tous les Hommes de lettres, excepté un petit nombre de gens bisarres & d'un goût dépravé, ont reconnu des beautez extraordinaires dans Platon, &c. Ainsi donc, soûtenir que ces beautez n'y sont pas, c'est avancer que toutes les Personnes de réputation pendant tout ce temslà n'ont pas eu le sens commun; c'est heurter grossierement la raison, & se rendre coupable d'un orgueil odieux. Ceux à qui ces merveilles ne sautent pas aux yeux, doivent s'en prendre à eux mêmes & se croire aveugles.

On supose d'abord dans ce raisonnement, que ceux qui n'ont pas été Admirateurs de

ces

ces hommes illuſtres, ont été des gens biſarres & d'un goût dépravé? & cela s'apelle ſupoſer ce qui eſt en queſtion. En ſecond lieu, on nous accuſe à tort de traiter d'inſenſez tous ceux qui pendant plus de trente Siécles ont été prévenus pour Homére. Si on avoit droit de diſputer le ſens commun à tous ceux qui entrent ſans éxamen dans un préjugé univerſellement reçû, il n'y auroit pas un homme au monde qui méritât le titre de Sage.

Mais pour mieux développer le ridicule d'un ſophiſme qu'on debite avec tant de hauteur, poſons quelques principes.

Le beau dans les ouvrages de l'eſprit, peut ſe déduire de certains principes ſurs de la Raiſon; ou bien il eſt purement arbitraire, & il emprunte tout ſon mérite d'un goût paſſager, qui lui communique ſon inconſtance. Si la derniére de ces propoſitions eſt vraie il ne faut point diſputer de l'excellence d'un Ouvrage; ſon mérite ne dépend que du caprice de ſes aprobateurs. Il faut donc que la premiére de ces propoſitions ſoit reçûë, & qu'on convienne que la diſpute touchant les Anciens & les Modernes, eſt une queſtion de Droit.

Je vais plus loin. Toutes les véritez n'admettent pas la même ſorte de preuves; & une queſtion de fait ſe réſoud autrement qu'une queſtion de Droit. Pour prouver la vérité d'un fait, il ſuffit du témoignage unanime d'un grand nombre de perſonnes, qu'il n'a pas été poſſible de tromper & qui n'ont point eu d'interêt à tromper les autres. Un tel témoignage parvenu à nous par une tradition conſtan-

te & uniforme, eſt en ſon eſpece une démonſtration de la vérité d'un évenement paſſé. Mais une queſtion de Droit n'a rien à démêler avec le témoignage & avec l'authorité, la Raiſon ſeule a le privilége de lui fournir des preuves, & c'eſt une prérogative qu'elle ne doit jamais céder à une longue ſuite d'années. Il s'en ſuit que le raiſonnement que je combats ici, n'eſt propre qu'à éblouïr ceux, qui ayant de fauſſes idées de la modeſtie, la confondent avec une raiſon lâche; & qui trouvent plus commode d'adopter une opinion reçûë, que de conſulter leurs propres lumieres. On pourroit encore exiger, avec Horace, que les Admirateurs outrez des Anciens nous fixaſſent au juſte le nombre des Siécles qu'il faut pour mettre le mérite d'un Auteur hors de conteſte : afin que l'on ſût éxactement quand il faut commencer à impoſer ſilence à la raiſon. Peut-être ce raiſonnement n'eſt pas le plus fort du monde, mais il eſt d'Horace, & ſubſiſte depuis plus de dix-ſept Siécles; ainſi voici Antiquité contre Antiquité, Autel contre Autel.

Mais, me dira-t-on, ſi cette aprobation univerſelle & durable n'eſt pas une démonſtration en faveur des Anciens, c'eſt du moins un préjugé bien fort. Un ſi grand nombre de perſonnes éclairées auroit-il raiſonné de travers ſur le mérite d'Homére ; cela eſt inconcevable.

Pas ſi inconcevable que l'on pourroit penſer, & ce n'eſt pas la premiere erreur invetérée dont on eſt enfin revenu. Quoi! parce qu'on a crû pendant pluſieurs Siécles que le Ciel

Ciel étoilé étoit d'une matiére ſolide, faudra-t-il abſolument dementir la Raiſon & l'expérience pour ſouſcrire à cette bizarre opinion? Si l'on a reçu comme une vérité certaine, pendant un tems infini, que le Soleil tourne autour de la Terre; ne ſera-t-il pas pour cela permis à la Terre de tourner autour du ſoleil? Mais voici une raiſon particuliére de la haute eſtime qu'on a eue pour Homére, ſans qu'on ait été déſabuſé ſur ſon chapitre pendant tant de Siécles. Loſſque Zoïle parut dans le monde, le divin Homere jouïſſoit déja depuis long-tems d'une aprobation générale; Il ne faut pas s'étonner. Il avoit indubitablement du génie; ſes Vers ſont aiſez & coulans, & ſon ſtile à été toûjours admiré des Grecs, qui doivent avoir connû la force & la delicateſſe de leur propre langue. D'ailleurs les Fables devoient divertir naturellement des peuples amoureux de toutes ſortes de fictions. Enfin juſques-là perſonne n'avoit mieux réuſſi que lui dans le Poëme Epique, & naturellement nous ſommes portez à croire qu'un Ouvrage eſt un modele de perfection, quand il eſt dans ſon genre le plus beau que nous ayons vû. On ne ſe révolte jamais ſans danger contre le goût général, & il eſt très-naturel que Zoïle, voulant avec hauteur déſabuſer ſon Siécle d'une erreur cherie, ſe ſoit fait un grand nombre d'ennemis; leur emportement même alla ſi loin que Ptolémée le fît crucifier, pour avoir oſé attaquer Homére. Boileau apelle la mort de ce pauvre critique infame; mais certes elle l'eſt moins pour lui,

que pour ce Roi extravagant qui ne se faisoit pas une affaire d'immoler aux Manes d'un Poëte un homme coupable seulement de l'avoir osé censurer. On peut bien croire que ce suplice imposa silence à ceux que Zoïle avoit pû détromper sur le mérite d'Homére; il faudroit se laisser entraîner à un zéle bien impertinent pour vouloir être le martyr d'une opinion aussi peu importante que celle de Zoïle. Son nom devint même si odieux que dès l'enfance on accoûtuma à le prononcer avec horreur, & qu'on mit entre les Axiomes indubitables, qu'on ne pouvoit critiquer Homére sans sacrilége. C'est ainsi que des Siécles se sont écoulez dans l'admiration de ce Poëte, & que peu à peu l'argument que je viens de réfuter s'est aquis toute la force qu'il pouvoit emprunter du tems.

Il me semble que je ne saurois mieux finir qu'en citant la maniére burlesque & pourtant sérieuse dont Regnier débite, dans une Satyre adressée à Mr. Rapin, le raisonnement dont j'ai tâché de decouvrir le foible.

„ Pour moi les Huguenots pourroient faire miracles,
„ Resusciter des morts, rendre de vrais Oracles,
„ Que je ne pourrois pas croire leur vérité.
„ En toute opinion, je fuis la nouveauté!
„ Aussi doit-on plûtôt imiter nos vieux Péres,
„ Que suivre des nouveaux les nouvelles chiméres:
„ De même en l'Art Divin de la Muse doit-on
„ Moins croire à leur esprit qu'à l'esprit de Platon.

„ Mai

„ Mais Rapin, à leur goût si les vieux sont profanes
„ Si Virgile, le Tasse, & Ronsard sont des Anes,
„ Sans perdre en ce discours le tems que nous perdons
„ Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.

LVI. DISCOURS.

Mon Libraire m'a communiqué la Lettre d'un *Inconnu* touchant mon Songe *, je la trouve si bien tournée qu'elle pourroit me paroître telle, quand même elle seroit aussi pleine de Critiques, qu'elle est remplie d'Eloges. On m'y reproche obligeamment d'avoir fini mon Songe trop tôt, & l'on auroit souhaité que j'eusse joint les Poëtes Grecs aux Latins pour les oposer aux Modernes. Selon cet Inconnu, j'aurois trouvé facilement parmi eux des † Compagnons dignes de tous les Anciens de réputation. En effet, P. Corneille, Segrais, Sarrasin, Voiture, Benserade, Bussi Rabutin, & sur tout Fontenelle, ne cédent point en mérite aux

* Cette Lettre est signée D. B. & parle fort avantageusement de Mr. Caze: le Lecteur tirera de là les conjectures qu'il trouvera à propos.

† Les Modernes qu'on nomme dans la Lettre.

aux Ecrivains de la Gréce. Mais plusieurs considérations m'empêchent de les mettre en parallele les uns avec les autres: Sans parler des difficultez d'un pareil Ouvrage, il est sûr qu'il ne seroit goûté que par un petit nombre de personnes qui peuvent juger de la justesse de ces sortes de comparaisons. Mais j'écris pour le Public, & si j'allois lui alléguer des Auteurs Grecs, qu'il connoît aussi peu que les Habitans des Terres Australes, que sai-je si l'on ne me prendroit pas pour un homme qui voulût conjurer les Démons; mais suposé que de tems en tems il me soit permis de m'elever au dessus de la portée du vulgaire, je doute fort qu'il me fût possible de trouver pour ces illustres Modernes des Anciens qui ayent écrit dans le même goût: écrire dans le même genre, & écrire dans le même goût, sont des choses très différentes.

Sans distinguer les Grecs des Latins, parcourons un peu ceux qui semblent avoir du raport avec les François que j'ai nommez.

Sophocle & Euripide ont été les Poëtes tragiques que l'Antiquité a le plus estimez, & pour qui nos Savans ont le plus de vénération; leur stile est élevé, leurs Vers sont soûtenus, leurs pensées nobles; si leurs Héros paroissent souvent choquer la bienséance, il faut s'en prendre moins à ces Poëtes qu'aux mœurs de leur Siécle, dont la simplicité étoit fort oposée au luxe du nôtre. Par consequent pour éxercer sur eux une critique raisonnable, il faut ne s'attacher

cher qu'aux choses qui relévent de la Raison seule, & qui n'ont rien à démêler avec le goût.

Les sujets qu'ils ont mis sur le Théatre ne sont propres qu'à effrayer le Spectateur, & à exciter en son ame des mouvemens, que naturellement l'homme cherche à éviter. On voit, dans leurs Ouvrages, des Incestueux punis cruellement par les Dieux d'un crime commis par hazard, & notre cœur révolté contre cette injustice, n'a pas le loisir de s'intéresser pour des malheureux d'une espéce si singuliére. On y voit des Fréres animez d'une rage ambitieuse, s'égorger mutuellement, & se consoler de leur mort par le plaisir d'entraîner leur ennemi dans le tombeau. Tantôt ces Poëtes exposoient aux yeux un Atrée, apaisant la faim de son Frére Thyeste de la chair de ses propres Enfans; & ils prétendoient s'attirer l'attention du spectateur par l'image d'un crime, qui, selon la Fable, força le Soleil à reculer. Tantôt ils représentoient une meurtriére de son Epoux demandant en vain la vie à son fils, qui, excité par une sœur au parricide, immole sa Mére criminelle, plûtôt à sa cruauté qu'aux Manes de son Pére. Enfin, leurs Héros sont pour la plûpart des scélérats ordieux, dont le crime fait horreur, & dont le malheur ne touche point.

Après avoir fait cet éxamen, ne puis-je pas, sans faire tort à ces illustres Auteurs, les accuser d'avoir mal connu le cœur humain. La Tragédie y doit exciter des passions, il est vrai; mais ce doivent être ces

paſſions où notre panchant nous porte, & non celles qui nous ſont étrangéres, & auxquelles nous ne nous laiſſons entraîner qu'avec répugnance. Du nombre de ces mouvemens trop violens, eſt ſans doute une terreur exceſſive, qui n'eſt pas ménagée avec art, & dont le but n'eſt pas de nous rendre plus ſenſibles au plaiſir qu'inſpire un heureux dénouëmcnt. Cependant, c'eſt cette terreur, qui dans les Piéces de ces fameux Anciens, fait ſur le cœur les impreſſions les plus fortes, & les plus ordinares.

P. Corneille a écrit dans tout un autre goût; s'il nous fait craindre, haïr, avoir de la compaſſion, c'eſt le vice qu'il nous fait haïr; il nous fait craindre pour une vertu menacée, il intéreſſe notre pitié dans une vertu malheureuſe; nous ſentons une complaiſance ſecrette pour les mouvemens qu'il nous inſpire, & nous les aimons comme les effets de notre penchant pour la Vertu.

La Tragédie des Anciens ſe borne à exciter la terreur & la pitié. Corneille a franchi ces limites. Il ſe contente de nous tracer la vive image d'une action grande & noble qui nous intéreſſe fortement, & qui fait naître dans nos cœurs des paſſions dont notre amour propre s'aplaudit.

On voit dans le Cid un Combat entre l'Amour & la Gloire; on ſe ſent agréablement ſuſpendu entre les mouvemens opoſez qui agitent Rodrigue & Chiméne, & l'on ſe félicite de préférer avec eux le parti de l'honneur à celui de la tendreſſe.

La vertu Romaine s'étale dans les Horaces avec toute sa grandeur farouche, & elle y pousse l'amour de la Patrie à un excès qu'on trouve blâmable, & que cependant on ne sauroit s'empêcher d'admirer.

Une Clémence héroïque fait le sujet de Cinna; Auguste y accable de bien faits des criminels qui joignent l'ingratitude à la trahison; & par cette rare générosité, il excite dans nos ames les mouvemens les plus vifs d'estime, de tendresse, & d'admiration.

Dans la mort de Pompée, on admire la fierté Romaine de Cornelie, qui, fidelle aux Manes du grand Pompée, déclare une Guerre éternelle à César, quoiqu'elle en respecte le mérite. On y est charmé de de l'autre côté, de la grandeur d'ame d'un Vainqueur qui ne veut vaincre que pour pardonner; qui pleure & qui vange la mort de son ennemi.

Le moyen après cela de mettre P. Corneille en parallele avec Sophocle, ou avec Euripide: pour moi je m'en trouve incapable, & j'en abandonne avec plaisir l'entreprise à un plus habile que moi.

Théocrite, Virgile & d'autres Grecs & Latins, dont on estime les Pastorales, me paroissent avoir peu de chose de commun avec Segrais. Ces Anciens trop fidelles Copistes de la Nature, ont introduit dans leurs Eclogues de véritables Villageois, dont il n'y a pas grand mérite à savoir attraper le langage & les sentimens; si leurs Vers n'avoient pas de la beauté, on leur pourroit appliquer ce que dit Boileau de certains Auteurs Moder-

dernes, qui peut-être en les imitant trop, se sont attiré cette Censure.

„ Au contraire cet autre abjet en son langage,
„ Fait parler ses Bergers comme on parle au Village,
„ Ses vers plats & grossiers, dépouillez d'agrément,
„ Toûjours baisent la Terre & rampent tristement,
„ On diroit que Ronsard sur ses pipeaux rustiques,
„ Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,
„ Et changer, sans respect de l'oreille & du son,
„ Lycidas en Pierrot, & Phillis en Thoinon.

Segrais s'y prend de toute une autre maniere; ses Hameaux ne nous font pas songer seulement aux Villages, & ses Bergers n'ont pas le moindre air des Païsans. Ce sont des gens éloignez du tumulte des Villes, à qui l'amour inspire toute la délicatesse que le cœur peut fournir sans le secours d'un esprit rafiné.

En un mot, Segrais écrit à peu près dans le même goût que Fontenelle, & je ne sai qui des deux l'emporte sur l'autre.

„ Entr'eux j'aime à me partager;
„ Et Pan l'Inventeur de la Flute,
„ Arbitre de cette dispute,
„ N'ose lui même les juger.

Sar-

Sarrasin écrivoit très bien en Vers, & mieux encore en Prose, si je ne me trompe. Dans son Histoire de Walstein il imite merveilleusement bien le stile concis & nerveux de Saluste, aussi-bien que son adresse à démêler les caractéres des grands Hommes. Tous ses Ouvrages sont d'excellentes Copies, & il ne me paroît Original en rien, si ce n'est dans la Pompe funebre de Voiture, Piéce parfaite dans son genre: je ne voi pas quel Auteur ancien on peut lui comparer; & je suis dans le même embarras à l'égard de Benserade.

Il avoit de l'esprit infiniment, mais médiocrement du Bon-sens; je m'en rapporte à son entreprise de mettre en Rondeaux les métamorphoses d'Ovide. Si la Langue Françoise pouvoit encore changer de tour, je ne sai si la réputation de Benserade seroit plus durable que l'a été celle de Ronsard & de Des-Portes; Il la doit moins, à mon avis, à son génie, qu'à l'adresse qu'il a eu de se rendre utile aux divertissemens de la Cour.

Il me semble que Voiture écrit mieux en Prose qu'en Vers, quoi qu'il aît bien réüssi dans les Rondeaux & dans les Balades. On pourroit lui comparer Pline le jeune pour le stile épistolaire. L'un & l'autre font voir beaucoup d'esprit & de tour, & peut-être trop. Ils ont possédé tous deux à fond l'art difficile de donner des éloges; Mais Pline est toûjours sérieux, & Voiture a sû envelopper les louanges les plus fines dans un ingénieux badinage. J'ose dire que c'est l'hom-

l'homme du monde qui louë le mieux; mais qu'il doit céder à Bussi Rabutin le mérite d'écrire une Lettre comme il faut. Dans le stile épistolaire de ce dernier tout est aisé, naturel, proportionné au sujet: Il n'écrit point, il parle; mais il parle en homme de qualité & d'esprit, qui pense juste, à qui les belles expressions sont familiéres. J'ai fort balancé si c'étoit St. Evremont, ou lui, qu'il falloit mettre en parallele avec Petrone, qu'ils ont admiré l'un & l'autre. Mais Petrone content de montrer aux hommes leur ridicule dans des Portraits généraux, désigne rarement les personnes, bien moins les nomme t'il; Bussi au contraire s'est rendu odieux par une malice criminelle, qui tendoit plus à diffamer les hommes qu'à les corriger. D'ailleurs, quoique ses Vers soient remplis d'esprit, il me semble qu'il rime plûtôt par effort que par génie; au lieu que Pétrone étoit Poëte naturellement, & qu'il n'a tenu qu'à lui de nous laisser des vers admirables en toutes sortes de genres.

J'avois fort souhaité de joindre le Portrait de Fontenelle à ceux des autres grands Hommes, dont je me suis hasardé à dépeindre le caractére, mais je m'étois restreint mal à propos dans mon songe aux Poëtes Latins, parmi lesquels il ne m'étoit pas possible de trouver un compagnon digne de lui: Je veux pourtant essayer de rendre justice à son mérite; & me transporter sur le Parnasse pour éxaminer son génie à fond.

Sur

Sur ce mont cherchons Fontenelle;
Ma Muse, tu connois ces lieux,
Quel antre, quel vallon le cèle
A l'avidité de mes yeux?
Aux Bergers peut-être il repete
L'art * d'entonner sur la Musette,
Des Chansons pleines d'agrement?
Des Chansons dont la Politesse
Sait s'éloigner de la rudesse,
Sans aller au rafinement.
Mais je l'entends; lui-même il chante
Ces douceurs qui règnent aux champs,
Ce calme d'une ame contente,
Source des plaisirs innocens.
Sage Pasteur, j'en croi ta Muse:
Je quitte un orgueil qui m'abuse,
Je deviens un Lysis nouveau.
L'unique soin qui m'interesse,
Est de partager ma tendresse,
Entre Philis & mon Troupeau.
Quel Mortel trouble sa cadance?
C'est l'ingénieux Lucien,
Vers lui je le voi qui s'avance,
Pour jouïr de son entretien.
Goute en ce maître de l'Eclogue,
Cet heureux tour du Dialogue
Lucien, qui te fût celé;

Je

* Il a fait une Dissertation sur l'Eclo gue.

Je te connois, si Fontenelle,
Eût pû te servir le modelle,
Tu l'eusses peut-être égalé.
  Quelles merveilles éclatatantes !
Il me transporte jusqu'au Cieux,
Que je vois de * *Terres errantes*,
Rouler dans ces champs spacieux,
Dans le climat de chaque monde,
Du peuple, qu'il soutient, je sonde
Le flegme, ou la vivacité;
Ne suis-je pas dupe d'un songe?
Qu'importe, ingénieux mensonge,
Tu plais plus que la vérité.
  Non, plûtôt, vérité solide,
Sur ses pas je te veux chercher.
A ceux qui suivent un tel guide,
En vain se veut-elle cacher.
A l'áide du Compas fidelle,
Bientôt sa raison nous décelle;
L'obscur sejour qu'elle choisit.
Ou dans des routes moins vulgaires;
Par ses § *magiques caractéres*,
Il la suit, l'atteint, la saisit.
  Lui seul par sa vive lumiére;
Par son Art, son Esprit, son Gout;
Vaut une Academie entiére,
Il fait tout, il excelle en tout.

Il

* Les Mondes de Fontenelle.
§ L'Algebre.

Il faudroit être Fontenelle,
Pour tracer l'image fidelle,
D'un merite comme le sien:
Aucun Mortel de l'Ebre au Gange,
N'eſt auſſi digne de louange,
Ni ne la diſpenſe ſi bien.

LVII. DISCOURS.

„ IL y a des gens qui ont une fade attention à ce qu'ils diſent, & avec qui on ſouffre dans la converſation, de tout le travail de leur eſprit; Ils ſont comme paîtris de phraſes, & de petits tours d'expreſſion; concertez dans leur geſte, & & dans tout leur maintien: Ils ſont *Puriſtes*, & ne haſarderoient pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échape, rien ne coule de ſource, & avec liberté: Ils parlent proprement & ennuïeuſement.

Cette réfléxion eſt de Mr. de la Bruyére, dont le nom ſeul emporte toutes les Epithétes qu'on pourroit lui donner; Quoique j'aye fait quelquefois la même remarque, je n'ai pas balancé à lui emprunter ſa maniére de l'exprimer: Il vaut mieux s'exprimer comme un autre, que de s'exprimer plusmal.

Ces

Ces *Puristes* qu'il dépeint si bien, sont de certains esprits subalternes, qui n'ayant pas la force de penser bien & de raisonner juste, se bornent à parler éxactement. Connoître à fond les régles les moins importantes de la Grammaire, c'est leur mérite, & s'y assujettir servilement, leur tient lieu de gloire. Vaugelas, T. Corneille, Ménage, & Bouhours, épuisent toute l'application de leur foible génie; Ils seroient, en cas de besoin, Historiens de tous les mots François: Ils en savent la naissance, lés progrès, l'établissement, & la ruine.

Je leur passerois leur petitesse d'esprit, s'ils ne sortoient pas de la sphere de leur habileté, pour censurer avec une hauteur pédantesque, ceux dont l'ame a plus d'élévation, & qui s'efforcent plus à asservir leur génie à une éxacte raison, qu'à l'Empire des Grammairiens.

S'ils éxaminent un Ouvrage, ne pensez pas que la beauté de votre imagination, la justesse de vos pensées, & la netteté de votre méthode, puissent leur donner quelque satisfaction; c'est bien à ces minuties-là qu'ils songent. Voici un mot qui commence à vieillir, vous diront-ils: il a beau exprimer mieux que tout autre ce que vous pensez; point de quartier, il faut le remplacer par un terme qui soit plus à la mode, & qui signifie moins. Cette période est trop longue, il en faut faire trois; qu'importe qu'elle contienne une pensée qu'on ne sauroit démembrer sans l'affoiblir; il en faut faire trois, & les droits de l'oreille doivent l'emporter sur

ceux

de l'esprit. Voici une autre période trop courte, & si vous voulez suivre leur avis, vous y ajoûterez cinq ou six mots superflus, pour lui donner plus de rondeur & d'harmonie.

On sort d'un Sermon dont tout le monde est satisfait: le Peuple le trouve admirable, merveilleux, divin; il paroît au Philosophe, clair, raisonné, méthodique; ceux qui frequentent les Eglises, comme ils vont voir les Spectacles, s'y sont bien divertis; plusieurs en reviennent convaincus, d'autres touchez, & quelques-uns meilleurs. Pour le Grammairien, il rentre chez lui, sans nouvelles lumiéres dans l'esprit, sans mouvemens dans le cœur, & sans satisfaction dans l'ame. Eh! le moyen qu'il puisse goûter un pareil Prédicateur: Il a dit *Crucifixion* au lieu de *crucifiment*.

Je n'aprouve pas d'un autre côté la liberté licencieuse de certains esprits bisares, qui sans avoir égard au génie de la langue, se livrent à une imagination échauffée, n'employent pas un mot dans son usage ordinaire, & se font ainsi un jargon particulier. On les écoute long-tems sans les entendre, & trouvant enfin la clef de leurs Phrases, on comprend *qu'ils viennent de la promenade & qu'ils vont jouer une partie d'ombre.* Ils ne sauroient se résoudre à parler comme les autres hommes, & ils employent la métaphore pour vous demander des nouvelles de votre santé.

Je veux, dans la maniére de s'exprimer, une liberté qui n'aille pas jusqu'au liberti-

na-

nage. Je veux qu'un Ecrivain connoiſſe le génie de ſa Langue, & qu'il s'y conforme dans les phraſes même qu'il haſarde. Mais d'un autre côté il faut oſer ſe ſervir le premier d'une expreſſion, qui, inuſitée dans le ſens, où on l'employe, le dévelope pourtant avec plus de préciſion & de force que le terme ordinaire.

C'eſt à cette ſage hardieſſe que les grands Hommes doivent les beautez les plus neuves de leurs Ouvrages, & que ſur tout Boileau s'eſt attiré les aplaudiſſemens de tous les gens de bon goût, Voici un éxemple de ſa maniére de haſarder une expreſſion.

Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule
Qu'amour dicta les Vers que ſoûpiroit Tibulle.

Soûpirer quelque choſe; ne ſe dit pas en bonne Grammaire; *ſoûpirer des Vers*, cependant, exprime dans la derniére perfection, le caractére de tendreſſe naïve qui eſt particulier aux Vers de Tibulle. Il ſemble que ſes Elégies échapent à ſon cœur comme un ſoûpir; elles en ont le naturel, & la facilité. En un mot, *ſoûpirer des Vers*, dit autant qu'une période entiére. On ne l'avoit point employé de cette maniére avant Deſpreaux; mais cette nouveauté heureuſe étoit réſervée à ſon génie, qui, maître des régles, fait s'en écarter plus glorieuſement que les autres ne les ſuivent.

Ceux

Ceux qui ſavent gré à Boileau d'une pareille licence, auroient bien de la peine à la pardonner à quelque Auteur novice, qui ne pourroit pas ſe mettre ſous ſa réputation à couvert de la Critique. Mais cette maniére d'agir eſt injuſte; on n'eſt pas Boileau tout d'un coup, & on ne le devient jamais quand on rampe ſous l'éxactitude ſtérile de la Grammaire.

Cependant, le grand nom de Boileau ne lui a pas été toujours un ſûr azile contre Meſſieurs les Puriſtes; mais il croit, qu'indiquer leurs cenſures, c'eſt y répondre, & voici comme il en parle en apoſtrophant ſes derniers Ouvrages,

Et bien tôt vous verrez mille Auteurs pointilleux,
„ Piéce à piéce épluchant vos ſens & vos paroles,
„ Interdire chez vous l'entrée aux Hyperboles,
„ Traiter tout noble mot de terme haſardeux;
„ Et dans tous vos diſcours, comme monſtres hideux,
„ Huër la Métaphore & la Métonymie,
„ Grands mots que Pradon croit des termes de Chimie:
„ Vous ſoûtenir qu'un lit ne peut être effronté,
„ Que nommer la luxure eſt une impureté.

De Puriſte, à l'Académie Françoiſe la tranſition me paroît aſſez naturelle. Bien

des gens s'imaginent que cet illustre corps a fixé l'usage de la Langue, qui auroit pâti sans doute de l'inconstance de la Nation, si on ne l'avoit pas mis en dépôt chez cette illustre Assemblée de quarante beaux Esprits. Mais qui me répondra des dépositaires mêmes? ne sont-ils pas sujets à la légèreté Françoise comme les autres? & ce dépôt ne pourroit-il pas s'altérer entre leurs mains?

On croit encore que la Langue ne sauroit changer qu'à son desavantage, & qu'elle est dans un point de perfection où il faut la laisser absolument. On étoit persuadé de la même chose du tems de Ronsard; & à considérer cette affaire en Philosophe, on peut douter si l'on se trompoit alors, ou si l'on se trompe à présent. Il est vrai qu'on a fort rafiné sur la Langue, & qu'on lui a donné une délicatesse exquise. Mais cette délicatesse fait-elle la véritable perfection du Langage? & ne seroit-elle pas incompatible avec la grandeur & la force, que demande un sujet sérieux & grave? Quelque porté qu'on soit pour les Modernes, on ne sauroit lire les Historiens Romains, sans convenir qu'ils sont infiniment supérieurs aux plus habiles Historiens François.

On en donne une raison dont la solidité est très sensible, mais qui regarde tous les Historiens modernes & non pas les François en particulier.

Il faut une capacité très étenduë pour bien écrire l'Histoire: Il faut connoître les Loix des Peuples dont on décrit les actions: Il faut savoir démêler les principes de ces actions,

par une éxacte connoissance des finesses de la Politique; Il faut encore avoir des idées justes de l'art militaire? & rarement parmi nous ces différentes lumiéres se trouvent réünies dans une même personne.

Chez nous l'homme de Robbe a étudié les Loix, le Ministre d'Etat entend la Politique, le Général sait gagner des Batailles, ou trouver des ressources dans une retraite; & rarement notre capacité passe les bornes de notre profession. Il n'en étoit pas ainsi des Romains, sur tout quand ils étoient d'une famille illustre: Ils partageoient leur premiére jeunesse entre les études & les éxercices; & ayant formé de cette maniére leur corps & leur esprit, ils étoient obligez à faire un certain nombre de Campagnes, & de passer par toutes les Charges militaires avant que de parvenir aux premiéres Dignitez de la Républigue. Ces Dignitez, ou leur naissance leur donnoient entrée au Sénat, & leur procuroient l'occasion de pénétrer dans tous les secrets du Gouvernement, & de connoître parfaitement les Loix fondamentales de l'Etat. Souvent encore reçus dans un Collége de Pontifes ils ajoûtoient à toutes ces connoissances, celle d'une Religion purement politique, par laquelle mettant à profit la crédulité du Peuple, on lui faisoit un frein de sa propre sottise.

Mais une raison plus particuliére pourquoi les Romains l'emportent sur les François dans ce genre d'écrire, c'est la force de leur Langue, & la maniére concise dont el-

le s'exprime. Elle n'étoit point sujette à une Académie qui *l'efféminât* par une délicatesse excessive & qui la gênât par une exactitude ingrate.

On voit dans les Salustes, dans les Tites-Lives, dans les Tacites, un stile nerveux, concis, majestueux. Ils font penser plus qu'ils ne disent; pour nous, les régles étroites du Langage nous forcent à dire dans toute son étenduë ce que nous voulons faire penser, & ne nous permettent pas de laisser quelque chose à deviner. Rien sur tout ne gêne davantage un Ecrivain François, que la nécessité ridicule qu'on lui impose d'éviter l'équivoque de sens qu'il faut fuir sans doute, pour faire naître dans l'esprit du Lecteur, précisément la même idée qui est excitée dans le nôtre. Je parle d'une équivoque qui n'est que dans les paroles, & dont le plus stupide des hommes ne sauroit être embarassé. Cependant il faut s'en garder soigneusement, & se servir de détours & de circonlocutions qui ne servent qu'à cette netteté inutile, & font patir l'esprit de leur disette de sens.

Il seroit bon que quelque grand génie voulût donner l'éxemple de se mettre au dessus de cette éxacte stérilité des Puristes, & voulût dire naturellement ce que la Mothe met dans la bouche de Pindare.

„ Je ne veux pas que mes Ouvrages,
„ Ressemblent, trop fleuris, trop sages,
„ A ces Jardins plantez par Art;

„ On

„ On y vante en vain l'induſtrie,
„ Leur ennuyeuſe ſymétrie,
„ Me plaît moins qu'un heureux haſard.

LVIII. DISCOURS.

Réflexions & Caractéres.

LE rude métier que celui de ne rien faire! Voyez ce jeune Homme, ſi bien mis, ſi doré, qui ſe trouve par tout, qui connoît tout le monde, que tout le monde connoît. C'eſt Eraſte; il eſt riche, beau, bien fait, il ne lui manque pour être heureux que de ſavoir mettre ſon bonheur à profit. Elevé dans une molle indolence, il n'a jamais éxigé le moindre effort de ſon eſprit; peu à peu les reſſorts de ſon ame ſe ſont enrouillez, elle eſt devenuë incapable d'agir. A peine Eraſte vit-il; il ne penſe pas. A-t-il une ame? N'eſt-il pas plûtôt pouſſé par un certain inſtinct, qui lui fait ſentir qu'il eſt une compagnie deſagréable à lui-même, & qu'il doit chercher des amis avec qui il puiſſe être ſot en liberté? Il a compté ſur une ſociété de cette nature; il s'eſt réſolu d'y aller au ſortir du dîner pour n'en revenir que le ſoir: mais par un deſaſtre imprévû, cette partie ſe dérange; Voila Eraſte au deſeſpoir. Comment viendra-t'il à bout de paſſer cette journée entiére, compoſée de tant d'heures,

tes, qui font ensemble un si terrible nombre de minutes? Las enfin de se promener seul & dans la pluye encore, il se réfugie dans un Caffé, rendez-vous ordinaire de tous les faineans de la Ville; mais pour comble de malheur, il n'y a personne, il sort, il rentre vingt fois; de là il court chez Benacqui. Autre malheur, il n'y voit que des honnêtes gens avec qui il faudroit être poli, & le billard est occupé; il n'y sauroit durer; il n'y a point de ressource pour le pauvre Eraste, aujourd'hui même il n'y a ni Opéra, ni Comédie; inutile à soi-même, à tout le monde, que dis-je, inutile; fâcheux, importun, il n'est pas entier quand il est seul, il lui manque des parties essentielles, le jeu, la debauche, un cheval, une chaise; ces choses-là le rendent complet; il fait un seul *tout* avec elles. La fin de la journée s'approche, après avoir été souhaitée ardemment; il rentre chez lui, fatigué de n'avoir eu rien à faire; il se jette dans un fauteuil, il respire; le jour est fini, quelle bénédiction! Après avoir été une heure à table, il se couche, tout consolé d'aller passer dix heures sans être à charge à soi-même, & d'avoir lû dans une affiche que demain on représentera les Festes Venitiennes.

Quel sujet important peut avoir brouillé Baldus & Polyhystor? ils vomissent l'un contre l'autre des torrens d'injures; ils chargent de gros volumes de leur colére & de leur haine; ils paroissent s'efforcer à immortaliser leur infamie mutuelle; apparemment

ces hommes ſavans & graves ne ſont pas ſi animez pour une cauſe légére ; non, ſans doute ; Polyhyſtor a donné un ſens nouveau à un paſſage d'Horace, & Baldus a eu l'inſolence de ne vouloir pas tolérer cette innovation. Ceux qui ſe haïſſent avec le plus de fureur, ce ſont les Gens de lettres; & parmi eux ſe ſignalent, les Poëtes, les Litérateurs, & les Théologiens. Il eſt vrai que les Philoſophes quelquefois ne ſont guéres plus ſages, & que les préceptes de modération reſtent ſouvent dans leur eſprit ſans paſſer juſqu'à leur cœur; il faut pourtant avouer, que l'emportement n'eſt pas parmi eux, ni ſi général, ni ſi outré que parmi les autres Savans.

Critiquez un Poëte avec toute la modération imaginable, il ne laiſſera pas de vous regarder de mauvais œil ; mais ajoûtez la raillérie à la critique, & tournez en ridicule une penſée dont il s'eſt aplaudi, le voila qui vous hait à la fureur. Sa haine le rend de mauvaiſe foi, & convaincu que vous êtes bon Poëte, & habile homme, il en conviendra parmi ſes bons Amis, & ne laiſſera pas de vous prodiguer dans ſes Epigrammes les titres de Poëtereau & d'ignorant.

Cependant, les Poëtes ne ſont pas implacables, il ſuffit qu'un ami intervienne & les aſſure de l'eſtime ſecrette qu'ils ont l'un pour l'autre, les voila bien-tôt réconciliez; ils ſe rétracteront des injures qu'ils ſe ſont dites, le rimailleur deviendra Poëte, & l'ignorant ſe changera en habile homme ; Ils paroî-

tront persuadez qu'on ne sauroit bien écrire à moins que d'être de leurs Amis, & au fond il y a dans leurs différens plus de folie que de méchanceté.

Pour les Litérateurs, il faut dire à leur gloire, qu'ils ne sont pas sujets à la foiblesse de se racommoder. La différence de leurs sentimens est la cause de leur discorde, & cette cause subsiste toûjours. Un Litérateur ne dit jamais vous avez raison, après avoir dit vous avez tort; il défend ce qu'il a avancé une fois, jusqu'à la derniére goute de son encre; il mourra demain, & aujourd'hui il cite des Auteurs, & dit des injures.

Les Théologiens n'en restent pas aux paroles dans leurs disputes, ils vont bien plus loin s'ils en sont les maîtres, & deviennent tour à tour, persécutez & persécuteurs. Quand ils ne sont pas les plus forts, ils se défendent par la raison, & ils savent dépeindre avec energie tout ce qu'il y a d'extravagant & d'inhumain dans la Persécution. Mais aussi-tôt qu'ils ont le dessus, ils ne reconnoissent plus la raison pour juge compétant, & la morale dont leurs miséres les firent souvenir, s'est échapée de leur mémoire. Si les Souverains les laissoient faire, chaque Secte auroit une Inquisition, & l'on dépeupleroit l'Univers par un principe de zéle pour le Créateur de l'Univers.

J'outre peut-être, mais du moins est-il sûr que les Théologiens moderez même ne sauroient réfuter leurs adversaires, sans leur donner les titres d'Hérétiques, de Schisma-

ti-

tiques, & d'Héréſiarques ; Titres dont ils relévent encore ſouvent la force par les épithétes, d'odieux, & d'abominables. Mais le moyen, dira-t-on, de ſonger de ſens froid, à des gens, qui ſappent les fondemens de la Religion Orthodoxe ? Ils n'en conviennent pas ; mais enfin, je ſuis de votre opinion ; leurs erreurs ſont dangereuſes, & il faut empêcher que ce venin ne gagne les Membres encore ſains de l'Egliſe.

Mais faut-il pour cet effet les accabler de noms auxquels on attache des idees ſi effroyables, & les faire regarder du Peuple comme des monſtres affreux? S'il faut abſolument qu'un grave Théologien ſe ſerve de termes injurieux : qu'il les employe contre les Libertins de profeſſion. De propos délibéré, ſans connoiſſance de cauſe, ils attaquent la Religion, parce qu'ils la haïſſent, & qu'elle choque leurs intérêts. Mais ceux qu'on apelle Hérétiques ſont la plûpart d'auſſi bonne foi dans l'erreur que nous ſommes dans l'Orthodoxie. Si l'intention ſeule fait l'eſſence du crime, on ne ſauroit mettre du nombre des criminels ceux qui péchent faute de lumiéres, ou par une prévention dont ils ont de la peine à ſe dégager. Ils ſont plûtôt dignes de pitié que de colére, ou de haine.

Mais la choſe eſt ſi claire, dites-vous, ils n'ont qu'à ouvrir les yeux. Fort bien ; allez donc lier commerce avec ces gens, que peut-être vous ne trouverez pas auſſi monſtrueux que vous penſez. Commencez par

vous insinuer dans leur cœur, par la douceur Evangélique; tâchez ensuite à déveloper dans leur esprit, le principe indubitable sur lequel est fondée une opinion aussi claire que la vôtre; & de conséquence, en conséquence, amenez-les tout doucement à la saine Doctrine.

Si vous vous servez de cette conduite sans succès, vous aurez du moins la satisfaction d'avoir employé pour convertir votre prochain, le seul moyen par lequel il est possible d'y réussir, quand on ne sait pas confirmer ses décisions par des miracles.

Ce qu'il y a de plus pitoyable dans ces emportemens Theologiques, c'est qu'ils n'ont pas toûjours leurs sources dans ces disputes qui roulent sur des sujets clairs, & dévelopez, sur lesquels on ne sauroit se tromper sans un entêtement visible, & sans une prévention grossiére. Ce sont souvent des sujets embarassez, hérissez de difficultez, où l'on trouve par tout des abîmes & des précipices, & où la vérité même ne paroît pas toûjours vrai semblable: Sur des matieres de cette nature, on peut se tromper sans préjugé, sans entêtement, avec de la pénétration & des lumiéres; les plus grands génies s'y trouvent les plus embarassez, parce que les difficultez se présentent à leur esprit, dans toute leur force.

La Sobrieté peut enrichir, on peut se soutenir dans la richesse avec une libéralité bien dirigée; mais après la prodigalité, il n'y a

pas

pas de moyen plus ſûr pour ſe ruiner qu'une ſordide avarice.

Le jeune Lylis s'eſt vû tout d'un coup poſſeſſeur d'immenſes tréſors ; Quatre générations paroiſſent avoir été créées exprès pour les entaſſer, & il trouvera le moyen de les diſſiper en très peu de tems lui ſeul. L'amour, la bonne chére, & le luxe, ſemblent être liguez pour partager ſes dépouilles: Toute ſa vie n'eſt qu'une enchaînure de différens plaiſirs, ils ne lui laiſſent pas le loiſir de ſonger qu'il ſe ruine ; Auſſi ſe ruine-t-il d'une maniére noble & brillante, & il court à ſa perte par une route ſemée de fleurs.

Le vieux Argyrophile a aporté au monde l'attachement d'un vieillard pour les richeſſes ; toutes les paſſions de ſon cœur ſe concentrent dans le plaiſir de voir & de manier ſon argent. Son avarice le rend quelquefois défiant & circonſpect d'une maniére outré, & quelquefois elle le jette dans une crédulité étonnante ; aujourd'hui, faute de haſarder une partie de ſes tréſors, il manque le plus beau coup du monde pour les augmenter. Demain, peu content de placer ſûrement ſon argent à un intérêt médiocre, il le place au denier trois chez le Partiſan Fourbin, qui n'attend que de l'avoir dupé pour faire banqueroute. Si la Juſtice ne s'en mêle, il ne paye jamais ſes dettes. Il ſe fait ſuivre par ſes créanciers par toutes les routes écartées de la chicane ; & enfin, condamné aux dépens, il donne cent Francs à ſa Partie, & quatre mille aux Avocats.

Il n'a pas le cœur pourtant de tirer cette

chére ſomme de ſon coffre fort, il la prend plûtôt à gros intérêts, qui faute d'être payez, font bien tôt un ſecond capital, dont les rentes s'accumulant encore, auront ſans doute la même deſtinée. Argyrophile poſſéde des maiſons magnifiques, mais elles reſſemblent aux Palais d'Italie, qu'on bâtit, & qu'on laiſſe là, plûtôt que d'y faire quelque légére réparation il les laiſſe tomber en ruine, elles ne ſont plus habitables; peu s'en faut, que celle où il demeure lui-même, ne croule ſur ſa tête. Il meurt enfin, après avoir été condamné par ſa léſine à toutes les miſéres de la pauvreté, & il meurt inſolvable; Il s'eſt traîné vers ſa ruine par un chemin hériſſé d'épines.

D'où vient que le mot de *Bon* eſt devenu un terme de mépris? La Bonté, ſi elle a ſon principe dans la Raiſon, eſt la plus aimable de toutes les vertus; & ſi elle eſt un effet du tempérament, c'eſt l'humeur la plus commode & la plus utile à la ſociété. Mais, dit-on, la bonté eſt compagne de la ſottiſe, & la malice marque d'ordinaire de l'eſprit. Quelque fauſſe que ſoit cette ſupoſition j'y ſouſcris, je veux même accorder que cette régle ne ſouffre point d'exception; mais, j'en conclus, qu'il faut mépriſer l'eſprit, parce qu'il ſupoſe la malice, & pardonner à la ſottiſe, parce qu'elle eſt inſeparable de la Bonté.

LIX. DIS-

LIX. DISCOURS.

Suite des Caracteres.

I. ARtemiſe, Lucinde, & Clarice ſentent couler dans leurs veines le plus pur ſang des Dieux. Unies entr'elles par les plus forts liens d'une tendre amitié elles n'en craignent point la fin; leur vertu qui eſt le fondement de leur union lui aſſure une conſtance à l'épreuve de tous les événemens. On les croiroit animées d'une noble émulation, à qui nourrira dans ſon cœur des qualitez plus aimables & plus dignes d'eſtime. Avec tous les agrémens de leur ſéxe, elles ont tout le mérite ſolide d'un homme qui en a beaucoup. Si elles ſe ſouviennent de leur Nobleſſe, ce n'eſt que pour penſer plus fortement aux devoirs où elle les engage: Leur haute naiſſance ne paſſe dans leur eſprit que pour une Lumiére, qui répand un plus grand jour ſur leur conduite. Elles ont ſoin que tout le monde qui a l'œil ſur leurs actions n'y reconnoiſſe rien qui ne ſoit vertueux & véritablement noble. Leur qualité n'eſt pas à charge à ceux qui les frequentent; elles s'abaiſſent vers ceux qui n'oſent pas s'élever juſqu'à elles, ſans être choquées de la fierté de ceux qui les traitent comme s'ils étoient leurs égaux. Leur vertu eſt toûjours guidée par la Raiſon; La juſtice ré-

gle leur générosité, & leur charité est conduite par la Prudence. Qu'il est difficile d'être d'un rang si élevé, & de savoir agrandir son ame par les sentimens les plus purs de l'humilité Chrétienne! & qu'il est beau pour elles d'avoir réüni ces choses presque incompatibles!

Dans le portrait que je viens de tracer, quelqu'inférieur qu'il soit à son sujet, tout le monde reconnoîtra Artemise, Lucinde & Clarice; elles seules n'y trouveront point leurs traits; Elles ne songeront pas seulement qu'un inconnu se soit fait un plaisir de rendre justice à leur mérite. Que la Noblesse est respectable quand elle met ainsi la Vertu dans tout son lustre! & qu'on peut bien dire dans une pareille occasion:

„ La Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimére.

II. L'admiration qu'on sent pour ces Héroïnes doit redoubler encore qnand on leur opose l'altiére Dorise. Moins elle est en état d'étaler l'orgueil de sa noblesse par un éclat extérieur, plus elle le concentre dans son ame, & plus elle le découvre dans ses actions personnelles.

L'estime qu'on accorde à la véritable grandeur d'ame, la tendresse des hommes, ce tribut qu'ils payent avec tant de plaisir à la modération, à la douceur, ne lui sont d'aucune importance; elle ne veut être regardée que du côté de la Noblesse, qui dans le

le fond n'a rien de réel, qui n'eſt ni un agrément du corps, ni un ſentiment du cœur, ni une qualité de l'eſprit.

Eſt-elle créature humaine, femme, Chrétienne? Non, elle eſt noble. Cette penſée l'occupe entiérement, ſon imagination en eſt remplie, il ne s'y trouve point de vuide pour quelqu'autre idée. Elle veut étendre au delà de la vie la conſidération dûë à ſon rang: elle ſonge à être encore noble après ſa mort; ſi l'on veut l'en croire, on ouvrira déja par avance les Monumens des Demi-Dieux, afin que ſon cadavre y ſoit mangé des vers honorablement. Voudroit-elle encanailler ſes cendres? Ses os toucheroient-ils à ceux d'un homme du vulgaire dont on ne ſauroit les diſcerner? Elle ſe révolteroit contre un traitement ſi indigne: La voix lui reviendroit, pour dire à un cadavre ſi téméraire:

„ Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
„ Il ne t'apartient pas de m'aprocher ainſi.

Pauvre Doriſe, que vous êtes à plaindre de votre illuſtre naiſſance! c'eſt le plus grand malheur qui vous pût arriver. Vous ſongez tant à ce que deviendra votre corps, qui bien-tôt réduit en un peu de pouſſiére ſe rejoindra à la terre dont il fut formé; que deviendra votre ame? daignez-y ſonger de grace.

Savez-vous que le ſouverain bonheur de cette ame conſiſte à vivre dans un commerce éternel avec les ames roturiéres de pau-

vres

vres pécheurs & de vils artisans, dont vous croyez le corps paîtri d'un autre limon que le vôtre? Jettez les yeux sur les Héroïnes que je viens de dépeindre, & aprenez d'elles que l'orgueil est une véritable petitesse, & que l'humilité est une véritable grandeur.

III. Damon est aimé de l'avare Menippe; il est bien avec le prodigue Ctesiphon; il s'est insinué dans l'esprit du fier Lysandre; le modeste Lycas le considére; il est Ami du Dévot & du Libertin, des Petits-maîtres & des Gens polis. Il faut que Damon ait l'esprit bien souple, & une grande connoissance de l'art de plaire: Mais ne pourroit-on pas demander s'il est homme de bien?

IV. Atticus & Caton ont vécu tous deux dans des tems difficiles, où la République Romaine étoit en proye à l'ambition de quelques particuliers, qui tour à tour vainqueurs & vaincus, immoloient à leur orgueil le plus beau sang de Rome; Sylla, César, Pompée, Auguste, & Antoine, causérent ces desordres effroyables, dans lesquels Atticus & Caton tinrent une conduite toute oposée. Atticus s'éloignoit du maniment des affaires, & ne songeoit qu'à couler ses jours dans une agréable tranquilité, au milieu des troubles de la République. Tous les differens partis le considéroient également, & il leur marquoit une bonté égale, sans distinguer les Usurpateurs de l'Empire, des Deffenseurs de la liberté,

Il possédoit des trésors immenses, dont il se

ſe ſervoit en aparence en homme généreux, & véritablement en homme habilement intéreſſé. Cicéron, le conſervateur de la République, ne trouvoit pas chez lui de plus grandes reſſources contre ſes malheurs, qu'Antoine qui n'aſpiroit qu'à envahir l'Empire. Il faiſoit du bien à tout le monde, s'inſinuoit dans l'eſprit de chacun, & le parti qui triomphoit avoit toûjours quelque obligation à Atticus. Il étoit ſouple, complaiſant, officieux, d'un agréable commerce, amateur du repos.

Caton avoit conſervé dans Rome dégénérée le cœur d'un vieux Romain. Sobre, Laborieux, bon Soldat, grand Capitaine, Cenſeur impitoyable du luxe, libre dans ſes diſcours, amateur de la République, plus elle étoit expoſée à l'orage & plus il croyoit qu'en fidéle Pilote il falloit s'attacher au gouvernail. Il alloit au bien de ſa Patrie par des voyes directes, & la haine du Peuple, le péril, une mort certaine, ne pouvoient pas l'en détourner. Incapable de flaterie & même de complaiſance, il conſidéroit la Vertu comme le ſeul moyen légitime de parvenir aux premieres Dignitez. La Fortune n'avoit rien à démêler avec ſes ſentimens; il aimoit le vrai mérite indépendemment d'un éclat étranger & ſa haine pour le vice ſavoit le démêler d'avec les plus brillantes aparences. Son tempérament donnoit à ſa probité un air féroce, & rendoit ſa conſtance ſemblable à l'obſtination. Il étoit plus facile à Céſar de domp-

dompter l'Univers, que d'ébranler l'ame de Caton.

Qui de lui ou d'Atticus mérite la préférence dans notre esprit? J'avouë que je suis pour Caton. C'étoit une espéce de Misantrope dont la vertu étoit outré, quoique véritable; Atticus au contraire me paroît un homme poli, dont la vertu étoit agréable, mais fausse.

La conduite de Caton forçoit ses plus grands Ennemis, à le respecter, & même à lui accorder leur estime. Sa vertu alloit droit à l'intérêt de la Société, qui est le premier but de l'homme de bien; mais en marquant tant de tendresse pour toute la République il ne pouvoit pas gagner sur lui d'en marquer à chaque particulier; sa vertu n'entroit pas dans un assez grand détail. Atticus content de satisfaire à chaque particulier ne songeoit pas seulement au bien de la Société générale: il donnoit même par ses richesses, aux plus pernicieux ennemis de l'Etat, le moyen de se remettre. Lui seul paroît avoir été l'unique but de ses actions; en prodiguant ses bien-faits à tout le monde, il n'aimoit proprement que lui-même. Pourvû qu'il vécût d'une maniére agréable & tranquile, il lui importoit peu que Rome fût exposée aux caprices d'un Tyran. A force d'avoir de la complaisance pour chaque homme à part, il s'éloignoit du but général de l'humanité.

La Vertu a des principes sûrs & toûjours les mêmes; elle ne permet pas quelquefois de se rendre agréable. Caton prenoit ces prin-

principes à la derniére rigueur, & y conformoit sa conduite avec une sévérité outrée. Il étoit rustique, mais fort bon Citoyen. La Politesse au contraire n'a rien de fixe; elle s'accommode à tout, l'inclination de ceux qu'on fréquente, en est la régle. Atticus sacrifioit l'essence de la Vertu à la Politesse, il étoit galant-homme, mais très-mauvais Citoyen.

V. Il y a des gens dont le ridicule est bien dangereux pour eux-mêmes & bien utile pour nous, si nous y voulons réfléchir avec sagesse. Je ne parle pas de ceux qui jeunes & pleins de santé perdent leur raison dans un goufre de plaisirs, & croyent éloigner la mort en se débarassant de sa facheuse idée; je ne parle pas même de ceux qui atteints d'une maladie languissante, tâchent de se persuader que la maladie n'est pas un chemin à la mort.

Je parle de Damon, qui est à l'agonie, & que les Médecins abandonnent: Il ne s'abandonne pas encore lui-même; Il fait contre le trépàs une ressource que le vulgaire ignore: Il prépare un Festin; il y fait prier les plus fins gourmets de Paris, ses Domestiques le portent à table. Est-il naturel que la Mort étende ses droits sur un homme qui se porte assez bien encore pour se divertir avec ses Amis, pour inventer des ragoûts, & pour leur donner des noms bisarres? Non assurément, la Mort sera la dupe de cette affaire-là, & les Médecins en auront le dementi.

Céliméne ne se porte pas mieux que Damon;

mon; elle envoye en hâte chercher le plûs fameux Caroſſier de la Ville, & lui commande, d'une voix mourante, une Caléche de nouvelle invention, dont elle lui dépeint la figure avec la derniére éxactitude. Ce ſeroit pécher groſſiérement contre la bien-ſeance que d'aller mourir dans le tems qu'on fait faire un nouveau Caroſſe. La Mort attendra, s'il lui plaît, que Céliméne ſoit laſſe d'étaler au Cours ſon ſquélette dans ce char magnifique. Mais à tout haſard, Céliméne, faites votre Teſtament; qu'on faſſe venir un Eccléſiaſtique. Bon; elle eſt bien femme à ſuivre un tel conſeil; ces formalitez aplaniroient le chemin à la Mort: tant qu'elles ſont différées la Mort ne ſauroit ſe ſaiſir de Céliméne, ſans une irrégularité criante. La bonne Dame ne ſe ſervira jamais de Notaire, ni de Prêtre, que pour ſe remarier; Il n'eſt pas probable qu'elle meure jamais.

LX. DISCOURS.

JE ſors d'une Compagnie aſſez nombreuſe, où je n'ai trouvé, ni Pédans, ni Petits-Maîtres, ni Coquettes, ni Prudes, ni Médiſans. Ce prodige m'a fait croire que le monde n'eſt peut-être pas tout à fait auſſi corrompu, & auſſi ridicule qu'on le croit d'ordinaire; & qu'il y a beaucoup de gens raiſonnables, que leur humilité, ou la baſ-

fesse de leur condition dérobe à notre estime. J'ai trouvé dans cette Société un homme dont le caractére me revient fort. Il garde un juste milieu entre la flatterie & la rustique franchise; il s'occupe moins à faire paroître son propre esprit, qu'à relever celui des autres, & en nous qnitant il nous a laissé contens & de lui & de nous-mêmes. Après que ce Cavalier, dont le corps & l'esprit sont également bien-faits, s'en étoit allé, j'ai apris qu'il a fait la fortune d'une Femme, qui sacrifie son honneur & celui de son Epoux au goût qu'elle a pour un Faquin. Quelqu'un de la Compagnie s'est récrié sur le malheur de cet honnête-homme, & nous a dit qu'il le trouveroit moins à plaindre si l'Amant de sa femme étoit un homme de mérite. Pour moi je ne suis point de ce sentiment là, & je le trouverois encore plus infortuné, si son Epouse, choisissant un Amant plus digne d'estime, avoit par là rendu sa Galanterie plus excusable.

Il paroît y avoir là-dedans du paradoxe, mais il y a de la vérité, ou bien le cœur de l'homme est entiérement inconnu.

Il est sûr que Lygdamis voyant sa Femme entêtée d'un Monstre, doit y être sensible: mais il rejette toutes les causes de son malheur sur son Epouse. Il la regarde comme une misérable qui n'a point de goût pour le mérite, & qui emportée vers la débauche par un instinct brutal, ne choque en aucune maniére la bonne opinion qu'il peut avoir de lui-même. Mais si c'étoit un homme esti-

eſtimable qui rendit ſa Femme inconſtante, il pourroit croire que ce ſeroit la force d'un mérite ſupérieur qui lui arrachât ſa tendreſſe; il commenceroit à s'en prendre davantage à lui-même: Ce ſeroit une cruelle mortification pour ſon amour propre, & il ſeroit touché dans la partie la plus délicate de ſon cœur. Si nous voulons fouiller un peu dans nos ſentimens, & éxaminer la nature de nos chagrins, nous verrons qu'on ſe conſole aſſez facilement d'une infortune qui n'intéreſſe point notre vanité, & qu'on revient avec bien de la peine d'un malheur qui nous force à décompter ſur l'opinion que nous avions de notre mérite. La plus douce des conſolations, c'eſt d'être ſatisfait de ſoi-même, & rien ne nous eſt plus cher que l'idée avantageuſe que nous avons de notre mérite.

II. Eraſte & Lyſis ſont l'un & l'autre trompez dans leurs eſpérances; mais d'une différente maniére. Ils briguoient tous deux l'honneur d'épouſer Céliméne; jamais elle n'a marqué à Eraſte que du mépris, & lui a toûjours préféré hautement ſon Rival, à qui elle a donné des preuves ſenſibles de ſon eſtime. Cependant, contrainte dans ſon inclination par ſes parens, elle n'épouſe ni l'un ni l'autre. En ont-ils tous deux une égale douleur? Non. Eraſte a employé en vain tous les moyens imaginables de toucher ſon ingrate, ſans y réüſſir. Il a beau en accuſer les caprices du ſéxe, il eſt forcé de ſoupçonner que la ſource de ſa diſgrace eſt dans ſon peu de mérite. Lyſis eſt à coup

ſûr

sûr chagrin de la perte d'une Maîtresse qui l'aimoit tendrement; mais elle l'aimoit, elle lui trouvoit du mérite; il auroit été heureux s'il n'avoit tenu qu'à elle. Il déclame contre l'avarice de ses parens, contre le Destin, contre les mœurs du Siécle: mais il n'est pas lui-même l'objet de son chagrin; & il a toûjours les mêmes raisons de s'estimer. Il n'a pas honte de son malheur pourvû qu'on croye qu'il a été aimé, & qu'il le mérite. Il prend quelque plaisir à dire qu'il est l'homme du monde le plus infortuné.

III. On voit quelquefois dans le monde des gens qui se piquent de Raison & de Constance, ne point succomber sous les plus grandes disgraces, & se laisser abattre d'un coup qui n'ébranleroit pas une ame vulgaire. Il y a une raison sensible de cette conduite, qui paroît dabord incompréhensible.

On perd tout d'un coup tous ses biens, par un malheur imprévû, & l'on se voit réduit à la derniére misére. Quelle Raison pourroit résister à ce coup accablant? Il faudroit une fermeté plus qu'humaine pour n'en être point abattu. C'est justement cette idée, qui fait qu'un cœur généreux se roidit contre la mauvaise Fortune. Plus son malheur est extraordinaire, plus c'est une entreprise digne de sa raison d'y résister. Il y employe tous ses efforts, & à mesure qu'il y réüssit, il s'aplaudit de la force de son esprit. Il sent avec plaisir qu'il gagne du côté de la vertu ce qu'il perd du côté de la Fortune; il peut même-

me ſavoir gré aux caprices du Sort, du jour qu'ils ont répandu ſur ſon Mérite. Il ſe plaît à ſe dire à ſoi-même, *mea virtute me involvo*; Je m'envelope dans ma vertu. Il n'eſt pas rare d'être riche, mais il eſt rare de ſavoir être malheureux de bonne grace.

Un petit malheur au contraire ne nous paroît pas digne de notre fermeté; un homme du commun y réſiſteroit comme nous. La Vanité n'y trouve pas ſon compte, & l'on ſe livre à ſa douleur ſans la moindre réſiſtance.

Il arrive encore que ces diſgraces extraordinaires qu'on mépriſe avec tant de magnanimité, regardent nos biens, notre grandeur, les perſonnes qui nous ſont chéres; en un mot, des choſes qui ſont hors de nous-mêmes; & qu'elles n'intéreſſent point du tout notre amour-propre; au lieu que ſouvent les petits malheurs qui nous abattent concernent directement notre vanité.

Clitandre eſt éxilé de ſon Païs, ſa franchiſe généreuſe lui a attiré la diſgrace de ſon Prince, la perte de ſes Biens & de ſes Charges; c'eſt un illuſtre malheureux. Le titre flateur que celui d'illuſtre malheureux! Clitandre le ſoûtient glorieuſement; tout le monde admire ſa conſtance héroïque, & cette admiration le dédommage avec uſure des perſécutions de la Fortune. Ce même Clitandre vient de faire un Livre que le Public ne goûte pas, autant qu'il avoit eſpéré. Il en eſt dans un chagrin mortel; il porte

en

en tous lieux avec lui l'idée de son Livre méprisé, & tout le monde lui remarque une mauvaise humeur que le plus funeste revers de la Fortune n'avoit pas été capable de lui inspirer.

C'est une bagatelle qui l'afflige à présent, il est vrai; mais elle intéresse l'esprit de Clitandre: il n'est pas assez déraisonnable pour préférer son goût particulier à celui du Public, il voit qu'il a moins d'esprit qu'il n'avoit crû, & la perte de cette opinion flateuse lui est plus sensible, que celle de ses Biens & de ses Dignitez.

IV. D'où vient que les Personnes malheureuses se font un plaisir d'éxagérer leurs malheurs, & qu'ils sont ingénieux à trouver des raisons pour se croire des infortunez du premier ordre. Il y a encore, si je ne me trompe, dans cette maniére d'agir, une vanité rafinée. En formant une idée si excessive de nos disgraces, nous oposons d'ordinaire notre Mérite à notre Fortune, & notre malheur nous paroît cruel à proportion que notre Mérite nous paroît élevé.

C'est l'idée de nous-mêmes, combinée avec celle de nos infortunes, qui nous les fait paroître si extraordinaires: si quelqu'un nous veut desabuser de la grande opinion que nous avons de nos malheurs, il nous ôte notre plus douce consolation: il nous empêche de nous considérer comme des personnes qui valent la peine d'être persécutées de la Fortune, d'une maniére particuliére. C'est jusques dans les disgraces qu'on

ſe plaît à être diſtingué du vulgaire, & l'on ne ſauroit ſe réſoudre à être malheureux comme un million d'autres. Perſonne ne nous plaindroit, & la ſatisfaction de voir un grand nombre de perſonnes ſenſibles à notre infortune, nous indemniſe preſque de l'infortune même. Nous nous efforçons à exciter la pitié, en donnant des idées outrées de nos malheurs; & dès que nous avons réüſſi à exciter la compaſſion, nous en donnons, par une illuſion délicate, toute la gloire à notre mérite.

Je connois des gens qui ſe font une eſpéce de profeſſion d'être malheureux, & qui ne changeroient pas la ſatisfaction de ſe faire plaindre, contre une félicité parfaite.

Que feroient-ils de ce fond inépuiſable de pitié qu'ils ont pour eux-mêmes? ils ne ſont pas gens à s'attendrir pour les autres.

De quelque maniére pourtant que l'amour-propre influë dans toutes nos actions, je ne croi pas qu'il en ſoit l'unique ſource.

V. On ſent ſouvent dans ſon cœur certains mouvemens machinaux, qui devancent la réfléxion, & qui opoſez à nos propres intérêts, tendent directement à l'intérêt du prochain. Telle eſt la Pitié, dont en général tous les hommes ſont ſuſceptibles. C'eſt une eſpéce d'Inſtinct, qui n'attend pas toûjours pour agir que la Raiſon le détermine; c'eſt une Paſſion qui fort ſouvent naît & agit en même temps. A coup

ſûr

sûr ce n'est pas notre amour-propre qui produit en nous ces sentimens quelquefois violens & importuns, dont nous voudrions nous débarasser en vain. Nous n'en sommes pas les maîtres, & si nous l'étions, la Société en souffriroit; la Pitié y est absolument nécessaire; c'est une ressource contre le malhenr, que les hommes trouvent mutuellement les uns chez les autres. J'ai vû des espiits-forts qui ne pouvoient défendre leur Ame des impressions de la Pitié, si facheuses pour ceux qui les souffrent, & si utiles pour le Genre-humain. Une légére réfléxion ne pourroit-éllepas leur faire soupçonner du moins, qu'un Etre qui chérit le Genre-humain, & qui est au dessus de leur Ame, la force à renoncer à sa tranquilité, pour partager les souffrauces des malheureux.



LXI. DISCOURS.

QUand j'étois dans la fleur de mon âge je me divertissois extraordinairement à la Foire de la Haye, dont j'attendois le retour avec impatience. Je me plaisois sur tout à y voir les Personnes de Distinction. des deux séxes, assemblées à une certaine heure du matin, pour donner & pour recevoir des Présens. Si on ne donnoit pas toûjours des choses estimables par leur valeur, du moins troquoit-on de ces jolies bagatel-

les dont on peut tirer quelque usage: & les Dames étant masquées ne se faisoient pas une affaire de provoquer les Cavaliers à cet agréable commerce. Cette coûtume fait bien sentir que la Galanterie est de toutes les Nations; & les François qui se piquent de surpasser les autres Peuples par rapport aux maniéres galantes, devroient être jaloux de n'être pas les Auteurs d'une si agréable coûtume.

J'ai voulu, cette année, m'en rafraichir la mémoire; mais les choses m'ont paru bien différentes de ce qu'elles étoient autrefois.

Je veux bien me rendre justice, & croire que le changement que l'âge a fait dans mes sentimens, contribuë à celui que je trouve dans ce Commerce.

Il est sûr que tout ce que nous avons vû étant jeunes, se présente à notre imagination d'une maniére plus agréable que ce que nous voyons de plus brillant dans la Vieillesse. Le souvenir de nos plaisirs passez, raméne avec lui l'idée de la jeunesse où l'on goûtoit ces plaisirs avec vivacité, & c'est ce dernier souvenir qui prête à l'autre la plus grande partie de ses agrémens.

Je m'imagine pourtant que le changement que j'ai crû découvrir dans cette joïie maniére de troquer n'est pas tout à fait imaginaire.

Peu de gens de Distinction s'en sont mêlez, & je n'ai guéres vû donner que dans le dessein de jetter ce qu'on recevroit & de faire

faire jetter ce que l'on alloit donner. N'eſt-ce pas une riſible ſottiſe de remplir ſes poches de babioles dont à peine un enfant voudroit ſe charger, & de venir ſe hâler deux heures pour prodiguer ces fadaiſes à toutes ſortes de perſonnes. Quel bonheur pour certaines gens d'avoir l'imagination déréglée; ils ne ſe divertiroient jamais s'ils n'avoient ce défaut de plus.

D'un côté de la Foire, on voit des gens ridiculement déguiſez ne s'en pas tenir à donner des bagatelles aux Dames; ils veulent encore leur rendre le maſque utile, en leur donnant des ſottiſes, qui naturellement doivent répandre la honte & la confuſion ſur leur viſage.

Il eſt vrai que le maſque rend ſervice à quelques autres, dérobant à nos yeux leur incapacité de rougir, & qu'il n'y a qu'une ſimple ſottiſe à inſulter celles-là; au lieu qu'il y a de l'inſolence à ne pas ménager la pudeur de celles qui en ont. Si ceux que je cenſure ici ſont gens de famille, qu'ils répondent mal à leur naiſſance! Et s'ils ſont des faquins, qu'ils ſavent bien leur métier!

D'un autre côté on voit une troupe de Comédiennes, étaler au grand jour des habits & du fard, qui naturellement ne devroient être éclairez que de la chandelle. Elles ſont ſuivies d'un détachement de la Synagogue, dont les juſt'au-corps magnifiquement brodez ſont paroli aux habits de théatre de leurs Maîtreſſes.

Ici des femmes dont l'infamie eſt encore

plus dégoûtante, viennent se mêler effrontément aux honnêtes gens. Elles ont beau se déguiser, leurs airs canailleux ne leur permettent pas d'en imposer un seul moment.

En vain vous prétendez, grossiérement rusées,
Par l'éclat emprunté d'un habit imposteur,
Relever vos graces usées;
Et sous le masque encore excroquer quelque cœur.
Si vous vous déguisiez en personnes d'honneur,
Que vous seriez bien déguisées.

Ne pourroit-on pas facilement tirer quelques réfléxions morales de ce troc de babioles? & n'est-ce pas une fidéle image de la conduite de presque tous les hommes? A quoi s'occupe-t-on pendant cinquante ou soixante ans que l'on vit? à faire un échange de colufichets.

Que font ces Galans imposteurs,
Qui tous les jours changeant de Belles,
Leur vont debiter des nouvelles,
Et les accabler de douceurs?
En échange on leur rend de petites faveurs,
Petits coups d'œil, petits soûris trompeurs.
N'est-ce pas faire un troc de bagatelles?
Que font ces deux complimenteurs.
Qui paroissent être en extase?

La

La langue à peine a-t-elle affez d'emphafe
Pour exprimer leur zéle, & leurs ardeurs;
Un murmure confus leur tient lieu de paroles,
Ils donnent encens pour encens,
Pour vains difcours phrafes vuides de fens,
N'eft-ce pas faire un toc de babioles?
Que fait ce Courtifan flateur
Dans fa folie ambitieufe
D'un Prince vicieux infame adulateur?
Pour fa baffeffe ingénieufe
On lui donne un efpoir trompeur;
Sa lâcheté fe paye en promeffes frivoles
Ne fait-il pas un troc de babioles?
Que fait ce livide Ufurier
Qui fans ceffe donne en échange
Du papier pour de l'or, de l'or pour du papier;
Et dans fon coffre fort toûjours des facs arrange,
Que pour fon propre ufage il n'ofe manier?
S'il ne fe fert jamais de fes chéres piftoles
Qu'eft-ce que fon Commerce ? un troc de babioles.
Que fait un malheureux Auteur?
Par fes productions nouvelles,
Plus brillantes qu'effentielles
S'il s'aquiert à fouhait un inutile honneur,
Ne fait-il pas un troc de bagatelles?
Dans ce troc ridicule ainfi l'âge s'écoule,

Jusqu'a ce que la mort nous tire de la foule ;
Alors dissipant son erreur,
Notre esprit s'aperçoit que dupé par le cœur
Il a troqué du tems l'utilité réelle ;
Pour de la bagatelle.

J'étois occupé, dans une ruë écartée de la Foire, à faire de pareilles réfléxions, quand j'aperçus dans une boutique un jeune homme de mes Amis qui s'amusoit à écrire quelque chose. J'aprochai, ne doutant point qu'à la faveur du Commerce il ne voulût glisser quelque billet-doux. Voici dequoi rire, me dit-il, dès qu'il m'aperçût, je fais un Commerce de Madrigaux avec un inconnuë, & voici déja le quatriéme *Impromptu* que je lui prépare.

Je le priai de me montrer les billets de la Belle, & ses reponses qu'il avoit écrites dans ses tablettes. Le premier Madrigal, qu'il avoit reçû, n'est pas de la façon de cette Dame, elle l'avoit seulement apliqué au sujet : le voici ;

Quand je vous donne Vers ou Prose,
Galand Thyrsis, je le sai bien,
Je ne vous donne pas grand chose,
Mais je ne vous demande rien.

La réponse étoit telle.

Belle Iris vous me faites rire ;

Si

Si vous ne me demandez rien,
Cette affaire vaut-elle bien,
Que l'on s'amuse à me l'écrire.

Voila qui n'est guéres galant, Monsieur Thyrsis, lui dis-je, n'avez-vous pas honte de répondre d'une maniére si brusque à cette obligeante inconnuë? il y a de l'aparence que son air & ses maniéres ne vous ont pas prévenu en sa faveur. Au contraire me répondit-il, elle est toute des mieux faites, & la beauté de ce que le masque ne cache pas, m'a ébloui; mais vous êtes du vieux tems, & vous ne savez pas qu'il n'y a rien de tel que les manières brusques pour réüssir auprès des femmes. Voyez son second billet.

Vous n'avez pas l'esprit qu'on diroit bien
Non, non, Thyrsis votre air nous en impose;
Qui dit qu'il ne demande rien
Veut bien recevoir quelque chose.

REPONSE.

J'en conviens, j'avois tort de ne vous pas entendre:
Mais vous pouviez aussi vous faire mieux comprendre;
En donnant le premier on fait apercevoir
Qu'on souhaite de recevoir.

3me. *MADRIGAL.*

Un Fichu, des Rubans, ou quelque Tabatiére,
Croyez-vous, beau Thyrſis, que ce ſoit mon affaire?
C'eſt bien un plus noble deſſein
Qui m'a mis la plume à la main,
Je veux de vous ce qu'une fille fiére
Ne ſauroit ſe réſoudre à donner la premiére,
Et que pluſieurs Amans me demandent en vain.

REPONSE.

Vous voulez donc mon cœur, la Belle,
Le prenez-vous pour une bagatelle
Qu'on donne ſans y regarder?
Démaſquez-vous du moins pour me le demander.
Quand on en fait maîtreſſe une Beauté connuë
Dont l'eſprit & le cœur ont paſſé la revûë,
C'eſt encore bien haſarder.

4me. *MADRIGAL.*

A me donner ſon cœur qui trop long-tems balance,
Sans ſaiſir le moment de ma facile humeur,
Veut bien livrer ſon ame à la douleur
D'une tardive repentance.
Souvenez-vous, Thyrſis, qu'un excès de prudence
N'eſt pas la route du bonheur.

J'avois bien de la peine à m'imaginer, qu'effectivement ce jeune homme eut fait un pareil commerce de Madrigaux, & je prenois tout cela pour une gasconnade concerté. Le Lecteur sera sans doute de mon sentiment. Le moyen de se persuader qu'en pleine Foire, au milieu de tout ce fracas, on puisse faire *sur le champ*, tant de Madrigaux, quelque peu qu'ils puissent valoir.

Je le dis naturellement à mon jeune Ami, qui me soûtint fort & ferme qu'il n'y avoit pas la moindre fiction dans cette Avanture. Les protestations qu'il me fit là-dessus, lui firent perdre le tems de répondre au dernier Billet de la Dame. Il n'a pas un génie fort propre à faire des impromptus; & dans le tems qu'il alloit donner encore la torture à son esprit, pour ne pas démentir la bonne opinion que son inconnue paroissoit avoir de lui, on le tire par la manche: il se tourne; c'étoit la personne en question. Elle vit bien que sa réponse n'étoit pas encore prête, & lui fit signe de la suivre.

Je fis tous mes efforts pour ne les point perdre de vûë, & après avoir traversé quelques ruës, en les suivant, je m'aperçûs que la Dame se découvrois. Jamais surprise ne fût pareille à celle de notre jeune homme. Il vit, non pas un visage desagréable, au contraire, un visage tout à fait mignon; mais il vit sa propre sœur, qui avoit emprunté les habits & la main d'une Amie qui l'accompagnoit, pour voir si son Frére étoit homme à donner dans la bonne fortune. Je

suis faché pour le Lecteur, que cette Avanture, dont le commencement promettoit une fin plus romanesque, n'ait pas répondu à son attente, & qu'une sœur se soit fourrée dans l'endroit où l'on vouloit une Maitresse; Mais ce n'est pas ma faute, ni celle du Cavalier non plus.

LXII. DISCOURS.

Lysippe est un homme dont tout le monde admire les sentimens desintéressez: Il a une générosité rare & brillante, par la quelle il prévient les priéres de ses Amis & leur épargne la honte de demander. Ses bien-faits obligent encore moins que la maniére dont il les dispense. Souvent même il hasarde son bien pour rendre service à des inconnus. Il n'y a au monde que ses Créanciers qui se plaignent de lui; Il ne paye pas ses dettes.

Il n'est pas difficile de trouver la raison de sa conduite. Il y a de la grandeur à être généreux, & il n'y a simplement que de la justice à satisfaire ses créanciers. La générosité n'est pas d'une ame commune, c'est une vertu héroïque ignorée du vulgaire; au lieu que la justice est une vertu bourgeoise dont le moindre roturier est censé être capable.

On fait simplement son devoir en payant ses dettes, c'est une Action qui n'est suivie d'au-

d'aucune gloire. Si Lyſippe ſatisfait ſes créanciers, qui prendra la peine de dire dans le monde: Lyſippe a ſatisfait ſes créanciers. La générofité eſt une vertu de tout un autre ordre, elle s'eléve au deſſus du devoir, & ſon élévation l'expoſe à la vûë & à l'admiration de tous ceux qui ont du goût pour les grands ſentimens.

Voila comme raiſonnent la plûpart des hommes ſur la juſtice, & ſur la générofité. On mépriſe la premiére, qui eſt une vertu eſſentielle à la Société; & l'on a une haute eſtime pour l'autre, qui bien ſouvent n'eſt que l'impétuoſité d'une ame, guidée plûtôt par la vanité, que par la raiſon.

A peine connoît-on la juſtice; on s'imagine d'ordinaire qu'elle ne conſiſte, que dans les devoirs auxquelles les Loix civiles nous peuvent obliger. Il eſt vrai que le terme de juſtice ſe prend quelquefois dans ce ſens, & qu'alors on la diſtingue de l'équité. Mais il y a une Juſtice beaucoup plus étenduë, & je croi pouvoir démontrer qu'elle embraſſe toutes les autres Vertus.

Qu'eſt-ce que la Juſtice? C'eſt une vertu éclairée qui nous porte à nous aquiter envers chacun de ce que nous lui devons: Etre Juſte dans cette ſignification étenduë, c'eſt pratiquer tous les devoirs que la raiſon nous preſcrit, à l'égard de tous les êtres avec qui nous ſommes liez par quelque droit.

Ces Etres ſont Dieu, nous-mêmes, & les autres hommes, & l'on eſt parfaitement juſte, quand, à ces trois égards, on ſatisfait

fait à une raison instruite de ses devoirs. La Justice n'est donc pas seulement une vertu générale ; c'est en quelque sorte l'unique Vertu ; Les autres en découlent & en reçoivent le sceau de la vertu véritable.

Les qualitez qu'on apelle Candeur, Constance, Charité, Générosité, ne sont pas des Vertus par elles-mêmes, & quand elles sont dignes de ce titre, elles en sont redevables à la Justice qui les guide.

Sans elle la Candeur peut-être une franchise indiscrette & brutale; la Constance une ridicule obstination; la charité un zêle imprudent, & la générosité une profusion déraisonnable.

Une action desintéressée, si elle n'est point conduite par la Justice, est indifférente, & souvent même vicieuse. Régaler quelquefois des Amis, donner un divertissement, faire quelque présent; voilà des actions purement indifférentes, quand elles ne préjudicient point à un meilleur usage qu'on peut faire de son superflu; elles deviennent vicieuses, quand elles épuisent un bien qu'on pourroit employer à des usages réellement vertueux.

La véritable générosité est un devoir aussi indispensable que ceux qui nous sont imposez par les Loix civiles; c'est une justice à laquelle nous oblige la Raison, Loi souveraine de l'être raisonnable. Quoi! aller au devant des besoins de notre prochain! lui épargner la honte de mendier notre assistance, est-ce un devoir où la Justice nous obli-

oblige? Sans doute, c'eſt un droit que l'humanité éxige de nous, & nous ne ſaurions nous en diſpenſer ſans choquer cette régle générale, *qu'il faut faire aux autres ce que nous ſouhaitons qu'ils nous faſſent.*

Mais, dira-t-on, les Vertus n'ont-elles pas quelque étenduë? Une action qui va jusqu'à un certain degré de bonté, ne peut-elle pas être apellée un acte de Juſtice? Et un autre action qui va à un degré de bonté plus eminent, ne mérite-t-elle pas d'être nommé un acte de générofité? Cette difficulté eſt délicate; mais j'oſe avancer que dans la Vertu il y a un point de bonté parfaite, au de là duquel elle ne ſauroit aller raiſonnablement. Si notre raiſon nous découvre ce point de *bonté*, il me ſemble qu'elle nous oblige indiſpenſablement d'aller juſques-là, & de nous y arrêter.

Un Ami a préciſément beſoin d'une certaine ſomme, pour ſe tirer de quelqu'embaras. Je fais bien de lui donner cette ſomme; mais ne ferois-je pas mieux encore de lui donner une ſomme plus forte?

Je répons qu'il y a des cas où l'on feroit mal: En outrant de cette maniére la générofité, je cours riſque de me mettre hors d'état de rendre un ſervice pareil à un autre, qui pourroit avoir beſoin de mon ſecours.

Il eſt vrai qu'en bien des occaſions notre Raiſon n'a pas aſſez de lumiéres, pour découvrir dans la vertu ce point fixe de perfection. Mais alors on ſatisfait à la Juſtice, en ſuivant le dictamen de ſa conſcience,

après

après avoir fait tous ses efforts pour l'éclairer.

On répond souvent à ceux qui nous témoignent de la reconnoissance, *qu'on n'a fait que son devoir*, & l'on prétend par là donner une marque de modestie.

Mais à mon avis l'on se trompe grossiérement, en croyant qu'on puisse aller plus loin que le devoir & augmenter par là la bonté d'une action. Tout ce que la Raison ordonne est un devoir, tout ce qu'elle n'ordonne pas n'est point un devoir. Ce qui n'atteint pas à un point de perfection qui nous est connu, n'est pas encore juste: ce qui va au delà de ce point, cesse d'être juste; & par conséquent, on ne sauroit concevoir une action réellement bonne qui ne soit point renfermée dans notre devoir.

L'idée que je viens de donner de la véritable Justice léve une difficulté qui paroît embarassante. On opose à la certitude de la Morale, que dans certaines occasions on trouve un conflict de deux Vertus différentes, dont l'une défend évidemment ce que l'autre ordonne: Mais après avoir prouvé que la Justice embrasse toutes les autres Vertus, & que rien n'est réellement vertueux sans la Justice, il est clair qu'on pareil conflict de Vertus est impossible.

Quoique le sens-commun suffise d'ordinaire pour sentir ce qui est juste, je conviens qu'il y a des cas où la Justice paroît être oposée à elle-même, & où il paroît pres-

presqu'impossible de démêler l'équité d'avec l'injuste. Mais ce défaut d'évidence prouve que notre raison est foible, & non pas que la Morale est incertaine. Il est vrai encore que la Justice ordonne quelquefois ce qui paroît défendu par la Charité. Mais alors la Charité s'éloignant de la Justice, perd le caractére essentiel de la Vertu, & très certainement elle cesse d'être compris sous le devoir. Prenons un éxemple : On sait que Brutus le libérateur de sa Patrie, fit couper la tête à ses fils convaincus d'avoir voulu remette Tarquin sur le Trône. Je supose que le principe de sa rigueur n'a pas été une férocité brutale, ni une vaine ostentation de Vertu, mais un sincere amour pour la Justice: n'y a-t-il pas un véritable *conflict de Vertus* dans cette action? Et en obéïssant à la Justice, n'a t'il pas choqué l'amour qu'un Pére doit à ses Enfans? En aucune maniére: la tendresse paternelle doit tribut à la Justice comme les autres Vertus. Elle est restreinte par le bien de la Société générale; Mais la Justice va toûjours directement à ce bien, qui est le centre de tous les devoirs des hommes les uns envers les autres, & par conséquent elle ne souffre point de pareille restriction,

L'amour qu'un Pére doit à ses Enfans n'est une vertu, que parce qu'elle porte ce Pére à les conserver, à veiller à leur éducation, & les rendre Membres utiles de la Societé. Si au contraire cet amour portoit un Pére à rendre ses Enfans pernicieux à la Société par de mauvais préceptes, ou par une lache in-

indulgence, cet Amour deviendroit sans doute un vice. Il en est de la tendresse paternelle comme de toutes les passions, qui deviennent bonnes ou mauvaises selon qu'elles s'attachent à la raison, ou qu'elles s'en éloignent.

Or il est certain que le bien de la Société générale, & particuliérement celui de Rome ne souffroit pas que Brutus laissât impunis de mauvais Citoyens, qui vouloient livrer leur Patrie à la cruauté d'un Roi tyrannique. Le devoir ordinaire qui oblige un Pére à protéger ses Enfans, cessoit en cette occasion d'être un devoir, puisqu'il étoit opposé à la Justice. Ainsi Brutus, en qualité de Juge naturel de ses Fils, aussi-bien qu'en qualité de Consul, devoit rendre leur mort utile au genre-humain, puisque leur vie ne pouvoit être que nuisible à la Société. Il n'y avoit donc dans son action aucun *conflict de Vertus*, & la Justice n'y étoit point combattuë par une charité raisonnable & vertueuse. Un Juge, en condamnant un criminel, ne péche pas davantage contre l'amour du prochain, que Brutus par sa rigueur ne choqua la tendresse paternelle.

Il y avoit quelque chose de bien rude pourtant dans cet acte de Justice; Un Pére peut-il se résoudre à immoler son propre sang au bien de la Patrie? Mais plus un devoir est rude, & plus il est beau de s'en aquiter. Le véritable héroïsme consiste à forcer toutes les difficultez dont la vertu est hérissée, & à resister aux sophismes les plus sédui-

duisans du cœur, pour n'écouter que la Raison & la Justice.

LXIII. DISCOURS.

IL feroit à souhaiter que la Mode n'éxerçât son empire que sur l'extérieur des hommes. Il faut bien que la foiblesse humaine paroisse en quelque chose; quel bonheur si elle se ramassoit toute dans la maniére de s'ajuster, qui dans le fond ne préjudicie point au Raisonnement, ni aux sentimens du cœur: Mais la Jurisdiction de la Mode est bien plus étenduë, & l'esprit & le cœur même ne sauroient se sauver de sa tyrannie.

S'il en faut croire la Bruyére, c'est la Mode qui rend le Courtisan dévot: cette Mode passe: le voila qui quitte ce caractére étranger, pour reprendre celui de Libertin, qui lui est plus naturel.

Il n'est pas difficile de comprendre cette affreuse bisarrerie dans les gens de Cour. Le Prince est leur unique Divinité, & toute leur Religion consiste à se conformer à sa volonté; mais comme on n'a pas toûjours le même Prince, & que ce Prince n'a pas toûjours les mêmes sentimens, la Religion est aussi étrangére aux Courtisans que l'habit; il leur est facile de faire prendre toutes sortes de formes à l'une & à l'autre. Leur con-

conduite me surprend moins que celle des Philosophes & des Théologiens, qui ne rendent que trop souvent leurs sentiments, & leurs Systhemes tributaires de la mode.

Aristote a été long-tems en vogue; c'étoit un crime de révoquer ses décisions en doute: La Raison même étoit descenduë en terre sous le nom d'Aristote, pour dévoiler les mistéres de la Nature, & pour débrouiller les difficultez de la Morale & de la Politique.

Descartes a chassé cet illustre Grec du Trône de la Philosophie, pour l'occuper lui-même. Sa méthode de raisonner, inconnuë jusqu'alors, plût à tout le monde; & avec sa méthode on adopta bien-tôt ses sentimens. Les plus habiles gens se mirent de son Parti & les autres les suivirent, comme si se mettre de son Parti & être habile n'étoit qu'une même chose. On n'osa plus défendre Aristote, pour peu qu'on eut soin de sa réputation. C'auroit été la même chose, comme si à présent on s'obstinoit à porter de grands chapeaux & de grandes perruques.

Descartes pourroit bien tomber à son tour, & l'on commence à être ridicule avec quelques-uns de ses sentimens, qui furent autrefois les plus suivis. Les Philosophes Anglois se mettent sur les rangs; & quoique la mode de les suivre ne soit pas encore entiérement établie, il y a de l'aparence, que la nouveauté de leurs raisonnemens, jointe à leur véritable mérite, leur donnera de l'accès

dans

dans l'esprit de tous ceux qui veulent se tirer du commun.

N'est-ce pas à la *Mode* qu'on est redevable du grand empire du Coccéïanisme dans ces Provinces. Il commence à s'affoiblir un peu; mais il y a quelque tems, qu'il étoit impossible de passer pour habile, sans être Cocceïen. Quelque force qu'un Prédicateur eut dans ses raisonnemens, quelque pure que fut sa Morale, le Peuple le méprisoit s'il ne s'embarassoit pas dans les Types: il auroit mieux valu monter en chaire avec un plumet, & un habit galonné, que d'y prêcher la Morale détachée des Dogmes. Quelques-uns outroient cette Mode, comme on outre les autres, & ceux-là n'étoient pas les moins aplaudis.

Que le Lecteur ne se méprenne pas ici, s'il lui plaît. Je ne blame pas les sentimens qui de tems en tems ont la vogue; je censure ceux qui les suiveut comme des Modes, & non pas comme des véritez clairement conçûës.

Le Bel-esprit sur tout est entiérement assujetti à la Mode: il y a toûjours certaines espéces d'ouvrages que tout le monde se pique de faire, & c'est la une source féconde de mauvaise productions dans tous les genres d'écrire.

On n'éxamine pas son génie pour se déterminer à un certain genre d'écrire; on éxamine simplement le goût de la Cour. On y admire les Odes; j'ai l'esprit propre aux Epigrammes & aux Madrigaux, il faut pourtant que je fasse des Odes. L'admiration qu'on

qu'on a pour La Motte, devroit m'empêcher de l'imiter avec un genie médiocre, & cependant elle me porte à marcher ſur ſes traces, *en dépit de Minerve.*

Le régne des Sonnets a duré conſidérablement.

„ On dit qu'un jour Phébus par un deſſein bisarre,
„ Voulant pouſſer à bout tous les Rimeurs François,
„ Inventa du Sonnet les rigoureuſes Loix;
„ Voulût qu'en deux Quatrains, de meſure pareille,
„ La rime avec deux ſons frapât huit fois l'oreille,
„ Et qu'enſuite ſix Vers, artiſtement rangez,
„ Fuſſent en deux tercets par le ſens partagez,
„ Sur tout de ce Poëme il bannit la licence;
„ Lui-même en meſura le nombre & la cadence
„ Défendit qu'un vers foible y' pût jamais entrer,
„ Ni qu'un mot déja mis oſât s'y remontrer.

Quelque difficiles que ſoient ces ſortes de Piéces, tout le monde a voulu en compoſer. Ceux qui aiment à donner la torture à leur eſprit, ne s'y occupoient pas de plus grand cœur, que ceux dont le génie n'aime pas à ramper ſous des regles embaraſſantes.

Il

Il n'y avoit alors point de ſalut pour un Poëte, hors les Sonnets. On s'intéreſſoit avec chaleur dans ces ſortes d'Ouvrages; Et le Sonnet de Voiture ſur Uranie, & celui de Benſerade ſur Job, partagérent toute la Cour. Les Uraniſtes & les Jobbelins ne faiſoient pas moins de fracas dans le Bel-Eſprit, que les Frondeurs & les Royaliſtes en faiſoient dans l'Etat.

La mode des letttres Galantes n'a pas eu moins de cours pendant un certain tems. Il faut un génie particulier pour y réüſſir; Ce genre d'écrire demande un tour aiſé, une Galanterie neuve, qui s'éloigne du compliment trivial, un ordre caché par une délicateſſe de l'Art, des expreſſions familiéres ſans baſſeſſe, & de l'eſprit ſans affectation. En un mot, pour bien faire une lettre Galante, on a moins beſoin d'un grand fond d'eſprit, que d'une Politeſſe aiſée, qu'on n'aquiert que dans le commerce du grand Monde. Les Pédans cependant ſe mêlèrent de compoſer ces ſortes d'Ouvrages, comme les eſprits déliez de la Cour. Et ces Poëtes de profeſſion, qui n'avoient jamais eu commerce qu'avec les Muſes, s'élevant au deſſus du ſtile de Balſac, faiſoient gémir le Bon-ſens dans leurs Epîtres empoulées, ſous un amas monſtrueux de figures de Rhétorique. Les Sujets ſur leſques roulent les lettres ordinaires n'étoient pas aſſez riches pour ces ſortes de génies: Ils avoient, dans le païs de la fiction, des correſpondances, qui donnoient matiére à des réponſes brillantes, où tout ſentoit

plus le Roman, que les *Cleopatres*. & les *Clelies* mêmes.

Prendrai-je la peine de dire quelque chose de la Mode des Romans; On en a fait pleins de délicateſſe & d'eſprit, mais je n'en ai point vû où il y eut aſſez de vrai-ſemblance pour attacher un homme de bon goût. Je ne parle pas de ce tiſſu d'Avantures incroyables, & ſouvent mal liées que l'on y voit d'ordinaire, l'eſprit naturellement charmé du nouveau, s'occupe ſi fort quelques fois à ce que les événemens ont de merveilleux, qu'à peine a-t-il le loiſir de ſonger à ce qu'ils ont de peu-vraiſemblable. Mais on ne ſauroit que ſe révolter contre les caractéres des Héros qui paroiſſent dans les Romans, ſi différens de ce qu'ils ſont dans l'Hiſtoire.

Les Femmes ſur tout qui ſe ſont piquées de briller ſur les Avantures des Conquérans anciens, ne leur ont pas ſeulement donné toute la politeſſe Françoiſe la plus rafinée, elles ont fait encore des imbécilles qui font pitié, de ceux qui étoient les objets de notre admiration. Chez elles Caton & Socrate ſont des Damoiſeaux; les Scythes, & les Maſſagetes font des Madrigaux & des Billets-doux les plus jolis du monde; pour réſoudre un Problême galant & pour connoître la Carte de tendre, Hannibal & Hamilcar ne connoiſſent point leur pareil; & graces à Mlle. Scudery les Provinciaux ſe moulent ſur les complimens de Cyrus, comme ſur des modèles achevez: témoin Boileau.

„ Deux

„ Deux nobles Campagnards, grands Liſeurs de Romans,
„ Me diſoient tout Cy rus dans leurs longs complimens.

Les Nouvelles & les Hiſtoriettes on ſuccédé aux Romans ; l'impatience Françoiſe s'accommodoit fort de ces petits Ouvrages, & elle s'en accommoderoit encore, ſi l'imagination des Auteurs épuiſée ne répétoit pas toûjours les mêmes intrigues, & ſi ce n'étoit pas une même choſe de lire cent Hiſtoriettes, ou d'en lire une ſeule.

Les Ballades & les Rondeaux de Sarraſin, & de Voiture, déterminérent tout le monde, pendant un tems, à faire des Rondeaux & des Ballades : il ſembloit que le Gaulois étoit un azile ſûr pour les ſottiſes, & que le nom de Marot donnoit un *Sauf-conduit* à toutes les impertinences qu'on habilloit de ſon ſtile.

On a vû un autre tems où, graces à la Mode, on ſe faiſoit gloire de mettre les diſcours des Harangéres dans la bouche des Héros Grecs & Romains. Le génie de Scarron triompha dans ce genre d'écrire, & ſon tour d'eſprit particulier ſavoit rendre le langage des Hales agréable aux goûts les plus délicats. On voyoit toûjours l'eſprit de Scarron au travers de ſes expreſſions burleſques, & ſon ſtile groſſier exprimoit ſouvent des choſes finement penſées. Il n'en eſt pas ainſi de ſes Imitateurs, non contens de parler comme la Populace, ils penſoient en-

core comme elle; on ne ſauroit les lire ſans dégoût.

Les Bours-rimez n'ont pas fait moins de dégât dans la Poëſie, que le burleſque: on crut d'abord difficile de donner un ſens à des Vers gênez par la biſarrerie de ces rimes, & par cette raiſon-là même, tout le monde voulut l'entreprendre. Les moindres Grimauts s'en mêlérent, & s'en tiroient mieux bien ſouvent que les bons Eſprits; les rimes où ils étoient aſſujettis leur fourniſſoient des penſées auxquelles ils n'auroient jamais ſongé, ſi leur imagination avoit été dans une liberté entiére. Bien-tôt la France fut inondée de Bouts-rimez. On n'entroit plus impunément dans les ruelles; il falloit abſolument y reciter ou entendre ces extravagantes piéces; Et Sarrazin a été obligé de les attaquer en forme pour en délivrer les honnêtes gens. Après leur défaite ils ſe ſont retirez avec les Enigmes dans le Mercure, où ils attendent l'occaſion de faire de nouvelles courſes ſur le ſens-commun.

Qui peut ignorer à quel point les Portraits en Vers & en Proſe ont été en vogue à la Cour? On traça d'abord quelques images flateuſes du Roi & de quelques Princeſſes du Sang. Les Ducheſſes & les Marquiſes ſuivirent bien-tôt, & entraînérent toute la Cour de France. Peu content d'être peint par quelqu'autre, chacun ſe piqua de faire ſon propre portrait, & ne voulut d'autre Peintre que ſon Amour-propre: On étoit un peu modeſte ſur l'extérieur, mais on s'en dédommageoit ſur l'eſprit & ſur les ſentimens:

mens : on ne laissoit pas d'avoir quelques petits défauts, on étoit trop vif, un peu fier, un peu malicieux ; quelquefois on alloit même jusqu'à convenir d'un peu d'indévotion, mais au reste on étoit bon Ami, généreux, sincére, discret, & personne ne desesperoit que son cœur meuri par l'âge ne le portât entiérement à la vertu.

L'esprit aux Modes tributaire
Doit nécessairement, pour plaire,
Laisser régner, en divers tems,
Lettre, Sonnet, Rondeau, Balade, Satyre, Ode.
A son tour tout est à la mode,
Excepté l'aimable Bon-sens.

LXIV. DISCOURS.

Les Peuples Chrétiens de l'Europe sont très-persuadez qu'ils sont les plus civilisez des hommes, & que pour la Grandeur des sentimens, la force de l'esprit & l'agrément des maniéres, les autres habitans du monde leur sont très-inférieurs.

On pourroit dire que cette opinion est plûtôt fondée sur notre amour-propre que sur la Raison ; & d'abord cette objection auroit quelque aparence ; mais je me fais fort de faire voir, par plusieurs exemples, que

rien n'eſt plus frivole que cette objection

I. Une Loi biſarre défend aux Turcs l'uſage du vin; & comme ils ſentent que la nature humaine a beſoin de ſecours pour s'égayer, ils ſe ſont accoûtumez à prendre de l'opium. Cette drogue, pendant quelques heures, répand la joye dans leur cœur, & les rend actifs & propres à vaquer à leurs affaires: Mais quelque tems après elle les jette dans une langueur ſuivie d'un profond ſommeil. L'uſage continuel qu'ils font de l'opium les affoiblit peu à peu; en épuiſant leurs eſprits, il hâte leur vieilleſſe & les fait mourir comme par une eſpece d'extinction. Quelle coûtume barbare! & combien les Chrétiens ne ſont-ils pas plus dignes de la Raiſon, qui n'eſt donnée aux hommes que pour diriger leur conduite!

Le Vin eſt un préſent de la Nature; ils n'ont pas l'extravagance de le rejetter; Ils en prennent avec plaiſir, & montrent le cas qu'ils en font, en ſe faiſant un honneur d'en boire une quantité prodigieuſe. Il eſt vray qu'il leur ôte avec la Raiſon, la capacité d'agir, mais auſſi ne s'en ſert-on pas dans cette vûë. On ne cherche que le plaiſir dans cette liqueur agréable, & conſtamment la Raiſon eſt un meuble fort inutile à qui ſe propoſe uniquement de ſe divertir. Il faut avouër encore que l'uſage exceſſif de cette boiſſon cauſe des maladies, dont les douleurs ſont aiguës & inſuportables; Mais on a la conſtance de mépriſer les malheurs futurs, pour ne pas être arrêté dans les plai-

firs préſens. Ces malheurs ſont-ils arrivez, on les ſouffre d'un courage héroïque ; & quand les douleurs ſont rallenties, on les provoque de nouveau par les mêmes moyens qui les ont déja cauſées par le paſſé. On prend le tems comme il vient, & l'on ſe réſoud noblement à partager ſes jours, entre la ſouffrance & la volupté qui en eſt l'origine. D'ailleurs on eſt conſolé de ce qu'on ſouffre, par l'eſtime & l'appui qu'on s'aquiert parmi les honnêtes gens, en triomphant dans les Combats Bachiques, où les plus grands faquins ſe meſurent ſouvent avec les perſonnes les plus qualifiées. Le vin hâte la mort comme l'opium, on n'en ſauroit douter; mais quel bonheur de mourir en Bûveur Héroïque, & de ſurvivre à ſoi-même par une réputation auſſi brillante que celle des plus fameux Conquérans!

II. J'ai lû dans le Journal de l'Abbé Choiſi; la biſarre maniére dont les Siamois ſe conduiſent dans les guerres qn'ils ont avec leurs Voiſins. Ces pitoyables Guerriers, ne ſe ſervent que d'Arcs & de Fléches, & encore les employent-ils moins à nuire, qu'à faire peur; Ils tirent d'ordinaire contre terre, & évitent, autant qu'il eſt poſſible, de répandre du ſang.

C'eſt un vrai jeu d'enfant que cette maniére de faire la Guerre, & il vaudroit preſqu'autant vivre en Paix que de ſe battre de la ſorte. Ne voila-t-il pas de ſottes gens, en comparaiſon de nous autres Chrétiens? Nous ſommes de vrais hommes, & nos cœurs ne ſont pas ſuſceptibles de la foibleſ-

ſe de vouloir épargner notre prochain: La moindre offenſe, & même un ſimple deſir de régner étouffe dans l'ame de nos Princes, une pitié efféminée, qui pourroit les arrêter dans la route de la gloire. Ils ravagent des Provinces entiéres & font une infinité de miſérables, ſans exciter en nous que des ſentimens de reſpect & d'admiration pour l'Héroïſme qui cauſe tous ces glorieux malheurs. Que peut-on imaginer de plus riant qu'une campagne couverte de trente mille cadavres immolez à la gloire d'un Conquerant?

Notre eſprit ſeconde admirablement bien notre valeur, & nous avons donné la perfection à l'art de faire périr les hommes. Il faut une longue étude pour en connoître bien les régles, une grande expérience pour les ſavoir mettre en uſage; & ceux qui uniſſent comme il faut la théorie à la pratique, nous paroiſſent les plus eſtimables d'entre les mortels. Nous conſerverons à jamais une vénération reconnoiſſante pour ces génies ſupérieurs, qui ont inventé les armes à feu, & ſur tout le Canon, qui en moins de rien éclaircit les rangs & fait rompre des Bataillons entiers.

III. Il y a des Peuples barbares ennemis du travail & de la peine, qui bien loin de s'adonner aux Arts & aux Sciences, n'ont pas ſeulement le ſoin de cultiver leurs terres. Ils prétendent que la Viande & le lait de leur bétail ſuffit pour leur nourriture; & fondez ſur leur pareſſe, ils diſent qu'ils ſont

les

les maîtres de la Terre, & que nous n'en sommes que les esclaves.

Quelle grossiéreté de manger, de boire, & de se vêtir, pour la nécessité seulement; & de s'imaginer qu'on est assez riche, quand on a tout ce qu'il faut pour vivre. Rien n'est plus visible que la supériorité que nous avons sur ces Barbares, qui ne vivent que pour vivre, & qui s'accommodent de la Nature toute unie sans aucun secours de l'Art. Pour nous, ennemis d'une lâche paresse & d'une inaction indigne de l'excellence de notre nature, nous avons l'industrie de nous rendre mille choses nécessaires, dont les gens grossiers peuvent facilement se passer.

Graces à la délicatesse de notre esprit, le premier but que nous nous proposons en nous habillant c'est le luxe, & nous nous soucions fort peu de conformer nos vêtemens à la pudeur & à la commodité: Il suffit qu'ils relévent les graces de nos corps & qu'ils en cachent les défauts, que ces prétendus maîtres de la Terre étalent sans honte aux yeux de tout le monde. Nous triomphons sur tout pour la délicatesse de la Table, nous avons fait un Art de manger, qui, aussi-bien que celui de combattre, a ses axiomes, ses préceptes, ses Docteurs, & ses hommes illustres. Nous savons assujettir notre goût à nos lumiéres acquises, & peu à peu nous aprenons à manger doctement & spirituellement. Un Barbare, esclave de la Nature, seroit bien honteux de son ignorance, si par hasard il entroit dans

 nos.

nos cuisines, & si quelques heures après il nous voyoit à table. Il ne connoîtroit plus rien à tous les aprêts qu'il auroit vûs entre les mains des cuisiniers. Il s'abuseroit sur tous les mets, qui en moins de rien, comme par enchantement, changent de goût, de figure & de nom; & il verroit avec étonnement trente plats distinguez par trentre tîtres pompeux qui contribuent beaucoup à leur délicatesse exquise. Peut-être seroit-il assez sot pour ne pas changer pour cela, sa maniére de vivre; mais tant pis pour lui; il feroit comme ces ignorans, qui trouvant l'étude trop embarassante, préférent le simple sens commun à l'érudition la plus sublime.

IV. Les Voyageurs, qu'on ne doit croire que quand ils s'accordent, disent unanimement que chez certains Peuples des Indes, les Nobles ont le droit d'entrer chez les femmes d'autrui, pourvû qu'ils laissent leur Bouclier & leur Epée à la porte. Dès que le Mari voit ces Armes devant sa maison, il passe outre, & laisse le Gentilhomme jouïr tranquilement de ses priviléges.

Il ne se peut rien de plus extravagant que de restaindre de la sorte à la Noblesse seule une si agréable prérogative. Quelle contrainte ne seroit-ce pas en Europe, s'il faloit produire ses quartiers, pour être en droit d'en conter à la Femme de son Voisin? La Qualité en renchériroit de la moitié, & nombre de Bourgeois donneroient jusqu'à leur dernier sou pour se dépouiller de leur

Ro-

Roture. Les Princes seuls gagneroient à cette affaire là; & selon toutes les aparences, ce seroit une source intarissable pour leurs thresors publics.

Nous avons une coûtume, qui aproche assez de celle dont je viens de parler, mais qui est bien autrement sensée. Tout le monde sait que d'ordinaire un Mari, qui voit devant sa porte le Carosse d'un Financier, passe son chemin, & qu'il ne rentre chez lui que lorsque ce brillant équipage est disparu. Mais la richesse d'un homme d'affaires a de grandes influences sur le bonheur de l'Epoux de sa Maîtresse: au lieu qu'un pauvre Mari ne s'engraisse pas de la Qualité des Galans de sa femme.

V. A propos de Qualité; les Chinois qui se croyent de fort habiles gens, ont des idées bien ridicules de la Noblesse. Elle est personnelle chez eux; le mérite ne l'obtient que pour ceux qui possédent ce mérite, & qui se signalent dans les Sciences ou dans les Armes. Quand le fils d'un *Mandarin* veut hériter de la Noblesse de son Pére, il faut qu'il se donne la peine d'être vertueux comme lui: & dans ce Païs-là on traite les hommes comme nous traitons les chevaux; dont Boileau dit:

Que la postérité d'Alfane, ou de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse est vendüë au hazard.

Parmi nous, la Vertu est récompensée

 bien

bien plus glorieusement; Dès qu'un Prince accorde le tître de Noble à quelqu'un, son sang devient plus pur & plus beau; & ce sang transmis à toute sa Postérité, la rend de toute une autre nature que les autres hommes. Un Roi ne sauroit fixer la Vertu dans une Famille qu'il veut honorer; mais il y fixe les récompenses de la Vertu, & force le Vulgaire à rendre aux Vices des Fils le même respect que s'étoit attiré la Vertu du Pére. Au reste, cette Noblesse devient toûjours plus belle en vieillissant. Il en est comme des Fleuves, qui petits à leur source s'élargissent à mesure qu'ils s'en éloignent. Il est vrai qu'en chemin-faisant il s'y mêle force eaux étrangéres, & qu'il arrive souvent quelque chose de pareil à la Noblesse, à mesure qu'elle s'éloigne de son origine,

A moins que le sang pur avecque la Noblesse,
Ne soit toûjours transmis de Lucrece en Lucrece.

LXV. DISCOURS,

„ Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,
„ Il doit régner par tout, & même dans la Fable.

Com-

Comment comprendre cette penſée de Boileau? Rien n'eſt plus opoſé à la vérité que la Fable, & par conſéquent il paroît contradictoire de vouloir que l'empire du vrai s'étende juſques ſur la Fiction. C'eſt aparemment fondé ſur ces ſortes de penſées qu'on croit:

„ Que cet illuſtre Auteur dans ſes phraſes obſcures,
„ Aux Saumaiſes futurs prépara des tortures.

Cette aparente contradiction ne laiſſe pas d'enveloper un ſens tout à fait raiſonnable, pourvû qu'on ſache bien diſtinguer la vérité par raport aux choſes, d'avec le vrai, à l'égard des penſées.

La premiére de ces véritez conſiſte dans la conformité de nos conceptions avec la nature de ce que l'on conçoit ; & le vrai dans les penſées n'eſt autre choſe, qu'un juſte raport du ſujet avec les idées ſous leſquelles on le conçoit, & ſous leſquelles on tâche de le faire concevoir aux autres : ainſi on peut dépeindre le vrai par raport à la nature de la choſe, par des penſées fauſſes ; & au contraire, dépeindre des choſes fauſſes, par des penſées vrayes & convenables à leur ſujet. Un exemple fera concevoir clairement ces définitions un peu abſtraites : Il y a quelques années, qu'on pouvoit dire ſans choquer la vérité, que le Duc de Marlboroug ne vouloit pas paſſer en Angleterre avant que d'avoir pris Gand ; mais on embar-

rassoit cette vérité par une pensée fausse, en disant, que ce Général trouvoit le froid trop rude pour vouloir aller en Angleterre sans Gand: Pointe misérable dont bien des gens se sont fait honneur pourtant. La fausseté de cette pensée consiste à confondre l'idée qu'on a d'une ville appellée Gand avec celle d'un gand dont on se sert contre le froid, & qui n'a pas le moindre rapport au sujet dont il s'agit ici.

Autrefois ces ponites & ces équivoques faisoient le plus grand mérite des Ouvrages d'esprit, mais elles n'ont pû se soutenir contre le bon goût qui régne dans notre Siécle. Tout ce fatras est banni des bons Livres, & relegué dans la Comédie Italienne, où l'on ne se divertit bien souvent, que l'orsqu'on a laissé son bon-sens à la porte. Les conversations cependant s'en sentent encore beaucoup, & non seulement celles des Bourgeois où la pointe est dans son centre, mais quelquefois aussi celles des personnes distinguées par leur naissance & par leur rang.

„ La Raison outragée, ouvrant enfin les yeux,
„ La bannit pour jamais des discours sérieux. . .
„ Ainsi de toutes parts les desordres cessérent,
„ Toutefois à la Cour les *Turlupins* restérent,
„ Insipides, Plaisans, Bouffons infortunez,
„ D'un grossier jeu de mots partisans surannez.

Je ne veux pas à présent éxaminer à la rigueur,

gueur, si jamais on ne peut donner une place parmi les bonnes choses, à ces pensées, qui supléent par leur vivacité à ce qui leur manque du côté de la justesse. Je veux bien accorder même, qu'il en est quelquefois de ces traits, comme des faux-brillans qu'on a si ingénieusement mis en œuvre, qu'ils font presque autant d'honneur à ceux qui s'en parent, que les bijoux les plus précieux. Mais les pointes dont on hérisse d'ordinaire les conversations ne sont pas de cette nature, & je prétens seulement faire sentir par la facilité qu'il y a à les trouver, que rien n'est plus ridicule que l'habitude d'en embarasser tout son langage. Une fadaise difficile ne laisse pas d'être une fadaise, j'en conviens, mais du moins on se distingue par là, & l'on a la satisfaction de réüssir dans une chose qui n'est pas à la portée de tout le monde. Mais à quoi servent les quolibets, les équivoqnes, & les fades allusions, qu'à confondre ceux qui s'y amusent avec les Crocheteurs & les Savetiers, qui d'ordinaire sont les Rieurs de leur voisinage. Pour les quolibets on n'a pas seulement la peine d'en inventer, il y en a un magasin de tous faits, où tout le monde a la liberté de se charger de cette marchandise, qui ne vaut pas davantage qu'elle ne conte. Les équivoques ne sont pas plus difficiles; la plûpart des mots sont susceptibles de différens sens, & rien n'est plus aisé que de faire un jeu grossier de ces différentes significations. N'est-ce pas un beau sujet de triomphe pour certains esprits, de vous proposer un discours

équivoque, & quand vous entrez dans le ſens le plus naturel, de vous attrapper dans un autre ſens plus caché, comme dans un piége. J'avouë que j'ai toûjours bonne opinion de ceux, qui ne ſe défient pas ſeulement d'un panneau ſi groſſiérement tendu, & que j'ai pitié de celui qui s'aplaudit de l'heureuſe rëüſſite de ſon adreſſe ridicule: on lui peut apliquer ce que dit Benſerade dans un de ſes Rondeaux:

Des animaux le pire c'eſt un ſot
Plein de fineſſe.

C'eſt encore quelque choſe de bien beau & de bien ſublime, que les alluſions qu'on fait aux noms des perſonnes; & l'on doit ſavoir bon gré à Marot, d'avoir exprimé l'affliction de la Cour de France pour la mort de la Reine Marguerite, par les beaux Vers que voici;

„ Rien n'eſt çà bas qui cette mort ignore,
„ *Coignac* s'en *coigne* en ſa poitrine blême,
„ *Remorantin* ſa perte *rememore*;
„ *Anjou* fait *joug*, *Angoulesme* de *même*,
„ *Amboiſe en boit* une amertume extrême,
„ Du *Maine* en *meine* un lamentable bruit.

Le beau Génie de Marot, qui ne l'a pas ſauvé de ces puérilitez, fait aſſez comprendre qu'il n'eſt pas impoſſible qu'avec de l'eſprit & des lumiéres on puiſſe donner dans ces

ces allusions polissonnes, sur tout quand on est entrainé par un gout régnant.

Aussi voit-on des Philosophes habiles à dévoiler les mistéres de la Nature, & des Politiques dont la raison est le guide le plus sûr d'un Etat, devenir, en voulant railler, mauvais plaisans, & bouffons insipides. La raison en est, qu'ils n'ont jamais réfléchi sur la nature de la fine plaisanterie, & & qu'on ne sauroit avoir d'idée juste des matiéres les plus aisées, quand on ne prend jamais la peine d'y penser.

Quelque haine que j'aye pour la pointe, je n'aprouve point du tout ces genies incommodes à la Société, qui éxaminent, avec une sévérité outrée, tout ce qu'on dit dans une compagnie, & à qui la moindre turlupinade fait pédantesquement hausser les épaules. Ce geste méprisant me choque davantage que les pointes les plus insipides. Je ne suis point d'avis qu'on tyrannise la Société, & qu'on resserre la joye de ses Amis dans les bornes étroites d'un raisonnement sévére.

Mais je ne saurois blâmer un homme d'esprit de relever finement la sottise de ces Turlupins, dont tous les Discours ne sont qu'une enchaînure de froides allusions, de pointes triviales, & de vaines subtilitez. On se trompe fort de croire qu'on ne sauroit éviter ces fades plaïsanteries sans une grande attention à tout ce que l'on dit. Quand dès sa jeunesse on a tâché de donner un bon tour à son esprit, on contracte une aussi grande facilité à badiner judicieusement, que

que ceux qui se sont habituez aux plaisanteries insipides, en ont à railler sans délicatesse & sans bon sens.

Je conviens qu'il n'en est pas de même de ceux qui ont accoûtumé leur imagination aux turlupinades, quand même ils connoissent le ridicule qu'il y a dans leur habitude; Ils se retiendront, tant que retranchez dans le sérieux ils seront en garde contre les déréglemens de leur esprit ; mais dès que le plaisir échauffe leur imagination, & qu'elle secouë le joug du Bon-sens, elle devient aussi-tôt une source intarissable de fadaises indignes d'un homme raisonnable.

Je connois des personnes judicieuses, qui ont assujetti leur esprit à cette coûtume, d'une maniére bien extraordinaire, & qui ont contracté le caractére de turlupin, à force de tourner les turlupinades en ridicule. Ils s'efforcent de répéter ces quolibets, pour s'en moquer, & insensiblement ils leur deviennent si familiers, qu'ils ont de la peine à s'en défaire; bien-tôt ils sont les objets de leurs propres railleries.

Il est arrivé dans le Bel-esprit ce qu'on voit arriver souvent dans les Sociétez civiles. Quand des séditieux ont causé des troubles dans un Etat, on ne bannit pas seulement les coupables, mais ceux-là même qui ont eu quelques liaisons avec eux ; quoi qu'ils n'ayent point trempé dans leurs pernicieux desseins.

Quand on a éxilé les équivoques & les quolibets des bons Livres & des Conversations sensées, on a proscrit en même tems les

les Proverbes, qui étoient d'ordinaire de la même bande, quoi qu'ils n'outrageassent pas également la Raison. A présent, pour peu qu'on se pique de suivre le bel usage, on n'ose employer le moindre Proverbe sans en demander permission, quelque à propos qu'il puisse venir à la matiere dont on parle.

Il y a cependant un grand nombre de Proverbes, qui sont des maximes utiles touchant la conduite des hommes, & qui confirmées par une longue expérience méritent bien qu'on pardonne, en faveur de leur sens, à la maniére triviale dont on les exprime.

Dépouillez une Maxime de Mr. de la Rochefoucault de la beauté des expressions, de la délicatesse du tour, & d'une certaine obscurité mistérieuse, vous trouverez souvent que dans le fond c'est un Proverbe, dont tout le monde se sert, & dont pour la même raison vous n'osez pas vous servir. Je ne vois pas pourquoi il faille rejetter indifféremment toutes ces maniéres de parler. Ne suffroit-il pas de s'en servir avec choix & avec ménagement, & n'y auroit-il pas quelque mérite à savoir les appliquer avec justesse? Souvent pour éviter ces Sentences vulgaires, on exprime par des détours longs, embarassez & obscurs, ce que par le secours d'un Proverbe on pourroit dire d'une maniére concise & intelligible. Cette affectation me paroît déraisonnable. Il ne faut se particulariser, que quand la Raison le veut absolument; & il faut se faire un plaisir de sui-

ſuivre l'uſage ordinaire, quand on peut être raiſonnable avec tout le monde.

Il ſuffit d'éviter le langage du bon Sancho, qui dit de lui-même qu'il fait à l'égard des Proverbes, comme les Marchandes de noiſettes, qui ne ſe font pas une affaire de mettre pêle-mêle les bonnes avec les mauvaiſes, pourvû qu'elles rempliſſent le boiſſeau.

LXVI. DISCOURS.

POur être excellent Auteur il ne ſuffit pas d'avoir l'imagination belle, l'eſprit juſte, & des connoiſſances étenduës ; il faut avoir encore le cœur bon, & les ſentimens d'un homme d'honneur & de probité.

L'Ecrivain à qui cette qualité manque, le fait d'ordinaire ſentir dans ſes Ouvrages, & la ſupériorité de ſon génie ne cache pas la baſſeſſe de ſon ame. On ſe peint d'ordinaire dans ſes Ecrits: La complaiſance que nous avons pour nos vices, nous porte à les produire ſans honte; nous ſupoſons que nos défauts offrent à l'eſprit du Lecteur, les mêmes agrémens avec leſquels ils ſe preſentent à notre propre imagination. L'impieté, la lâcheté, la baſſe défiance, & le penchant à la débauche, n'ont rien de dégoûtant pour celui qui s'eſt familiariſé avec ces vices. Il en parle ingénûment, ſans s'imaginer qu'il s'attire par là l'averſion de ceux,

ceux, dont l'esprit n'étant point séduit par le cœur, se dépeint les défauts par leurs couleurs véritables.

L'experience confirme ce que je viens de dire. Le penchant qu'Homére avoit pour le vin, paroît dans les frequens éloges qu'il fait de cette liqueur: & pour peu qu'on examine Anacreon, on sent que ses inclinations aussi-bien que ses Vers, étoient partagées entre le Vin & l'Amour. Quelque delicatesse, & quelque naïveté que l'on trouve dans ses Ouvrages, un honnête homme ne sauroit voir sans indignation, qu'elles ne roulent absolument que sur la debauche: *Il faut boire, il faut aimer; Les momens qu'on n'employe point à goûter les plaisirs des sens sont des momens perdus.* Voila à quoi aboutit tout ce qu'a écrit Anacreon. Ses Vers ne contiennent que cette seule pensée mise en œuvre de différentes maniéres.

Mettons d'un côté, les Ouvrages d'un Homme bien né, dont on a cultivé les sentimens par une sage éducation, & à qui l'on a donné un souverain mépris pour tout ce qui est bas & sordide: Mettons d'un autre côté, un Auteur d'une basse extraction, dont on laisse les sentimens en proye aux déréglemens d'une nature corrompuë: je suis sûr qu'un discernement judicieux tirera bien-tôt, de l'éxamen de leurs Ouvrages, la connoissance de leurs différens caractéres.

Je sai que la naissance en elle-même ne contribuë rien à la maniere dont les Auteurs se

ſe caractériſent dans leurs écrits. Mais la bonne éducation eſt d'ordinaire une ſuite de la naiſſance; & il ſufit d'avoir profité des inſtructions d'un Pere vertueux & éclairé, pour ne point ſouiller ſon genie par des ſentimens indignes d'un Homme d'honneur.

Horace parle toûjours d'une maniere ſi noble de l'amitié, de la reconnoiſſance, & du mépris des richeſſes, qu'on ne découvriroit jamais dans ſes écrits la baſſeſſe de ſon origine, s'il n'avoit pas lui-même la grandeur d'ame de l'avouer. C'eſt cet aveu généreux qui perfectionne l'idée que ſes Ouvrages nous donnent de la beauté de ſon ame; nous ne ſaurions douter qu'il n'ait éxalté avec raiſon, les ſoins qu'avoit pris ſon Pere, de ſupléer au malheur de ſa naiſſance, en lui inſpirant les ſentimens d'un homme de diſtinction.

Parmi les Auteurs anciens, *Saluſte* fait une exception à la maxime que j'ai dabord établie. On ſait qu'il étoit avare, debauché, & qu'il s'étoit montré mauvais citoyen & malhonnête homme, dans les Charges que le Peuple Romain lui avoit confiées: Cependant il s'attache toûjours à donner de grandes idées de la Vertu, & à déclamer contre les vices qui régnoient dans ſa Patrie: A ne juger de lui, que par ſes Hiſtoires, on ne ſauroit le prendre que pour un autre Caton.

Je conçois aſſez qu'un Auteur peut en impoſer de cette maniére, quand ſon tempérament vicieux l'emporte ſur les bonnes inſtruc-

ſtructions qu'il a reçûës, & quand il ne laiſſe pas d'avoir des idées juſtes de la vertu, quoique ſon naturel indocile l'empêche de les mettre à profit. Il ſe peut alors qu'il ſuplée par la force de ſon genie à ce qui lui manque du côté des ſentimens, mais ce cas eſt aſſez rare. Un cœur échauffé de l'amour de la Vertu, communique à l'imagination une chaleur qu'elle a bien de la peine à ſe donner à elle-même; & ſi Saluſte avoit été vertueux, peut-être auroit-il tracé de la Vertu des portraits plus vifs encore, & plus achevez.

Ovide étoit adonné à la Galanterie, & ſes écrits ne le montrent que trop; mais à cela près, il donne à ceux qu'il introduit dans ſes Poëſies des ſentimens ſi beaux, & des caractéres ſi grands, qu'on n'a point de peine à croire qu'il les a copiez d'après ſon propre cœur. L'imitation, quoique imparfaite, qu'on verra ici, de la lettre d'Hypermneſtre à Lincée en pourra faire foi. En voici le ſujet.

Danaüs averti par l'Oracle qu'il ſeroit détrôné par un des cinquante Fils de ſon Frére Ægyptus, leur donna en mariage ſes cinquante Filles; auxquelles il commanda de poignarder leurs Epoux dans le lit nuptial. Hypermneſtre, qui ſeule avoit deſobeï à un ordre ſi cruel, en faiſant évader ſon Epoux Lincée, lui écrit ainſi du cachot où elle avoit été empriſonnée, par les ordres de Danaüs.

Prin-

Prince derobbé ſeul au fer des Danaïdes,
Pour épargner tes jours j'ai bravé le trépas,
Tandis que les Epoux de mes Sœurs paricides
Egorgez expiroient dans leurs perfides bras.

Souvenir trop cruel de cette nuit funeſte
Qui verſa dans leur ſein un éternel repos,
Tu retraces l'horreur du feſtin de Thyeſte
Et tu m'affliges plus que tous mes autres maux.

On me mena tremblante auprès de ma victime,
Un tranquille ſommeil avoit fermé tes yeux,
Trois fois je veux fraper, ma main novice au crime
Laiſſe tomber trois fois le poignard odieux.

Moi-même par ces mots je m'anime à la rage:
Hypermneſtre calmez cette lâche frayeur.
Vous ſeule entre vos Sœurs ſerez-vous ſans courage,
D'un Pere il faut aider, ou ſentir la fureur.

Mais ce Prince toûjours m'a tenu lieu de Frere,
Je l'apelle aujourd'hui d'un nom encor plus doux;
Faut-il être rebelle aux ordres de mon Pere?
Dois-je plonger le fer dans le ſein d'un Epoux?

J'ai promis à nos Dieux de le cherir ſans ceſſe,
Et j'ai promis au Roi de répondre à ſes vœux.

Que

Que faut-il écouter, sa haine ou ma tendresse?
Tromperai-je le Roi, tromperai-je les Dieux?

Que faire juste ciel! de cent maux menacée
Je ne puis échaper au sort qui me poursuit;
Je crains un Roi cruel, si j'épargne Lyncée,
Je crains les Dieux Vangeurs si mon Epoux périt.

Ah! si de Danaus offensant la justice,
Mon Prince doit subir les horreurs du tombeau,
Que par une autre main le coupable perisse,
Quel crime ai-je commis pour être son bourreau.

Non, si jamais le sang avoit de quoi me plaire,
Je n'en chercherois pas, cher Epoux, dans ton flanc;
D'Hypermnestre ma main seroit la meurtriere,
Ce fer ne seroit teint que de mon propre sang.

C'en est fait; puisqu'il faut, impie ou vertueuse,
Des plus cruels tourmens endurer les rigueurs,
Perissons pour le moins d'une mort glorieuse
Et ne nous rendons pas dignes de nos malheurs.

Ces mots furent suivis d'une source de larmes,
Et tiré du sommeil par mes tristes accens,
Dans ma timide main tu vis encor les armes;
Une subite horreur s'empara de tes sens.

Fuis, dis-je, cher Epoux, la nuit te favorise;
Evite la fureur de tes cruels parens;
L'Amour t'a fait sauver, que l'amour te conduise;

Tu

Tu fuis, & moi je reste en proye à mes tyrans.

Le Roi compte les morts, ce spectacle l'anime,
Il y repaît ses yeux, sa cruauté lui plaît;
Mais voyant que ton sang manque encor à son crime
Il s'afflige, il gémit de le voir imparfait.

Dans un sombre cachot aussi-tôt on me traîne,
Destinée en ta place aux derniéres rigueurs.
Ma foible main qu'affaise une pesante chaîne
Trace à peine ces mots arrosez de mes pleurs.

Oui, Prince, on me punit de n'être point coupable,
Ma vertu de mon Pere anime le courroux,
Au gré de ce cruel on se rend condamnable
En respectant les Dieux, en sauvant son Epoux.

Mais qu'en mon propre sein Danaüs ensanglante,
Ce fer qu'il mordonnoit de te faire sentir,
Il n'arrachera point de ma bouche mourante
Le criminel aveu d'un lâche repentir.

Que de ce Roi barbare, & de mes Sœurs cruelles,
Par d'éternels remords le cœur soit combatu,

Le

Le repentir convient aux ames criminelles,
C'eſt le tribut que doit le Vice à la Vertu.

Ton Pere s'eſt vangé d'une action ſi noire,
Dans le droit de ſa cauſe il trouve un ſûr appui;
Les Dieux à ſes combats enchaînent la Victoire,
Ils conduiſent ſa main, ils combattent pour lui.

Mais Danaüs cherchant un ſur azyle en Grece,
Traîne après lui le Ciel par ſon crime irrité,
Je le plains du malheur qu'il ſouffre en ſa vieilleſſe,
Et je le plains ſur tout de l'avoir merité.

Vous penſiez éviter la diſgrace prédite,
Quand le ſang innocent couleroit à grands flots.
Mon Pere, ignoriez-vous que jamais on n'évite
La colere du Ciel par des crimes nouveaux?

Et Toi, Prince, rend moi la liberté ravie,
De ton Epouſe enfin ſoulage les ennuis;
Songe bien que par moi tu jouïs de la vie,
De mon bien-fait du moins fais-moi goûter les fruits.

Mais ſi de mes tyrans, ta valeur me delivre,
Epargne de nos maux le malheureux auteur;

C'eſt le punir aſſez que de le laiſſer vivre,
Il porte ſes bourreaux dans le fond de ſon
cœur.



LXVII. DISCOURS.

Les hommes ſont d'ordinaire les victimes de leurs propres caprices, & à juger de leur intention par leur conduite, on croiroit qu'il font tous leurs efforts pour ſe rendre malheureux. Il ſeroit pardonnable de renoncer à la raiſon, en faveur de certaines chiméres utiles pour le repos du cœur; mais de ſe dérégler l'eſprit pour ſe plonger dans l'inquiétude & dans le chagrin; voila ce qui paſſe l'imagination.

Tous les hommes pourtant en ſont preſque logez-là; plûtôt que de raiſonner mal pour trouver dans leur ſort des agrémens imaginaires, & pour ſe tranquiliſer par cette erreur avantageuſe; ils renverſent les maximes les plus ſûres, pour ſe perſuader, que tout autre Etat eſt plus heureux que le leur.

Quand contre l'Océan l'Aquilon ſe déchaîne,
Le Marchand qui pâlit ſur la liquide plaine,
Déteſte ſon métier; il ſe trouveroit mieux
De l'inhumain emploi du Soldat furieux.

Dès

Dès qu'au Combat, dit-il, la Trompette l'apelle,
Plein d'une ardeur guerriére, on se choque, on se mêle,
Une Victoire heureuse, ou bien un prompt trépas,
Dans un moment de tems le tire d'embaras.
Le Soldat à vil prix prodigue de sa vie,
Du destin du Marchad sent son ame ravie;
Il bénit un Emploi qui par d'heureux efforts,
Au travers du péril fait conduire aux Trésors.
Le Bourgeois ennuyé du séjour de la Ville,
Est charmé du bonheur d'un Villageois tranquille:
Un Bocage, un ruisseau, des Prez, un Antre frais,
Offrent à son esprit mille rians objets.
Pour Lucas, qu'un Procès tire de la charruë,
La Vi[illegible] mille apas offerts à chaque ruë,
Tou[illegible], tout lui rit, ces Palais, ce Con-

Ce[illegible] orez, qui se suivent aux Cours.
C[illegible] pompeux qui recellent le vice,
[illegible] irs polis qui fardent l'injustice.
[illegible] hutte & croit chéris des Dieux
[illegible] favorable a fixé dans ces Lieux,
[illegible] dupé d'une vaine aparence,
[illegible] urier la superbe opulence,

Il croit qu'en ses trésors séjournent les plaisirs,
Et son cœur se remplit de frivoles désirs.
Des Financiers du bien honorables esclaves,
Qui de l'or ramassé, se forgent des entraves,
Les yeux en vain fermez reclament le sommeil,
Dans un lit orgueilleux interdit au Soleil.
Mais en vain une Alcove est du jour retirée,
Si le cruel chagrin en fait forcer l'entrée,
Et si, sur le Duvet, un Crésus agité
Benit en soûpirant l'heureuse pauvreté.
De l'Artisan, dit-il, *la vie est fortunée,*
Il fait par ses Chansons acourcir la journée,
L'officieuse nuit le trouve encor chantant,
Il soupe, & sur son lit le doux sommeil l'attend.
A peine, du grand jour, la plus vive lumiére
Dissipe les Pavots versez sur sa paupiére;
Eh! comment pourroit-il ne pas chérir son sort,
Il chante tout le jour, toute la nuit il dort.
Et toi, Guillaume, & toi, qui supléant aux pluyes,
Cours apaiser la soif de mes Plantes flêtries;
Quand tu me vois oisif, rêver dans mon Jardin,
Peut-être ès-tu jaloux de mon heureux destin.
Que fait mon Maître, il lit, se proméne, grimasse,
Il s'arrête, il avance, il écrit, il efface.

Que

Que son repos est doux! mais penserois tu
bien
Qu'ennuïé de mon sort, je suis jaloux du tien:
N'en doute point, Guillaume, à ton devoir
fidèle,
Tu reprendrois bien-tôt l'Arrosoir, ou la Pêe,
Charmé de ton travail, idiot fortuné,
Si par ton amour propre à rimer condamné,
Tu tâchois comme moi, dont le bonheur t'en-
chante,
A donner à ces Vers une chute brillante.

Voila comme d'ordinaire on se trouve malheureux, en comparant ce qu'il y a de triste dans sa destinée, à ce qu'il y a de doux dans le sort des autres. Mais si nous éxaminions avec quelque réfléxion les états différens, dans lesquels nous nous trouvons, & qui sont tous nécessaires à former ce grand Corps de la societé humaine, nous serions bien éloignez de nous plaindre; Nous verrions que l'Auteur de l'Univers, par une justice admirable, a distribué à tous ces divers états à peu près la même doze de plaisirs & de peines; un éxamen assez facile peut nous convaincre de cette vérité.

Je considérerai les différentes conditions des hommes en elles-mêmes, indépendamment des chagrins que nous peuvent causer notre tempérament, la violence des autres hommes, & des châtimens particuliers du Ciel; & je réduirai nos destinées à ces trois

états différens : *l'état le plus brillant*, *la médiocrité*, *&* *l'état le plus bas*. Je ne parlerai point de l'indigence comme en quelque forte étrangére aux hommes ; Ils y tombent d'ordinaire par leur faute, & leur diligence jointe aux fecours du prochain peut facilement les en délivrer. J'entre à prefent en matiére.

Les bonheurs & les malheurs que nous trouvons dans les objets qui font hors de nous ne font tels, qu'autant que leur opofition mutuelle nous les rend fenfibles. Rien n'eft plus fûr que ce principe, & une médiocre expérience ne fouffre point qu'on le révoque en doute.

Quand on fe trouve dans la fortune la plus parfaite, quand nos richeffes fuffifent à tous nos defirs, & qu'ils s'accompliffent fans la moindre réfiftance ; ce bonheur fi familier & fi aifé perd toute fa pointe par l'habitude; A force d'être heureux, on ne fent plus fa félicité, mais trouve-t-on quelques traverfes dans la vie ; quelque peu importantes qu'elles puiffent être, elles font de fortes impreffions fur une ame novice dans le malheur ; elles y caufent des troubles qui l'ébranlent & qui l'accablent.

Dans cet état les plaifirs font ordinaires & peu vifs, les malheurs rares & très fenfibles.

Au contraire celui qui fe trouve dans la condition la plus infortunée, qui n'aquiert fimplement que le néceffaire par un travail affidu, fe familiarife peu à peu avec fa mifére, & la fenfibilité de fon ame auffi-bien que cel-

celle de ſon corps eſt enfin émouſſée: mais quand par haſard il ſort de ſon malheur ordinaire, pour goûter quelque plaiſir; quoiqu'il ſoit d'une nature, à ne pas émouvoir ſeulement un homme plus fortuné, il ſent vivement cette nouveauté agréable; la joye s'empare entiérement de ſes ſens; il paroit enyvré de ſon bonheur; Au défaut de la realité l'idée en chatouille encore long-tems ſon imagination. *Dans cet état les plaiſirs ſont rares & touchans, & les peines ordinaires & peu ſenſibles.*

Celui qui ſe trouve dans l'état médiocre goûte les plaiſirs plus vivement, que l'homme entiérement fortuné, mais il les goûte moins ſouvent, & en récompenſe il eſt moins ſenſible que lui aux chagrins qui dans la ſituation, dont il s'agit ici, ſont plus ordinaires; Dans la meme proportion il ſent moins les plaiſirs que le *pauvre*, & ils lui ſont plus ordinaires; il eſt plus ſenſible que lui aux peines, & il y eſt moins ſouvent expoſé. On voit facilement que dans ces différens états, il y a une compenſation de la vivacité des plaiſirs & des peines avec leur rareté, & que cette compenſation eſt tout à fait éxacte. On trouve une infinité d'états encore en deſcendant du bonheur le plus grand vers la médiocrité, & en montant à cette même médiocrité de l'état le moins heureux. Mais il eſt clair que les chagrins & les plaiſirs ſont toûjours plus ſenſibles, à meſure qu'ils ſont moins fréquents, & qu'ils gagnent juſtement d'un côté ce qu'ils perdent de l'autre.

Je ferois ravi d'avoir exprimé cette vérité aussi clairement que je la conçois, afin que le Lecteur en eut une idée distincte. Elle feroit propre à dégager son esprit de ces chiméres de fortune, qui lui ôtent la jouïssance d'un bonheur solide & présent, pour le faire courir vers une félicité éloignée & imaginaire.

J'avouërai pourtant, que s'il est permis de former quelques vœux, pour un autre état que pour celui où l'on se trouve, c'est à la médiocrité qu'on peut aspirer le plus raisonnablement.

J'ai prouvé qu'à la considérer en elle-même, il y a précisément la même proportion de plaisirs & de peines que dans les autres Etats. Mais constamment c'est l'état le plus tranquille & le plus propre à nous procurer les plaisirs intérieurs & essentiels qui dépendent du bon usage qu'on fait de la raison.

Les gens extrêmement fortunez, bien-tôt ennuyez des plaisirs ordinaires, rafinent sur les agrémens de la vie, & la facilité qu'ils ont à se procurer des plaisirs illicites les y engage naturellement. D'ailleurs l'orgueil, l'oubli de soi-même, & l'insensibilité pour le prochain, sont des vices familiers à ceux qui n'ont pas apris par leur propre expérience, ce que c'est que la misére, & qui toûjours occupez à reveiller leur goût pour les plaisirs, n'ont pas le tems de réfléchir sérieusement sur leurs devoirs.

Ceux au contraire qui sont dans l'état le plus malheureux, portez naturellement à de-

destiner aux plaisirs le peu de tems que leur travail leur laisse, ne sauroient cultiver leur raison, ni l'enrichir de ces connoissances, qui contribuent tant à la vertu & au bonheur de la créature raisonnable.

La médiocrité est exempte de l'un & de l'autre de ces inconvéniens: le luxe, & la dépense excessive pour des plaisirs rafinez & criminels ne sauroient subsister avec elle; Ceux qui se trouvent dans cet état, ont tout le loisir de se procurer le bonheur, qui peut avoir sa source dans un esprit cultivé par l'étude, & par le Commerce des personnes vertueuses & raisonnables.

LXVIII. DISCOURS.

Le moyen de definir l'*Esprit de Faction*? comment concevoir ce Monstre, le plus cruel qui soit sorti de l'Enfer pour troubler la tranquilité des hommes, & pour causer leurs plus funestes malheurs? Peu de Païs au monde en sont exempts: les vûës & les actions de la plûpart des Citoyens, ne vont pas directement au bien & à l'honneur de leus Patrie; elles vont d'ordinaire à fortifier un certain Parti qu'ils ont embrassé sans savoir pourquoi, & à en détruire quelqu'autre qu'ils haïssent, avec tout aussi peu de raison.

On comprend assez que des gens peuvent

s'attacber à une Faction, parce qu'ils y trouvent leur compte, & qu'ils peuvent sacrifier ainsi l'intérêt de leur Patrie à leur intérêt particulier.

Mais cela ne s'apelle pas agir par un *Esprit de Parti:* Le motif de cette conduite est une infame avarice, ou une ambition abominable, que les gens de bien ne sauroient assez détester, & que les Loix ne sauroient punir avec trop de rigueur.

Il semble que l'*Esprit de Parti* subsiste par soi-même, & qu'il ne dépend d'aucun motif; du moins, d'aucun motif digne de faire agir un être qui raisonne.

On embrasse souvent un Parti, sans en savoir la nature, sans en connoître les vûës véritables, quelquefois sans avoir seulement l'esprit de les examiner. On n'en connoît que le nom; c'est à ce nom seul qu'on s'attache, & c'est en sa faveur, qu'on se porte quefois aux violences les plus outrées; qu'on remplit les campagnes du sang de ses Concitoyens; que brisant les liens de la Nature les plus étroits, les Fréres persécutent les Fréres, & que les Péres n'épargnent pas le sang de leurs propres Enfans. C'est cette fureur-là que j'apelle *Esprit de Faction*: & pour être persuadé, que souvent elle n'est excitée que par un simple nom, on n'a qu'à considérer, qu'un grand nombre de personnes restent dans un Parti, quoi que ceux qui en sont l'ame prennent d'autres sentimens, qu'ils n'ont eu d'abord, & quoi qu'ils suivent des maximes oposées à leurs maximes fondamentales.

Un

Un tel Parti, en changeant ainſi de nature, garde ſon nom; voila qui ſuffit: les inſenſez que je viens de dépeindre, paroiſſent avoir juré à ce nom une fidélité inaltérable. Rien n'eſt plus incompréhenſible, j'en conviens; mais c'eſt un fait, & j'en pourrois alléguer des éxemples aſſez modernes, s'ils n'étoient pas trop délicats pour y toucher.

Mais ne ſeroit-ce pas un amour de la Patrie mal entendu, qui fût la ſource de cette fureur opiniâtre à s'attacher à une Faction? Ne le feroit-on pas pour rendre ſervice à l'Etat, en détruiſant un autre Parti qu'on croit mal intentionné? J'ai de la peine à le croire. Quelque dépourvû de ſens qu'on ſoit, peut-on, par zéle pour la Patrie, en cauſer viſiblement la perte? Peut-on avec un grain de ſens-commun, de peur qu'un Parti ne ruine un jour l'Etat, enveloper actuellement l'Etat dans la ruine de ce Parti?

Voila pourtant les effets ordinaires de l'eſprit de Faction; & je vois bien que l'amour de la Patrie en peut être le prétexte, mais non pas qu'il en puiſſe être le motif.

Il en eſt à peu près, à cet égard, de l'Etat comme de la Religion; ce ne ſont pas ſeulement ceux qui ont pour la Religion un amour mal raiſonné, qui perſécutent les Sectes différentes de la leur; Ce ſont ſouvent des Libertins & des Athées, qui ſe plaiſent à verſer le ſang de celui qui a embraſſé une autre Religion que celle dont ils

font une profeſſion extérieure, & dont dans le fond du cœur ils ſe moquent.

Le motif qui fait perſécuteur, n'eſt d'ordinaire, qu'un eſprit de parti dans la Religion.

La ſeule ſource de laquelle on puiſſe déduire *l'eſprit de Faction*, c'eſt le tempérament. En effet, on voit de certains eſprits inquiets, turbulens, emportez, qui ſe trouvent malheureux dans le bonheur, & agitez dans le repos; il ſemble au contraire que le deſordre les tranquiliſe, & que les cataſtrophes les plus terribles leur plaiſent par leur nouveauté. Ils ſentent dans leur ame un fond de paſſions inutiles, ces paſſions les embaraſſent, elles agiſſent ſur eux-mêmes, faute de s'attacher à quelque choſe d'extérieur. Il faut abſolument à ces gens là un objet qui éxerce la violence de leur naturel. L'ont-ils trouvé, ils reſpirent, & l'on peut dire avec fondement, que certaines perſonnes excitent & nourriſſent des troubles dans les Etats, ſimplement pour ſe deſennuier.

Deux Princes ſe diſputent un Royaume: je ne connois diſtinctement ni leur droit, ni leur mérite & je n'ai aucune liaiſon avec l'un, ni avec l'autre: Qu'y a-t-il de plus ſenſé que d'imiter l'Ane de la Fable, qui toûjours forcé à porter ſa charge, s'embaraſſoit fort peu, par quel maître elle lui fût impoſée? Mais l'eſprit turbulent des hommes ne ſauroit les laiſſer dans cette ſage indifférence.

Il faut de neceſſité qu'on ſe paſſionne pour un

un inconnu, & qu'on lui facrifie, fon repos, fa fortune, fon fang, en un mot il faut que,

Parens contre parens
Combattent follement pour le choix des Tyrans.

Je croi qu'une fauffe honte contribuë extrémement, à faire qu'on s'opiniâtre à foûtenir une Faction, lors même qu'on connoît ce qu'il y a d'injufte & de pernicieux.

Il a plû à la fottife humaine de regarder comme infames ceux qui changent de Parti. Et pour éviter cette Infamie, des perfonnes qui donnent tous les jours mille marques d'une légéreté puérile, fe piquent impertinemment de conftance, quand il s'agit de ruiner leur Patrie.

Quoique je fois perfuadé que les caufes que je viens d'alleguer forment & entretiennent *l'Efprit de Faction*, cependant à le confidérer d'un certain point de vûë, on a de la peine à croire qu'il forte du propre fond de l'homme: il lui paroit étranger; on le prendroit pour un Démon qui éteint les lumiéres du bon-fens, qui étouffe les fentimens du cœur, en un mot, qui interdit à l'ame humaine le droit de difpofer du corps où elle habite.

En voilà affez fur cette trifte matiére: Le Lecteur fe plaira peut-être davantage à la Fable fuivante.

Le Cocq & le Renard.

SUr la branche d'un arbre étoit en ſentinelle
Un vieux Cocq adroit & matois.
Frére, dit un Renard, adouciſſant ſa voix,
Nous ne ſommes plus en querelle.
Paix generale cette fois.
Je viens te l'annoncer; décends que je t'embraſſe,
Ne me retarde point de grace:
Je dois faire aujourd'hui vingt poſtes ſans manquer.
Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte à vos affaires:
Nous vous y ſervirons en fréres.
Faites-en les feux dès ce ſoir:
Et cependant viens recevoir
Le baiſer d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette Paix.
Et m'eſt une double joye
De la tenir de toi. Je vois deux Levriers,
Qui je m'aſſure ſont Couriers,
Que pour ce ſujèt on envoye.
Ils vont vite, & ſeront dans un moment à nous.

Je

Je descens ; nous pourrent nous entrebaiser
tous.
Adieu, dit le Renasd, ma traite est longue à
faire :
Nous nous réjouïrons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussi-tôt
Tire ses gregues, gagne au haut,
Mal-content de son stratagême :
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper un trompeur.

LXIX. DISCOURS.

J'Ai réfléchi souvent sur le différent tour d'esprit des hommes & des femmes, & il m'a paru qu'il est à peu près du génie des deux séxes, comme de leur corps.

Nous avons d'ordinaire le corps plus grand & plus majestueux, les femmes l'ont plus gracieux & plus aimable ; nos mouvemens sont plus vigoureux, mais ils sont plus contraints, & les nerfs & les muscles rendent nos efforts sensibles : Les mouvemens des femmes au contraire, ont moins de

de vigueur, mais ils ont quelque chose de plus délicat & de plus aisé. La cause de cette différence n'est qu'en partie dans le naturel des deux séxes ; leur éducation y contribuë beaucoup, & si l'esprit & le corps des femmes étoient faits au travail comme les nôtres, il est aparent, qu'aux dépens d'une partie de leur délicatesse, elles aquéreroient plus de force, & plus de vigueur.

Pour faire sentir la justesse de ma comparaison, je suivrai le génie différent des deux séxes dans toutes les opérations de l'esprit, & je ferai voir, que si notre génie l'emporte sur celui des femmes, pour la grandeur, & pour l'élévation, nous leur sommes inférieurs pour la grace, & pour la délicatesse.

Je crois dabord, que les femmes ne nous valent pas pour la force du raisonnement: leur esprit est trop foible pour s'attacher à l'éxamen sévére de chaque proposition, dont un raisonnement est composé, & pour s'entretenir dans une activité égale, en allant du principe jusqu'à la conclusion. Elles sont plus propres à suivre le raisonnement d'un autre, qu'à raisonner de leur propre fond. Leur raison peut se laisser conduire par celle d'un habile homme, qui remontant à la source d'une maxime reçûë, en découvre la fausseté; Mais rarement s'aviseront-elles de révoquer en doute de leur propre mouvement ce qu'elles verront croire à tout le monde. Si j'ose m'exprimer

mer ainsi, *leur raison est trop poltrone pour se fier sur ses propres forces.*

D'ailleurs, c'est plûtôt leur cœur qui croit, que leur esprit; & elles sont plûtôt convaincuës par celui qui raisonne, que par ses raisonnemens: toûjours portées à adopter les sistêmes de ceux qu'elles estiment, elles changent souvent de sentimens en changeant d'amis. En un mot, leur raison est trop paresseuse & trop esclave de l'opinion, pour faire de grands progrès dans la recherche de la vérité.

La force du raisonnement & la richesse de l'imagination sont en quelque sorte incompatibles. Plus on cultive la raison, plus on s'accoûtume à écarter un grand nombre d'images, pour ne conserver que celles qui sont absolument nécessaires; & ces images souvent écartées perdent à la fin l'habitude de s'offrir.

C'est conformément à cette vérité que les femmes ont l'imagination plus étenduë & plus vive que les hommes, & qu'elles triomphent dans toutes les matiéres, où il faut plûtôt imaginer que penser.

Les Romans, les Historiettes, & les Nouvelles, sont beaucoup plus de leur ressort, que du nôtre; & en général une femme d'esprit a le don de *narrer* mieux qu'un homme, quelque spirituel qu'il soit. Elle laisse agir son imagination seule, qui dépeint les choses plus ou moins fortement, selon qu'elle a été plus ou moins frapée. Il n'y a dans ce qu'elle raconte, rien de sec, de forçé, de trop méthodique. Les liaisons en sont im-

imperceptibles, & les écarts qu'elle ſe donne, ramènent au ſujet d'une maniére inconcevable.

J'ai vû des femmes ſortir de leur ſujet, & y rentrer par des tranſitions ſi fines, que j'aurois trouvé la choſe impoſſible ſi je n'en avois pas été témoin moi-même.

Les Dames me permettront bien de les trouver inférieures aux hommes, pour ce qui regarde *les Maximes*, *les Réfléxions*, *&* *les Caractéres*. Elles s'arrêtent trop à l'extérieur des perſonnes. Elles ſe contentent d'en juger ſuperficiellement ; leur pareſſe s'accommode de cette maniére d'agir. Mais il faut une attention trop bandée, un trop grand effort de méditation, quand il s'agit de déduire les actions humaines de leurs principes, de développer les motifs de nos vices & de nos vertus, & de tirer de cette étude des régles abregées pour mettre à profit la connoiſſance de ſoi-même & des autres hommes. La ſphére du raiſonnement des femmes ne s'étend guéres juſques-là. Ajoûtons que rarement leur eſprit a la vigueur de concentrer tout ce qu'une vérité morale a d'eſſentiel, dans un petit nombre d'expreſſions miſtérieuſes, que les bons eſprits devinent & qui reſtent énigmatiques pour les petits génies.

En récompenſe, les hommes les plus ſpirituels ne ſauroient exprimer ſi juſte leurs penſées qu'une femme d'eſprit. Il ſemble que dans ſon imagination les expreſſions les plus préciſes de tous les objets ont chacune

ne ſa niche, où elle les fait trouver dès qu'elle en a beſoin.

Il faut aux hommes bien du travail pour courir après les termes les plus propres, qui bien ſouvent encore leur échapent.

Les femmes qui ont du génie ſaiſiſſent d'abord le mot qu'il leur faut; c'eſt le premier qui s'offre à leur eſprit; ſi elles veulent rafiner & en chercher un autre, elles gâtent ſouvent tout le tour de leur penſée, par une affectation choquante. C'eſt ce ſtile aiſé du beau ſéxe qui nous fait rendre les plus grandes fariboles intéreſſantes, & qui fait qu'un homme de bon goût peut s'amuſer agréablement aux Mémoires de M. du N.

Le centre de l'eſprit des femmes, c'eſt le ſtile Epiſtolaire; elles n'ont qu'à ſuivre leur naturel, pour y parvenir à la perfection, où les hommes tendent ſouvent en vain par le ſecours de l'art. Leurs tranſitions fines & adroites, le deſordre lié de leurs penſées, & leurs heureux tour pour les exprimer ſont dans tout leur jour dans une lettre. Elles ont un certain talent pour dire les petites choſes ſans baſſeſſe, & les grandes ſans enflure. Ce talent eſt auſſi naturel qu'inimitable; avec tous nos efforts nous ne ſaurions que le copier foiblement; & les Lettres de Me. de Sevigni ſont autant au deſſus de celles de Rabutin, qu'il eſt ſupérieur lui-même aux hommes qui ont le plus brillé dans ce genre d'écrire.

Pour ce qu'on nomme *le Savoir* & qui conſiſte à lire, à compiler, & à commenter

ter les Anciens Auteurs, je croi que les femmes nous y ſurpaſſeroient, ſi elles vouloient s'y apliquer; une grande profondeur d'eſprit n'y eſt point néceſſaire; la mémoire & l'imagination ſuffiſent pour y exceller; & je conſeillerois aſſez cette étude aux Dames, s'il n'étoit pas fort inutile de la porter loin, & ſi les maniéres pédanteſques n'étoient pas inſuportables dans le beau ſéxe.

Il y a d'excellens Poëtes parmi les hommes & parmi les femmes, & même également excellens, quoique d'une maniére différente qu'il vaut bien la peine de développer. Les vers où il faut de la force, de la majeſté, & du ſublime, demandent le génie d'un homme; Ceux où il faut du naturel, de l'imagination, des ſentimens & de la délicateſſe ſont plus à la portée du beau ſéxe, qu'à la nôtre; mais je croi que le Poëme Epique & la Tragédie ne ſont nullement ſon fait.

Les femmes élevées à la moderne ſont fort peu ſuſceptibles de ce qu'on nomme vertu héroïque; elles ont de la peine à la concevoir; Comment pourroient-elles la dépeindre? Une fermeté inébranlable, qui ſans écouter les intérêts les plus tendres du cœur, va droit au but où la Juſtice & la belle gloire l'apellent, paroît aux femmes plûtôt une dureté féroce qu'une vertu. Naturellement tendres & pitoyables, tout ce qui choque la pitié & la tendreſſe leur déplait; Elles ne ſauroient le pardonner à la raiſon même; & par conſéquent le vray héroïſ-

roïſme ne ſauroit guéres être dépeint par elles, puiſqu'elles ne ſauroient ſe réſoudre à l'aimer.

D'ailleurs, elles ſont trop amoureuſes des mœurs de leur tems, & de leur Païs, pour ſortir de leurs préjugez, & pour entrer dans le caractére d'une autre Nation, & d'un autre Siécle. Les hommes peuvent forcer leur imagination à obéïr à leur raiſonnement, & adopter ainſi un caractére qui leur eſt étranger. Mais l'imagination des femmes ne reléve que de leur cœur, elles ne ſauroient imaginer que ce qu'elles ſont capables de ſentir. Cette vérité ne détruit point ce que j'ai avancé de la richeſſe & de l'étenduë de leur imagination; elle établit ſeulement que le cœur des femmes, étant eſclave de l'habitude, trouve ridicules toutes les maniéres qui ne ſont pas de leur Siécle, & qu'ainſi elles donneront toûjours à leurs Héros leurs propres mœurs, comme les ſeules aimables, les ſeules intéreſſantes.

La Comédie ſeroit plûtôt de leur reſſort, puiſqu'il s'agit d'y dépeindre les maniéres qui ſont en vogue; mais elle demande une connoiſſance trop méditée du cœur humain, & elle a comme la Tragédie des Régles ſévéres, auxquelles des eſprits ennemis de la contrainte ne ſauroient s'aſſujettir.

En récompenſe les femmes l'emportent de beaucoup ſur nous pour l'Elégie, & pour tous les Vers paſſionnez. Nous ne ſentons pas ſi vivement que le ſéxe, & nous tâchons d'y ſupléer par l'eſprit. Nous pen-

penſons quand il s'agit de ſentir, & nous faiſons naître dans l'eſprit du Lecteur, des penſées, au lieu de remplir ſon cœur de ſentimens. Les femmes au contraire, toutes remplies de ce qu'elles ſentent, n'ont pas le loiſir de penſer; leur paſſion trouve tous prêts, dans leur imagination échauffée, des termes convenables, qui, ſoûtenus d'une cadence aiſée, nous font ſentir préciſément ce qu'elles ſentent, & nous le font ſentir plus vivement que nous ne pourrions le ſentir de notre propre fond.

Quant à la verſification en elle-même, il eſt ſûr que nous ſommes ſupérieurs au beau ſéxe, pour la force de ces Epithetes qui caractériſant la nature des choſes, valent des penſées entiéres: notre cadence a auſſi une majeſté où celle des femmes ne ſauroit atteindre. Leurs Vers en récompenſe ſont plus coulans que les nôtres, & ſentent moins le travail; ils ont une harmonie plus touchante & plus flateuſe: en un mot, la verſification des femmes donne plus de plaiſir, & la nôtre eſt plus propre à inſpirer de l'admiration.

LXX. DISCOURS.

DEuſſay-je démentir mon nom de Miſantrope, je prétens faire voir que les hommes ne ſont pas ſi corrompus qu'on les croit

croit d'ordinaire, & que c'est injustement qu'on attribuë leurs meilleures actions aux sources impures d'un *lâche Amour-propre*, & d'*un intérêt grossier*.

C'est l'illustre Mr. de la Rochefoucault, qui dans ses Maximes a donné le plus d'étenduë & de force à ce sentiment peu charitable: on l'a trouvé vrai dans plusieurs éxemples; & ce demi-vrai joint à la nouveauté de cette opinion, & au mérite de son Aureur, l'ont fait recevoir presque universellement.

Je sai que par *l'intérêt* ce grand homme n'entend pas simplement un *intérêt d'avarice*, mais l'utilité en général, à laquelle il prétend que les hommes raportent toutes leurs actions. Cette opinion a un sens véritable; mais ce n'est pas celui de Mr. de la Rochefoucault: il parle d'une utilité grossiére, qu'on ne sauroit avoir en vûë sans sapper la Vertu par ses fondemens, & non pas de cet intérêt délicat & raisonnable, qui consiste dans la satisfaction intérieure que la Vertu produit dans l'ame des vertueux.

L'amour de la Justice, à son avis, n'est qu'une crainte d'être injustement traité par les autres: La Reconnoissance, n'est qu'un desir de paroître reconnoissant, ou de recevoir des bien-faits d'une plus grande importance. La Sobriété est l'amour de la santé, ou l'impuissance de manger beaucoup. La Moderation est la langueur & la paresse de l'ame, & non pas un effort de la Raison par lequel on fait tenir ses desirs en bride.

La

La Constance dans l'adversité, est l'abatement d'un esprit étourdi de son malheur. Enfin, selon Mr. de la Rochefoucault, toutes les actions qu'on nomme vertueuses, sont des actions réellement mauvaises ou indifférentes, auxquelles l'Amour-propre fait ménager adroitement les aparences de la Vertu.

Je suis bien sûr qu'il a tout une autre opinion des Vertus Chrétiennes; mais son sentiment ne m'en paroît pas plus soûtena- à l'égard de ces actions vertueuses qui ont leur source dans l'Humanité & dans la Raison.

Ces actions bonnes extérieurement, & dont la bonté intérieure est ici en question, peuvent être distinguée en actions purement machinales, & en actions auxquelles la Raison porte la volonté, après avoir réfléchi sur le parti qu'il y avoit à prendre.

Personne ne me contestera qu'il n'y ait des bonnes qualitez qui ne sont que des Passions heureuses, & qui devancent la réfléxion, pour pousser les hommes à l'utilité de leur Prochain. Fort souvent on aime & l'on éxerce la justice, par une espéce de sympathie naturelle avec ce qui est juste; tout de même comme il y a des personnes qui par un effet de leur naturel aiment l'ordre & l'arrangement, & qui sentent leur cœur se révolter contre le desordre. Il en est de même de la Charité; bien des gens pratiquent cette Vertu, parce qu'ils sont nez pitoyables, sans qu'ils songent seulement aux malheurs qui leur pourroient arriver à eux-
mê-

mêmes: il n'y a que les hommes naturellement durs qu'il faut porter à la Pitié, en leur faisant jetter les yeux sur le besoin qu'ils pourroient avoir un jour du secours des autres.

On me dira que la Vertu ne sauroit avoir lieu dans ces sortes d'actions; puisque loin de découler du raisonnement, elles ont leur principe dans un instinct semblable à celui qui porte les brutes à la nourriture & à la défense de leurs petits. J'en conviens, mais il est sûr aussi que l'intérêt n'est pas le motif de ces actions; puisque raporter quelque chose à son utilité, supose du raisonnement & de la reflexion.

A l'égard de ces mêmes actions, lorsque la Raison en est le seul principe, je ne vois pas qu'on ne puisse être juste, reconnoissant, charitable, par le seul motif de satisfaire à son devoir, & d'entretenir, par la pratique de ces Vertus, le bonheur & la tranquilité dans la société humaine. Il suffit d'être homme de probité sans être Chrétien, pour sentir qu'une raison éclairée est capable d'un pareil desintéressement, & que les Payens en ont pû être susceptibles. On supose que toutes leurs vertus ont été fausses, & que l'amour de la Réputation en a été l'unique motif; mais on ne le prouve pas. Aussi n'y a-t-il aucune source dont on puisse tirer des preuves, pour faire voir que des gens instruits de l'existence d'un Être parfait, n'ont pas pû diriger leurs actions au bonheur de lui plaire en obéïssant à ses Loix.

Mon ſentiment n'eſt pas que l'Amour-propre n'entre point du tout dans les actions *machinales & raiſonnées* dont je viens de parler. Il y entre ſans doute, mais non pas d'une maniére à en ternir l'éclat.

Ceux qui ſont charitables par temperemment, ne ſe laiſſeroient pas entraîner à leur pitié, ſi leur cœur ne pâtiſſoit du trouble, où le malheur du prochain le jette, & ſi le calme ne rentroit dans leur ame, quand ils ont ſatisfait à cette eſpéce de paſſion.

Ceux qui ſont juſtes par Raiſon, ne ſuivroient par leurs lumiéres, ſi la perſuaſion d'être vertueux étoit ſtérile en plaiſirs, & ſi la plus douce & la plus ſenſible joye de l'ame n'étoit pas une récompenſe certaine de la Vertu.

Mais cet Amour-propre bien loin d'être blâmable, eſt le fondement de la Vertu: & ſi la Vertu n'avoit aucun raport à notre utilité, ſi elle étoit incapable de nous procurer aucun bien, elle ne feroit pas un bien elle-même; on ne pourroit pas dire qu'elle fût eſtimable & digne de notre amour. La Vertu n'eſt qu'un Amour-propre, qui raiſonne juſte: C'eſt cette force d'eſprit, qui diſſipant les ténébres de la prévention, ſacrifie des intérêts groſſiers & extérieurs, à une utilité intérieure & délicate. Les aplaudiſſemens que la Raiſon ſe donne quand elle eſt contente d'elle-même; La ſérénité que la bonne conſcience fait naître dans une ame vertueuſe. Voila ce qui rend la Vertu digne de notre attachement; & plus on

a

a le goût de ces plaisirs, plus on est propre à contribuer à la félicité des autres hommes.

Cet amour-propre, délicat & raisonnable, n'influë pas seulement sur les Vertus, jusqu'auxquelles l'homme se peut élever par ses propres forces, il est même inséparable de la Vertu Chrétienne, qu'une Grace incompréhensible dans ses opérations, crée dans nos cœurs.

Le Christianisme perfectionne l'Humanité & ne la détruit pas; & quand on est Chrétien on ne cesse pas d'être une subsistance intelligente. Or il est contradictoire, à mon avis, de former l'idée d'un Etre intelligent, capable de réfléchir sur soi-même, & de croire qu'un pareil Etre puisse être indifférent à soi-même. Penser & ne se pas aimer me paroissent des choses absolument incompatibles. Ajoûtons qu'un Etre indifférent à soi-même ne sauroit être susceptible de Vertu, dans quelque sistême qu'on puisse le concevoir. Suposons cet Etre convaincu qu'il doit à son Créateur un amour pur & sans aucun mêlange d'intérêt; quel motif pourra le pousser à s'aquiter de ce devoir chimérique s'il est indifférent d'être vertueux & de ne l'être pas? & son devoir ne lui sera pas plus cher que son bonheur.

Il faut n'avoir jamais réfléchi meurement sur la nature de l'Amour-propre, pour s'imaginer que la Vertu puisse subsister sans lui.

Si nous voulons combâttre l'Amour-pro-

pre, c'eſt lui-même qui nous inſpire ce deſſein, & qui ſe déclare la guerre à lui-même; ce n'eſt que ſous ſes propres étendars qu'on remporte la Victoire ſur lui: ſi nous réüſſiſſons à le détruire, il renaît de ſa ruine par la ſatisfaction de s'être ruiné; mais il en renaît pur, raiſonnable, & digne de l'excellence de notre nature.

Je pourrois confirmer, par des raiſons tirées de la Théologie revelée, ce que je viens de ſoûtenir, touchant les liaiſons néceſſaires qu'il y a entre la Vertu & un Amour bien entendu de ſoi-même, mais aparemment on ne pardonneroit pas à des preuves de cette nature de paroître dans une feuille volante. Diſons plûtôt un mot touchant la queſtion ſuivante:

Eſt-il permis à l'Amour-propre de ne ſe pas contenter des plaiſirs intérieurs qui ſuivent la Vertu, & de chercher dans l'aprobation des hommes de quoi ſe nourrir, & de quoi ſe plaire? Je croi qu'il n'en faut pas douter. Nous ſommes unis trop étroitement avec nos prochains, pour que leur eſtime puiſſe ne nous toucher en aucune maniére. Le grand édifice de la ſociété a beſoin, pour demeurer ferme, de l'eſtime & de la tendreſſe mutuelle de ceux qui le compoſent. Si la Vertu n'avoit pas quelque ardeur à ſe répandre au dehors, & à ſe faire aplaudir, ce deſintéreſſement rigide ne pourroit que nuire à la ſociabilité ſur laquelle eſt fondé le bien de tout le genre-humain.

Ajoûtons qu'aimer quelqu'un & ne ſe pas ſou-

foucier de lui plaire, font des chofes qui ne fauroient guéres fubfifter enfemble. L'eftime de ceux qui ne nous font pas indifférens, ne peut pas nous être indifférente.

Il faut feulement fe précautionner contre une exceffive foif de Réputation, & ne la briguer jamais par des voyes illicites. C'eft des mains de la Vertu feule qu'il nous eft permis de recevoir l'eftime des hommes. La plus grande loüange que Saluftc donne au mérite de Caton, c'eft qu'il aimoit mieux être vertueux que de le paroître. C'eft auffi ce qui fait le caractére effentiel de la véritable Vertu. Il faut toûjours préférer la réalité de la Vertu, à la reputation d'en avoir, le plaifir d'être eftimé doit toûjours céder au bonheur d'être eftimable. Il arrive fouvent qu'on aquiert de la Réputation aux dépens de la Vertu; & il eft plus difficile, qu'on ne penfe, d'être univerfellement eftimé, & d'avoir un folide mérite. Par conféquent, quand il faut opter entre le Mérite & la Réputation, un homme de probité doit facrifier hardiment l'eftime des hommes au plaifir intérieur de la mériter ; Mais auffi c'eft une vanité louable & nullement contraire à l'humilité Chrétienne, de préférer à tout, le bonheur de plaire à fon prochain; pourvû que ce bonheur foit fubordonné à la fatisfaction de ne fe point écarter de fon devoir, & de plaire par là à celui qui nous a donné la Raifon pour guide de notre conduite.

LXXI. DISCOURS,

L'Ingratitude eſt ſans doute le vice le plus caractériſé d'une ame lâche & ſervile; mais on peut dire que ce défaut a autant ſon principe dans la conduite des bienfaiteurs, que dans le cœur bas de ceux qu'ils obligent.

Il y a des perſonnes dont la charité eſt cruelle, & dont les bienfaits ſont offenſans, par la maniére dont ils les diſpenſent.

Lyſandre tombé dans la pauvreté, s'adreſſe à ſon Ami Clyton, dont le ſecours peut facilement le tirer de ſa Miſere. Clyton écoute la demande de cet infortuné, d'un front ſourcilleux; il lui donne tout le loiſir d'entrer dans le détail de ſon malheur, & d'employer toutes les raiſons qu'il croit néceſſaires pour porter ſon Ami à la pitié. Il prend enfin la parole, d'un air ſévére, & s'érigeant en Juge de la conduite de Lyſandre, il lui reproche que ſon imprudence eſt l'unique cauſe de ſon infortune. On ne doit point avoir pitié, dit-il, de ceux qui ſont les artiſans de leurs propres malheurs; c'eſt les obliger véritablement, que de leur laiſſer ſentir les effets de leurs folies, afin que leur expérience les porte à une conduite plus raiſonnable. Après cette Mo-

ra-

rale hors d'œuvre, il renvoye ſon Ami en lui refuſant ſon aſſiſtance. Lyſandre redouble ſes priéres; il en vient juſques aux baſſeſſes; & écoutant plûtôt ſa neceſſité, que ſa conſcience, il demande pardon d'une conduite qu'il pourroit excuſer par des raiſons inconteſtables. Enfin, Cliton ſe laiſſe arracher quelque aſſiſtance; mais il capitule avec ſon Ami, & lui donne le moins de ſecours qu'il peut. Il ajoûte encore, que l'argent dont il l'aſſiſte eſt bien haſardé, & qu'il le compte déja perdu. C'eſt ainſi qu'il congédie le malheureux Lyſandre, plus mortifié par ſes maniéres d'agir rudes & injurieuſes, qu'obligé du bienfait qu'il en a extorqué.

Je laiſſe à part l'inhumanité qu'il y a dans une aſſiſtance accordée de la ſorte; je veux faire voir ſeulement combien il y a dans cette dureté d'impertinence & de travers d'eſprit.

Cliton ſavoit le triſte état de Lyſandre avant qu'il en fût importuné pour le ſecourir; il prévoyoit qu'il s'adreſſeroit à lui, & même il avoit déja réſolu de l'aſſiſter: Que ne devançoit-il ſes priéres, pour le conſoler dans ſon malheur, & pour lui offrir de ſon propre mouvement le même ſecours qu'il lui a fait acheter par des baſſeſſes? Il n'y a que le bienfait qui coute, & en l'accompagnant de maniéres obligeantes, on ne ſauroit perdre que la réputation d'homme rude, & d'Ami peu ſenſible.

Je ſoûtiens qu'obliger à la maniére de Cliton,

on, c'eſt ne mériter aucune reconnoiſſance. Etre reconnoiſſant n'eſt pas juſtement, rendre bienfait, pour bienfait, c'eſt plûtôt ſentir qu'agir; & cette vertu conſiſte proprement dans la tendre amitié qu'excite dans nos cœurs la généreuſe tendreſſe de celui qui nous oblige: par conſéquent, il eſt bien vrai qu'il faut toûjours s'aquiter d'un bienfait comme d'une dette qu'on a contractée; mais on ne doit point une tendreſſe reconnoiſſante à celui qui ne nous oblige point par tendreſſe. Le ſervice qu'on rend, eſt le prix du ſervice qu'on a reçû; mais l'amitié de celui qu'on oblige eſt le prix de l'amitié que lui témoigne ſon bienfaiteur.

Philemon contribuë d'une autre maniére à l'ingratitude de ceux qui lui ont obligation. Le deſintéreſſement paroît regner abſolument dans les ſervices qu'il rend à un grand nombre de perſonnes; il n'attend pas qu'on vienne implorer ſon ſecours; Il s'efforce à déterrer les miſerables pour leur diſpenſer ſes bienfaits.

Mais c'eſt ſon humeur impérieuſe qui le pouſſe à cette charité aparente, & la Vertu n'y a point de part. Recevoir un bienfait de lui, c'eſt lui vendre ſa liberté: Il ne tâche que de s'aquérir, par ſes thréſors, ùn droit de tyranniſer des malheureux, qu'il ne tire de leur miſére que pour les plonger dans une miſére plus grande. Il lui faut des gens aſſidus à lui faire leur cour, qui aplaudiſſent à ſon humeur biſarre, & qui deviennent, en dépit de leur vertu, les inſtrumens de ſes in-

injustices. Il veut régner en souverain sur leurs actions, sur leurs mœurs, sur leurs sentimens, & leur faire sentir toûjours que c'est à lui qu'ils sont redevables de leur fortune. C'est lui faire un sensible déplaisir que de s'aquiter des bienfaits qu'on en a reçûs : Il regarde ceux qui ont un pareil dessein comme autant d'esclaves fugitifs, & il les punit en resserrant leurs liens par des obligations nouvelles.

C'est un malheur fort suportable, dit un célébre Ecrivain, d'obliger un ingrat; mais rien n'est plus chagrinant que d'être obligé à un malhonnête homme. Rien de plus sensé que cette maxime! Si un homme qu'on oblige ne veut pas répondre à nos bontez, son ingratitude n'est pas sur notre compte; nous pouvons nous consoler de sa lâcheté par la satisfaction d'avoir fait notre devoir à son égard. Il y a du travers d'esprit à s'allarmer si fort de la conduite d'un ingrat; souvent même c'est une marque qu'on n'a été généreux que par intérêt, & que nos bien-faits n'ont eu leur principe que dans l'espoir de la récompense: mais quel chagrin, quel embarras ne traîne pas après elle l'obligation qu'on a à un homme sans probité? La reconnoissance nous oblige à l'aimer & à le soûtenir; la justice nous porte à haïr ses vices & à s'opposer à ses mauvaises actions; & si une raison éclairée voit aisément à quoi elle doit se déterminer, le cœur a bien de la peine à se soûmettre à son empire. Rien n'est plus difficile à un homme généreux, que de prendre le parti de la Justi-

ſtice contre ceux qui l'ont protégé : & la crainte de paſſer pour ingrat, a tant de pouvoir ſur les belles ames, que c'eſt quelquefois le comble de la force d'eſprit que d'oſer ſe déclarer contre ſon bienfaiteur.

On pourra tirer encore quelques maximes ſur la maniére d'obliger, de la Fable ſuivante.

LE LOUP ET LE MOUTON.

FABLE.

UN Animal, Loup de naiſſance,
Et Brigand de profeſſion,
Nommé Glouton,
Dans une Bergerie ayant pris ſa pitance,
C'eſt à dire, rempli ſa pance,
Pour boire, vers un puits courut d'un pas hâté;
Mais juſqu'au fond des eaux il fût précipité,
Dupe de ſon avidité.
Pour en ſortir perdant ſa peine,
Quoi qu'il fît maint & maint effort,
De ſes cris douloureux il rempliſſoit la plaine,
En diſant, au ſecours, je me meurs, je ſuis mort;
Tout comme s'il avoit des Amis par douzaine.
Meſſieurs les Loups n'en ont pas à foiſon.
A ces cris vint Robin Mouton:
A mon avis la Bête infortunée

Fût

Fût dans ce lieu par son astre entraînée:
Il reconnût son Ennemi Glouton;
Et quoi qu'il n'eût point l'ame noire,
S'il en fût bien fâché l'on peut assez le croire.
Pour insulter à son malheur,
Il prit du moins un ton railleur.
(Le plus niais se croit grand maître en raillerie)
Ah! serviteur, dit-il, à votre Seigneurie;
Que vous étes bien là! Jusques au col dans l'eau!
Quelle fortune! Aucun Agneau,
Ne peut troubler ici votre boisson chérie.
De votre naturel humain,
Et de votre rare clémence,
Vous recevez une ample recompense;
Oh! que c'est bien fait au Destin.

Ne raillons point, Ami Robin,
Lui dit le Loup; car de ma vie
De railler je n'eus moins envie.
Dans la fleur de mes ans devrai-je ainsi mourir?
De toute la race Moutonne,
Vous étes, je le sai, la meilleure personne;
Magnanime Robin, daiguez me secourir.
Je fus toûjours de votre espéce,
Grand ennemi, je le confesse:
Mais sauver les jours d'un Ami
Ce n'est qu'avoir le cœur noble à demi;
Et vous méritez bien la gloire,

D'avoir ſauvé votre Ennemi.
Par un acte ſi beau vous vivrez dans l'Hiſtoire:
Moi Loup j'en ſuis garant. Ah, Monſieur le Voleur,
Vous voilà donc Prédicateur,
Reprit Robin, votre langue éloquente
Peut aller aux Enfers haranguer Radamanthe.
Mes Fréres ſont par vous autrefois déchirez
Et mes Agneaux depuis peu devorez:
A mon avis cette fraîche curée,
A beſoin de liqueur pour être digérée.
Mouton ſenſé ne ſauva jamais Loup,
Vous avez trop mangé pour ne pas boire un coup.
Bon ſoir. Ah, dit le Loup, quelle eſt votre rudeſſe?
Mouton peut-il avoir une ame ſi tigreſſe?
Par pitié ſauvez-moi, ce ſignalé bienfait
Sera mis à gros intérêt.
Je veux faire avec vous une ferme Alliance;
Des vôtres & de vous je prendrai la deffenſe;
Et malheur à tous Louveteaux,
S'ils offenſent jamais Meſſeigneurs vos Agneaux.
Vous ne vous rendez point? Ecoutez-moi de grace,
Dans un antre ici près je réſerve un thréſor;
De tout Mouton par moi tué de votre race
Vous recevrez le peſant d'or.
Que l'avarice

Eſt

Eſt un ſot vice !
Quoiqu'on l'ait dit ſouvent je le répéte encor.
Robin fermoit l'oreille à la cajollerie,
Mais lâchement il l'ouvre à l'eſpoir du profit,
Et va ſauver, en Mouton ſans eſprit,
La peſte de la Bergerie.

De vous déduire le moyen
Qu'il mit en œuvre, Eſope n'en dit rien,
Et je trouve à propos d'imiter ſon ſilence.
Diſons plûtôt qu'au lieu de recompenſe
Robin fût croqué par Glouton,
Qui dit au malheureux Mouton :
Loup ſenſé n'a jamais épargné votre engeance :
Aprés avoir bien bû, ſachez, pauvre niais,
Qu'on doit manger ſur nouveaux fraix.
On peut aprendre en cette Fable,
Que d'un Ennemi mépriſable,
Souvent dans la miſére on brigue la faveur.
Après cela; que le malheur
Du plus grand idiot peut faire un Orateur.
Mais ſur tout, qu'obliger par intérêt, diſpenſe
De la reconnoiſſance.
En qualité de Loup Glouton eut-il grand tort
Si du lâche Robin puniſſant la folie,
Par interêt il a donné la mort
A qui pour ſon profit lui conſervoit la vie?

LXXII. DIS-

LXXII. DISCOURS.

JUsqu'à quel degré eſt-il permis de porter la Satyre? Il eſt aſſez important de le déterminer.

Bien des gens s'imaginent, qu'il ſuffit de briller dans ce genre d'écrire, & qu'une malice un peu outrée eſt fort pardonnable, pourvû qu'elle ſoit accompagnée d'un eſprit vif & délicat.

Je ſuis fort éloigné de ce ſentiment, & ſi ma conduite ne répond pas éxactement à ce que je penſe ſur cette matiére, c'eſt par inadvertance, & nullement par un deſſein prémédité de choquer mes propres maximes.

Pour ce qui regarde la Satyre qui roule ſur les productions de l'eſprit, je crois qu'on n'a qu'à profiter de ce qu'en dit Boileau dans ſa neuviéme Satyre, pour être ſûr, que tout Lecteur eſt en droit de dire ſon ſentiment ſur ce qu'il lit. Se faire imprimer c'eſt reconnoître le Public pour ſon Juge compétant, & ſoumettre ſes Ouvrages aux déciſions de tout le monde.

D'ailleurs, cette ſorte de Satyres rectifie le gout des Lecteurs, & des Ecrivains, & elle ſert de digue au déluge des mauvais Ecrits, qui ſans elle, inonderoit la République des Lettres.

Il faut ſeulement ſe garder de ne pas imiter

ter certains eſprits altiers & bilieux, qui ſe déchaînent contre toutes ſortes d'Ouvrages, quoi qu'ils en reconnoiſſent eux-mêmes le mérite. On diroit que leur réputation dépend de la ruine de celle des autres, & que toutes les louanges qu'ils ôtent à autrui, ſont ajoûtées à celles qu'ils croyent mériter eux-mêmes.

La Critique qu'on éxerce ſur les Auteurs, doit être également équitable & judicieuſe; & l'on doit rendre juſticē à ceux qui ſont dignes d'admiration, avec le même plaiſir qu'on tourne en ridicule ceux qui par leurs fades Ouvrages rendent le nom d'Auteur mépriſable.

Il n'eſt pas facile de pardonner à Boileau d'avoir ſouvent péché contre cette maxime, en décriant certains Ecrivains, que ſelon toutes les aparences il ne pouvoit qu'eſtimer.

Dans ſon Ode ſur la priſe de Namur, il auroit attaqué Fontenelle même; ſi quelques Amis ſincéres ne l'en avoient détourné, comme d'un deſſein plus pernicieux à ſa propre réputation, qu'à celle de cet illuſtre Défenſeur des Modernes.

En récompenſe, le mérite inconteſtable de Quinaut n'a pas pû ſe dérober aux railleries de ce Critique impitoyable, non plus que celui de Bourſault, quoi qu'Ecrivain judicieux, & bon Poëte.

On ne ſauroit diſputer ces titres à l'Auteur des *Fables d'Eſope*, & d'*Eſope à la Cour*, deux Pieces de Théatre, où l'Imagination, le Jugement, l'Art, & l'Eſprit brillent de tou-

toutes parts. On peut dire même que ce ſont des Ouvrages qui n'auroient pas fait tort à la réputation de Boileau, s'il en a-voit été l'Auteur lui-même.

Quoiqu'il ſoit permis de cenſurer les Auteurs, il eſt vrai que c'eſt un moyen infaillible de s'engager dans des Guerrres éternelles avec ces Meſſieurs, qui n'entendent pas raillerie ſur les productions chéries de leur eſprit. Il vaut mieux certainement éviter de les choquer, & leur laiſſer faire & admirer impunément de mauvais écrits, que de s'attirer, de gayeté de cœur, un grand nombre d'ennemis implacables. Du moins ſi on ne peut pas réſiſter à l'envie d'épancher ſa haine contre un ſot Livre, il eſt bon de cacher ſi-bien ſon nom, que la bile des écrivains lézez ne puiſſe pas s'attacher ſur un objèt fixe, & qu'elle ſoit contrainte de s'évaporer en l'air.

Mais la Satyre qui regarde les écrits, n'eſt qu'une bagatelle au prix de celle qui touche les mœurs.

La derniére intéreſſe tout autrement la probité d'un Ecrivain, & éxige une bien plus grande précaution, pour qu'elle ne dégénére pas en médiſance : de la Satyre ſur les mœurs, à la médiſance, il n'y a qu'un pas, & la malice naturelle aux hommes rend ce pas extrémement gliſſant.

Il eſt d'abord hors de conteſte qu'il eſt permis de décrier le Vice, & d'en dégoûter les hommes, inſenſibles à ce qu'il y a de criminel, en leur y découvrant du ridicule, que tout le monde s'efforce également d'é-

vi-

viter. C'eſt là l'emploi ordinaire de la Satyre, quoiqu'elle attaque quelquefois le Vice ſérieuſement, & qu'on faſſe des prédications dans les ſatyres, comme on fait ſouvent des ſatyres dans les prédications; Mais pour rendre la Satyre utile, il faut en attaquant le Vice ſe garder ſoigneuſement d'en faire paroître des traces dans ſes écrits. On doit y faire ſentir par tout le caractére d'un ſincere amateur de la Vertu, & d'un homme ſérieuſement animé contre la corruption du ſiécle.

Dès qu'on voit un Auteur tirer ſes Satyres d'un fond de malignité; dès qu'il ſemble ſe faire un plaiſir de la matiére que les vices offrent à ſa bile; le dépit, qu'on ſent contre l'Ecrivain, nous empêche de faire attention à la bonté de ſes maximes. On croit que rien d'eſtimable ne ſauroit ſortir d'une ſource ſi impure.

Le moyen de lire avec fruit & ſans indignation les Satyres, qui ont leur ſource dans la haine que leurs Auteurs ont conçûë contre ceux qu'ils ſatyriſent. Il ſemble qu'avoir le malheur de déplaire à ces Meſſieurs, c'eſt aquérir tout d'un coup tous les défauts imaginables; Il eſt vray que ces défauts diſparoiſſent dès que la paſſion qui les faiſoit naître vient à ſe calmer. Ces Satyres mépriſables me font ſouvenir d'un Jéſuite dont Mr. Paſcal parle dans ſes Lettres Provinciales.

Ce Révérend Pére s'étoit mis dans l'eſprit, qu'un Dominiciain, Auteur d'un certain Livre, y avoit eu l'intention de décrier

la *Société*: fondé sur cette imagination, il profita de la Doctrine Jésuitique, qui permet de calomnier ses ennemis, & publia dans un Ouvrage, que son prétendu Adversaire étoit hérétique, souillé des crimes les plus abominables, & digne du feu. Quelques Amis communs intervinrent pour réconcilier ces Messieurs, & le Dominicain, ayant protesté que la Société n'avoit pas été l'objet de ses censures, le Jésuite content de cette satisfaction, lui dit qu'il le reconnoissoit pour Orthodoxe, très homme de bien, & digne de l'estime de tous les honnêtes gens. Il eut encore le front & la sottise de prier les témoins de cette affaire, de se souvenir de sa déclaration.

Je croi avoir dit ailleurs, qu'il est impossible de faire sur les mœurs & sur les maniéres, des censures qui portent coup, si on ne copie d'après nature certains Originaux qui ne subsistent pas uniquement dans notre imagination. Mais il y a très peu de cas, où, sans se rendre coupable de médisance, l'on puisse nommer ceux qu'on satyrise; l'on est tout aussi criminel, en les designant par des circonstances auxquelles tout le monde les peut reconnoître; nommer, ou designer d'une maniére si particuliére; c'est dans le fond la même chose.

Un honnête Homme doit mêler au caractére essentiel de ceux qu'il dépeint, des circonstances étrangéres, & s'efforcer à faire perdre la trace à la maligne curiosité des Lecteurs. Sur tout, faut-il prendre ces précautions, quand on attaque le ridicule de

ceux

ceux à qui d'ailleurs on reconnoît un ſolide mérite, avec lequel le ridicule n'eſt pas toûjours incompatible.

Il y a tant de travers dans la malignité de beaucoup de Lecteurs, que dès qu'ils voyent les maniéres d'un homme de mérite ſatyriſées avec raiſon; au lieu de pardonner à ſon ridicule en faveur de ſes bonnes qualitez, ils envelopent ſous ce ridicule toute la pureté de ſes mœurs, & toute la bonté de ſes actions. Or un Homme de probité doit reſpecter aſſez la Vertu pour la ſauver du mépris, & pour la derobber aux biſares jugemens d'un Lecteur peu charitable. Il vaudroit infiniment mieux paſſer ſous ſilence les défauts peu eſſentiels des gens vertueux, que de courir le moindre riſque de les expoſer à la riſée d'un Railleur ſans diſcernement, & ſans goût pour le mérite.

On a beau déguiſer ſes portraits, dira-t'on, la malice des hommes ne perd pas pour cela ſes droits: ſi on les éloigne du véritable objet d'une Satyre, ils s'en dédommagent en l'appliquant à la prémiére perſonne qu'ils trouvent à propos; & ils aſſurent hardiment que c'eſt précisément elle qu'on a voulu caractériſer. Cette conſidération ne dévroit-elle pas détourner un honnête homme de la cenſure des mœurs, pour ne pas donner matiére à la médiſance la plus envenimée?

J'avouë que je ne ſuis pas de ce ſentiment. Si on vouloit s'abſtenir de tout ce qui peut nourrir la malignité des hommes, il faudroit

ref-

rester toute sa vie dans le silence & dans l'inaction : rien de plus inventif, rien de plus ingénieux que la malice; elle trouve par tout dequoi se donner carrriére; si on l'arrête d'un côté, elle fait d'abord s'ouvrir un autre passage, & elle parvient à ses fins par les routes les plus impraticables.

Je sais bien que c'est raisonner de travers, que de dire: *si je ne suis pas cause d'un mal, ce mal ne laissera pas d'arriver d'une autre maniére, & ainsi je puis le causer sans crime.* Mais je croi qu'on raisonne juste en disant *qu'il ne faut pas négliger l'utilité à laquelle on dirige ses actions, à cause d'un mal accidentel qui arriveroit tout de même, quand il ne seroit pas accompagné de cette utilité.* Il me semble donc que puisque la Satyre ménagée avec prudence a une véritable utilité, il ne faut pas y renoncer par la crainte d'animer la médisance, qui ne feroit pas moins de ravages parmi les hommes, si personne n'en censuroit les mœurs.

De combien d'excellens Ouvrages cette précaution excessive n'auroit-elle pas privé le Public? elle nous auroit arraché des Comédies inimitables de Moliére, qui contiennent tant de préceptes salutaires; & qui même ont été d'un si grand fruit pour réformer les abus de la Cour & de la Ville. Le Théophraste de notre tems n'auroit pas continué a tracer ses caractéres admirables, où tous les hommes découvrent, comme dans un miroir sincére, leurs extravagances; s'il s'étoit laissé arrêter par les malignes applications

tions qu'on a faites de ses portraits. Ces *Clefs* aussi injurieuses à Mr. de la Bruyére même qu'à ceux qu'elles rendent les originaux de ses images, ne l'ont point rebuté; il a entassé leçon sur leçon, caractére sur caractére, sans s'attirer par là l'indignation des honnêtes gens.

Ajoûtons à toutes ces considérations, que l'utilité essentielle aux bonnes Satyres, est plus étenduë & plus durable, que le mal qui n'en est qu'une suite accidentelle. En effet, les malignes interprétations qu'on en fait ne font tort qu'à un petit nombre de personnes, pendant un certain tems; au lieu que toutes les Nations peuvent profiter des maximes que ces Satyres contiennent, & que les derniers neveux peuvent être corrigez par la censure des vices & des extravagances de leurs Ancêtres.

LXXIII. DISCOURS.

Le ton plaintif a été de tout tems propre aux Amans & aux Poëtes: les uns querellent toûjours leurs Maîtresses; les autres ne sont jamais contens de la Fortune, & souvent ils en agissent ainsi, plûtôt par habitude que par raison.

Les Poëtes & les autres Beaux-esprits, n'ont pas été toûjours également brouillez avec le Destin; & il y a eu des tems, où un beau Génie étoit le moyen le plus sûr de par-

parvenir à une grande fortune, & à une réputation étenduë.

Le meilleur argument qu'on puisse alléguer en faveur des Anciens, contre les Modernes, c'est que l'estime & les graces, qu'on prodiguoit autrefois aux Esprits supérieurs, les tiroient de l'inaction, & leur faisoient faire tous les efforts imaginables pour se signaler par leurs Ouvrages.

Parmi les Anciens, non seulement des personnes sans naissance, s'élevoient aux plus hautes Dignitez * par leur seule valeur; mais aussi, le plus haut degré d'authorité dans le plus grand Empire du monde, a été quelquefois le prix de l'Eloquence d'un homme † qui n'avoit aucun apui dans la gloire de ses Ancêtres.

Il n'est pas étonnant qu'il y ait eu alors d'excellens Orateurs, & que dès sa jeunesse on se soit apliqué à l'étude du cœur humain, & des moyens les plus propres à s'en rendre le maître.

On ne sauroit être surpris non plus, qu'on ait vû d'illustres Poëtes dans un Siécle où Horace, dont la naissance étoit des plus obscures, trouvoit un Ami familier dans Auguste; quoiqu'il eut porté les armes contre cet Empereur, dans l'Arméede Brutus.

Cette faveur singuliére qu'on accordoit anciennement aux esprits du premier ordre, me paroît la seule raison pourquoi nous cé-
dons

* Marius & d'autres. † Cicéron.

don aux Grecs, & aux Romains, en certains genres de Poëſies, & pourquoi nos Piéces d'Eloquence ne méritent pas ſeulement d'entrer en comparaiſon avec les leurs.

Après ces Nations fameuſes de l'Antiquité, je ne connois point de Peuple où le Bel-eſprit ait été toûjours conſidéré, autant que chez les François. Dans ces Siécles mêmes où le bon-goût étoit enſéveli ſous une ignorance profonde, on avoit une eſtime particuliére par toute la France, pour certains Poëtes Provençaux qui s'occupoient à compoſer des Hiſtoriettes & des Chanſons. Les plus grand Seigneurs ſe faiſoient un plaiſir de les recevoir à leurs Tables, & ravis de les entendre chanter, ou reciter leurs *Fableaux*, ils ſe dépouilloient ſouvent de leurs plus précieux habits, pour en faire préſent à cette eſpéce de Beaux-eſprits.

Chacun ſait combien les Poëtes étoient heureux ſous le régne de François Premier, dont en récompenſe il ont élevé la gloire juſqu'au Ciel, malgré ſon humeur inquiéte ſi pernicieuſe pour lui-même & pour ſes ſujets.

„ Le bel eſprit au Siécle de Marot
„ Des dons du Ciel paſſoit pour le gros lot;
„ Aux grands Seigneurs il donnoit accointance;
„ Menoit par fois à noble jouiſſance,
„ Et qui plus eſt faiſoit bouillir le pot.

„ Or

„ Or eſt paſſé le tems où d'un bon mot,
„ Stance ou Dixain on payoit ſon écot,
„ Plus on n'en voit qui prennent pour finance
„ Le Bel-eſprit.

Voila ce que Madame Deshouliéres a dit de ce tems heureux pour les Poëtes: Elle a ſeulement tort de ſe plaindre de l'ingratitude de ſon ſiécle à l'égard des beaux-eſprits: Louïs Quatorze ne céde guéres à François Premier, dans la maniére d'honorer & de récompenſer les grands génies.

„ De cet Illuſtre Roi la bonté ſecourable,
„ A jetté ſur la Muſe un regard favorable;
„ Et réparant du Sort l'aveuglement fatal,
„ Ses Tréſors ont tiré Phœbus de l'Hôpital.

Excepté la Moſcovie, je ne croi pas qu'il y ait un Païs dans l'Europe où l'on cultive moins la Poëſie & l'Eloquence que dans les Provinces que nous habitons. Ce n'eſt pas, comme croïent d'autres Nations, faute de naturel & de génie; mais faute d'eſtime pour ceux qui ſe diſtinguent dans ces genres d'écrire. Si quelqu'un dans ce Païs a l'eſprit beau, c'eſt tant pis pour lui, les Muſes n'ont ici ni feu ni lieu, & le ſeul ſtile qui flatte agréablement nos oreilles c'eſt celui des Lettres de change. Il eſt preſque ſans exemple, que parmi nous un Bel-eſprit ait joui de l'eſtime & de la faveur d'un homme

me de distinction, uniquement pour l'amour de son génie.

Ipse licet veniat Musis comitatus Homerus,
Si nihil attuleris ibis Homere foras.

Si du Fils de Thetis le grand Panégyriste,
Des neuf Sœurs, dans ces lieux, venoit accompagné,
Fermant la porte à cet infortuné,
On lui diroit Dieu vous assiste.

La Nature donne ici le mérite de bien écrire, comme ailleurs, mais la Fortune ne le met point en œuvre; & il n'est pas étonnant, que peu de personnes daignent essayer leur naturel, puisque les plus belles productions ne sauroient leur attirer ni estime, ni récompense. Si notre Patrie avoit été celle de Despreaux, il y a de l'aparence qu'il n'auroit jamais écrit : A peine sauroit-on qu'il y ait jamais eu un Despreaux dans le monde; & Rousseau n'auroit pas trouvé parmi nous, l'occasion de joindre à ses autres infamies, celle de payer d'ingratitude les bienfaicteurs de sa Muse.

On parle tant de cet Auteur qu'on me permettra bien de faire une digression pour dire un mot de ses Ouvrages, imprimez depuis *peu. Ses ennemis mêmes, pourvû qu'ils ne soient pas les plus sottes gens de la terre, ne sauroient lui refuser les titres d'esprit supérieur, & d'excellent Poëte. D'un au-

* Ceci a été écrit en 1711. mais en 1724. Rousseau les a fait rimprimer à Londres & retranché plusieurs pièces libertines qu'il nie être de lui.

autre côté, quelque porté qu'on soit à faire grace à sa conduite en faveur de son esprit, il faut convenir, si l'on ne se rend pas coupable d'un aveuglement volontaire, qu'il est un des plus dangereux écrivains, par qui jamais les bonnes mœurs ayent été attaquées. Il n'est pas possible de voir, sans frémir, dans les productions d'un même Auteur, ce que la Religion a de plus saint, exprimé avec la plus grande noblesse, & ce que le libertinage a de plus affreux insinué avec le plus grand artifice: ce que la Morale a de plus pur, étalé avec la plus grande force; & ce que la débauche a de plus brutal, renfermé dans les termes les plus grossiers. Cet Ecrivain prétend se justifier par un bon mot; Il dit, qu'*ayant fait des Pseaumes sans dévotion*, *il peut bien avoir aussi écrit des infamies sans être infame.*

Il y a plus de vivacité que de bon-sens dans cette excuse, & l'on y trouve un sophisme grossier, pour peu qu'on ne se laisse pas éblouir par un faux-brillant. Il est vrai que mille expériences prouvent assez qu'on peut, sans être dévot, faire des Ouvrages remplis de dévotion; mais c'est être réellement infame, que d'écrire des infamies.

Il se peut, qu'avec un cœur bien placé on parle de l'amour d'une maniére un peu libre, & je ne voudrois pas juger par les Contes de la Fontaine, que la licence qui a régné dans ses Vers, ait régné aussi dans ses mœurs; peut-être auroit-il pû s'apliquer ce Vers d'Ovide:

„ *Vi-*

„ *Vita verecunda eſt, Muſa jocoſa mihi.*

Ma Muſe aime le badinage,
Mais ma vie eſt réglée & ſage.

Il n'en eſt pas de même d'un Ecrivain, qui non ſeulement expoſe, aux yeux du Lecteur, par des expreſſions d'une groſſiéreté recherchée, tout ce que les débauchez ont penſé d'abominable; mais qui employe encore toute la fineſſe de ſon eſprit à ſaper la Religion par ſes fondemens. Si un tel Auteur ne ſent pas ce qu'il dit, quel crime ne fait-il pas de dementir ſes lumiéres, pour empoiſonner la raiſon de ſon prochain? Et s'il ne fait que copier ſon propre cœur, comment peut-il juſtifier l'horreur de ſes ſentimens? Je ne dirai rien ici de l'Anti-Rouſſeau, ſinon qu'il fait le troiſiéme volume de ce nouvel Ouvrage, & qu'on y trouve le ſecret de dire en cent Rondeaux, que Rouſſeau eſt un Scélérat.

Si on ne ſuit pas une erreur populaire, en croyant que les grands génies ont la plûpart du tems dans leurs vices, le contre-poids de leurs lumiéres, on ne fait pas trop mal dans ce Païs-ci de faire peu de cas du Bel-eſprit.

D'ailleurs, il faut avouër naturellement que ce n'eſt pas une qualité fort néceſſaire au bien du genre-humain, que de ſavoir bien tourner un Vers; la ſeule grace qu'on peut raiſonnablement demander pour le Bel-eſprit, c'eſt que le mérite de bien écrire,

M 2 ſoit

ſoit du moins un peu plus conſidéré que le talent de bien boire.

Je finirai par le Conte ſuivant, auquel le peu d'eſtime qu'on a pour les Gens de Lettres, méne ce me ſemble d'une maniére aſſez naturelle.

CONTE.

Quelqu'un de ces Savans, qui, comme dit Boileau,
Paſſent l'Eté ſans linge, & l'Hyver ſans manteau,
Ne vit d'autre moyen pour ſortir de miſère,
Que d'entrer chez un grand Seigneur
En qualité de Précepteur:
(C'eſt des pauvres Savans la reſſource ordinaire.)
D'y réüſſir il avoit quelque eſpoir,
Un Financier vouloit le voir;
Mais de Sire Phœbus il portoit la livrée,
Habit antique & veſte déchirée:
Pour comble de chagrin le malheureux Savant,
Avoit la barbe longue, & n'avoit point d'argent.
Sa barbe, ſa maigreur, & ſa mince parure,
Le rendoient Chevalier de la triſte figure.
Comment ſe préſenter en pareille poſture!
Il prend courage enfin, heurte chez un Barbier,
Qui, Gaſcon de naiſſance, & Gaſcon de métier,

Avec

Avec grands complimens, veut que Monfieur
s'affeye.
Hola, garçons, vîte un bonnet,
Ca, de l'eau chaude, un linge net.
De tout cet apareil notre Savant s'effraye,
Et dit qu'il efpéroit qu'on voudroit en ce lieu,
Le razer pour l'amour de Dieu.
Hou, pour l'amour de Dieu, la chienne de pratique;
Remarque bien cette Boutique,
L'ami, pour n'y rentrer de tes jours à ce prix;
Pour ce coup affis toi. Du pauvre cancre affis
D'un peu d'eau froide on frote le vifage,
De linge, de bonnet, il ne fut plus parlé:
Et le malheureux fut raclé
Du razoir le moins affilé,
Dont jamais fe fervit un Barbier de Village.
Sous ce maudit couteau tout autre auroit hurlé:
Mais de tout tems la patience
Fût compagne de l'indigence.
Dans ce tems un chat indifcret,
Du Maître rognant la pitance,
Fut par un des Garçons attrapé fur le fait,
Et, comme de raifon, étrillé d'importance.
Rodilardus que l'on feffoit,
Moins patient que notre pauvre Diable,
Faifoit un vacarme effoyable:
Et le Barbier enragé de ces cris,

Peu satisfait déja de travailler *gratis*,
Se mît à renier avec beaucoup d'emphase:
D'où vient, s'écria-t-il ce diable de Sabat?
C'est, lui dit le Savant, sans doute un pauvre
chat,
Que pour l'amour de Dieu l'on raze.

LXXIV. DISCOURS.

IL y a dans la République des Lettres une certaine Science apellée Etimologie, qui donne à ceux qui y excellent un droit incontestable pour allonger leur nom d'un *US*. Par les lumiéres que cette Science répand dans l'esprit, on fait assigner une origine illustre & éloignée à chaque terme, quelque propre qu'il paroisse à la Langue dans laquelle il se trouve. Nommez le premier mot qui vous vient dans l'esprit; d'où voulez-vous qu'il descende? de l'Arabe, du Phenicien, du Syriaque? Vous n'avez qu'à parler seulement, vous serez servi à point nommé. On vous fera passer le terme en question pas trois ou quatre Langues, où il laissera toûjours quelqu'une de ses lettres; on en transposera les voyelles & les consones, & après toutes ces révolutions, vous serez tout étonné de le voir arrivé en France, de l'Arabie, ou de la Syrie, à peu près comme le bon homme Ænée arriva en Italie,

Per varios casus per tot discrimina rerum.

Tel le grand *Fondateur* de l'Empire Romain,
Après mille travaux vint au Païs Latin.

Il est vrai qne les courses qu'on fait faire à ces expressions, les rendent souvent entiérement méconnoissables.

Alphana vient d'*Equus*, sans doute;
Mais il faut avouër aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Ceux qui font ainsi la *Généalogie* des mots, ont à peu près le même tour d'esprit, que ceux qui se mêlent de la Généalogie des personnes. Il est vrai qu'ils ne sont pas également bien récompensez de leurs peines, & que les premiers ne gagnent que le titre de Savant, au lieu que les autres vendent bien cher d'illustres ayeux à ceux qui ne sauroient s'en passer.

„ Dis leur de quels Ayeux il te plaît de descendre,
„ Choisis de Pharamond, d'Achille, ou d'Aléxandre;
„ Charge ton Ecusson d'Etoiles, ou de Lis,
„ Ton Pére eut-il porté la Mandille à Paris.
„ N'as-tu de ton vrai nom, ni titre, ni mémoire?

 „ N'im-

„ N'importe on trouvera tes Ayeux dans l'Hiſtoire.

Pour pouſſer la comparaiſon encore plus loin, on peut dire qu'*Alphana* ne reſſemble pas mieux à *Equus*, que certaines gens aux Ayeux qu'ils achétent :

Lubin vient de Clovis, ſans doute;
Mais il faut avouër auſſi,
Qu'en venant de là juſqu'ici,
Il a bien changé ſur la route.

Revenons à l'Etimologie. J'avois toûjours crû que Ménage s'était tiré hors de pair dans cette merveilleuſe Science, & que ſans une injuſtice criante, on ne pouvoit comparer qui que ce ſoit à un homme qui fait venir *Laquais* de *Verna*, & *Tirelarigot* de *Fiſtula*.

Mais j'ai été contraint de décompter terriblement ſur la grande opinion que j'avois de ſon habileté, depuis que j'ai parcouru un Auteur qui traite du Phœnix, ſi l'on en croit le titre du Livre. Il eſt vrai qu'il ne dit rien de cet Oiſeau ſingulier, ſinon à la fin de ſon Traité, où il déclare ignorer s'il y en a jamais eu au monde; en récompenſe il ſe jette ſur les Etimologies; & cette digreſſion mérite bien d'aller, comme elle fait, d'un bout du livre à l'autre. Je m'étois imaginé comme les autres demi-ſavans, que les noms de Saluſte, de Tacite, de Tite Live, & d'autres Auteurs Latins, étoient du mê-

me

me Païs que ceux qui les ont portez. Mais je me trompois lourdement : Notre ingénieux Ecrivain nous enseigne que ces noms doivent être Hébreux en dépit qu'ils en ayent. Ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que des Auteurs bien plus modernes ont eu des noms tirez de la même source. Je me serois donné au Diantre, par éxemple, que *Venerabilis Beda* étoit ainsi apellé parce qu'il étoit vénérable par son Savoir, par sa Vertu, & peut-être par son âge; point du tout, *Venerabilis* & *Beda* sont deux noms d'une origine Hébraïque; & quoique Bede même avec tout son savoir, ne se soit jamais apperçû de cette vérité, elle ne laisse pas d'être prouvée de la maniére du monde la plus convaincante par notre Etymologiste.

Il faudroit être bien ingrat envers les grands hommes de ce calibre, pour refuser de l'admiration & de l'encens à la merveilleuse science dont ils font profession. Mais ils me pardonneront bien si je suis trop stupide pour voir le fruit qu'on peut recueillir de leur érudition. Si je suis un ignorant, ce n'est pas leur faute, je le confesse; mais enfin, à quoi me sert-il de savoir si un mot est Chaldéen, Persan, ou Gothique? Car les Savans du Nord prétendent que toutes les Langues derivent du Septentrion.

Je sai bien que de profonds Litérateurs nous assurent qu'on a une idée plus distincte du sens d'une expression, quand on sait l'Histoire de sa Vie, & qu'on l'a suivie dans tous ses Voyages: je le croi, puisqu'ils le di-

difent, mais en ne confultant que mes propres lumiéres, je ne m'en ferois jamais douté. J'ai été toûjours perfuadé que de favoir bien définir un mot c'étoit connoître précifément le fens que l'ufage y attachoit, & que cet ufage étoit un capricieux qui ne vouloit dépendre que de fes propres fantaifies. Je fai, par éxemple, que le terme *d'homme* veut dire par l'ufage, un animal compofé d'un corps & d'une ame & cela me paroît fuffire pour n'employer ce mot qu'à propos. Quand j'aprens après cela, que *Homme* vient d'un terme Latin, qui vient encore d'une autre, lequel peut-être n'eft pas non plus le premier de fa race, il me femble que le mot d'*homme* voudra dire toûjours un animal foi-difant raifonnnable, & rien de plus. Vous voyez, Lecteur que je ne parle qu'en tremblant d'une matiére fi relevée. J'aime mieux me dire à moi-même que ma raifon eft une fotte, que de m'aller imaginer que des perfonnes d'une fi grande réputation vouluffent facrifier leurs veilles à une érudition ridicule, dont on ne fauroit tirer la moindre utilité. Je me renferme donc dans la Sphére de mon petit génie dont j'étois forti mal à propos & je vais parler d'autre chofe.

LA matiére fur laquelle les hommes raifonnent de la maniére la plus bifarre, c'eft à mon avis leur propre Raifon. Quand il s'agit de donner carriére à leur vanité, ils confidèrent la Raifon comme une don précieux de la Nature, par lequel ils ont un avan-

avantage infini ſur la brute qui ne ſe gouverne que par un ſimple inſtinct: Mais lors qu'il s'agit de ſe ſervir utilement de la Raiſon pour régler leurs deſirs, elle perd auſſitôt toute ſa valeur: Ils employent toute la fineſſe de leur eſprit à ſe perſuader, que la faculté de raiſonner n'eſt propre qu'à leur faire connoître leur devoir ſans leur donner la force de s'en aquiter.

La *fâcheuſe* a pour nous des rigueurs ſans pareilles,
C'eſt un Pédant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher
Souvent, comme Damon, perd ſon tems à prêcher.

C'eſt ainſi que les mêmes hommes qui trouvent leur ſort plus glorieux que celui des brutes, ſont tous leurs efforts pour avilir la ſeule choſe qui peut les rendre ſupérieurs aux autres animaux. Quelle contradiction! Si la raiſon humaine n'a pas la force de tenir nos paſſions en bride; & s'il faut de néceſſité qu'elle ſuccombe ſous la violence du tempérament, ne vaudroit-il pas infiniment mieux être brute qu'homme? Les animaux deſtituez de raiſon n'ont qu'à ſe laiſſer aller à leurs penchans, & ne ſont pas ſujets à ces combats intérieurs, qui ſouvent font des ravages ſi cruels dans les cœurs des hommes.

 Leurs

Leurs actions ne sauroient être criminelles, puisqu'elles ne sont restraintes par aucunes Loix, & leurs plaisirs ne sont ni interrompus par la réflexion, ni suivis du repentir. Pour nous, on nous prescrit un devoir dont nous ne sommes pas les maîtres de nous aquiter. Nous pouvons être coupables, parce que nous avons une Raison, & nous ne saurions rester dans l'innocence, parce que cette Raison est absolument impuissante.

A ce compte-là, non seulement nous sommee au dessous des brutes, nous sommes même au dessous du *rien*, & il n'est pas possible de concevoir une créature plus vile & plus misérable que l'homme.

Heureusement rien n'est plus faux que la suposition qui méne à des conséquences si mortifiantes. Les hommes, par un effet de leur paresse naturelle, aiment mieux suposer, que la Raison n'a point de force; que de prendre la peine de l'essayer. Ils sont ingénieux à se tromper eux-mêmes, & ne cherchent qu'un prétexte pour se laisser aller tranquilement à l'impétuosité de leurs passions. *On combatroit son penchant en vain; il vaut donc mieux ne le pas combattre.* Voila qui est décidé: la Raison est aussi-tôt bannie du cœur & réleguée dans le cerveau, pour s'occuper uniquement à des spéculations plus curieuses qu'utiles.

Peu à peu l'habitude de ne point exercer son pouvoir la rend effectivement impuissante,

te, & ce qui n'étoit qu'une supposition devient une vérité.

On pourroit facilement éviter ce malheur, si l'on se mettoit fortement dans l'Esprit, qu'il y a une si étroite liaison entre la Raison & la Vertu, que si dans tous les momens de la vie on raisonnoit juste, il seroit impossible de choquer jamais son devoir. On sera convaincu que je ne débite pas ici un paradoxe, quand on voudra considérer, que pour être vertueux il faut ces deux choses: Etre parfaitement éclairé sur son devoir, & déterminer toûjours sa Volonté à embrasser le parti de la Vertu. Or il est sûr que jamais notre Volonté ne se détermine, sans suivre quelque décision bonne ou mauvaise de notre Raison. Vouloir quelque chose c'est toûjours y découvrir par le raisonnement, quelque bien réel ou aparent qui nous y attire, & nous ne saurions vouloir un mal en qualité de mal.

Si séduits par les sophismes du cœur, nous préferons ce qui se présente à nous comme un bien utile ou agréable, à un bien qui nous paroît raisonnable & vertueux, nous nous conduisons mal. Au contraire c'est suivre son devoir, que de préférer par un raisonnement solide, un bien vertueux & honnête, à tout l'agrément & à toute l'utilité que le vice paroît nous offrir. C'est ainsi que notre bonne ou mauvaise conduite dépend en quelque sorte de la faculté de raisonner bien ou mal en général, & sur tout, du bon ou mauvais raisonnement qu'on fait dans le mo-

ment même qu'on se détermine au Vice, ou à la Vertu. On sait d'ailleurs que notre Raison, comme toutes nos autres facultez, est susceptible de prendre le pli que l'habitude lui donne; par conséquent si dès son jeune âge on se faisoit une étude sérieuse de la Vertu; si l'on s'efforçoit à en avoir toûjours les maximes présentes à son esprit; enfin si on s'habituoit à s'attacher à ce qui est vertueux; plûtôt qu'à ce qui paroît utile ou agréable, on se rendroit facile la pratique des Vertus, qui sont toûjours véritablement utiles, & qui souvent ne sont désagréables que parce qu'elles ne nous sont pas familiéres.

Il est donc sûr que la Raison n'est impuissante que pour ceux qui suposent qu'elle est sans force; & qu'elle a toute la force nécessaire pour ceux, qui sont convaincus de son efficace, s'il m'est permis de parler ainsi.

Il y a des gens qui croiront renverser mon raisonnement par les Vers suivans de Boileau, qui sont échapez, je ne sai comment, à un si bon esprit.

„ C'est, dit-on, la Raison qui nous montre à bien vivre:
„ Ces discours, il est vrai sont fort beaux dans un Livre,
„ Je les aprouve fort, mais j'estime en effet,
„ Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

Je

Je n'ai rien à oppofer à cette citation. qu'une citation pareille:

De Paris au Pérou, du Japon jufqu'à Rome
Le plus fot animal, à mon avis, c'eft l'homme.

LXXV. DISCOURS.

ON voit généralement répanduës par tout l'Univers certaines coûtumes qui ne découlent pas de la Raifon, & qui ne fauroient étre introduites non plus par un confentement unanime de tous les Peuples de la terre. On refteroit toûjours embaraffé fur l'origine de ces coûtumes, fi on n'admettoit pas qu'elles ont pû paffer par tradition, d'une feule famille, dans toutes les Nations du monde, qui n'en font qu'autant de branches différentes.

Les Sacrifices, par éxemple, font en ufage chez tous les Peuples de l'Univers, à qui la Théologie révélée eft entiérement inconnue. Tous les Idolâtres, qui font fi diférens les uns des autres dans leur Culte religieux, fe rencontrent pourtant dans la maniére d'offrir quelques facrifices à leurs Divinitez. Non feulement la Raifon n'eft pas le premier principe de cet ufage, puifqu'il eft clair qu'il n'y a aucune relation entre le fang des bêtes; & la colére d'une Divinité offenfée; mais on ne fauroit comprendre même que la pen-

fée

ſée d'offrir des victimes aux Dieux, ait pû tomber dans l'eſprit des hommes.

Le ſeul moyen de ſortit d'embaras, ſur ce ſujet, c'eſt de croire qu'un premier Inſtituteur, d'une autorité très conſidérable, doit avoir établi l'uſage des Sacrifices chez une Nation dont toutes les autres ſoient deſcenduës. Si ce ſentiment n'eſt pas d'une évidence convaincante, il eſt du moins d'une probabilité qui aproche fort de la démonſtration, & il méne très naturellement à un premier être, & à un premier homme.

J'oſe avancer encore, que la coûtume établie dans tout le monde, de reſpecter les Vieillard plus que les autres hommes, eſt du même genre que l'uſage des Sacrifices, puiſqu'on ne découvre dans la Raiſon aucun principe ſûr dont cette coutume puiſſe découler.

Il eſt certain que, ſelon le droit de la Nature & de la Raiſon, le ſeul motif de reſpecter quelqu'un, doit être la ſupériorité de ſon mérite; & l'on ne ſauroit jamais prouver que la vieilleſſe par ſa propre nature ſoit digne de quelque vénération.

Il reſte donc à examiner ſi la ſupériorité du mérite doit ſe trouver dans la vieilleſſe plûtôt que dans les autres ſaiſons de la vie; & c'eſt ce dont il me ſemble qu'on peut douter raiſonnablement. Quand on veut fonder ſes opinions ſur la Raiſon ſeule, on eſt forcé de croire que c'eſt l'âge viril où le mérite eſt dans ſon plus grand jour, & que la vieilleſſe & la jeuneſſe ſont à peu près également éloi-

éloignées de cette espéce de degré de perfection.

La jeunesse est vive, impétueuse, toûjours en proye aux déréglemens, abandonnée aux passions avec fureur : on peut dire que c'est une ivresse perpétuelle; ou pour s'exprimer avec Mr. de la Roche-foucaut, que c'est la fiévre de la Raison. Rarement on voit les jeunes gens s'appliquer à cultiver les facultez de leur esprit, & sur tout celle de raisonner. Ils font d'ordinaire du plaisir, leur occupation : & de l'étude, un simple amusement. En récompense quand ils s'apliquent à raisonner, ils reviennent facilement de leurs préjugez, qui n'ont pas encore eu le tems de jetter de profondes racines dans leur ame; indifférens en quelque sorte pour toutes les opinions, ils peuvent par la droiture naturelle du Bon-sens adopter les sentimens les plus conformes à la Vérité.

Les Vieillards n'ont pas ces passions vives & tumultueuses qui ôtent à l'esprit la liberté d'agir; mais la force de leur Raison s'émousse aussi-bien que la vivacité de leurs passions; & la même léthargie où tombent leurs desirs s'étend aussi sur leur raisonnement.

D'ailleurs quand les gens d'un âge avancé ont pris dès leur jeunesse une mauvaise méthode de raisonner, ils s'y sont si bien affermis par une longue suite d'années, qu'il n'est pas possible qu'il en reviennent. Plus on enchaîne d'idées à un faux principe, plus on s'éloigne de la Vérité; semblable à ceux qui

qui s'écartent d'un bon chemin, & qui rendent leur égarement plus dangereux à mesure qu'ils avancent. Quelqu'opinion erronée que les Vieillards se soient renduë familiére, les preuves les plus convaincantes n'ont pas la force de leur dessiller les yeux. L'opiniâtreté est leur vice dominant; & d'ordinaire ils font de leur âge un argument universel, par lequel ils prétendent terrasser tout ce que leur oposent ceux qui ont le bonheur d'avoir vécu moins de tems qu'eux. Un homme d'âge pourroit-il se résoudre à changer de méthode, pour perdre dans un moment le fruit de toutes ses études, & pour redevenir écolier tout de nouveau? Il ne sauroit obtenir ce sacrifice de son amour-propre; il aime bien mieux supposer une fois pour toutes que les jeunes gens n'ont pas le sens-commun, & qu'il n'y a rien de si extravagant que de vouloir en savoir davantage que ses maîtres.

Je conviens que l'expérience des Vieillards est un grand avantage qu'ils ont sur les jeunes gens; mais, il est sûr que pour recueillir quelque fruit de l'expérience il faut qu'une penetration vive secondée d'un raisonnement étendu & exact fasse valoir cette experience, & lui donne son véritable prix.

Lors qu'on raisonne de travers sur les événemens de la vie, bien loin d'en devenir plus habile, on n'aquiert qu'une ignorance orgueilleuse, en cela plus haïssable que l'ignorance des jeunes gens qui d'ordinaire est accompagnée de quelque docilité.

A l'égard de la Vertu, le grand âge n'a pas sur la jeunesse une supériorité aussi étenduë qu'on croit d'ordinaire.

Il n'arrive que trop souvent que les Vieillards, considèrent comme une vertu, l'impossibilité d'être vicieux. Ils n'ont plus de desirs à combattre, & ils estiment cette inaction autant que la victoire la plus glorieuse qu'on puisse remporter sur un cœur déréglé, & sur un tempéremment malheureux.

Souvent encore on conserve dans la Vieillesse des desirs impuissans, qu'on est au desespoir de ne pouvoir pas satisfaire; souvent l'indignation d'un vieillard contre les déreglements de la jeunesse, bien loin d'être une marque de Vertu n'est que l'effet d'une basse jalousie qu'excitent en son ame des plaisirs qu'il n'est plus en état de goûter. Il est vrai encore, que l'âge a des vices qui lui sont particuliérement affectez; l'Avarice, par éxemple; c'est toûjours un défaut ridicule; mais sur tout c'est une extravagance inconcevable dans ceux qui aiment les richesses pour les richesses mêmes, & qui portent des desirs violens vers un bien dont ils ne sauroient plus se servir, & dont la mort leur va bientôt arracher la possession.

Ajoûtons que l'amour-propre des jeunes gens est moins violent que celui des vieillards; c'est presque leur unique passion; tous leurs autres desirs s'y perdent comme dans un goufre; les panchants d'un jeune homme se répandent sur un nombre infini d'objets; ceux des vieillards au contraire sont tous con-

concentrez en eux-mêmes. Plus ils sont prêts à se perdre, plus ils se deviennent précieux, & plus ils ont soin de leurs avantages & de leurs commoditez. Souvent ils haïssent tout le monde pour s'aimer davantage ; & d'ordinaire rien n'est plus dur & plus insensible que le cœur d'une personne fort avancée en âge. Il ne pense qu'à lui-même, il ne parle que de lui-même ; il croit tous les momens perdus où il s'occupe d'un autre objet que de lui. Il prétend même être aussi précieux aux autres qu'il l'est à lui-même ; il leur dit ce qu'il est, ce qu'il sera, & sur tout ce qu'il a été : ses rhumes, sa goute, sa foiblesse, sa diéte, tout cela lui paroît assez important pour occuper toute l'attention de ceux qu'il entretient.

De ce prodigieux attachement pour lui-même découlent sa timidité, sa paresse, sa mauvaise humeur excitée à tous momens par les moindres sujets ; en un mot, ses maniéres odieuses qu'il ne sauroit se résoudre à renfermer dans sa maison.

Je conviens qu'un Vieillard raisonnable & vertueux est un thrésor d'un prix infini : On peut trouver en lui une histoire vivante de son siécle. Il sait des événemens particuliers qu'il accompagne de remarques curieuses que l'âge a meuries dans son esprit. Particuliérement ses préceptes sur la conduite des hommes sont autant d'Oracles dignes d'être reçûs avec le plus profond respect. Satisfait de la maniére dont il a vécu, il ne regrette point le passé, il ne craint point l'avenir, & la tranquillité de son cœur rend son

commerce doux & agréable. Mais les vieillards de cet ordre sont si rares, qu'il n'est pas probable qu'ils ayent inspiré aux hommes, ce respect qu'on regarde d'ordinaire comme un hommage dû à un âge avancé. Les jeunes gens posez & les sages vieillards, sont à peu près également rares dans la société.

Dans l'âge viril au contraire la Raison est dans toute sa force; les passions sans être éteintes, sont devenuës dociles & traitables. & elles servent plus au mérite qu'elles n'y nuisent. On a dans cette saison de la vie toute la prudence qu'il faut pour projetter un dessein, & toute la vigueur nécessaire pour le bien éxécuter; c'est donc à cet âge, plûtôt qu'à tout autre, que la Raison dicte qu'il faut rendre le respect dû à la supériorité du mérite. D'ou vient donc que généralement chez tous les Peuples on voit le contraire? En voici je croi la seule raison. Dans le commencement du monde, les premiers Péres vivoient assez long-tems, pour se voir une nombreuse postérité, laquelle, fondez sur le plus naturel des droits, ils gouvernoient avec une puissance absoluë C'est-là sans doute la premiére forme de gouvernement qui a eu lieu chez les hommes, qui se trouvoient tous égaux par le droit de la Nature. On a donc vû dans les premiéres famille du monde l'authorité des vieillards s'accroître avec leur âge, & le respect qu'on leur portoit, s'accroître avec leur authorité. Les hommes d'alors n'avoient d'autre Prince, ni d'autre Juge que le chef de leur famil-
le.

le. Quand après cela les familles se sont étendues peu à peu sur la terre & qu'elles ont formé différentes Nations; l'idée de la *vénérabilité* des vieillards a été perpétuée dans le genre-humain par une tradition suivie, & les Péres l'ont prescrite à leurs enfans, comme une vérité incontestable: d'autant plus qu'ils y trouvoient leur intérêt.

Je serois fâché que mon opinion chagrinât les personnes d'âge; je commence à avoir mes raisons pour ne leur pas disputer leurs droits, & si mon raisonnement ne vaut rien, on me fera plaisir de m'en instruire.

LXXVI. DISCOURS.

La plûpart des hommes fondent l'estime & l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, moins sur l'opinion qu'ils ont de leurs bonnes qualitez, que sur l'opinion qu'ils s'imaginent que les autres peuvent en avoir. On ne se demande pas, Ai-je de l'esprit? ai-je de la générosité? Ai-je de la sensibilité pour mon prochain? On se demande si l'on passe, parmi les hommes, pour généreux, pour humain, pour spirituel? Après cet examen nous passons délicatement de l'idée qu'on a de nous, à nous-mêmes; nous confondons notre copie avec l'original, & nous nous aplau-

aplaudissons réellement de nos bonnes qualitez, qui ne subsistent que dans l'imagination d'autrui.

Celiméne se félicite de ses apas, qu'elle doit à l'Art, & non pas à la Nature; & elle tire un véritable orgueil de sa fausse beauté. Ses Amans trompez par du blanc & du rouge, la cajolent sur ses charmes; & elle, trompée à son tour par des louanges qui lui apartiennent aussi peu que son blanc & son rouge, se croit véritablement belle; elle a bien de la peine même à s'en desabuser,

. . . . . Quand la Belle en Cornette
Etale chaque soir son teint sur sa Toilette,
Et dans quatre mouchoirs, de ses beautez salis,
Envoye au Blanchisseur ses Roses & ses Lis.

Alcantor enrichit son esprit à peu près de la même maniére dont Céliméne embellit son visage. Son imagination stérile ne lui fournit aucun tour particulier, aucune pensée neuve. Tant que son esprit s'est montré dans son naturel, il a toûjours été rebuté des gens de bon-goût, qui ont censuré impitoyablement ses Ouvrages, ou, ce qui est plus mortifiant, qui en ont éludé la lecture. Alcantor s'obstine pourtant à vouloir être Bel-Esprit à quelque prix que ce soit; il cherche du fard pour son génie chez les Anciens & chez les Modernes, & il compose des piéces, où les plus beaux morceaux des au-

tres Auteurs, aſſez adroitement couſus enſemble, répandent le ſel le plus piquant. Munis de ces productions il court les lire à des perſonnes ſans étude, dont, le bon-ſens naturel eſt pourtant capable de goûter le *beau* dans les Ouvrages d'eſprit. On lui aplaudit, on éléve ſes Piéces juſqu'aux nuës, & il ſe ſépare de ſes Admirateurs tout auſſi ſatisfait de ſon eſprit, que ſi les louanges qu'il vient de dérober, lui étoient bien & dûëment aquiſes.

Rodomont, qui tremble de peur à la moindre feuille que le vent remuë, néglige toute autre réputation pour celle d'homme de courage. Il ſe donne des Avantures & des Combats qu'il recite à ceux qui veulent les entendre, & qu'il accompagne des circonſtances les plus vraiſemblables qu'il puiſſe imaginer; on le croit, ou bien on fait ſemblant de le croire, & l'on eſt ſurpris des miracles de ſon intrepidité. Là-deſſus, Rodomont charmé de l'idée qu'on a de lui comme d'un Héros, ſubſtituë cette idée à ſa place: & il eſt tout auſſi fier de ſa bravoure qu'un Guerrier qui venant de gagner une Victoire eſt encore occupé à s'eſſuyer le ſang & la pouſſiére.

Si de cette maniére nous nous croyons eſtimables parce qu'on nous eſtime, nous nous trouvons auſſi bien ſouvent heureux, parce que les autres hommes admirent notre bonheur.

Clitandre pourroit vivre agréablement avec ſes égaux, & goûter des plaiſirs que la Liberté aſſaiſonne; mais entêté de la Grandeur,

deur, il eſt inſenſible aux divertiſſemens les plus piquans, quand il ne peut pas le goûter avec des perſonnes de diſtinction. Il aimeroit mieux languir dans un ennui perpétuel, que d'encanailler ſes plaiſirs, en les partageant avec ceux qu'il croit au deſſous de lui.

Il s'introduit chez les Grands par des baſſeſſes, & paye l'honneur de les fréquenter par une ſervitude volontaire: Une attention éxacte à toutes ſes actions le gêne & l'embaraſſe, il n'oſe ni rire, ni parler, ni être ſérieux ſans une meure délibération. On peut dire qu'il n'a pas la hardieſſe d'être *lui-meme*. Avec ſes égaux il eſt libre, enjoué agréable: Il eſt avec les Grands, contraint, timide, décontenancé; ſon eſprit, ſemblable à une cire molle, paroît recevoir tour à tour tous leurs différens ſentimens, & ſemble changer de conceptions dès qu'ils en changent.

Après avoir été métamorphoſé de la ſorte pendant quatre ou cinq heures, il rentre dans ſon naturel, & ſe montre d'un air orgueilleux à ſes égaux, qui ne manquent pas d'admirer ſa fortune & ſon mérite qui le lient à des perſonnes d'un rang ſi élevé. Il s'aplaudit lui-même de l'envie & de l'admiration que les compagnies qu'il hante, lui attirent, quoiqu'il ſente bien qu'il vient de s'ennuyer à la mort. N'importe, il s'en trouve amplement dédommagé par la ſatisfaction de pouvoir dire; j'ai ſoupé avec le Comte un tel: j'ai perdu mon argent avec une telle Marquiſe; & le ſouvenir d'une cho-

ſe dont la réalité lui a donné de la mortification, lui donne de la vanité & de la joye.

Il n'y a rien de ſi creux que de vouloir s'élever au deſſus de ſa conduition, en fréquentant les gens de la premiére Qualité, & de perdre par l'aquiſition de ce bonheur chimérique, un bien auſſi ſolide & auſſi précieux que la Liberté. Que ne faut-il pas faire? Combien ne faut-il pas ſouffrir! pour gagner les bonnes graces de ceux qui n'ont d'ordinaire que leur orgueil de plus que les autres mortels! Je ne conçois pas comment une perſonne, douée de quelque raiſon, peut ſe réſoudre à trahir ſes ſentimens pour adopter ceux des autres, quelque déraiſonnables qu'il les trouve; C'eſt pourtant le ſeul moyen de ſe rendre ſuportable chez la plûpart des Grands. Ne m'en croyez pas ſi vous voulez; & contredites un homme d'une Qualité diſtinguée: s'il peut répondre à vos objections, il inſultera à votre ſtupidité; & s'il doit convenir que vous avez raiſon, il aura bien de la peine à vous pardonner d'avoir plus de lumiéres que lui. Le ſeul parti qui vous reſte, c'eſt de demeurer dans un ſilence perpétuel, qui vous fera regarder comme un imbécile, ou comme un homme de mauvaiſe humeur.

On pourroit approuver encore la paſſion qui porte un grand nombre de perſonnes à rechercher la ſociété des Grands, s'ils pouvoient donner la ſanté du corps, ou le repos de l'ame. Mais il eſt ſûr que ces biens ineſtimables ne ſont point en leur pouvoir,

& l'on peut dire avec vérité, que ceux qui cherchent chez eux des richesses & des dignitez, aiment mieux *faire fortune qu'être heureux*.

Je ne saurois mieux comparer la familiarité des Princes, qu'à un Théatre d'Opéra: quand on le voit de loin tout en paroît de la derniére magnificence; mais quand on monte dessus on n'y trouve rien qui soit digne d'admiration.

En vérité, si ceux qui se plaignent de l'impuissance de leur raison, vouloient faire les mêmes efforts pour avoir une conduite sage & réglée, qu'ils font pour gagner les bonnes graces d'un grand Seigneur, je leur répondrois corps pour corps de la réüssite d'une entreprise si louable.

Je sai bien que toutes les personnes d'une naissance illustre n'éxigent pas de leurs inférieurs une lâche déférence; j'en connois même plusieurs qui veulent bien paroître *hommes* par leur douceur & par leur complaisance, & souffrir que nous le paroissions aussi, par la franchise & par la liberté. Il n'y a rien de si raisonnable que de chercher la compagnie de ces sortes de Grands; pourvû qu'on n'affecte pas de négliger pour eux ceux qui ont le même mérite, & moins d'élévation.

Il y a des gens qui font, à l'égard de l'esprit, ce que font ceux dont je viens de parler à l'égard du rang & de la naissance. Sans avoir du génie & de l'étude, ils veulent acheter à bon marché la réputation de Bel esprit, en hantant ceux qui passent pour des Gé-

Génies supérieurs. Rien n'est plus mince que le plaisir qu'ils goûtent, dans des conversations qui roulent sur des matiéres dont ils n'on pas la moindre idée, & sur lesquelles ils sont obligez de se taire, ou de raisonner de travers. Ils ont le même sort que ceux qui se trouvent au milieu d'une Nation étrangére dont ils n'entendent pas le langage. On diroit cependant, à considérer leur orgueil, que l'esprit de ceux qu'ils fréquentent se communique à leur ame, & leur devient propre. Ils se tuent de repéter à tout moment qu'ils ont vû Fontenelle, qu'ils ont parlé à Boileau, qu'ils ont dîné avec la Fontaine, & que la Mothe leur a recité ses Odes. Ils en font tout leur mérite, tout de même comme s'ils avoient été incorporez à ces grands Hommes, & comme s'ils étoient devenus un même tout avec eux.

Ils ne ressemblent pas mal à Ragôtin, un des premiers Héros du Roman Comique, qui voulant prouver qu'il s'entendoit à merveille aux piéces de Théatre, alléguoit que sa mére avoit été filleule du Poëte Garnier, & que lui-même il en avoit encore l'écritoire chez lui.

Le mérite de ces sortes de gens ressemble à ce que les Philosophes apellent *Accident*, qui ne sauroit subsister seul, & qui emprunte son *être* de la substance dans laquelle il se trouve.

Il y a des personnes qui donnent dans un excès tout oposé à celui que je viens de censurer, & infiniment plus méprisable.

Ce sont ceux qui nez d'une humeur impé-

périeuse, & trop paresseux pour s'aquerir un mérite distingué, cherchent avec soin des gens sans esprit & sans éducation, pour satisfaire avec eux, à petits frais, à leur désir naturel de primer. Fondez sur cette Sentence de Boileau,

Un sot trouve toûjours un plus sot qui l'admire.

Ils fuyent un honnête homme comme un monstre, & traînent toûjours après eux un tas de gens de rien, admirateurs à gages de leurs impertinences.

Ils ne sont au logis pour personne, tandis qu'ils y font la débauche avec des gens de cette étoffe, auxquels ils imposent silence quand ils veulent, & avec qui leurs maniéres ridicules ont leurs coudées franches. Si tout autre compagnie leur manque, ils peuvent toûjours compter sur leurs Laquais; & lorsqu'ils les traitent de pair à compagnon, & qu'ils les mettent à table avec eux, ils courent risque encore d'y être avec de plus honnêtes gens qu'ils ne le sont eux-mêmes.

L'extravagance de ceux qui cherchent le commerce des Grands & des beaux génies, avec une ardeur outrée, tend du moins à se faire valoir par là, dans le monde, & à s'aquérir l'estime des honnêtes gens; mais la sottise des esprits bas dont je parle ici, ne sert qu'à les faire mépriser de tout le monde, & à se faire confondre avec la canaille qu'ils hantent.

Ce mauvais naturel méne tout droit à la grossiéreté, aux débauches les plus infames, & à tous les crimes les plus odieux. Pour le moins la perte du bien est la suite indubitable de cette indigne conduite, & ceux qui la tiennent tombent presque toûjours par leur faute dans la crasse, au dessus de laquelle la Fortune les avoit élevez. Souvent après avoir été ruinez par les canailles dont ils ont acheté la complaisance, ils sont bienheureux de trouver quelqu'autre riche faquin qu'ils puissent ruiner à leur tour.

LXXVII. DISCOURS.

IL est certain que bien des gens n'aimeroient jamais, si jamais ils n'avoient entendu parler de l'Amour. La Nature conduit à la tendresse, on n'en sauroit disconvenir: mais cette Nature n'agit pas avec la même violence sur tous les hommes, & plusieurs d'entr'eux doivent vouloir être amoureux, pour l'être en effet. Il y a une certaine proportion entre les différens âges & entre les objets qu'on y ambitionne, & le premier desir des jeunes gens, est d'ordinaire celui de passer pour avoir les qualitez requises pour plaire au beau-séxe. La vanité est la prémiére source de la tendresse, & l'on se fait un point d'honneur & une espéce de bel air de fréquenter les Dames & de leur en conter; ce bel air ne laisse pas d'être accom-

pagné de quelque plaisir, ce plaisir devient peu à peu une habitude; Cette habitude dégénére enfin dans une nécessité absolue; Et certaines gens sont aussi peu maîtres de n'avoir point d'amour, qu'il dépend de ceux qui ont la fiévre, de ne l'avoir point.

Se rendre ainsi amoureux de gayeté de cœur, c'est se jetter volontairement dans une extravagance, de laquelle un honnête homme devroit être assez mortifié, si elle le saisissoit en dépit de lui. Pour peu qu'on soit raisonnable, ne doit-on pas rougir de honte, quand on songe à ce que l'amour nous a fait dire & faire? & n'est-il pas certain qu'autant d'Amoureux, autant de différens caractéres de folie & d'impertinence? La folie de l'Amour est divisible à l'infini aussi-bien que la matiére, & l'on n'en sauroit disconvenir, quand on prend la peine de réfléchir sur les maniéres de ceux qui s'abandonnent à cette ridicule passion. Il faudroit un gros Livre pour traiter comme il faut cette matiére, mais je me contenterai de l'éfleurer, & de tracer quelques caractéres détachez de la conduite des Amans.

Il y a des Amoureux dont la folie est folâtre & plaisante; il y en a d'autres dont la folie est sérieuse & concertée; & ces derniers sont à coup sûr les plus insuportables. On les voit d'ordinaire réduire leur tendresse en systême, & conduire leurs amoureux desseins, conformément à un projet qu'ils en ont dressé avec la derniére aplication. Ils

attaquent le cœur de leurs maîtresses avec la même régularité dont on fait le Siége d'une Place, & recueillent, des Auteurs anciens & Modernes, des axiomes & des régles pour diriger sagement leur folie.

Leur sérieuse impertinence
Veut aux régles de la Prudence
Assujettir leur passion,
Et soûmettre l'extravagance
Aux maximes de la Raison.

Il y a de ces Amans à systême qui ont fait le plan d'imiter toutes les inclinations de leurs Maîtresses, & d'être des miroirs fidelles de tous leurs sentimens.

Bien loin de songer à corriger les défauts de leurs belles, ils les adoptent, & les canonisent en quelque sorte, en les imitant comme autant de perfections. Quand leurs *Originaux* donnent dans le libertinage, ils sont libertins; & dévots, si les objets qu'ils prennent pour modelles se piquent de dévotion. Ils entrent ainsi dans un caractére qui leur est étranger, & cette seule affectation est capable de les rendre ridicules aux yeux d'une femme de bon-goût.

On en voit d'autres qui, dans le dessein de marquer leur attachement pour une Maîtresse, lui sacrifient leur séxe, & se rendent efféminez. Ils s'occupent avec elle à travailler à toutes sortes d'ouvrages de femme, & qui pis est, ils se piquent de s'en aquiter avec adresse. Si leurs belles avoient besoin d'une

ne femme de chambre, ils auroient toutes les qualitez necessaires pour remplir dignement un pareil emploi: mais pour les servir en qualité d'Amant, je suis leur Serviteur, ce n'est pas là leur fait. Les femmes aiment qu'un homme soit homme de toutes les maniéres.

J'ai dit dans un autre Misantrope, qu'une femme qui veut plaire aux hommes ne doit pas affecter des airs robustes & virils; mais encore est-il plus pardonnable aux Dames de s'élever au dessus de leur séxe, qu'aux hommes de s'abaisser au dessous du leur. Passe encore si un Galant, pour montrer de la soûmission à une belle, s'amusoit à quelque ouvrage de femme, pourvû qu'il se mît dans l'esprit qu'on a bonne grace de ne pas y réüssir trop bien; l'objet de son amour lui sauroit gré de sa complaisance & son peu d'adresse ne courroit aucun risque de lui faire du tort dans l'esprit de sa Maîtresse.

Tel Hercule en filant rompit tous les fuseaux.

J'ai vû des hommes qui, auprès des femmes qu'ils n'aimoient pas, avoient toute l'effronterie d'un Page, ou d'un Petit-Maître, & qui, près de l'objet de leurs feux faisoient paroître toute la timidité d'un Ecolier fraîchement sorti des classes. Par cette conduite ils gagnoient souvent les cœurs de celles dont la conquête leur étoit indifférente, & ils se rendoient odieux à celles qu'ils faisoient profession d'aimer. Le principe de leur bi-

farcrie est dans la nature de l'amour même, qui nous porte toûjours à avoir une haute idée de la personne qui nous inspire cette passion. Dès que ces gens là sont touchez de la beauté d'une femme, ils lui supposent une sagesse achevée, & s'imaginent que la moindre liberté les pouroit ruiner dans son esprit.

Il est naturel de croire que le beau séxe ne s'accommode pas toûjours de cette rétenuë de ses adorateurs, & qu'il seroit ravi quelquefois qu'ils fussent un peu moins respectueux & un peu plus entreprenans.

Les femmes se rendent d'ordinaire moins par un véritable amour que par foiblesse; elles n'ont pas la fermeté de refuser longtems, & c'est par là qu'un Amant effronté réüssit plus souvent auprès d'elles qu'un Amant aimable.

Une autre espéce de Fous plus incommode encore, c'est celle des Amans d'une délicatesse outrée, qui trouvent à redire à toutes les actions de leurs Maîtresses, & dont l'amour ressemble le mieux du monde à la haine. On diroit qu'ils ne sont amoureux que pour enrager, & pour faire enrager celles qui ont le malheur de leur plaire & la foiblesse de les souffrir. Ce sont les Chicaneurs du monde les plus rafinez, & l'on peut dire qu'ils créent les sujets de leur gronderies, puis qu'ils les savent faire de rien. Si avec cette humeur ils trouvent des Maîtresses qui leur ressemblent, imaginez-

vous

vous les effets turbulens d'une si malheureuse simpathie.

De tels Amans sont toûjours en proye aux plus violentes passions. Ils travaillent à se rendre malheureux mutuellement par pure tendresse; & ils semblent plûtôt embrasez du flambeau des Furies que de celui de l'Amour.

Laissons-là ces foux hargneux, pour en venir à un genre de manie un peu plus humain. Un bon nombre de ces Amans qui se piquent de filer le parfait Amour, employent tout le tems qu'ils passent avec leurs Belles à de tendres conversations. S'ils manquent d'esprit, ils rebattent toûjours les lieux communs de la tendresse, & par conséquent ils ennuyent bien-tôt celles à qui ils s'étudient de plaire. Mais quand même ils ont toute la vivacité imaginable dans l'esprit & dans les sentimens, ils ont bien de la peine à soûtenir toûjours un pareil entretien, & plus de peine encore à le faire goûter long-tems à l'objet de leur passion. L'amour aime les répétitions à ce qu'on dit; mais je doute fort que cette vérité doive s'entendre, dans un sens fort étendu, de ces discours qui roulent, sur la tendresse, sur l'estime, sur la constance, en un mot de tous ces discours passionnez que le cœur & l'esprit peuvent fournir aux Amans. L'attention d'une femme est bien-tôt épuisée, quelqu'intéressant que puisse être le sujet sur lequel elle la fixe; Et le dégoût qu'elle reçoit d'un entretien trop uniforme, s'étend trés-facilement sur celui qui lui donne ce dégoût.

J'ose soûtenir que le moyen le plus infaillible de rendre une femme inconstante, c'est de lui parler toûjours tendresse & passion; l'on en sera convaincu, quand on voudra bien entrer un peu dans la nature de la Constance en Amour.

Etre constant en Amour n'est autre chose, à mon avis, que de renfermer l'inconstance naturelle de nos desirs dans une seule personne, qui puisse toûjours donner à notre passion quelque occupation nouvelle.

Par conséquent un Amant qui veut fixer sa Maîtresse doit s'efforcer à être un véritable Protée, & à lui offrir toûjours son mérite sous quelque nouvelle face; afin que le penchant naturel du séxe pour la nouveauté, n'ait pas besoin, pour se satisfaire, de passer à quelqu'autre objet.

Le plus sublime mérite, s'il n'a pas l'art de se *diversifier*, pourra se procurer une estime constante; mais il ne s'attirera pas longtemps de l'Amour. Cette passion consiste dans une agitation continuelle, qui faute d'être entretenuë, est bien-tôt suivie d'une indifférence léthargique. Sur tout, le sérieux d'un Amant toujours retranché dans la belle passion, ne peut que dégoûter une personne naturellement enjouée, dont l'Amour naît d'ordinaire du plaisir, & en tire la nourriture.

Il est sur que la tendresse des personnes est d'ordinaire entée, s'il m'est permis de parler ainsi, sur leur tempérament. Ceux qui

qui ont reçû de la Nature quelque pente vers la mélancolie, ne fauroient s'empêcher d'aimer d'une maniére conforme à leur naturel. Un amour qui ne traîne pas à fa fuite des peines, des troubles & des chagrins, n'a pas à leur gré les qualitez effentielles d'un amour véritable.

Ceux au contraire que leur tempérament porte à la joye, répandent d'ordinaire un air riant fur leur tendreffe; & l'amour qui n'eft pas du caractére enjoué, trouvera rarement la route de leur cœur.

Que dirons nous de ces Amoureux tranfis, qui non contens de l'uniformité ennuïeufe de leur méthode d'aimer, font toûjours aux pieds de leurs idoles; abîmez dans les plaintes, dans les gémiffemens & dans les larmes. C'eft quelque chofe de bien récréatif pour une jolie Femme, d'avoir toûjours à fes trouffes, un braillard éternel, qui pour tout agrément lui offre des foupirs & des pleurs. Si cette conduite peut flater fon amour-propre pour quelque tems, & lui donner de grandes idées du pouvoir de fes charmes, il eft fur qu'il y a quelque chofe de trop nigaud dans ces maniéres; pour ne révolter pas à la longue un gout un peu délicat. Voici comme Sarrafin parle de ces fortes d'Amans.

„ Tyrfis, la plûpart des Amans,
„ Sont des Allemans.
„ De tant pleurer,

 „Plain-

„ Plaindre, soupirer,
„ Et se desespérer,
„ Ce n'est pas-là pour brûler de leurs flames
„ Le cœur des Dames;
„ Car les Amours
„ Qui sont enfans, veulent rire toûjours.

„ Il faut, pour être vrai Galant,
„ Estre complaisant,
„ De belle humeur,
„ Quelquefois railleur,
„ Et quelque peu rimeur;
„ Les doux propos & les Chansons gentilles,
„ Gagnent les Filles;
„ Et les Amours
„ Qui sont enfans, veulent chanter toûjours.

„ Il faut s'entendre à s'habiller;
„ Toûjours babiller,
„ Danser Balet,
„ Donner Jodelet *
„ Et frire le Poulet.
„ Bisques, Dindons, Pois & Féves nouvelles,
„ Charment les Belles,
„ Et les Amours,
„ Qui sont Enfans, veulent manger toûjours.

LXXVIII. DIS-

* Comédie de Scarron.

LXXVIII. DISCOURS.

Dialogue entre Mercure & le Misantrope.

Le Misant D'Où vient donc le Seigneur Mercure, chargé de la sorte? Aparemment que vous venez porter les Billets-doux des Habitans des Cieux aux Grisettes de la Terre: car vous fûtes toûjours l'Intendant des plaisirs de ces Messieurs-là.

Merc. Eh! d'où venez-vous, vous-même, mon Ami? Il y a long-tems que j'ai renoncé à cet emploi. Il y avoit quelque chose à faire autrefois en facilitant les Amours des grands Seigneurs; c'étoit même la route la plus abrégée de la Fortune. Mais à présent il n'y a pas de l'eau à boire.

L. M. Quelle peut être la cause de ce changement?

M. C'est qu'au tems jadis il falloit pour gagner les cœurs des filles, de l'intrigue, de l'éloquence, en un mot toutes les qualitez dont les Poëtes me font présent. Mais depuis que le Séxe est au dernier enchérisseur, les talens de Mercure ne sont point nécessaires pour faire ce commerce avec réüssite. Jupiter même auroit beau prendre la figure de toutes sortes d'animaux; à moins que ce ne fût celle d'un riche Juif, toutes

ces

ces métamorphoses ne lui serviroient de rien pour conduire heureusement ses tendres entreprises.

L. M. De quoi vous mêlez-vous donc à présent?

M. Je suis depuis plus de quarante ans Garçon Libraire pour vous rendre service.

L. M. Un Dieu de votre qualité, Garçon Libraire? vous vous moquez de moi.

M. Garçon Libraire, vous dis-je; mais Garçon Libraire de distinction. Il vaut mieux être grand dans un petit emploi, que petit dans un grand. Je suis de l'humeur de César, voyez-vous, il aimoit mieux être le premier dans une bicoque, que le second à Rome. C'est moi qui porte chaque mois, par tout l'Univers, un Recueil de Nouvelles & de piéces d'esprit, les meilleures que je puisse trouver; & pour peu que vous soyez curieux, je vous montrerai ma marchandise d'à-présent.

L. M. Vaudra-t-elle la peine d'étre vûë?

M. Vous en jugerez. Voila d'abord des Avantures véritables, arrivées exprès pour augmenter mon Recueil. Voici des vieilles nouvelles à qui on a donné le bon tour?

L. M. Qu'apellez-vous le bon tour?

M. Diantre, c'est de faire une rencontre d'une Bataille, & une Bataille d'une rencontre, selon l'éxigence de cas. Voici enco-

core des Enigmes, qui ſont quelquefois ſi bien Enigmes, qu'il n'y a que l'Auteur qui puiſſe les deviner. Regardez bien ceci; ce ſont des deſcriptions de Pompes funébres, où tout eſt rempli, d'écuſſons, de Tapis, de Pavillons, de Feſtons, de Pilaſtres, & de Girondelles.

L. M. „ Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont
qu'Aſtrogales,

Votre livre eſt bien meublé à ce que je vois.

M. Je vous en réponds. Aimez-vous les Chanſonnettes, en voici à choiſir. Il y en a de tendres, il y en a à boire, à dormir même. Celles qui ſont bonnes ne ſont pas trop nouvelles, & celles qui ſont nouvelles ne ſont pas trop bonnes; les moins goûtées pourtant ne ſont pas celles qui ont pour elles la nouveauté.

L. M. Je n'en doute aucunement; il y a même de l'aparence que la Vertu & la Raiſon ne ſont ſi peu eſtimées dans le monde que parce qu'elles ſont vieilles. Mais vous ne debitez que de la bagatelle, ce me ſemble.

M. Qu'apellez-vous de la bagatelle? ne voyez-vous pas ces grandes piéces de Littérature; cela eſt bien ſérieux au moins.

L. M. En effet, voila de la bagatelle ſérieuſe. Mais permettez-moi de vous dire que ceux qui liſent votre Ouvrage, ne s'entendent guére en Litérature, & que ceux qui s'entendent en Litérature ne liſent guére votre Ouvrage.

M. Tant pis pour eux, s'ils ne le liſent pas. Vous voudriez par la même raiſon

ex-

exclure encore de mon Recueil, la Physique, la Botanique & la Chimie; mais quand ce ne seroit que pour varier les matiéres, je trouve tout cela d'une grande utilité.

L. M. Pour occuper de la place, n'est-ce pas? Mais voila des vers ce me semble; sont-ils jolis.

M. Je n'en réponds pas. Ce n'est pas mon maître qui les fait tous; & comme ce Livre paroît tous les mois, on prend ce que l'on trouve.

L. M. Je vous entends. Aussi-bien le nombre des bons Poëtes est un peu diminué en France, depuis que la Guerre a tari la Source des Pensions; & Plutus inspire bien autant de bons vers, qu'Apollon.

M. Mais vous qui vous donnez ainsi les airs de censurer tout, quel homme êtes vous, s'il vous plaît?

L. M. Je suis l'Auteur du Misantrope: vous devez connoître cette piece-là.

M. Il est vrai, mais il faut être Mercure pour la connoître, & votre réputation est aussi obscure que votre stile. Il n'y a rien qui soit goûté universellement dans tout ce que vous avez écrit, que votre début: *Peste soit du Titre & de l'Auteur.* C'est bien le moyen de plaire, morbleu, que de se faire un plan général de blamer tout ce que les autres aprouvent, & d'aprouver la plûpart des choses qu'ils blament.

L. M. C'est que les hommes n'ont pas le sens-

ſens-commun; & ſi vous aviez vû ce que j'ai écrit là-deſſus.

M. Je ne l'ai vû que trop de par tous les diantres. Cette piéce ſeule ſuffit pour décrier tout ce que vous écrirez de vos jours. C'eſt quelque choſe de fort divertiſſant pour un Lecteur, de voir qu'on lui ſoutient en face, que tous ſes ſentimens, & toutes ſes actions ſont autant d'extravagances.

L. M. Mais il me ſemble que je le prouve en forme: vous avez trop d'eſprit pour n'en pas convenir.

M. Tant pis ſi vous le prouvez; ſavez-vous, Monſieur le raiſonneur, que la Raiſon eſt une inſolente, qui ne ſait pas ſon monde, & qui, pourvû qu'elle ſuive je ne ſai quels principes, prétend avoir le privilége de rompre en viſiére à tout le genre humain?

L. M. Si les hommes ne veulent pas que la Raiſon dévoile leur ridicule & leurs vices, ils peuvent facilement l'éviter. Qu'ils ſe corrigent.

M. Qu'ils ſe corrigent; vous me feriez rire. Lit-on pour ſe corriger? Un Livre eſt un amuſement qu'on prend quand on eſt las d'autres plaiſirs. Et lire, c'eſt ſe diſſiper plus modeſtement qu'on ne fait dans le tumulte des Sociétez.

L. M. Si le Siécle eſt aſſez perverti, pour ne goûter que la fadaiſe; & pour dédaigner tout ce qui peut le rendre meilleur; Je me contente de faire mon devoir, & de ne rien négliger pour deſiller les yeux à des a-

veu-

veugles qui ſe plaiſent dans leur aveuglement.

M. Vous parlez comme un Caton. Mais ſongez-vous que vous commencez à augmenter le nombre de ces Barbons que vous traitez ſi cavaliérement? & que votre Ouvrage n'eſt qu'un composé deſagréable de l'aigreur de votre bile & des glaces de votre eſprit. Il vaudroit autant, à votre âge, aſfronter tous les écueils de l'Hymenée, que d'entreprendre de corriger la ſottiſe du genre humain. Il faut bien un autre Alcide que vous pour dompter cet hydre, dont on ne ſauroit abattre une tête, ſans en voir renaître mille à la place. Vous ne ſerez jamais goûté, c'eſt moi que vous le dis.

L. M. Tout Miſantrope que je ſuis, j'ai meilleure opinion des hommes que vous. On a dans le fond autant de raiſon à préſent, que jamais; & il y a une rélation ſi naturelle entre la Raiſon & la Vérité, qu'en n'expoſant que des véritez à l'eſprit des humains, on peut eſpérer avec fondement de ne leur être pas deſagréable.

M. Vous ne connoiſſez guéres les hommes, vous qui vous piquez de les avoir étudiez à fond. On ſe ruine à coup ſûr dans leur eſprit avec la vérité, & le chemin le plus abregé de parvenir dans le monde, c'eſt l'art de mentir avec adreſſe.

J'ai ici une Chanſon qui convient à ce ſujet le mieux du monde; ſur l'Air, *Ce n'eſt qu'une médiſance.*

Quand

QUand les Princes rafinez
Savent mener par le nez
Un Voisin sans défiance,
Quand leur souple conscience
Se prête à l'utilité;
S'ils augmentent leur puissance,
Est-ce par la Vérité?

Quand la fleur des Partisans
Qui fût gueux il y a dix ans,
Se trouve dans l'opulence;
Quand il fait par sa Finance
Se faire de Qualité,
Pour éviter la Potence,
Est-ce par la Vérité?

Quand d'un Roi les Favoris,
Couvrent ses vices chéris
Sous un voile d'innocence;
Si par cette manigance
De leur Protecteur gâté
Ils partagent l'opulence,
Est-ce par la Vérité?

Quand un habile Avocat
Sait duper un Magistrat
Par le fard de l'éloquence,
S'il étonne l'Audience,
Et fait vers l'iniquité

Fai-

Faire pancher la balance,
Eſt-ce par la Vérité?

L. M. Il n'eſt pas étonnant que le Dieu des menſonges ſe déclare contre la Vérité.

M. Vous faites des Vers à ma louange ſans le vouloir aparemment; & ce n'eſt pas un petit tître que celui du Dieu des menſonges. Mais ſupoſez que la Vérité fût moins odieuſe qu'elle n'eſt; Il eſt toûjours ſûr, que vous avez pris très mal vos meſures pour faire réüſſir votre Ouvrage. Peut-être auroit-il eu quelque bonté ſi vous l'aviez fait imprimer à Paris, & que de là il ſe fût répandu dans les Provinces & dans tous les endroits où l'on parle François; mais d'entreprendre d'écrire bien hors de Paris, & qui pis eſt en Hollande, c'eſt ignorer que le Bel-eſprit eſt un droit attaché à la capitale de France, & que tous les Auteurs ſortent de leurs Provinces pour faire éclorre leurs productions dans une Ville qui a de ſi beaux Privilèges.

L. M. A vous entendre parler, il ſemble que l'eſprit reſſemble aux fruits, à qui il faut un certain air, & un certain terroir pour être d'un goût excellent. Se peut-il une penſée plus extravagante?

M. Vous prenez la choſe trop à la lettre. N'eſt-il pas vrai qu'on trouve certains fruits délicieux, & certains vins exquis, parce qu'on ſe perſuade, qu'ils ſont d'un tel terroir, on d'un tel côteau? Il en eſt tout de même des productions de l'eſprit. Il ne

s'a-

s'agit que de satisfaire l'imagination des Lecteurs.

Vous n'aviez qu'à donner votre Misantrope pour un Ouvrage venu de France, fait par Mr. . . . . . de l'Accadémie Françoise. Tout le monde y auroit couru comme au feu, & ç'auroit été un crime de léze-bon-goût de ne le pas admirer. Un titre de cette force rend le débit d'un Livre indubitable, sur tout dans les païs étrangers, où l'on est dans le véritable point de vûë pour regarder l'Accadémie avec admiration.

L. M. Je serois bien faché de plaire à des admirateurs de ce genre; je me ris de leurs sottes décisions, & je ne prétends surprendre les suffrages de personne. Si je veux plaire ce n'est que par le mérite qui est réellement dans mes productions, & non par celui qui ne subsiste que dans l'imagination d'un Lecteur prévenu.

M. J'aime fort votre fierté Misantropique; mais songez-vous qu'à ce compte là il vous est absolument nécessaire de renoncer au plaisir d'être lû, ou bien de guérir le genre-humain de ses préjugez. Ce seroit une belle cure en vérité. Mais par malheur c'est vouloir prendre la Lune avec les dents: Les remédes ne servent qu'à aigrir un mal aussi invétéré que celui-là. Croyez moi, Il faut traiter les hommes comme des malades incurables: Au lieu de les importuner par des remédes aussi desagréables qu'inutiles, il faut laisser agir la Nature & le Hasard, & qu'ils guérissent s'ils veulent. Adieu. Profitez de mes conseils; je dois cher-

cher

cher ici des *Additions*, & puis partir au plus vîte.

L. M. C'eſt bien quelquefois la meilleure piéce de votre ſac que ces *Additions*, pourvû que l'Alchimie ne vienne pas nous y allembiquer le cerveau. Mais je ſerois faché de vous retenir; Vous avez un grand voyage à faire, & les mauvais plaiſans diſent que vous ne battez plus que d'une aîle.

LXXIX. DISCOURS.

J'Ai aſſez parlé des Amans qui ſont fous le plus ſérieuſement du monde: je dirai un mot à préſent de ceux qui ſont amoureux d'une maniére burleſque & divertiſſante.

Lyſis tout enflé de vanité, admirateur perpétuel de ſa belle jambe, occupé ſans ceſſe à arranger les boucles de ſa Perruque, veut s'emparer du cœur d'une femme, comme d'un bien qui lui apartient de plein droit. Il ne s'amuſe pas à filer le parfait amour: Cette méthode n'eſt bonne que pour les mérites ordinaires, il s'y prend d'une maniére tout autrement relevée.

Dès qu'il juge une Femme digne de l'honneur de lui plaire, ſon Imagination prompte & vive prend d'abord poſſeſſion du cœur de la belle; perſuadé qu'elle ne balancera pas un moment à ratifier la Donation qu'il

s'en

s'en eſt faite à lui-même, il lui apprend cavaliérement qu'il l'aime. Cette Nouvelle lui paroît trop bonne pour différer un moment à la lui communiquer. Après avoir paſſé legérement ſur ſa Déclaration, il lui raconte pompeuſement l'Hiſtoire de ſes Conquêtes amoureuſes. Ce ne ſont que Prudes apprivoiſées, Coquettes fixées, Maris jaloux, Rivaux deſeſpérez.

Voilà la matiére de tous ſes Diſcours; & quelquefois il trouve des Femmes aſſez folles pour être les Dupes de l'impertinente oſtentation qu'il fait de ſon Merite. Il en rencontre ſouvent de meilleur goût, qui trouvant ſa fatuité divertiſſante, l'entretiennent de quelque eſpérance, pour ſe faire un amuſement agréable de ſa ſotte Vanité. Il s'en croit adoré tout auſſi-tôt. Une Femme voudroit-elle entreprendre de réſiſter à un Galant qui prend les cœurs d'emblée, & ſur lequel tout le beau Sexe eſſaye ſon Mérite? Cette chimére ne ſauroit entrer dans la tête de Lyſis. On l'adore à coup ſûr. On a beau lui donner mille marques de fierté & dédain: On a beau combler ſon Rival, à ſa vûë, des faveurs les moins équivoques: Bagatelles que tout cela. Ce ne ſont que petites ruſes pour éveiller ſa tendreſſe, & pour s'aſſurer davantage la poſſeſſion importante de ſon cœur. Celle qui le maltraite le plus, augmentera en dépit d'elle la Liſte pompeuſe de ſes Victoires; & cette Conquête imaginaire ſervira peut-être à Lyſis, à lui en faire obtenir une véritable.

La méthode d'aimer de Floridor n'eſt pas d'un

d'un Caractére moins comique. Dès qu'il est charmé d'une Femme, il tâche de trouver le chemin de son Cœur, en faisant semblant de ne le chercher pas. Il a entendu dire que les Femmes ressemblent à l'ombre, qui fuit les corps qui s'avancent vers elle, & qui suit ceux qui s'en éloignent. La justesse de cette comparaison éclate dans une infinité d'éxemples, & Floridor prétend en tirer une régle sûre, pour parvenir au but de ses tendres désirs. Loin de faire à celle qu'il aime des protestations d'amour, il lui fait des déclarations d'indifférence & d'insensibilité. Il lui étale avec une fierté affectée la tranquillité inaltérable de son cœur, & l'impossibilité qu'il y a à lui inspirer de la tendresse. C'est en vain que la Nature a donné des charmes au beau Séxe, à ce qu'il dit; il n'y a que des imbéciles qui se laissent séduire par les affetteries des femmes; & avec un peu de fermeté, il n'y a rien de si facile que de se défendre d'un pareil ridicule.

Le pauvre Floridor se défend de cette maniére sans qu'on l'attaque, & il croit que sa Maîtresse ne négligera rien pour dompter un cœur dont il rend la conquête si difficile. Malheureusement pour lui, il n'y a rien de si grossier que sa finesse. Sa belle la pénétre facilement, & s'aperçoit bien que c'est une place qui ne demande qu'à être attaquée pour pouvoir capituler avec honneur.

Quand même la liberté de ce prétendu *Hypolite* seroit mieux défenduë que la Toison

ſon d'or, il coureroit riſque d'en reſter toûjours tranquille poſſeſſeur : ſes Maîtreſſes voudroient-elles faire de grands efforts, pour un objet qui n'en vaut pas la peine, & haſarder la gloire de leurs charmes pour une conquête mépriſable? Toutes les femmes ne reſſemblent pas à ces Héros, qui irritez par la réſiſtance, après avoir remporté des Victoires, auſſi importantes que glorieuſes, s'expoſent à échouer devant une place, auſſi difficile à prendre, qu'inutile à celui qui en eſt le Maître.

Autre eſpéce de manie amoureuſe! Le Marquis Clitandre ne ſe fonde pour ſe faire aimer de Dorinde, ni ſur un eſprit délicat, ni ſur un cœur bien placé; tous ces agrémens ſont trop bourgeois. Il trouve ſon mérite & ſes charmes dans ſon Château, ſes Titres, ſa Meute, & ſur tout dans ſon équipage. Il prétend qu'un homme traîné par ſix bêtes, & ſuivi de ſix gueux couverts de galons d'or, eſt en droit de ne jamais trouver de cruelle. Au lieu d'avoir toûjours à la bouche des flammes, des ardeurs, des conſtances, des tendreſſes; il parle à ſa Belle d'une caléche d'une nouvelle invention, de chevaux tigres, de livrées magnifiques, & il ſe prévaut de toutes ces choſes comme d'autant de qualitez aimables. A éxaminer par la Raiſon ſa maniére de faire l'amour, on ne ſauroit rien imaginer de plus extravagant, & cela s'apelle proprement vouloir rendre ſa Maîtreſſe amoureuſe de ſes valets & de ſes chevaux. Mais à juger de cette conduite par

l'expérience, c'est une folie fort bien entenduë.

Il y a un bon nombre de femmes dont le cœur ne sauroit résister à l'impétuosité de deux chevaux furibonds; elles sont d'abord éblouies par l'éclat d'une caléche dorée; Cette pompe leur échauffe aussi-tôt l'imagination, & communique même cette chaleur à leurs sentimens. A ce compte là, si on se sert de ces moyens pour plaire, le principe est autant dans la folie des Maîtresses que dans celle des Galans.

Est-ce encore la sottise des hommes ou bien celle des femmes à laquelle il faut attribuer la conduite de ces adorateurs, qui donnent toûjours de l'encensoir au travers du visage aux objets de leur tendresse? Ils veulent s'insinuer dans leur cœur par de fades loüanges; Ils élévent jusqu'aux nuës, ce que leur Maîtresse à de beau, & par des raisons tirées par les cheveux, ils font des perfections de tout ce qu'elle a de défectueux. Non contens d'aller plus loin, pour la rendre belle, que ne va jamais la Nature; de faire de son visage un composé d'Astres, de Perles, de Corail, de Lis, & de Roses, & de dépouiller ainsi pour l'embellir, le Ciel, la Mer, & la Terre, ils trouvent de la délicatesse dans tous ses sentimens, du feu & de la finesse dans tous ses discours; & en la traitant en aparence comme une Divinité, ils la traitent réellement comme une folle achevée.

On me permettra bien de joindre à ces différens genres de folie amoureuse, le

ca-

caractére de ceux, qui n'éant point attaquez de ce mal s'efforcent pourtant à le paroître plus qu'aucun autre. Ce font ces Damoiſeaux ridicules, qui ſe font une habitude & preſqu'un devoir d'en conter à toutes les femmes. Ils conſidérent les fleurettes comme un hommage qu'on doit au beau ſéxe & dont il faut nécceſſairement s'aquiter pour le repos de ſa conſcience; peu s'en faut qu'ils n'en demandent quitance après avoir payé. Si vous les voyez avec vingt femmes, ne croyez pas qu'ils ſe réſolvent à les quiter avant que d'avoir fait circuler leurs cajolleries banales par toute la Compagnie.

Pourroit-on croire qu'il ſe trouve des hommes qui ſentent véritablement ce que feignent de ſentir ceux dont je viens de parler? Rien n'eſt plus vrai pourtant; il y a des Amans univerſel, qui aiment tout le ſéxe en général; & qui ne ſauroient regarder une femme ſans ſentir quelque choſe de tendre pour elle. On pouroit leur apliquer le portrait qu'Ovide fait de la ſituation de ſon propre cœur. En voici une Imitation.

En vain je prétendrois excuſer ma foibleſſe,
Mon cœur eſt acceſſible à mille & mille Amours;
Etre femme ſuffit pour être ma Maîtreſſe;
Cent différens motifs font que j'aime toûjours.

Par d'opofez chemins chez moi l'Amour fe gliffe;
La pudeur a mon ame offre un attrait vainqueur.
Et le regard tremblant d'un œil encor novice
S'ouvre fans le vouloir la route de mon cœur.

D'un air ouvert & libre une autre fe préfente,
Mon cœur foible fe livre à fes regards hardis,
Et j'eftime qu'en vain ma raifon impuiffante
Oferoit s'opofer à fes yeux aguerris.

Quand le trifte dehors d'une fageffe auftére,
Me menace d'un cœur d'aucun défir touché
Je brûle de favoir, fi dans cet air févére
Un cœur moins rigoureux ne s'eft pas retranché.

J'aime l'efprit d'Iris, fon brillant, fa fineffe,
Et Climene me plaît par fes difcours naïfs;
Je fens pour *l'ingenue* une douce tendreffe,
Pour la *vive* je fens les tranfports les plus vifs.

Par orgueil je fuis tendre, & ma gloire m'anime
A toucher par mes feux celle à qui je déplais:
Puis-je ne brûler pas pour celle qui m'eftime?
Me trouver à fon gré, c'eft avoir mille attraits.

Un

Un bon air ſur mon ame eſt toûjours efficace;
Un air ruſtique encor peut me rendre amoureux;
Sur une Belle, Amour, tu répands de la grace
Et j'aime qu'elle en ſoit redevable à mes feux.

D'une agréable voix que le charme me touche!
En ſouverain arbitre il maîtriſe mes ſens;
Dieux! avec quel tranſport je baiſerois la bouche
Qui porte juſqu'au cœur des ſons ſi raviſſans!

Quand ſous les mains d'Iris un Claveſſin reſonne,
Ou que ſes doigts d'un Lut tirent des ſons divins,
Sa laideur diſparoît, pour toute ſa perſonne
Mon ame s'intéreſſe en faveur de ſes mains.

J'aime le vif éclat d'une charmante Blonde,
Mon cœur gagne bien-tôt la langueur de ſes yeux:
Telle autrefois Vénus, ſortant du ſein de l'onde
Par ſes regards mourants fit languir tous les Dieux.

Que des yeux noirs & vifs, & qu'une treſſe
noire,
Relévent d'un beau teint le charme ſeducteur!
Léda par ces attraits, au comble de la gloire,
Du Monarque des cieux fit ſon adorateur.

J'aide ainſi le beau Séxe à me paroître aima-
ble,
J'enfonce tous les traits qui partent de ſes yeux:
Et juſques chez les Dieux que nous prône la Fa-
ble,
Je cherche les moyens d'authoriſer mes feux.

A la nature Iſis veut ſe devoir entiere;
A ſa gloire jamais l'ajuſtement n'eut part
Admirant plein d'amour ſa negligence altie-
re
Je devine l'eclat que lui prêteroit l'art.

Philis pour me dompter cherchanr par tout des
Armes,
Seconde ſes attraits d'une ſavante main,
Je lui ſai gré du ſoin de m'étaler ſes char-
mes,
Et qui veut me charmer ne le veut pas en
vain.

De la verte ſaiſon la tendre fleur m'enchan-
te,
L'âge plus meur encore anime mes déſirs,

L'u-

L'une offre à mon ardeur une fraîcheur touchante,
L'autre assaisonne mieux les amoureux plaisirs.

Amour, par vos faveurs, reconnoissez l'hommage
D'un cœur qui va toûjours au devant de vos coups.
De tous les Souverans le choix me paroît sage
Et mon goût pour le Séxe embrasse tous les goûts.

D'Aléxandre autrefois la valeur orgueilleuse
Crut l'Univers petit pour ses vastes projets;
Telle de mon amour l'ardeur ambitieuse
Se trouve trop serrée en mille & mille objets.

LXXX. DISCOURS.

La honte est assurément une qualité si nécessaire à l'Homme, que sans elle, il est presque impossible de se conduire avec sagesse.

Je sai bien qu'il y a une fausse honte, qui assujettie à un mauvais raisonnement, ne sert qu'à rendre les hommes ridicules, & bien souvent criminels; mais je parle ici

d'une Pudeur employée à un meilleur usage; elle a pour guide un esprit éclairé, & c'est l'effet d'une Vanité bien entenduë, qui nous fait craindre de nous attirer la raillerie & le mépris du prochain, par une conduite extravagante ou vicieuse. Elle constitue le caractére d'une belle Ame; elle nous inspire une louable défiance de nous-mêmes, & nous fait veiller soigneusement sur toutes nos Actions. Si elle ne fait pas toûjours le véritable Homme de bien, elle fait toûjours l'honnête Homme: si malgre son secours on se trouve incapable de dompter ses Passions vicieuses, elle nous excite du moins à sauver les aparences, & à n'exposer pas effrontément aux yeux de tout le monde, un mauvais naturel, & des habitudes criminelles.

Rien ne paroissoit autrefois si beau que cette Crainte généreuse de déplaire à ses semblables; on l'exigeoit sur tout des jeunes gens, & on la considéroit comme un augure certain de toutes les grandes qualitez qui rendent les hommes estimables. Malheureusement, il y a long-tems que cette Vertu n'est plus de mise, & que la noble pudeur, compagne du vrai Mérite, passe pour rusticité. Il ne faut pas s'étonner pourtant, que l'Impudence ait pris de cette maniére le dessus sur la Modestie, puisqu'on voit par expérience, que rien ne conduit à la Fortupar une route plus abregée, que cette qualité vicieuse. La véritable cause en est dans la Conduite de ceux que la Fortune a rendus dépositaires de ses faveurs. Bien loin d'al-

d'aller d'eux mêmes déterrer le Mérite craintif, pour le faire briller dans un rang où son éclat peut-être utile à tout le monde, à peine daignent-ils jetter les yeux sur ce Mérite, quand il se hasarde à se produire.

On ne fait la plûpart du tems, des graces que pour l'amour du repos. Si un Faquin sollicite un Emploi, & qu'on lui marque aujourd'hui tout le mépris dont il est digne, il reviendra demain à la charge; c'est la régle Un grand Seigneur ne sauroit plus entrer dans sa maison ni en sortir impunément; le premier visage qui le frape en montant en Carosse, c'est celui du Supliant: Dès que le Cocher touche, mon Faquin se glisse par un petit chemin détourné, le voila à la Cour qui se présente encore à la Portiére. On diroit qu'il a le secrèt d'être en divers lieux en même tems, & la maniére dont il se montre par tout à celui dont il brigue la faveur, ressemble le mieux du monde aux aparitions d'un esprit. Non content de faire cinquante fois la même priére, ses révérences suppliantes présentent en tous lieux requête pour lui..

Le Grand Seigneur a beau se fâcher à la fin, & le maltraiter de paroles; tout cela ne fait que blanchir contre cet imprudent, ce sont les vagues de la mer qui se brisent contre un rocher. Que faire de cet homme: On n'en peut plus, on en est accablé, & on le favorise pour se débarasser de ce visage odieux.

L'homme de bien, au contraire, après a-

voir repréſenté ſon droit d'un air timide, n'oſe plus faire une ſeconde tentative, s'il remarque la moindre froideur en celui qu'il ſollicite. On ne le voit plus, pourquoi lui voudroit-on rendre juſtice. Il ne cauſe aucun embaras; Il ne trouble la tranquillité de perſonne. C'eſt ainſi qu'on ne favoriſe point les gens modeſtes, parce qu'ils ne ſe rendent pas odieux ; & qu'on favoriſe les importuns par cela même qu'ils ſe rendent haïſſables.

Mais cette eſpéce d'impudence eſt vieille : on rencherit à préſent ſur un vice ſi bas; On ſe pique d'être effronté; on s'en vante, & la ſeule choſe qu'on trouve honteuſe, c'eſt d'être capable d'avoir de la honte.

J'en ai vû depuis peu un éxemple fort éclatant, qui ne me feroit jamais venu dans l'eſprit, s'il n'y étoit entré par les yeux & par les oreilles. La pluye me fis entrer un de ces jours dans un Caffé des plus achalandez, où je vis pluſieurs jeunes gens qui avoient toute la mine de ces Officiers dont la coûtume eſt, grace à la diſcipline militaire de nos jours, d'anticiper ſur les quartiers d'hyver. Ils en avoient l'air, dis-je, car à préſent on voit juſques ſur les Clercs de Procureurs, l'Or & l'Ecarlate; les habits confondent tous les rangs, au lieu de les diſtinguer. Ces Meſſieurs en étoient ſur le chapitre des femmes, qu'ils croyoient toutes du caractére de celles qu'aparemment ils fréquentoient le plus. Boileau dit en riant des honnêtes femmes.

„ Et

„ Et même dans Paris, si je sai bien compter,
„ Il en est jusqu'à trois que je pourois vanter.

Pour eux ils paroissoient très sérieusement persuadez qu'il n'y en avoit pas une seule dans l'Univers. Ils déchiroient entr'autres la réputation d'une personne dont tout le monde vante la sagesse; & le plus étourdi de la troupe dit ouvertement, que cette prétenduë Vestale n'étoit nullement propre à garder le Feu sacré: Mr. . . . . . est parfaitement bien avec elle, continua-t'il, & il en est amplement récompensé en particulier des rigueurs qu'elle affecte de l'accabler en public.

Un jeune homme habillé plus modestement que les autres, après avoir écouté ce Discours d'un air assez indifférent, demanda à ce Panégiriste du beau Sexe, comment il pouvoit être si bien instruit de la bonne fortune de cet Amant? Mon Fat le regardant par dessus l'épaule lui repliqua brusquement, que personne ne le savoit mieux que lui, puisqu'il étoit Ami intime de Mr. . . . . qui lui avoit dit en confidence toutes les particularitez de son amour. Celui qui avoit commencé à questionner notre Petit-maître, le poussa si loin par d'autres questions, qu'il le réduisit enfin à faire le Portrait du Galant, trait pour trait, pour justifier qu'il lui étoit connu, & qu'il n'en parloit pas en l'air.

L'autre, perdant enfin patience, parbleu, dit-il, il faut être bien impudent pour me débiter des choses pareilles. Savez-vous que c'est moi que vous venez de dépeindre à tout hasard, & que je serois au desespoir d'avoir eu de mes jours quelque commerce avec un homme de votre caractére?

Vous vous imaginez facilement quelle doit être la confusion d'un homme attrapé sur des mensonges si téméraires. Mais vous êtes fort loin de deviner la conduite que tint cet homme-ci.

Après avoir d'abord regardé fixement celui qui venoit de lui donner un démenti, il fit un grand éclat de rire, & embrassant d'une maniére brusque un de ces Compagnons; qui diable, lui dit-il, se seroit jamais avisé que je parlasse à l'homme en question lui-même, cela est trop drole, & je meure, si jamais Avanture plus plaisante est arrivée à qui ce soit. Après avoir continué pendant quelque tems ses extravagans Discours & ses éclats de rire, il demanda des Cartes, & commença à jouër fort trauquilement une reprise d'Ombre.

„ Moi caché dans un coin, & murmurant tout bas,
„ Je rougissois de voir qu'il ne rougissoit pas;
„ Et j'étois là le seul qu'à son air on pût prendre,
„ *Pour l'impudent Menteur que l'on venoit d'entendre.*

Il

Il ſemble preſque que Deſpreaux ait eu en vûë les Gens de cet affreux caractére dans ſa Satyre de l'honneur:

„ L'Ambitieux *le* met ſouvent à tout brûler;
„ L'Avare à voir chez lui le Pactole rouler;
„ Un faux Brave à vanter ſa prouéſſe frivole;
„ Un vrai Fourbe à jamais ne garder ſa parole;
„ Le Poëte à noircir d'inſipides Papiers;
„ Le Marquis à ſavoir frauder ſes Créanciers:
„ Un Libertin à rompre & Jeûnes & Carême,
„ *Un Fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.*

En effet, il n'eſt pas concevable que la corruption de l'homme aille, d'elle-même, juſqu'à l'abominable effronterie dont je viens de parler; il faut bien qu'ébloui par un faux honneur, on faſſe un effort ſur ſon naturel, pour parvenir à un auſſi haut degré de crime & d'extravagance.

Convenons ici que tous ceux qu'on comprend ſous le tître de *Petit-maître* ne ſont pas vicieux dans un pareil excès; Ils ne mettent pas tous leur gloire dans l'infamie; tous ne font pas profeſſion ouverte de ne rien valoir; En un mot, tous n'ont pas abjuré la honte comme une héréſie en matiére de bel air. C'eſt là l'eſpéce la plus odieuſe des Petits-maîtres, & j'en trouve encore deux au-

autres claſſes qu'on auroit tort de confondre avec la prémiére.

On donne ſouvent ce nom à ceux, qui, ſans regarder la Vertu comme une qualité qui deshonore, ſe font un mérite de choquer la bienſéance, de ne garder des meſures avec perſonne, de dire librement les véritez les plus choquantes; en un mot, de rendre leur conduite auſſi contraire qu'ils peuvent à celle des perſonnes prudentes & poſées. Ils ſont plûtôt étourdis que vicieux, & ils ont plus d'impoliteſſe que de mauvais naturel.

Il y a encore une autre eſpéce de Petits-maîtres à qui on donne ce tître improprement & par une eſpéce d'abus. Ceux-là ne ſe piquent point de rompre en viſiére à tout le monde, ils ne dédaignent pas de paſſer pour des gens ſuportables dans la ſociété, & ne renoncent pas à l'eſtime des honnêtes gens; ſeulement trop eſclaves de la mode, ils imitent la maniére de s'habiller, la démarche, le ton de voix, & la geſticulation de cette engeance maudite qu'ils déteſtent dans le fond du cœur. J'aurois tort de confondre ceux-ci avec les autres; mais j'aurois tort auſſi de ne pas les cenſurer d'une imitation auſſi ridicule que la leur. Peut-on plus mal répondre à ſes lumiéres, & plus mal entendre ſes intérêts, que de ſe faire la copie d'un original, qu'on mépriſe autant qn'il eſt mépriſable; c'eſt vouloir être pris pour ce qu'on n'eſt pas, & qu'on ſeroit au deſeſpoir d'être, & c'eſt s'expoſer de gayeté de cœur à l'averſion des honnêtes gens, qui voyent

voyent bien d'abord un habit & un air ridicule, mais qui ne sauroient découvrir du premier coup d'œil, les sentimens raisonnables d'un cœur bien placé.

On dira que je reviens bien souvent aux Petits-maîtres; mais le moyen de n'y pas revenir? Ce sont eux qui m'ont les premiers échauffé la bile, & qui m'ont mis la plume à la main pour attaquer la sottise du siécle. Plût au Ciel, que mon esprit pût satisfaire aux mouvemens de mon cœur, & que mon stile égalât en vivacité mon aversion pour ces impudens ennemis de la Vertu & du bon-sens. Je les dépeindrois par des couleurs si ressemblantes, qu'on montreroit un homme au doigt, dès qu'on lui verroit un petit chapeau, plûtôt caché qu'orné d'un galon d'or, un habit assez étroit pour le gêner, sans être assez long pour le couvrir, la poitrine nuë en plein hiver, & tout le reste de l'attirail caractérisant d'un Petit-maître.

LXXXI. DISCOURS.

CEux qui n'aiment pas à entendre parler de la Mort, feront bien de ne pas lire ce Misantrope-ci; j'ai résolu d'en parler beaucoup. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce terme est insuportable aux hommes; Il a presque passé de tout-tems pour une expression de mauvaise augure; les Anciens l'é-

l'évitoient avec ſoin, & dans leurs diſcours les hommes ne mouroient jamais ; *Ils ceſſoient d'être*, *ils vivoient leur dernier jour*, *ils ſortoient de la vie*, &c. En un mot, ces Anciens ménageoient extrêmement leurs phraſes ſur cette matiére, comme ſi en adouciſſant leurs expreſſions, ils rendoient auſſi moins rude la triſte néceſſité qu'elles exprimoient. Les Philoſophes Payens ſentoient facilement combien la *certitude* du trépas devoit répandre d'amertume ſur la vie ; ils voyoient qu'elle ne pouvoit que troubler leur tranquilité, & empoiſonner tous leurs plaiſirs. C'eſt pour cette raiſon que tous leurs différens Syſtémes ſe réüniſſoient tous à familiariſer les hommes avec l'idée de la Mort, & à leur faire regarder cette redoutable ennemie, ſans cligner les yeux.

Leurs raiſonnemens trop vagues ſur l'immortalité de l'ame, étoient peu propres à produire de pareils effets. Il leur étoit néceſſaire d'apuyer leurs conſidérations métaphiſiques ſur quelque choſe de plus réel & de plus ſenſible.

Ils apelloient donc à leur ſecours les infirmitez de la nature humaine, & les miſéres inſéparables même de la vie la plus heureuſe : Ils emploïoient toute la force de leur Eloquence à les dépeindre d'une maniére vive ; & travailloient ainſi à détacher les hommes de la partie la moins excellente d'eux-mêmes, comme d'un objèt indigne de leur amour. Malheureuſement l'Ame a beau être convaincuë de ces véritez, elle n'en eſt pas touchée, & ce corps, pour

pour être si imparfait n'en est pas moins sien:

Guenille tant qu'on veut ma Guenille m'est chére.

Il n'y a que l'assurance d'une meilleure vie à venir qui puisse nous faire renoncer sans regrèt à la vie présente: & les Sages du Paganisme, incapables de fonder cette assurance sur une base solide, y supléoient par des maximes hardies, & par des paradoxes outrez. Ils étonnoient la Raison au lieu de la convaincre. La vie, selon eux, ne doit être considérée que comme un festin, duquel on sort après être rassasié. Ils louoient comme le plus glorieux effort de la Vertu, la hardiesse, non pas d'attendre le trépas, mais d'aller à sa rencontre, & d'ôter à la nature qui nous a donné la vie, le droit de nous en priver.

Il vouloient faire ressembler leurs Sectateurs à ces Soldats mal-assurez, qui n'osent pas attendre l'Ennemi dans le poste que leur Général leur a assigné: la vûë du péril les trouble, ils perdent l'usage de la raison, & se précipitent dans le feu à force de le craindre.

Ces préceptes n'étoient dans le fond capables que d'éblouïr certains esprits impetueux qui aimoient mieux les sentimens extraordinaires & surprenans, que les opinions sensées & raisonnables. Mais d'autres Philosophes qui éxaminoient cette vertu prétenduë de sens rassis, en ont facilement compris la foiblesse & le ridicule.

Ils

Ils ont vû qu'en se donnant la Mort à soi-même on donne des preuves plus sensibles de lâcheté, que de courage; que c'est se dérober aux attaques de la Fortune faute de les oser attendre; que c'est se défier de sa fermeré, & s'enfuir sur le point du combat: Enfin, que souvent c'est apeller la Mort au secours contre elle-même. En effet, la plûpart de ces Héros imaginaires se sont donnez la Mort, de peut qu'un autre ne la leur donnât.

Et de leur propre main recevant le trépas,
Ils sont morts pour ne mourir pas.

Il est sûr même qu'en réfléchissant sur la maniére dont plusieurs d'entr'eux ont fini leur vie, on remarque que la peur seule a été le principe d'une action si hardie en apparence, ou du moins qu'on ne sauroit la raporter qu'à une source tout aussi impure. Scipion, par éxemple, Général des Troupes de Pompée dans l'Afrique, ne s'aquita dans la Bataille que lui donna Jules César, ni du devoir de Général, ni de celui de Soldat. Il s'enfuit après une très légére résistance, & au lieu de périr les armes à la main & de partager, tout vaincu qu'il étoit, la gloire du combat avec son Vainqueur, il se tua dans la fuite, & cacha dans les ténébres de la mort la honte de sa défaite.

Othon, le plus lâche & le plus efféminé des hommes, quoi qu'il fût à la tête d'une bonne Armée, & qu'il ne tint qu'à lui de vaincre Vitellius, ou de mourir glorieusement,

ment, aima mieux se percer le cœur dans son lit. L'idée du Combat lui parût plus affreuse que celle de la Mort; son indolence & sa mollesse, lui donnérent un air de constance; & sa peur se couvrit du masque de l'intrépidité.

La mort de Caton d'Utique, est une des plus brillantes dans ce genre-là. Montagne qui raisonne plus par sentiment que par principe, croit que la gloire n'en étoit point le motif, & que cependant ce grand-homme puisoit un plaisir très-vif dans la haute Vertu qui le poussoit à cette action éclatante. J'aurois souhaité que cet Auteur eût un peu dévelopé le principe de Vertu auquel il attribuë la mort de Caton. Pour moi je ne vois que l'orgueil & l'opiniâtreté, dont elle puisse découler; car il est sûr que cette grande ame étoit inaccessible à la crainte. *Il ne vouloit pas survivre à la République*, dira-t'on, *& Caton avoit meilleure grace de cesser de vivre, que de ne pas vivre libre.* Voila qui est admirable dans une déclamation, mais rien n'est plus creux devant le Tribunal du bon-sens. Ce Romain, si je l'ose dire, ne connoissoit pas assez ni sa Patrie, ni César, ni soi-même. Ce qu'il pouvoit faire de plus pernicieux pour la République & de plus utile pour la Tyrannie, c'étoit de se donner la mort. Si Caton seul & desarmé étoit allé trouver César, après la mort de Pompée, son air sévére auroit été capable de faire trembler ce Maître du Monde à la tête de ses Troupes victorieuses: je doute fort que ce Vainqueur qui osoit tout, eut pour-

tant

tant jamais osé mettre la main sur un homme dont tous les différens Partis respectoient également la justice & l'intégrité. Il l'auroit vû par tout, comme un pédagogue rude & infléxible, contrôler ses actions & traverser ses entreprises. Enfin, après la mort de César, Caton seul étoit capable de remettre Rome en liberté, & il valoit bien mieux ressusciter la République que de s'ensévelir avec elle. Mais l'inébranlable Caton avoit fait le projèt de s'opposer à l'usurpation de César, & quand la Destinée eut trahi une entreprise si belle, sa constance se changea en opiniâtreté; ne pouvant pas forcer la Fortune à favoriser le Parti le plus juste, il aima mieux perdre la vie que de changer de mesures, quoi qu'en s'accommodant au tems, il eut pû rendre des services signalez à sa Patrie. Il ne mouroit pas tant pour ne pas survivre à la République, que pour ne pas survivre à son projet que le sort venoit de renverser. D'ailleurs il haïssoit autant le Tyran que la tyrannie, & par un principe de fierté & d'orgueil, il préferoit la Mort au malheur d'avoir de l'obligation à son ennemi.

Enfin, quand on creuse par la réfléxion dans la maniére de mourir de ce grand homme, & de ceux qui lui ont ressemblé, au lieu de fermeté, de courage & de grandeur d'ame; on n'y découvre que bassesse, orgueil & petitesse d'esprit. On se voit forcé de confondre la fin de ceux dont on a tant respecté la vertu, avec celle de ces misérables qui condamnez à mourir pour leurs crimes,

mes, divertiſſent par leurs turlupinades les Bourreaux & les Spectateurs, & paroiſſent inſulter la mort par leurs railleries. Eſt-ce par fermeté, qu'ils en agiſſent ainſi? Point du tout: Toute la force de leur eſprit con-ſiſte à ſe rendre fous de gayeté de cœur, & à dérégler leur imagination pour la rendre inacceſſible à l'idée de la Mort & des hor-reurs qui la doivent ſuivre.

Pour nous autres Chrétiens, une Révéla-tion Divine étant venuë au ſecours de notre raiſon, nous a donné une aſſurance certaine d'un avenir heureux, par laquelle nous pou-vons attendre la Mort ſans crainte, & paſ-ſer la vie ſans inquiétude. Pour nous met-en poſſeſſion de cette aſſurance conſolante, nous n'avons qu'à obſerver certaines Loix, qu'il eſt même de notre intérêt temporel d'accomplir; elles ont en vûë notre ſanté, la tranquilité de notre eſprit, & notre union avec les autres hommes; & l'on peut dire qu'elles nous obligent à être heureux dans cette vie, pour l'être encore davantage dans une vie ſans bornes. Les Payens ont tâton-né après ce Syſtême qui eſt échapé à leurs recherches; & nous à qui il eſt offert, nous en rejettons la ſalutaire évidence: nous ai-mons mieux, à l'imitation des Payens les moins ſages, nous affranchir de la frayeur de la Mort en en banniſſant la penſée de notre eſprit par une diſſipation continuel-le.

Jettons les yeux, par éxemple, ſur la con-duite de *Biophile*, c'eſt un homme enivré des faveurs de la Fortune, ſes plaiſirs ne ſau-

fauroient épuifer fa richeffe, il fe fait une étude de les varier & de les rendre piquans; il renferme tous fes defirs dans la vie préfente, & ne daigne pas feulement éxaminer s'il y en a une autre, ou non. Ses adorateurs n'ofent pas prononcer le terme de *mort* devant lui; échapé par hafard à quelqu'un il eft capable de rendre un homme fi indifcret odieux à ce délicat Epicurien. Il faut fe garder fur tout de parler en fa préfence des ravages que fait la Pefte dans les Païs voifins, & de la rapidité dont elle aproche des bornes de notre Patrie. S'il chaffe fes domeftiques, ce n'eft pas qu'ils foient indociles, négligens, infidelles : Ce font des miférables qui ont ofé avoir la fiévre chez lui : Il ne veut pas que les maladies fe donnent la licence d'entrer dans fa maifon. Malheureufement elles ne refpectent point fes ordres, & c'eft bien à lui-même qu'elles ont l'infolence de s'attaquer. C'en eft fait, les Médecins defefpérent, & il faut bien qu'à la fin il entende parler de la mort, quand il s'agit de lui-même. Il eft étourdi du coup. Que la Nature eft injufte! Elle va l'arracher à fes Flateurs, à fes plaifirs, à fes Tréfors. *Biophile* fait enfin un effort fur le trouble qui l'avoit faifi; le tems qui lui refte eft précieux, & il fe réfoud à le bien employer. Il fait venir un Notaire pour rendre authentique la difpofition qu'il va faire de fes biens immenfes. Sa préfence d'efprit n'eft elle pas admirable dans une fi fâcheufe conjoncture? Il fait fon Teftament avec toute la précaution, & toute l'étenduë imaginable.
Ses

Ses biens doivent aller d'abord à une telle branche de sa Famille: si les mâles y viennent à manquer, ils doivent passer à une autre, & de celle-là encore à une autre: il songe à ses Descendans, à ses Collatéraux, & à toute leur postérité. Un grand nombre de Siécles doit s'écouler avant que sa derniére volonté n'influë plus sur ses richesses. Il se tranquilise après s'être déchargé d'un soin si important; son esprit accompagnera sans doute ses Trésors dans toutes leurs différentes révolutions, & il goûtera encore la satisfaction d'en être l'Arbitre longtems après son trépas.

Cléone n'employe pas d'une maniére moins judicieuse les derniers momens de sa vie. Elle fait un ample Catalogue de toutes les parties qui doivent composer la magnificence de son Enterrement; elle en régle la dépense avec une éxactitude surprenante. Le linge le plus propre doit couvrir son cadavre, & avant que de le mettre dans le cercueil, on aura soin qu'il soit mollement couché sur le duvèt. Elle veut vingt-quatre Carosses, & un assez grand nombre de Flambeaux pour éclairer la fête la plus brillante. Enfin, elle n'oublie rien, elle songe à spécifier la moindre bagatelle. Après avoir de cette maniére épuisé un reste de force, elle se repose d'un esprit content & satisfait. N'a-t-elle pas raison? la mort n'a plus rien d'effrayant pour elle; elle se verra bien-tôt dans un cercueil de plomb, couvert d'un riche Velours: Sa Pompe funébre remplira des ruës entiéres: Toute une Ville accourra à un

tacle si magnifique; & mille personnes pleines de santé lui envieront indubitablement des Funérailles si pompeuses. Il est bien sûr que malgré le sort ordinaire des cadavres, elle jouira du plaisir d'être enterré avec tant de distinction, & que son esprit sera sensible aux honneurs qu'on va faire à ce corps dont il a toûjours fait ses seules délices!



LXXXII. DISCOURS.

. . . . *Turpe Senilis amor.*

UN Vieillard amoureux avec honte couronne
De Mirtes verdoyans sa tête qui grisonne.

J'ai tâché de faire voir dans un autre endroit combien le badinage de la galanterie s'accorde mal avec la gravité bienséante d'un Vieillard. La foiblesse de vouloir encore faire l'agréable, quand l'âge de plaire est passé, seroit-elle plus pardonnable dans le beau Séxe, que dans le nôtre? Pour moi je suis de cet avis-là, & voici sur quoi je fonde mon opinion.

Il est certain que tous ceux qui se sentent, & dont les réfléxions ont quelque retour sur eux-mêmes, se laissent emporter naturellement à quelque desir de briller proportionné à leur humeur. Les gens qui n'ont nulle envie de se distinguer parmi les hommes,

sont

ſont plûtôt pouſſez par un Inſtinct, que guidez par une ame raiſonnable, ils n'ont aucune vanité, & ils en ſont d'autant plus dignes de mépris.

Or le deſir de paſſer pour aimable & de s'aquérir quelque réputation par ſes agrémens, eſt celui qui fait les premiéres & les plus agréables impreſſions dans les cœurs. Il eſt en quelque ſorte eſſentiel à l'homme, puiſqu'il eſt fondé ſur le penchant des deux Séxes à s'unir enſemble par les liens de la tendreſſe; penchant que la Nature nous a donné elle-même, comme abſolument néceſſaire à ſes vûës.

Dans la premiére jeuneſſe cette envie de plaire peut être également forte chez l'un & l'autre Séxe: mais elle doit étre naturellement de moindre durée dans le cœur d'un homme. A proportion qu'il avance en âge, il voit devant lui des occupations plus graves qui excitent dans ſon ame des paſſions plus mâles que l'Amour. Les Sciences, les Dignitez, la Fortune, ſe ſaiſiſſent de ſon eſprit, elles demandent abſolument tous ſes ſoins, & ne lui laiſſent qu'à peine le loiſir d'être amoureux.

C'eſt ainſi qu'à notre égard l'envie de plaire, & l'âge où l'on peut y réüſſir, peuvent ſans peine s'évanouir en même tems.

Il n'en eſt pas ainſi des femmes; les Poſtes honorables, les Emplois éclatans n'ont aucune relation avec elles, & comme dit Ovide,

. . . . *Supereſt præter amare nihil*
Quod ſupereſt faciunt.

Aucun ſoin ne peut les diſtraire,
L'Amour eſt leur unique affaire;
Et dans l'eſpoir flateur d'exciter des ſoûpirs;
Se concentrent tous leurs déſirs.

On me dira, peut-être, que le ſoin de leur ménage, & l'éducation de leurs enfans, devroient être plus que capables de les faire revenir de la bagatelle. Mais cette objection ne ſauroit m'être faite que par quelque franc Bourgeois. Les femmes de quelque choſe n'entrent pas d'ordinaire dans ces minuties-là; il n'y a rien de brillant dans ces devoirs Roturiers, dont on ſuppoſe que les Meres de famille du plus bas ordre s'acquitent avec la plus grande exactitude. Ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe diſtingue, qu'on brille dans le monde; En réglant avec ſoin les affaires de ſa Famille; en donnant les premiéres impreſſions de la Vertu à l'eſprit tendre de ſes enfans, une femme ne s'attire ni adorateurs, ni jalouſes. On ne ſonge pas à elle; elle eſt civilement morte.

Pour avoir de la réputation, pour être l'objet des diſcours de tout le monde, il faut traîner par tout une foule d'Amans; il faut diſputer aux plus illuſtres Coquettes l'honneur d'avoir la Cour la plus nombreuſe, & les ſoûpirans les plus ſoûmis. Ajoûtons qu'il eſt bien difficile de remplacer le plaiſir par le devoir: une paſſion ne céde d'or-

d'ordinaire qu'à une paſſion plus forte, & l'on paſſe plus facilement d'une agitation à une agitation plus violente, que du trouble à la tranquilité. Les hommes, pour ceſſer d'être amoureux, peuvent aller de la tendreſſe à l'ambition; mais les femmes doivent aller de l'Amour à la Sageſſe.

Cependant s'il eſt plus naturel, & plus excuſable dans le beau-ſéxe que dans le nôtre de laiſſer ſurvivre ſa tendreſſe à ſes attraits, il faut avouër auſſi que cette folie eſt plus dégoûtante dans les femmes qu'en nous. Il eſt des beautez de la Nature comme de celles de l'Art, plus elles ſont délicates, & plus elles ſont ſujettes à pâtir des ravages du tems: les charmes du beau-ſéxe ont cette deſtinée-là: Ces traits ſi délicats & ſi finis s'altérent très facilement, & ces couleurs ſi vives & ſi brillantes ne ſont pas long-tems ſans ſe ternir. Les agrémens des hommes ont plus de corps, pour parler ainſi, & ſe ſoûtiennent mieux contre les attaques de la vieilleſſe: d'ailleurs ce n'eſt pas tant le Viſage qui rend les hommes aimables, que la juſte proportion de leurs autres membres, qui eſt plus ſolide & plus durable que la fraîcheur du tein & la beauté des traits.

Une femme qui ſe trouve dans la triſte ſituation de voir que ſon viſage & ſon cœur ne ſont plus d'accord enſemble, tâche d'ordinaire d'y ſupléer par des ajuſtemens brillans, & de donner à ſes habits cet air de jeuneſſe qu'elle a perdu elle-même: mais malheureuſement la laideur attifée eſt plus laide

que la laideur ſimple, & tous les ornemens dont ſe pare une Vieille paroiſſent répandre de la lumiére ſur ſes attraits délabrez, & creuſer davantage les rides de ſon front:

La vive image du printems
Qu'on voit régner ſur ſes ajuſtemens,
Ne fait que marquer davantage
Le portrait de l'Hiver gravé ſur ſon viſage.

Il eſt vrai qu'on tâche d'y pourvoir par le fard, & qu'on étudie avec ſoin la ſcience, de répandre ſur un viſage décrépit l'éclat de la plus verte jeuneſſe. Mais c'eſt en vain; Et pour me ſervir des paroles de la Fontaine.

. . . . Ses ſoins ne peuvent faire
Qu'elle s'échape au tems, cet inſigne larron.
Les ruines d'une maiſon
Peuvent ſe réparer, que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage.

On peut dire qu'une femme âgée ne peut trouver rien de plus ſouverain pour s'enlaidir encore davantage, que le fard même qui imite le plus la Nature. Dans la laideur qui eſt l'effet de la Vieilleſſe, il y a du moins une certaine ſymétrie, & toutes les Piéces s'y accordent: mais quand l'Art en efface une partie, *le tout* en devient plus choquant. Quelle ridicule diſproportion ne voit-on pas ſur un viſage, quand on y remarque d'un côté le blanc le plus éclatant & le rouge le plus

plus animé, & de l'autre, un front fillonné, des yeux batus & éteints, en un mot tout le reste de l'extrait baptistaire que les gens d'âge portent d'ordinaire écrit dans tout leur air?

On diroit même que les vieilles coquettes travaillent à donner un démenti à leur jeunesse *peinte*, en s'obstinant à découvrir une gorge, qu'elles devroient cacher avec tout le soin imaginable, pour peu qu'elles entendissent leurs intérêts.

En vérité quand on voit un sein, jusqu'auquel la vûë descend, par des degrez, que l'âge a taillé dans la peau, le cœur se glace, les desirs s'éteignent, & l'amour qui pourroit naître encore dans les faux apas d'un tein emprunté, doit indubitablement trouver là son Tombeau.

Une gorge qu'en sa vieillesse
On expose encor au grand jour
Loin de m'inspirer de l'amour
Ne me prêche que la sagesse.

Un superbe Palais tombé en ruine; une Ville fameuse qu'on cherche en elle-même, voila des objets propres à faire naître des réflexions morales à tout le monde: Pour moi je me sens un desir invincible de moraliser à l'aspect d'un sein indocile, que les artifices les plus rafinez de la coqueterie, tâchent en vain de redresser; je ne fais jamais des réfléxions plus sérieuses qu'alors, sur l'instabilité des choses humaines, & sur le cruel empire

que le tems éxerce ſur les plus beaux Ouvrages de la Nature. Les pauvres Dames feroient certainement mieux de nous épargner ces ſujets de Morale, & elles ſeroient plus finement coquettes, ſi elles étoient plus modeſtes.

Certaines vieilles ont trouvé, un autre ſecret, de donner du dégoût aux hommes, elles prétendent ſe farder par de petites maniéres jeunes:

Et ſe mêlant à la vive jeuneſſe,
Avec leurs tons de voix & leurs ris enfantins,
Elles logent les jeux badins
Dans les rides de la vieilleſſe.

Elles vont à tous les bals, & ne manquent jamais cette occaſion de donner des preuves de leur vigueur; qui plus eſt, elles ont un Maître à danſer. Le moyen de leur Diſputer la jeuneſſe après cela; il faudroit être ridicule au dernier point pour aller croire qu'une femme qui aprend à danſer puiſſe avoir ſoixante ans.

Je connois d'autres Coquettes ſurannées qui veulent briller dans les Plaiſirs de la table, & qui par le ſecours de la bouteille prétendent ranimer leurs apas?

Hélas cette liqueur traîtreſſe,
Bien loin de les reſſuſciter;
Au contraire en leur cœur ne ſauroit qu'augmenter
Le feu de la tendreſſe;

Mais

Mais elle a beau redoubler leur foibleſſe,
Perſonne n'en peut profiter.

Il y en a encore qui tâchent de venir au ſecours de leurs apas ſurannez par des paroles libres & par des équivoques, dont la gaillardiſe va quelquefois juſqu'à l'impudence. Elles eſpérent émouvoir le cœur d'un jeune homme, & elles aiment mieux ſe faire un Amant par des moyens ſi honteux que de n'en avoir point du tout.

Ces ſortes de diſcours ont tres-mauvaiſe grace dans la bouche des femmes de tout âge; mais les entendre tenir à une femme d'âge, c'eſt prendre un vomitif par les oreilles, pour peu qu'on ait de délicateſſe dans les ſentimens.

Femme qui veut échaufer nos eſprits
Par des diſcours pleins d'impudence
Nous ôte bien l'indifférence;
Mais c'eſt pour la troquer contre un profond mépris.

Il arrive que des femmes qui n'ont point ſenti cette paſſion, dans le tems qu'elles étoient propres à nous l'inſpirer, commencent à ſe livrer à l'Amour, quand on ne ſauroit plus ſe réſoudre à le partager avec elles. Dans leur printems elles étoient entiérement occupées du plaiſir de ſe voir indolâtrer par les hommes; leur unique paſſion étoit l'orgueil; & tant que le nombre & le mérite de leurs ſoûpirans ont donné de la nourriture à leur vanité, leur ame a été ſatisfaite; il

n'y a point eu de vuide dans leurs desirs. Mais quand l'âge survenant peu à peu a fait défiler les Amans, leur cœur s'est révéillé tout d'un coup de sa léthargie, & les hommes leur sont devenus précieux à mesure qu'ils leur sont échappez :

Alors l'Amour rusé, pour punir leurs rigueurs,
Déloge de leurs yeux pour loger dans leurs cœurs.

Horace trouve si grand se malheur d'une femme que le tems a privée de sa beauté, cette chére partie d'elle-même, qu'il trouve fortunées celles que la mort dérobe à cette disgrace: voici comme il s'en explique:

O que ta mort est glorieuse,
Amarilis à qui la Parque officieuse
A sauvé par un prompt trepas,
Le chagrin de survivre à tes rares apas.
De mille Amans victorieuse,
Tes yeux ne lancérent jamais
La moindre œillade infructueuse:
Et sans souiller ta destinée heureuse
Le tems faucha d'un coup tes jours & tes attraits.

Celles qui n'ont pas une vie si illustre & si courte, achétent souvent un jeune Mari, pour leur derniére ressource, & donnent par là la preuve la plus éclatante de leur foiblesse & de leur extravagance.

Une

Une Vieille qui se résoud à un mariage de cette nature, fait indubitablement une plus grande folie, qu'un homme, qui dans un âge avancé, épouse une jeune fille. Il peut avoir des raisons qui lui rendent un tel hymenée néceſſaire en quelque ſorte; & le deſir légitime de perpétuer ſa race, a ſouvent engagé des hommes fort ſages dans un tel deſſein: Les femmes d'âge ne ſauroient pallier leur ridicule de cette raiſon ſpécieuſe; & par un Mariage ſi mal aſſorti, elles font ſeulement un aveu public de leur incontinence. A quels troubles, d'ailleurs, à quelle foule de chagrins ne s'expôſent-elles pas? Elles voyent d'ordinaire un jeune Epoux employer leurs richeſſes à faciliter ſes amours illicites, & ſe ſervir ainſi du prix de ſon infamie, à ſe dédommager avec ſes Maîtreſſes des dégoûts que lui donne ſa femme. Et quand même une femme de ce caractére trouveroit une eſpéce d'honnête homme, qui incapable de lui donner ſon cœur, veut bien y ſupléer par de la complaiſance, elle ne laiſſe pas d'être bien malheureuſe. La juſte défiance qu'elle a de ſa beauté la doit jetter naturellement dans la jalouſie; & l'on ſait combien cette paſſion eſt furieuſe, & de quelle maniére elle déchire une ame dont elle s'eſt ſaiſie. Elle cauſe ſur tout de funeſtes deſordres dans les eſprits foibles; & les qualitez de femme, & de vieille, ne font que trop bien aſſorties avec cette cruelle maladie du cœur. On ne ſauroit dépeindre comme il faut le malheur d'une femme qui ſe fait une étude de s'inquiéter, & qui cherche du venin dans toutes les actions d'un

malheureux Epoux, qui dans le fond souffre encore moins de sa rage; qu'elle n'en souffre elle-même.

„ Elle ira tous les jours dans ses fougueux accès
„ A son rire, à son geste, intenter un procès.
„ Souvent de sa maison gardant les avenuës
„ Les cheveux herissez l'attendre au coin des ruës;
Et son cœur agité nourrira tour à tour
L'Amour par la fureur, la fureur par l'amour.

LXXXIII. DISCOURS.

ON remarque, qu'à présent les Enfans ont l'esprit presque meur dans un âge où autrefois ils s'amusoient encore à toutes sortes de puérilitez, sans savoir les premiers Rudimens des Sciences.

Quoique très certainement cette remarque soit fondée en raison, il ne faut pas s'imaginer que la Nature soit devenuë plus prompte à perfectionner ses ouvrages. Les hommes, n'ont pas une ame plus vigoureuse à présent que du tems de nos péres, & c'est toûjours un même esprit qui fait agir en nous les mêmes ressorts.

L'Education est la seule cause de ce change-

ge-

gement dont on est tant ſurpris. On croyoit autrefois par un préjugé très pernicieux, que les jeunes gens étoient incapables de tout effort d'eſprit dans leur prémiére enfance, & on les abandonnoit à la pareſſe & à la niaiſerie, où leur propre penchant ne les porte que trop.

Ce n'eſt pas tout; il ſemble qu'on ſe ſoit fait une étude dans ce temps-là de rendre la route des Sciences longue & épineuſe; tant on avoit ſoin de trainer les foibles génies de la jeuneſſe par les détours infinis d'une méthode embaraſſée & rebutante. On a commencé enfin à connoître mieux la capacité des Enfans, & l'on a aplani en même tems le chemin du Savoir.

Il ſe pourroit fort bien que dans les Siécles futurs on s'étonnât autant de la ſtupidité de nos Enfans d'à préſent, que nous ſommes ſurpris du naturel tardif de la jeuneſſe du tems paſſé; & je doute fort que la Science de l'éducation ſoit déja menée au plus haut degré de perfection.

Quoique je ſache que des eſprits du premier ordre, auxquels je n'oſerois ſeulement me comparer de la penſée, ont traité cette matiére importante; je ne laiſſerai par de haſarder ici quelques maximes, ſur la maniére de cultiver l'eſprit de la jeuneſſe. Il n'eſt pas impoſſible que des réfléxions utiles, échapées aux génies les plus tranſcendans, puiſſent être quelquefois ſaiſis par une raiſon plus bornée.

Dès que les Enfans commencent à s'énoncer, on travaille d'ordinaire à donner de l'é-

 ten-

tenduë à leur imagination, & à artiser le feu & la vivacité qu'ils ont reçûs de la Nature; on admire en eux une pensée brillante, on les louë d'une répartie vive ; on se récrie sur une malice ingénieuse. Je me trompe fort si cette conduite n'est pas dangereuse & imprudente. Un Enfant excité par les éloges qu'on prodigue à sa vivacité, s'anime & s'échauffe de plus en plus; il ne croit rien de si beau que de briller même aux dépens d'autrui. Il s'accoûtume peu à peu à lancer ses bons-mots sur tout le monde, & à rendre son esprit odieux & insuportable. Je ne veux pas qu'on éteigne son feu, je veux qu'on le dirige, & que rectifiant son imagination pétulante, on l'asservisse de bonne heure à la justesse du raisonnement. Le brillant & la vivacité ne sont que l'ornement de l'esprit; le Bon-sens en est la Substance; & il est juste de donner les premiers soins à ce qui est le plus important.

Je serois d'avis qu'on commençât par former la Raison d'un Enfant, & par déveloper peu à peu la Logique naturelle qui naît avec tous les esprits, & sur tout avec les esprits bien-faits. Je sai bien qu'on s'imagine que par cette méthode on émousse un beau naturel; On compare l'enfance à un jeune arbre qui portant une trop grande abondance de fruits perd toute sa vigueur, & ne répond point à l'espérance qu'il avoit donné d'abord de sa fertilité. Mais les comparaisons ne sont point des raisonnemens; elles ne servent point à prouver, mais à faire sentir davantage la force d'une preuve. Si la métho-

de que je conseille, demandoit de grands efforts, & ne pouvoit se pratiquer sans fatiguer l'esprit, la comparaison seroit juste dans toutes ses parties, & l'on en pourroit tirer une conclusion propre à renverser mon sentiment. Mais je soûtiens qu'il est très facile d'assortir la Philosophie à la premiére jeunesse même, pourvu qu'on s'y prenne avec prudence, & qu'on connoisse à fond le naturel sur lequel on travaille. Deux choses, à mon avis, arrêtent le raisonnement d'un Enfant. Les ressorts de son esprit sont incapables de se tenir long-tems bandez, & il n'a que des idées confuses des expressions dans lesquelles on lui propose une vérité.

Il s'agit donc de lui aprendre d'abord à definir les mots, à concevoir leur juste valeur & à démêler leurs différens sens. On peut le faire dans une conversation enjouée, comme si on ne songeoit pas seulement à l'instruire; on peut emprunter de ses badinages & de ses jeux des expressions qui lui sont familiéres, pour le faire entrer sans effort dans le sens d'un terme qu'il ne connoissoit pas distinctement. C'est ainsi qu'il ne commencera pas seulement à se former une idée nette de ce qu'il entendra dire; il s'exprimera lui-même avec précision, & ses discours cesseront d'être embrouillez & énigmatiques, comme ils le sont d'ordinaire à cet âge. Il lui sera fort aisé après cela de concevoir ces véritez primitives & simples, qu'on reçoit dès qu'on les entend prononcer, & que les préjugez tâchent en vain d'obscurcir. Il

Il pourra même en tirer des conséquences, pourvû qu'on ne les étende pas jusqu'à lui lasser l'esprit; Pour voir s'il est capable de cet effort on n'a qu'à le suivre dans les jeux qui amusent d'ordinaire la premiére jeunesse. Ces jeux ont toûjours certaines régles qu'il n'est pas permis de transgresser. Vous verrez qu'il les comprendra d'abord; & si quelqu'un de ses compagnons paroît s'en éloigner, il comparera son action avec la loi; il en tirera des conséquences, & il en conclura avec une justesse étonnante que cette action-là est permise, ou qu'elle ne l'est pas.

A proportion qu'il avance en âge on doit le porter insensiblement à une aplication plus grande, & le faire descendre des axiomes généraux à des véritez plus particuliéres & plus abstruses. On verra dès lors, si l'on veut prendre la peine de l'essayer, que sans lui embrouiller l'esprit d'un fatras de distinctions de logique, il pourra connoître un sophisme d'avec un bon raisonnement. Tâchez, par éxemple, de lui en imposer, par quelque subtilité sophistique, sur ses amusemens ordinaires; & s'il s'en débrouille, proposez-lui un sophisme de la même espéce touchant une matiére plus sérieuse; il est fort aparent qu'il saisira avec la même facilité le nœud du faux raisonnement. Si par hasard il se trouve pris dans un de ces piéges de la Logique, & que par ses propres forces il ne puisse pas se tirer d'affaire, il faut l'aider à se débarasser, & lui faire sentir avec toute la netteté possible, en quoi consiste la finesse

qui

qui avoit échapé à ſa pénétration. Il faut après cela lui faire apliquer, ſans aide, les régles qu'on vient de lui tracer, à quelqu'autre éxemple, & ſans lui en faire une affaire ſérieuſe, lui aprendre ainſi inſenſiblement à ſe démêler des ſubtilitez d'un Sophiſte.

Pour éxercer un enfant dans cette Science importante, il n'eſt pas néceſſaire de l'enfermer trois heures de ſuite dans un Cabinet. Cette étude eſt de tous les lieux, & de toutes les occaſions. La table & la promenade y peuvent tenir lieu de Collége, & même elle n'eſt pas incompatible avec les amuſements les plus puerils; où il eſt très utile d'entrer quelquefois avec un jeune éleve; c'eſt-là que la joye lui fait déveloper entiérement le caractére de ſon eſprit, qu'on ne ſauroit cultiver comme il faut, ſans avoir une connoiſſance parfaite de ſes qualitez, bonnes & mauvaiſes.

Après avoir de cette maniére façonné ſa Raiſon, ou peut facilement la rendre pour jamais inacceſſible aux erreurs populaires. Elles choquent d'ordinaire immédiatement les premiers principes de la vérité; & un eſprit qui n'a pas eu encore le loiſir de s'aſſervir à la coûtume, concevra d'abord l'extravagance des préjugez de la multitude. Il ſe conſervera toûjours pur, & rien ne l'arretera dans la recherche de la vérité.

Rien au monde n'eſt plus libre de ſa nature, que la Raiſon, il faut entretenir celle d'un Enfant dans cette liberté généreuſe, & ne la faire dépendre que de la ſeule évidence.

ce. Il faut lui permettre de ne s'en pas fier à vous en matiére de raisonnement; de vous faire des objections; de soûtenir même son opinion avec fermeté. Il est vrai qu'il est bien plus commode de lui imposer silence avec une authorité magistrale, & de lui faire regarder vos décisions comme autant d'oracles. Malheureusement c'est-là le vrai moyen d'engager sa raison dans l'indolence, & de la priver de cette noble vigueur, qui seule peut l'élever au dessus des esprits ordinaires.

Je conviens qu'un Enfant, conduit de cette maniére, commence souvent de bonne heure à former une haute opinion de son habileté, à vouloir contester les choses les plus claires, & à parler sur tout d'un ton décisif. Ces inconvéniens sont grands, mais ils ne sont pas sans reméde.

Voulez-vous réprimer l'orgueil d'un Enfant qu'on a confié à vos soins; portez plus souvent son esprit sur les choses qu'il ignore, que sur celles qu'il sait. Qu'il ne perde jamais de vuë son iucapacité, & qu'ainsi sa vanité se perde dans l'abîme des connoissances que son foible esprit ne peut pas encore fonder.

Préservez-le sur tout du poison de la flaterie; tâchez de lui faire sentir le danger & le ridicule qu'il y a à se laisser duper par des adulateurs, qui confondent le plus grand fat, & le plus honnête homme, en leur prodiguant les mémes louanges. Qu'on me permette ici de faire une petite digression.

Je plains de tout mon cœur les enfans d'un

d'un certain rang qui ont quelque mérite: il semble que tout le monde conspire contre leur bon naturel. Ils ont dit trois ou quatre jolies choses; les voila en réputation: ils ne font plus un pas dans la ruë qu'on ne vienne les embrasser & les féliciter de leurs lumiéres. Ils n'ont que faire de mettre désormais de l'esprit dans leurs discours; on y en met pour eux; & l'on trouve un sens, & un sens relevé jusques dans leurs sottises. Ceux qui veillent à leur conduite, doivent s'efforcer sans relâche, à imprimer de nouveau dans ces jeunes esprits, les sentimens de modestie, que tout le monde tâche a l'envi d'en effacer c'est toûjours à recommencer, & la corruption naturelle du cœur humain, fait d'ordinaire que le poison l'emporte sur l'antidote. Je reviens à mon sujet. Quel parti faut-il prendre avec un Enfant qui ne se rend jamais dans la dispute, & qui outre la liberté qu'on lui accorde de soûtenir ses sentimens? Celui qui doit diriger son esprit, en doit connoître la portée, & savoir si c'est faute de lumiéres, ou de docilité, qu'il refuse à se soumettre. Si c'est par opiniâtreté, on doit l'en punir par le silence, & lui marquer qu'on ne daigne pas répondre à ses chicanes frivoles, Dès qu'il sera revenu du dépit que cet espéce de mépris ne manquera pas de lui donner, il faut l'entreprendre avec douceur, en lui faisant voir combien il est beau de garder une noble indifférence pour ses propres sentimens, & de n'être Sectateur que de la Vérité seule; que rien n'est plus glorieux

&

& plus rare, que de savoir dire de bonne grace, *j'ai tort*; Et qu'on remporte une plus illustre Victoire en arrachant cette confession à sa vanité, qu'en faisant succomber son Antagoniste sous la force d'un raisonnement sans replique. Ce n'est pas tout, il faut qu'on apuye ces leçons par sa conduite. Il arrive aux plus habiles gens de pouvoir être relevez par un Enfant avec justice. Dans ce cas, il ne faut pas se glisser dans les détours de la Logique, pour échaper aux lumiéres des jeunes gens; il faut convenir naturellement de la foiblesse de ce qu'on venoit d'avancer, & déja éclairez par les maximes dont j'ai parlé tantôt, ils regarderont moins cet aveu comme la marque d'une raison foible, que comme le caractére d'un esprit bien fait, & d'un cœur sincére. Il me semble qu'il est moins difficile encore de reformer l'air décisif dans un Enfant dont on a formé la raison. On peut lui faire voir aisément, par des preuves & par des éxemples, que la décision est le partage des sots, comme le raisonnement est celui des gens habiles. Si on lui inculque bien cette vérité, si on évite à parler devant lui, d'un ton décisif, sur les matiéres qui méritent quelque réfléxion: Si d'aîlleurs on se sert de ce reméde avant que le mal soit invétéré; il n'aura garde de se mettre du côté des ignorans, dont la sottise est encore enlaidie par une suffisance ridicule.

LXXXIV. DIS-

LXXXIV. DISCOURS.

Rien n'eſt plus ridicule que de condamner un Auteur ancien parce qu'il donne à ceux qu'il dépeint dans ſes Ouvrages, d'autres Coûtumes & d'autre Mœurs, que celles que l'uſage nous fait conſidérer comme les ſeules bonnes.

Les Héros de notre tems ont un Equipage brillant, & une Suite nombreuſe; leurs Tables nous raviſſent par la magnificence de la Vaiſſelle, & par la délicateſſe des Mets. Si par quelques Préſens, on veut leur marquer de l'eſtime, on leur donne des Epées couvertes de Pierreries, ou d'autres Bijoux d'un prix ineſtimable. Tout cela nous pâroît grand & noble, mais nous aurions tort d'en tirer un droit de nous moquer des Héros anciens, dont la gloire n'étoit pas relevée par tant d'éclat étranger.

Les Ecrivains qui en ont parlé les louent quelquefois d'avoir été fort entendus à faire la cuiſine; les Ortolans & les Perdrix ne paroiſſoient jamais dans leurs Feſtins; & les Préſens les plus magnifiques dont on honoroit leur Valeur, c'étoient des Bœufs propres au labourage, des Chaudrons d'airain, & d'autres Meubles de cette ſorte.

Les Auteurs qui nous ont repréſenté ainſi ces grands Hommes, ne pouvoient pas deviner les Mœurs des ſiécles futurs. C'eſt pour-

pourquoi nous ne sommes par leurs Juges compétens, & nous ne saurions avec justice les citer devant le Tribunal de notre Luxe.

Ils ne sont pas de même à l'abri de notre Critique, quand il nous tracent le portrait du Cœur humain: s'ils le dépeignent autrement que nous ne sentons le nôtre & celui des hommes qui nous sont contemporains, on peut les accuser hardiment d'être de mauvais Peintres. L'homme en général est inaltérable, à l'égard de ses sentimens & de ses inclinations; il a été, & sera toûjours ce qu'il est, vain, ambitieux, amoureux de l'autorité, porté à se distinguer parmi ses semblables. Ces qualitez sont fondées sur son amour-propre, & elles cesseront de lui être naturelles, quand il cessera de s'aimer. Il a même des inclinations dont on ne découvre pas dabord la liaison avec les sentimens ordinaires du cœur humain, qui ne laissent pas d'avoir été remarquez en lui de tout tems. Ce n'est pas d'aujourd'hui, par exemple, que les femmes ont tant de goût pour les gens de guerre; on remarque dans les Ecrits les plus anciens des traces de ce penchant bisarre. Dans Homére, Briséïs après avoir perdu par les armes d'Achille sa Patrie, son pére, ses fréres & son époux chérit pourtant Achille, il est bel homme, sur tout il est Soldat: elle ne sauroit résister à cette derniére qualité, & celui par qui toute sa famille a été détruite, tient lieu dans son cœur de toute sa famille. La même vérité a été encore indiquée plus clairement

par la Fable de Mars & de Venus; elle est très-ancienne, & a été faite sans doute pour tourner en ridicule le foible que le beau Sexe avoit dès-lors pour les Destructeurs du Genre humain.

A quoi attribuerons-nous cette inclination surprenante? Ce séxe timide s'effraye à la moindre aparence de danger: la vûë seulement d'un combat fait tomber une femme en foiblesse, & même elle croit de la bienséance de se pâmer à un spectacle si desagréable. Le beau séxe est cependant plein d'estime pour ceux qui font profession de se baigner dans le sang, autant de fois que l'occasion leur en est offerte. Le meurtre & le carnage leur fait horreur; & rien ne leur est plus agréable que les auteurs du meurtre & du carnage.

Les gens qui se donnent les airs de trancher court sur la conduite du beau séxe, se tireroient ici bien-tôt d'embarras. Le cœur d'une femme, diroient-ils, est la plus grande des contradictions; rien n'est plus indéchiffrable que ses sentimens, & la pénétration la plus vive s'égare dans le labyrinthe de ses passions. Pour moi, qui suis plus porté à rendre justice au séxe, je ne me contente pas d'une raison si générale: J'en trouve d'abord une plus particuliére & plus véritable, dans la timidité même des femmes qui paroît les éloigner si fort d'un tendre commerce avec les Guerriers.

Plus le danger les effraye, plus elles regardent comme un éffort pénible de l'ame, la profession de braver le péril avec ferme-

té,

té. Quand elles fouillent dans leurs sentimens, elles n'y trouvent qu'une foiblesse excessive; Elles en admirent d'autant plus le courage de ceux qui sacrifient volontairement la douceur du repos & l'amour de la vie, à la gloire d'affronter tous les jours la mort, de l'attendre de pied ferme, ou d'aller à sa rencontre. Ce n'est pas tout, la valeur est d'ordinaire la caractére d'une ame grande & d'un cœur généreux; la poltronnerie au contraire est la plûpart du tems accompagnée de sentimens bas & méprisables. Elle fait son séjour dans des ames inaccessibles à l'honneur, & il n'y a rien de bon à attendre d'un cœur que la gloire ne sauroit tirer de son indolence. Un lâche est l'objet de l'aversion de tout le monde, personne ne veut avoir de commerce avec lui, & l'on craindroit de partager sa honte, si on étoit avec lui dans les moindres liaisons.

Une femme est d'ordinaire extrémement attentive à tout ce qui peut intéresser sa vanité, & quelques aimables qualitez qu'un Amant puisse avoir d'ailleurs, elle croiroit deshonorer ses charmes par la Conquête d'un homme universellement méprisé, bien loin de vouloir l'en dédommager par sa tendresse. D'un autre côté rien ne flatte davantage son orgueil, que de voir succomber sous son mérite un homme intrépide, & accoûtumé à vaincre tous les obstacles qui s'oposent à sa bravoure. Elle félicite continuellement ses apas d'un si glorieux triomphe, & elle croit s'aproprier toute la gloire de celui qu'elle met dans ses chaînes. La férocité

qui s'attendrit, la fermeté qui s'ébranle, la fierté qui s'abaisse & qui devient supliante, voila les victimes les plus agréables qu'on puisse immoler à la haute opinion qu'elle a de son mérite.

On dira qu'à ce conte le beau Séxe devroit aimer tous les braves Gens, Guerriers ou non, aussi est-il vrai que la valeur charme les Dames dans toutes sortes d'objets; mais elle leur paroît la plus brillante dans ceux qui se sont destinez à donner des marques continuelles d'intrépidité, qui toutes les Campagnes vont moissonner des Lauriers nouveaux, & qui travaillent sans cesse à perfectionner leur Gloire.

Voila des raisons qui certainement ne sont pas au deshonneur des Belles; j'en alléguerai quelques autres qui ne leur plairont pas tant; mais que cependant ma franchise ne me permet pas de passer sous silence.

Il y a bien des Femmes qui se laissent prendre uniquement à la parure Soldatesque d'un Officier, & à cet air délibéré que la Guerre manque rarement de donner aux Nourrissons de Mars. Comment, par éxemple, le cœur de Cephise peut-il tenir contre les airs d'Alidor, quand il se laisse traîner au Cours dans une Caléche magnifique. Son Habit d'Ecarlate ne laisse voir qu'à peine sa couleur au travers des Galons d'or qui le couvrent. Il tient un Chapeau tout chiffoné sous son bras. Sa petite Perruque mise de travers laisse voir à découvert une de ses oreilles, & la moitié d'une tête razée. Il est étendu dans son Carosse avec

une indolence cavaliére, & apuyant ses jambes sur le strapontin, il paroît ne vouloir rien dérober de sa figure aux yeux curieux. Avec cela il chante assez haut un petit air à la mode, en battant la mesure de la main droite. De la gauche il tient une Tabatiére, dont il change à chaque tour qu'il fait. De cette matiere il étale huit ou dix Boëtes différentes dans une demie-heure. Voilà les trois quarts de son mérite: il en est aussi fier, comme si dans chacune quelque bonne qualité étoit enfermée. Vous le considérez à peu près de la même maniére, Céphise, & vous avez raison. L'une de ces Tabatiéres contient la Sagesse; l'autre, l'esprit; une troisiéme, la discrétion, celle-ci la grandeur d'ame, & celle-là la fidélité. Encore un coup, Cephise, vous ne sauriez refuser votre cœur à un homme si rare: je vous conseillerois même de prévenir ses soûpirs, & de lui épargner les peines que doivent prendre les Amans du commun pour fléchir leurs maitresses.

On peut dire encore, que les Gens de guerre sont sujets à des défauts, qui contribuent extrémement à leur rendre les cœurs des Belles accessibles. Le caractére de leur métier se répand sur leurs maniéres avec le beau Séxe: Elles ont quelque chose de brusque & de cavalier qui aproche fort du mépris. Ne croyez pas qu'ils en deviennent odieux & insuportables; Point du tout; les Femmes joignent d'ordinaire beaucoup de fierté à un tempérament foible & craintif. Si vous les traitez avec hauteur, la partie crain-

ti-

tive jouë ėn elles ſon jeu. Elles ne vous regardent qu'avec reſpect, & ne vous étalent que complaiſance, que douceur, que maniéres engageantes & flateuſes.

Si au contraire, vous vous efforcez par des déférences reſpectueuſes, à mettre leur orgueil dans votre Parti ; vos égards, vos ſoûmiſſions idolâtres, votre précaution à ne leur point déplaire, raſſurent leur humeur timide & leur donnent une entiere liberté de vous déployer toute l'étenduë de leur orgueil Elles ſe croiront des Divinitez au prix de vous, & tous vos ſoins, toutes vos peines leur paroitront trop payez d'un regard ou d'un ſoûris. Heureux encore, ſi tous les jours vous n'en eſſuyez par les dédains les plus inſuportables, & ſi elles ne ſe ſont pas un plaiſir des tourmens qu'elles vous font ſouffrir. En un mot la plûpart des Belles s'élévent au deſſus de celui qui s'abaiſſe devant elles ; elles s'abaiſſent devant celui qui ſe roidit contre leur fierté, & le plus ſûr moyen d'en obtenir quelque grace , c'eſt de ne les pas mériter.

Que les hommes ne ſe glorifient pas du Portrait deſavantageux que je fais ici des femmes , parmi leſquelles il y en a un grand nombre de fort éloignées de ces ſentimens extravagans. Nous n'en devons rien au beau Sexe ſur les travers d'eſprit; & rien ne reſſemble mieux aux ſottiſes des femmes, que les ſottiſes des hommes.

Quand je rencontre dans la ruë certaines gens ſans les ſaluer, ils me tirent de ma di-

ſtraction par un Salut des plus humbles, & me font rougir, par leur honnêteté, de mon incivilité involontaire. Ils s'imaginent alors que je m'eſtime au deſſus d'eux, & digne de leurs reſpects, ils ont la foibleſſe d'être de mon ſentiment, & ſe hâtent de me rendre l'hommage qui, ſelon eux, m'apartient. Si une autrefois, voulant réparer ma faute, je les aperçois, ils me rendent le Salut avec la gravité d'un homme reſpectable, & comme s'ils me faiſoient grace, en remarquant le devoir dont je viens de m'aquiter. C'eſt alors qu'ils me croyent perſuadé de leur ſupériorité, & de ma baſſeſſe; & ainſi, par ma fierté & par mon humilité aparentes, je diſpoſe de l'opinion qu'ils conçoivent & d'eux & de moi. Revenons aux Guerriers; non ſeulement ils traitent les femmes cavalierement, ils ont en général aſſez mauvaiſe opinion de leur ſageſſe, & ſouvent ils rempliſſent les vuides de leurs occupations d'Eté, en déchirant la réputation des Belles, à qui ils ont fait la Cour pendant l'Hiver. Ce profond mépris qu'ils ont pour le beau Sexe, leur tient ſouvent lieu de mérite.

Un Amant qui ſe forme une haute idée de la vertu de ſa Maîtreſſe, tâche d'en aracher quelque faveur par ſes ſoins, ſes ſervices, ſa diſcrétion, ſa conſtance; mais il ne fait que tourner autour du pot. Sa timidité eſt trés mal aſſortie avec la timidité de ſa Belle, & elle lui donneroit volontiers le Conſeil qu'Héléne donne à *Paris*, dans les Vers d'O-

d'Ovide, que je cite peut-être trop souvent.

On cherche en vain par l'Eloquence,
Ce qu'on peut aquérir par quelque violence:
D'une jéune Beauté la timide Pudeur
Veut souvent par la force arriver au Bonheur.

Messieurs les Officiers n'ont pas besoin de cet avertissement; ils ne sont pas gens à vouloir prendre par la Sappe une Place qu'ils jugent de si peu de défense; ils y vont tête baissée, & prétendent l'emporter du premier assaut, à quoi bien souvent ils réüssissent.

LXXXV. DISCOURS.

Suite du LXXXIII.

APres avoir ainsi jetté la base du raisonnement d'une jeune homme, ce qui me paroît le meilleur & le plus important à faire, c'est de fonder sur cette base solide, l'étude de ses devoirs. Dans l'Education ordinaire, un Enfant ne distingue une bonne action d'avec une mauvaise, que par les récompenses & les punitions qui les suivent; mais c'est peut-être ce qu'il y a au monde de plus propre à le perdre pour jamais. Rien n'est plus capable de lui donner des sentimens bas & lâches, de laisser son ame dans une

inaction indolente, & de la rendre esclave de l'espérance & de la crainte; c'est le moyen seur de lui faire examiner, non, si une action est bonne en elle-même, mais si pour le présent elle est bonne pour lui; bientôt il ne mesurera ses devoirs qu'à une utilité déraisonnable & grossiére; & il croira licite tout ce qu'il poura dérober aux yeux des personnes qui ont le pouvoir de le punir. Il vaut infiniment mieux l'instruire de ses devoirs par principe, & le rendre plûtôt docile à la raison qu'à l'authorité de ses Maîtres, afin que son ame se détermine vers le bien par son propre mouvement, & avec une liberté généreuse.

Qu'on ne s'imagine pas que cette Science si digne d'être possédée, soit au dessus de la portée d'un enfant élevé selon ma méthode. La Morale oblige tous ceux qui ont la faculté de raisonner, & il est naturel qu'elle soit accessible à leurs recherches, pourvû qu'ils veuillent entrer sérieusement dans l'examen d'une matiére si importante. Si elle demande une pénétration extraordinaire, ce n'est que dans un petit nombre de cas particuliers, qui n'influent guéres sur la conduite générale des hommes. Elle n'est hérissée de difficultez, que pour ceux dont on a laissé croupir la raison dans une paresse honteuse. Ils ont eu tout le tems de s'asservir à leurs passions; le faux honneur & les autres préjugez de la multitude les ont familiarisez avec les opinions les plus fausses & les plus ridicules. Elles ont par une espéce de prescription occupé dans leur esprit

la

la place de la vérité, & les arracher de leur ame, c'est la priver pour ainsi dire d'une partie d'elle-même. Quand enfin la vérité se découvre à eux dans tout son jour, & s'opose à leurs erreurs favorites, il semble qu'elle s'opose à elle-même: cette contradiction aparente trouble leur foible raison; il faut une peine infinie pour la débarasser de ses préventions invétérées, & pour la remettre dans une pleine indifférence pour tous les sentimens, qui demandent de la réfléxion & des recherches. La justesse qu'on donne de bonne heure à l'esprit d'un jeune homme, le préserve de tous ces inconvéniens; la vérité ne trouve en lui d'autres obstacles, que ceux, qu'elle aporte elle-même, & certainement ce ne sont pas ceux la, qui sont les plus difficiles, à surmonter.

Une raison éclairée sur le devoir trouve moins de peine, qu'un esprit enveloppé de tenebres, à triompher d'un temperemment indocile; Cependant elle n'y réüssit pas toûjours. C'est pourquoi il faut aussi de bonne-heure tacher de mettre le cœur dans ses intérêts, & d'y exciter des passions avantageuses pour la Vertu. On y peut travailler avec succès par les éxemples. On doit mettre souvent devant les yeux d'un enfant la conduite de ces hommes, qui se sont aquis par leurs vertus une Réputation éternelle. Il faut lui dépeindre de la maniére la plus vive leur générosité, leur constance, leur grandeur d'ame, & sur tout, leur humanité & leur justice, afin de lui

en faire concevoir de hautes idées, & de lui inſpirer pour ces grands modéles de l'admiration & de la tendreſſe. D'un autre côté, il faut lui faire des portraits affreux de ceux qui ſe ſont rendus les objets du mépris des hommes, par des actions intéreſſées, cruelles, & injuſtes; par là ſon cœur émû & penétré ſe remplira d'averſion pour la baſſeſſe de leurs ſentimens. Ces impreſſions qu'on fait dans une ame encore tendre, ne ſont pas ſujettes à en être effacées: & quand elle ſera balancée entre le Vice & la Vertu, frapée par les éxemples qu'on lui aura rendus familiers, elle ſuivra plûtôt ceux qu'elle eſtime & qu'elle aime, que ceux qu'elle mépriſe & déteſte.

Il faut ſur tout exciter un enfant éclairé à prendre pour guide les lumiéres de ſa raiſon, par reſpect pour la Divinité & pour ſa volonté révélée, qu'on lui doit faire connoître dès qu'il eſt en état de goûter la force d'une preuve.

Il y a des démonſtrations de l'éxiſtence d'un Dieu & de la vérité de la Religion Chrétienne, dont l'évidence ſera facilement ſaiſie par un jeune homme d'un raiſonnement cultivé, à qui on aura donnée une idée nette des expreſſions, & qu'on aura préſervé ſoigneuſement de la tyrannie des préjugez. Il ne s'agit que d'arranger ces preuves dans un ordre facile, & de ne deſcendre jamais à une conſéquence, avant que d'avoir fait comprendre clairement la propoſition, dont elle découle.

Il eſt bon même, pour ſoulager ſa mémoi-

moire, qui ne retiendra pas ſans peine toute la ſuite d'un raiſonnemenr, de le lui faire écrire à lui-même; par là toutes les parties d'une preuve ſe graveront mieux dans ſon eſprit, & il pourra remonter facilement à chaque propoſition, qui peut répandre de la lumiére ſur les conſéquences qui l'embaraſſent.

Auſſi-tôt que ſa raiſon ſera parfaitement convaincuë ſur ces deux véritez fondamentales, on peut lui déveloper la morale ſacrée des Livres Divins, & la confronter avec celle que la Raiſon nous preſcrit ſans l'aide de la Révélation; On peut lui faire ſentir fortement, combien en partie la premiére eſt conforme à l'autre, & combien en partie elle ſurpaſſe les decouvertes de notre eſprit, qui ne laiſſe pas de goûter & d'admirer des véritez auxquelles il n'auroit jamais atteint par ſes propres forces.

Enfin, il eſt très-utile de lui faire comprendre que les Loix admirable que la Révélation nous preſcrit, n'ont en vûë que notre propre intérêt; & qu'un bonheur réel & préſent eſt une ſuite néceſſaire de la pratique de nos devoirs.

A l'égard des dogmes, je ſerois d'avis qu'on ne le fît pas entrer d'abord dans un grand détail: On dévroit ſe contenter de lui déveloper avec toute la netteté poſſible ceux qui ſervent de fondement à la Religion, & qui ſont ſi clairement exprimez dans nos Saints Livres, qu'on ne ſauroit refuſer de les admettre ſans manquer de reſ-

pect à celui qui nous les a révélez. Il y en a d'autres, qu'il n'est pas nécessaire de spécifier, où les plus habiles gens voïent le moins clair; & où tout homme de bonne foi avouera qu'on trouve des difficultez considérables, de quelque côté qu'on se tourne. Il faudroit éviter d'en parler à un Enfant, afin de n'accabler pas sa foible raison, sous un fardeau que les genies les plus vigoureux ont bien de la peine à soûtenir. Je me trompe fort s'il ne seroit pas utile que jusqu'à un certain âge, on sût uniquement qu'on est de la Religion Chrétienne, sans prendre aveuglément parti entre les différentes Sectes qui partagent ceux qui se font un honneur de porter le nom de Chrétien.

Si enfin, dans un âge plus meur les questions d'un jeune homme vous obligent à lui exposer ces différentes opinions, tâchez de lui en parler sans passion & sans aigreur, ne donnez aucun nom odieux à ceux-là même qui embrassent les sentimens les plus ridicules, & plûtôt que de les accuser de malice ou d'opiniâtreté, plaîgnez-les de leur aveuglement & de leur malheureuse éducation qui en est la cause. Gagnez sur tout sur votre amour propre, s'il se peut, d'expliquer ces differens systêmes avec fidélité, & de mettre en tout leur jour les raisons sur lesquelles on les apuye. Il est sûr qu'un esprit bien cultivé n'adhérera jamais à ces Sectes, où regnent l'autorité des hommes, & la Superstition. A l'égard de celles qui s'oposent les unes aux autres, des difficultez em-

embaraſſantes pour les eſprits les plus pénétrans, on feroit bien, il me ſemble, de laiſſer à un jeune homme bien inſtruit ſur les Objections qu'on fait de part & d'autre, la liberté de ſuſpendre ſon jugement, ou bien de ſe déterminer de lui-même, vers le Parti qui lui paroît le plus raiſonnable.

Cette maxime déplaira fort à toutes les perſonnes aveuglément zélées; je n'en doute point. Quoi! dira ce pére, mon fils ſeroit expoſé par cette méthode à donner dans l'Arminianiſme? Je le deshériterois s'il tomboit jamais dans des Erreurs ſi déteſtables; Mon enfant, dira cet autre, pourroit bien en ſuivant ces belles maximes, devenir *Particulariſte*, & j'aimerois mieux le voir au Tombeau, que dans un ſi déplorable égarement.

C'eſt ainſi que nous croyons, que nos Enfans courent à la perdition, à meſure qu'ils s'éloignent de nos Syſtêmes. Je conviens, qu'ils courent riſque de s'égarer ſi, pour ſe determiner, ils ſe fient à leurs propres lumieres. Mais ſont-ils à l'abri de ce danger, en ſoûmettant leurs opinions à l'authorité paternelle?

Supoſons même qu'on évite l'Erreur à coup ſûr, quand on adopte les ſentimens de ſes péres, ma méthode ne m'en paroît pas moins raiſonnable, & j'oſe avancer, qu'il vaut mieux être dans l'Erreur, après avoir fait tous ſes efforts pour éclairer ſa raiſon, que de ſuivre la ſaine Doctrine, en pliant ſous l'authorité d'une maniére ſervile.

Si l'on tombe dans le premier inconve-

nient, on agit du moins en homme, on met en œuvre la Raiſon à laquelle ſeule on eſt reſponſable de ſes ſentimens; & ſans être coupable de pareſſe ou d'obſtination, on a ſeulement le malheur de ne ſavoir pas ſe dégager de l'illuſion, par une force d'eſprit ſuffiſante. Mais ſi l'on eſt Orthodoxe par prévention, à proprement parler, on ne croit rien; on s'imagine de croire, & ce qu'on prend pour une conviction de l'eſprit, n'eſt qu'une paſſion du cœur; au lieu de ſoûmettre ſes opinions à l'évidence, on les fait relever du hazard, qui, ſelon les parents & la patrie des hommes, en fera à ſon gré des Juifs, des Chrêtiens, ou des Mahométans.

Par une Education ſi mal dirigée on aprend à haïr des ſentimens ſans les connoître, parce qu'on a apris dès ſa plus tendre enfance, à haïr ceux qui les ont embraſſez. De là ce zéle perſecuteur, qui étouffe la Charité Chrétienne, par attachement pour le Chriſtianiſme, & qui pour défendre les intérêts de Dieu, tranſgreſſe ſes Loix les plus ſaintes. De là ces Maſſacres barbares, dans leſquels une noire perfidie & une rage infernale, ſe couvrent du voile de la Piété, pour ſaper la Religion par ſes fondamens.

Plût au Ciel qu'on voulût bien ſérieuſement réformer l'Education des Enfans, ſur cet article, & ne point émouvoir leurs paſſions pour leur faire aimer une Secte, & pour leur en faire haïr une autre. Tous les hommes ſe regarderoient bien-tôt comme fréres, & le titre odieux d'hérétique, qu'on employe

à

à tort & à travers, ne nous feroit pas regarder les uns les autres comme des monſtres d'impiété : On employeroit toute la douceur que la Charité Chrêtienne peut inſpirer, pour diſſiper les ténébres qui offuſquent l'eſprit de ceux qui s'égarent. Sur tout on concevroit l'impertinence qu'il y a à attaquer le raiſonnement par des Suplices, & à vouloir renverſer les conceptions de l'ame, par les Tortures dont on déchire le corps. Je ſoutiens même, que la variété des Opinions ſeroit de beaucoup moindre.

La raiſon qui offre à tous les hommes les mêmes principes, les méneroit facilement aux mêmes conſéquences, dans les choſes importantes pour le Salut, qu'un Etre rempli de bonté pour nous, nous a rendues faciles, pourvû que nous y veuillons prêter toute l'attention dont elles ſont dignes: on ne différeroit, ſelon toutes les aparences, que ſur les choſes les plus difficiles de la Religion, & en même tems les moins importantes. Nos Erreurs ne s'apuyeroient point ſur la pareſſe, ſur la prévention, ſur les paſſions du cœur, ſur l'eſprit du Parti, ni ſur un ridicule reſpect pour nos ſemblables. Enfin, l'eſprit ne pouroit être la dupe que de ſa propre foibleſſe, qui eſt à mon avis, la cauſe la moins ordinaire de nos égaremens.

LXXXVI. DISCOURS.

SI c'eſt avec juſtice que la Médecine paſſe pour un Art incertain; s'il eſt très dificile de connoître à fond la nature de chaque Remède, & le tempérament particulier de tous ceux à qui on les aplique; J'oſe avancer pourtant, que cette Science eſt encore plus ſuſceptible de certitude que la Politique. Je conviens que l'intérêt des Peuples eſt quelque choſe de réel, & qu'il eſt poſſible d'en aquérir une connoiſſance ſolide; mais qui me répondra que ces Peuples agiront conformément à leurs intérêts? On n'en ſauroit juger que par leurs inclinations, & c'eſt là-deſſus que les aparences ſont plus trompeuſes que ſur aucune autre matiére du monde.

Les Eſpagnols, diſoit-on autrefois, ne ſe ſoûmettront jamais à un Prince François: Ils ſavent que c'eſt un moyen ſûr d'être traitez comme un Peuple conquis. Les Richeſſes qu'ils reçoivent du nouveau Monde tomberoient alors entre les mains des étrangers: & ils ne ſont pas ſi fous que d'aller d'eux-mêmes à la rencontre d'un malheur, qu'ils ont éloigné pendant un ſi grand nombre d'années, en expoſant leur vie pour le bien de leur Etat.

On contoit d'ailleurs ſur le rafinement de leur Politique, & ſur tout, ſur la prodigieu-

ſe averſion qu'ils ſe ſont toûjours ſentie pour une Nation ſi éloignée de leur naturel & de leurs coûtumes. En un mot, avancer dans ce tems-là que la Couronne d'Eſpagne pouroit tomber ſur la tête d'un François, c'étoit avancer une contradiction manifeſte. Cependant, on s'eſt trompé ſur ce chapitre, en croyant qu'il fût poſſible de raiſonner juſte ſur un principe auſſi peu ſtable que les paſſions de la multitude. Les Eſpagnols ont reçû le joug avec toute la patience imaginable; & même pour plaire à leurs nouveaux Maîtres, ils ont relâché quelque choſe de leur gravité, en y mêlant un peu de vivacité Françoiſe, l'unique avantage qu'ils ont tiré de cette Révolution.

On n'a pas trouvé moins impoſſible; il y a quelque tems, l'union de la France avec l'Angleterre; rien ne paroiſſoit plus abſurde, que de s'imaginer que les Anglois puſſent ſoûtenir le Parti de la France, contre des Alliez, avec leſquels ils paroiſſoient autant unis d'inclination que d'intérêt. Perſonne ne s'aviſoit ſeulement de douter que la grandeur de l'Angleterre ne dépendit de l'abaiſſement de leur redoutable Voiſin; & l'on étoit ſûr que l'utilité véritable des Anglois ſeroit l'unique régle de leur conduite. On ſe fondoit ſur l'animoſité qui régne entre ces deux Peuples, & qui leur paroît innée. Elle a ſa ſource dans les Guerres cruelles qu'ils ſe ſont faites depuis un grand nombre de Siécles: elle a été entretenuë par une contrariété preſque générale, qu'on trouve dans les Mœurs & dans les Coûtumes de ces deux

na-

tion. contrariété si grande, qu'on pouroit les apeller *des Antipodes Moraux*.

Les François aiment en général à savoir quelque chose, & l'activité naturelle de leur esprit ne leur permet pas de croupir dans une profonde ignorance; mais il est rare qu'ils arrivent à un haut dégré de savoir. Ils sont peu capables d'une aplication assiduë, & leur imagination qui agit plus d'ordinaire que leur raison, ne fait que badiner autour de la superficie des matiéres. Ils les éfleurent, tout au plus; & ornant ce qu'ils savent, d'une expression aisé & d'un tout heureux, ils donnent dans la vûë, & paroissent plus habiles, qu'ils ne le sont en effet.

Les Anglois, qui s'adonnent à l'étude, ont au contraire une attention infatigable. pour les sujets les plus épineux. Leur raison ne se contente pas d'une légére teinture d'habileté; elle creuse jusqu'au fond des Sciences, & leur pénétration ne se laisse arrêter par aucun obstacle. Peu attachez d'ordinaire à polir leur stile & à le rendre aisé & fleuri, ils trouvent ces minuties au dessous de la solidité de leur esprit. Ils sont plûtôt grands Esprits que beaux Esprits, & leurs écrits sont plus propres à instruire qu'à plaire.

Ces Peuples se plaisent tous deux à donner dans la dépense mais c'est d'une maniére bien différente. Les François veulent briller pour leur argent, & étaler leur prodigalité aux yeux de tout le monde; Ils veulent un équipage magnifique, un grand nombre de gens de livrée, & des habits où éclatent l'or

l'or & l'argent. L'Anglois semble vouloir dérober sa dépense aux yeux des hommes; ses habits sont simples & unis, ses équipages sans ostentation; & même l'envie de se donner ces grands airs, passe chez lui pour une ridicule vanité. Mais il n'en est pas moins prodigue; il paye avec la derniére profusion tout ce qui a du raport à ses plaisirs, & l'amour & la bonne chére sont deux gouffres où se perdent ses richesses. Son amour pourtant n'a d'ordinaire ni galanterie, ni délicatesse: Ce rafinement d'un cœur qui se fait une souveraine félité d'aimer & de plaire n'est nullement à son goût. Un plaisir grossier est l'unique lien qui l'attache au beau séxe; & les sentimens qu'il a pour une Maîtresse sont de la même nature que ceux qu'il a pour le vin.

Pour le François il n'est cavalier avec les femmes que par mode, & il est galant par naturel. Quand il se laisse entraîner par son penchant, il trouve son plus grand plaisir à voir les femmes & à leur plaire; Aussi posséde-t-il au suprême dégré le talent de les amuser, de s'accommoder à leurs caprices, de s'insinuer dans leur esprit, de nourrir leur vanité, & de faire qu'elles soient contentes de lui à force d'être contentes d'elles-mêmes.

Ces deux Nations sont mêmes différentes dans leurs débauches. Les François ont en eux-mêmes de grandes ressources pour entretenir leur joye, & ce sont peut-être les gens du monde les plus capables de se divertir. Ils ne boivent que pour animer leur bel-

belle humeur; les Chanſons, la Converſation, la Danſe & la raillerie ſe mêlent chez eux aux plaiſirs de la bouteille, & rendent le goût de leur vin plus piquant & plus agréable.

La débauche des Anglois eſt, ce me ſemble, moins animée par la variété des plaiſirs: on diroit qu'ils boivent ſimplement pour boire, & qu'ils croiroient deshonorer Bacchus, s'ils mêloient d'autres plaiſirs à ceux qu'il eſt capable de faire goûter lui ſeul.

Les François ſont remplis de civileté & de politeſſe; mais fort ſouvent ils en reſtent aux paroles qui ſont les trois quarts de leur générolité: & ceux, qui comptent ſur leurs proteſtations, courent riſque d'être les dupes de leur propre crédulité.

Les Anglois au contraire, ſont généreux véritablement, & l'effet ſuit de près leurs promeſſes: mais il faut les ſaiſir dans le moment favorable pour tirer quelqu'uſage de leur générolité. Si vous laiſſez échaper l'heure où ils ſont pleins de chaleur pour vous, vous les trouverez bien-tôt tout glacez; & celui qui paroiſſoit entiérement dévoué à vos intérêts, vous regarde comme ſi jamais il ne vous avoit connu.

Mais le caractére qui diſtingue le plus ces deux Peuples, c'eſt que le premier ſe ſoûmet ſervilement aux ordres abſolus de ſon Monarque; Il préfére à la Liberté le frivole honneur de porter les fers d'un Prince redoutable à toute l'Europe; Et il fait ſon bonheur unique de la grandeur de ſon Roi, dont

dont il idolâtre les actions & les sentimens.

L'autre est souverainement jaloux de sa Liberté, il aime & respecte son Prince tant qu'il respecte lui-même l'Authorité des Loix : Dès qu'il affecte un Pouvoir absolu, il est en horreur à ses Sujets, & celui qu'on avoit honoré auparavant comme le pére de la Patrie, devient l'Ennemi irréconciliable de son Peuple.

On remarque encore que les Anglois perdent quelque chose de leur orgueil naurel en passant dans les Païs étrangers. Ils y aquiérent de la souplesse & de la complaisance; mais ces bonnes qualitez font naufrage quand ils repassent la mer, aussi bien que l'amitié qu'ils ont contractée hors leur Isle.

Les François, au contraire, paroissent devenir insolens à mesure qu'ils s'éloignent de leur Patrie. Il semble qu'ils ne vont voir les autres Peuples que pour les morguer, pour insulter à leurs Coûtumes, pour braver leurs Loix, & pour promener dans le monde leur orgueil & leur extravagance. Mais chez eux ils ont tous les égards & toute l'honnêteté imaginable pour les étrangers; Ils ne leur refusent aucuns services, que ceux qu'ils ne sont pas en état de leur rendre, & chacun d'entr'eux paroît être en particulier chargé de faire les honneurs de la France. Il y a un point sur lequel ces deux Nations s'accordent; mais ce n'est que pour se faire sentir mieux l'une à l'autre combien elles sont discordantes sur tous les autres articles. Elles sont toutes deux belliqueuses;

ſes; il eſt vrai même que leur bravoure eſt d'un même caractere, & qu'elles ont toutes deux une fougue qu'il eſt difficile de ſoûtenir. Cependant, il y a ici encore quelque différence, la valeur des François a plus de générosité & plus d'amour pour la gloire: & dans celle des Anglois, il y a plus de férocité & plus d'intrépidité naturelle. D'ailleurs, ſi le feu des premiers va juſqu'à la fureur; & ſi l'impétuoſité des François a été quelquefois ralentie par le flegme des Allemans, & des Hollandois, les Anglois l'ont quelquefois émouſſée par une impétuoſité ſupérieure.

Je pourois pouſſer plus loin ce parallele; & l'on en ſeroit d'autant plus ſurpris, que les Prédictions qu'on a fondées là-deſſus, ſe trouvent fauſſes. Ces deux Peuples s'accordent à merveille, & je ne deſeſpére pas que les Anglois ne renoncent à leurs propres maniéres, pour adopter celles de leurs nouveaux Amis qui leur ont toûjours paru ſi odieuſes. Ils commencent déja à ſe familiariſer avec les airs de Petits-Maîtres, & quelques uns d'entr'eux ont fait voir à l'Opéra, qu'ils ſurpaſſeront leurs Originaux, toutes les fois qu'ils voudront l'entreprendre.

Un Cenſeur rigide iroit déclamer ici contre le Rolle tragi-comique, que ces jeunes gens ont joué en plein Théatre; & il ne manqueroit pas de traiter leur conduite d'inſolente & de honteuſe au ſuprême degré! Mais pour moi qui me fais un plaiſir de rendre juſtice au mérite, j'avouë que je trou-

ve du merveilleux dans cette action, & que j'en tire d'heureux augures pour la conduite future de ces jeunes Gentilshommes. Comment, Meſſieurs, prendre des loges d'aſſaut! eſcalader un Théatre! affronter l'épée à la main le feu de plus de cent chandelles! mettre en déroute toutes les Divinitez de l'Opéra! glacer d'effroi tout le Parterre, donner tête baiſſée dans l'Orcheſtre! & le forcer à célébrer par ſes Concerts votre gloire & ſa propre honte. En vérité voila un Héroïſme unique dans ſon eſpéce, & vous laiſſez bien loin derriére vous tous les Mouſquetaires François, qui ayent jamais ſignalé leur noble audace dans les quartiers d'hyver. Ajoûtons encore, pour mettre votre gloire dans tout ſon jour, que vous avez fait toutes ces expéditions dans une ſeule ſoirée; & ce qui eſt encore plus étonnant, que vous les avez faites dans un âge, où le grand Alexandre même n'avoit pas encore commencé la Conquête de l'Aſie. Vous aviez bien raiſon d'aller publier vous-mêmes votre Victoire dans les Aſſemblées; d'étaler la noble pouſſiére dont vous vous étiez couvert dans ce Combat glorieux, & de faire parade des marques qu'avoit laiſſées ſur vos habits le feu que vous aviez bravé avec tant de grandeur d'ame.

Je ſuis charmé, Meſſieurs, de vos incomparables faits d'armes, & je ſouſcris de ſi bon cœur à la grande opinion qu'elles vous donnent de vous mêmes, que j'ai réſolu de faire de votre triomphe le ſujet d'un Poëme Epique, qui effacera Homere & Virgile,

par la matiére au moins. Il se présente à à mon esprit une foule de comparaisons, que je pourai employer avec succès: Qu'y a-t-il de plus naturel, par éxemple, que de mettre votre Combat contre les Divinitez du Théatre, en parallele avec celui que les Géans livrérent aux Dieux, qu'ils forcérent de chercher un azile dans l'Egipte. On peut vous comparer à l'intrépide Diomede, qui non seulement blessa Mars, mais qui sans avoir aucun égard pour le beau Sexe, s'attaqua à Venus même: Ou bien, si vous voulez, on vous comparera à l'illustrissime Don Quichotte, qui faisant le moulinet avec son redoutable Cimeterre, mit en piéces toute une Armée de Marionnettes, & délivra par cette Action d'éclat, Don Gayafros, & la belle Melicerte de la fureur des Sarrasins. Il est vrai, Messieurs, que les armes sont journaliéres, & que vous pouriez bien un jour perdre la vie dans une rencontre si dangereuse. Mais qu'importe? une grande vieillesse ne tombe guére en partage aux Héros du premier Ordre: Thetis, qui par la permission de Jupiter, pouvoit donner à son fils Achille une vie longue & peu glorieuse, ou bien une vie illustre & courte, aima mieux le voir couvert de gloire, qu'accablé d'années.

LXXXVII. DIS-

LXXXVII. DISCOURS.

Les Amateurs de la bagatelle trouveront sans doute mauvais que je continuë encore mes réfléxions, sur la méthode de cultiver l'esprit de la Jeunesse. J'avouë à ma honte, que je me suis assez souvent accommodé au goût de ces sortes de Lecteurs, par la vanité de vouloir être lû, à quelque prix que ce fût. Cette complaisance a quelque fois fait du tort à mon Ouvrage; mais comme je ne croi pas le continuer encore long-tems, je me soucie fort peu de plaire à la multitude; & j'aimerois mieux, s'il étoit passible, être goûté d'un petit nombre de Gens raisonnables.

Quand on s'attache uniquement à former la raison d'un jeune Homme, on court risque d'éteindre le feu de son esprit, & de borner trop son imagination; sa conversation sera séche & languissante, il ne se produira jamais agréablement dans le monde, & il sera obligé de renfermer ses raisonnemens dans son Cabinet. C'est pourquoi je souhaiterois qu'on étendît, & qu'on enrichît son imagination, à mesure qu'on donne de l'étenduë & de la solidité à son jugement, & à sa pénétration. Par là, sa vivacité ne sera pas dereglée & pétulante, & sa raison prenant un air aisé, s'accoûtuméra à re-

repandre l'agrément ſur les matiéres les plus difficiles & les plus ſérieuſes.

Pour attiſer le feu de ſon eſprit, & pour embellir ſon imagination, on peut ſe ſervir de pluſieurs moyens ; le premier, eſt de ne lui laiſſer jamais pouſſer l'étude juſqu'à s'épuiſer l'eſprit, & à émouſſer ſon attention. Cette laſſitude laiſſe toûjours à la raiſon quelque choſe de ſombre & de mélancolique, & la rend moins propre pour le Commerce des hommes. Il en eſt à peu près comme d'un eſtomach qu'on charge de trop de viandes, pour qu'il en puiſſe faire la digeſtion; il y reſte toûjours des cruditez qui envoyent par tout le corps de mauvaiſes humeurs, & le privent ainſi de ſa force & de ſon agilité.

Il faudroit, outre cela, ſe faire un devoir de faire ſuccéder le plaiſir au travail d'un jeune Homme, & ſur tout le plaiſir de la Converſation, qui eſt le plus piquant pour un eſprit raiſonnable. Pour cet effet, il eſt bon de le mener ſouvent dans la compagnie de ces Hommes, qui joignent à leurs lumiéres naturelles un grand ſavoir vivre, & qui ont aquis par l'uſage, cette facilité de s'exprimer, cette délicateſſe d'eſprit, & cet entretien aiſé & divertiſſant, qu'on n'aquiert que dans le grand Monde, & qu'on y conſidére plus que la plus grande ſolidité du raiſonnement, & que les connoiſſances les plus ſublimes.

La Converſation des Dames eſt encore d'un grand ſecours contre la ſéchereſſe, où l'aplication trop aſſiduë au raiſonnement, peut

peut faire tomber l'esprit. On sait qu'une imagination vive, un esprit brillant, & un tour d'expression aisé & délicat, sont particuliers à ce Séxe; en le fréquentant on aquiert insensiblement sa maniére d'imaginer, & sa facilité de mettre une pensée dans tout son jour: l'envie de plaire aux Belles, si naturelle à l'homme, le porte à les vouloir imiter, & à écarter de ses discours tous ce qui sent la pédanterie, comme souverainement odieux aux Dames.

Je trouverois à propos sur tout, qu'on mît entre les mains des jeunes Gens certains Livres, qui ont pour premier but celui de nous divertir, & qui cependant font entrer insensiblement en notre esprit des préceptes utiles, que nous aimons à goûter en faveur de l'agrément qui les envelope: Telles sont les Comédies de Moliére, qui contiennent tout ce qu'il faut pour égayer l'esprit, pour rectifier les sentimens du cœur, pour former le goût, & pour munir la raison contre les habitudes ridicules & vicieuses.

On me dira peut-être, que dans ces Piéces de Théatre, quoique les plus sages qui ayent jamais vû le jour, on trouve pourtant quelquefois certaines choses, qu'on croit utiles de cacher à la jeunesse aussi long-tems qu'il est possible. Mais il me semble qu'on peut remédier à cet inconvenient de la maniére que voici.

Celui qui veille à l'éducation d'un jeune Homme, & qui veut bien y donner toute son aplication, devroit entrer dans cette lecture avec son éléve: non pas seulement pour lui

faire sentir la délicatesse d'un tour, la finesse d'une Critique, la solidité d'une réfléxion, & la beauté d'une pensée, mais sur tout pour rectifier dans son imagination les idées qu'y font naître certaines expressions qui ne ménagent pas assez la pudeur. Il faudroit parler là-dessus d'une maniére grave & sérieuse, sans paroître chatouillé de ces objets dont on donne les premiéres notions à un éléve. Il faudroit encore accompagner la sage explication de ces matiéres délicates, de préceptes bien raisonnez; afin de faire entrer le contre-poison aux foibles cœurs de la Jeunesse, avant que le venin ait le loisir de se répandre sur leurs sentimens.

Si l'on ne suit pas cette méthode, si on tâche seulement d'éluder la curiosité d'un jeune Homme sur ces sortes de sujets, il ruminera toûjours là-dessus, il sera attentif à tous les discours qui paroîtront y avoir quelque raport, malgré vous il trouvera le moyen d'éclaircir ses idées confuses, & vos préceptes seront des rémédes tardifs qui tâcheront en vain de déraciner le mal après qu'il aura déja jetté de profondes racines

Il y a des gens qui croyent que le moyen le plus court de prévenir ce malheur c'est d'ôter entiérement ces sortes de Livres à la Jeunesse, & de la laisser dans une profonde ignorance sur cet article scabreux. Mais qu'ils éxaminent cette méthode sans préjugé; ils sentiront qu'il en résulte des inconvéniens terribles. Un jeune Homme ne sauroit être éternellement sous la direction de ses Maîtres, & il y a un tems où il aura

la liberté d'entrer dans les Compagnies, sans Conducteur. Il y entendra les mêmes choses, qu'on aura dérobées à sa connoissance, exprimées dans les termes les plus licencieux, & avec toutes les marques d'un cœur qui ne desavouë point le libertinage de la Langue. Cette nouveauté dangereuse ne sauroit que fraper son imagination, échauffer ses desirs, qui seront alors dans leur plus grande force, & lui inspirer un penchant presque invincible à vouloir goûter la réalité de ces choses, dont les images seules ont causé des émotions si agréables à son cœur Si au contraire on lui a apris de bonne heure à écouter, d'une oreille de Philosophe, ces discours qui ne sont que trop familiers à la jeunesse, ils ne feront pas sur lui des impressions si pernicieuses; & s'il est d'un bon naturel, en rapellant ces idées, il rapellera aussi dans son esprit les préceptes dont on a muni son cœur contre ce qu'elles ont de dangereux.

Oserois-je dire que la lecture de don Quichotte me paroît une des meilleures pour égayer l'esprit de la Jeunesse, & en même tems pour lui former le jugement?

Ce Livre a l'aprobotion générale de tous les habiles-Gens, & certainement il y en a peu qui la méritent davantage. Il peut être lû avec plaisir à toutes sortes d'âges, & de presque toutes sortes de personnes. Ceux qui se plaisent à la bagatelle, s'y peuvent amuser plus agréablement que dans les Contes des Fées. Les beaux esprits y trouvent tout ce qui est capable de flater leur goût, un stile aisé, des pensées fines & brillantes,

& une agréable variété de matiéres enchainées les unes aux autres par les liaisons les plus heureuses & les plus naturelles. Disons plus; cet Auteur étale aux Philosophes qui savent percer l'écorce d'extravagance, qui envelope cet Ouvrage, une Morale admirable, les réfléxions les plus sensées sur les mœurs des Hommes; en un mot, un Trésor de censures judicieuses & d'excellens raisonnemens. Il arrive même qu'à mésure qu'on avance en âge & en connoissance, ce Livre se présente à la même personne sous toutes ces différentes faces, & dans tous ces différens degrez de bonté. S'il déplaît à quelques gens, ce n'est qu'à ceux qui ont l'esprit trop sérieux pour goûter ce tissu d'avantures bisarres, & qui n'ont pas assez de pénétration pour entrer dans les vûës de l'Auteur, & pour demêler l'utilité de ses excellentes leçons.

J'avouë que la plûpart des jeunes-Gens ne sont pas en état de goûter tout le mérite de cet Ouvrage; mais du moins est-il fort aisé de leur y faire sentir la fine raillerie qu'il répand sur l'extravagance des Romans, & sur les dangereux effets qu'ils font sur l'esprit de leurs Lecteurs. Ces Livres fabuleux ne sont que trop propres à charmer les jeunes Gens; ils fournissent une agréable occupation à la vivacité de leurs sentimens, & à la faveur du mervéilleux dont ils frapent leur imagination, ils les empêchent de remarquer l'extravagance des avantures & des maximes, qu'un Lecteur de sens rassis, y découvre facilement. Qu'y a t-il donc de-

plus

plus utile que de mettre entre les mains des jeunes-Gens un Auteur, qui puisse les dégoûter de ces Ouvrages si capables de leur déregler l'esprit & le cœur. Tout est faux dans ces fables; fausses avantures, fausse valeur, fausse générosité, faux esprit; & les chimériques vertus dont on y fait l'éloge, y paroissent revêtuës de tout ce qu'elles ont de plus séduisant, & de plus propre à se concilier le cœur.

Il faut ajoûter encore que dans les Romans il y a d'ordinaire des faits véritables liez par des fictions, avec toute l'adresse dont les Auteurs ont été capables. Ce mêlauge ne sauroit qu'embrouiller la mémoire de la Jeunesse, & lui faire confondre la Fable avec l'Histoire.

A quoi sert-il d'ailleurs d'avoir recours à des chiméres pour contenter l'amour qu'un jeune Homme a naturellement pour l'extraordinaire, & pour le merveilleux. L'Histoire le peut satisfaire là dessus abondamment; & c'est une des premiéres Sciences dont il est bon d'orner l'esprit de la Jeunesse.

Il est certain d'abord qu'il n'est pas permis à un Homme de quelque naissance d'être ignorant dans une matiére, que tout le monde se pique de savoir. L'on regardera toûjours comme une marque évidente d'une éducation négligée, de n'avoir pas du moins une connoissance générale de la naissance & de la chûte des Etats, des Epoques de tous les Evénemens signalez, & des actions des Hommes illustres qui y ont contribué par leur conduite.

Je conviens que ce n'est là qu'une étude

fort ſuperficielle de l'Hiſtoire; ce n'eſt pas même l'avoir étudiée comme il faut, que d'être entré dans un plus grand detail, d'avoir épuiſé toutes les minuties des Chronologiſtes, & de ſavoir concilier les Auteurs qui paroiſſent ne pas s'accoder, ſur le tems fixe auquel il faut aſſigner chaque événement. Ce n'eſt-là proprement que l'extérieur & le corps de l'Hiſtoire. Il eſt fort peu important dans le fond de retenir les Actions d'un Cyrus, d'un Aléxandre, & d'un Pompée, uniquement pour les retenir, & pour faire valoir dans l'occaſion la bonté de ſa mémoire: C'eſt le cœur & l'eſprit qui doivent trouver leur compte dans cette étude, & non pas ſimplement une vaine curioſité.

Le grand but de cette Science, c'eſt de déveloper le naturel des grands Hommes, par la connoiſſance de leurs Actions. C'eſt d'en developper les principes, & de voir s'il faut les attribuer à une vaine oſtentation de Vertu, ou bien à une Vertu ſolide. C'eſt de ſavoir pénétrer dans les cauſes de leurs heureux ſuccès, & dans l'origine de la mauvaiſe réüſſite de quelques-uns de leurs deſſeins. C'eſt d'examiner par quels moyens ils ſe ſont concilié la tendreſſe de leurs Citoyens, & la confiance de leurs Soldats. Voila, ce me ſemble, la maniére dont il faut enſeigner l'Hiſtoire à la Jeuneſſe afin qu'elle s'y perfectionne dans l'étude importante du cœur humain, & qu'elle en puiſſe tirer des règles pour ſe conduire dans le monde avec honneur & avec prudence.



RELATION D'UN VOYAGE DE HOLLANDE EN SUEDE,

Contenue en quelques Lettres de l'Auteur du Misantrope.

LETTRE I.

MONSIEUR.

Puisque plusieurs Lettres, que je vous ai écrites de Stokholm, & qui contenoient un recit abrégé des avantures de mon voyage, ont été égarées en chemin, je pretends vous eu dédommager après mon retour dans ma Patrie. Pour cet effet je vais copier ma mémoire, & vous donner autant qu'elle me le permettra, une histoire fidéle non seulement des différentes particularitez de mon voyage, mais encore des sentiments & des réflexions qu'elles ont excitée dans mon ame. Si je

 ne

ne vous dis pas des choses bien extraordinaires, ce ne sera pas ma faute; en récompense je vous promets de longues digressions sur des sujets, qui peut-être ne seront pas des plus importants mais qui m'ont amusé, & qui pourroient bien vous amuser aussi.

Avant que d'entrer dans le détail de ma rélation, je ferai bien, ce me semble, de vous tracer un portrait naif de la situation, ou se trouvoit mon cœur, quand je résolus de quitter ma patrie, dans l'espérance de n'y revenir jamais. Vous savez que les impressions, que les objets font sur nous, dépendent extrémement de l'assiette de notre ame, & que cette assiette donne pour ainsi dire la forme à ces impressions.

Je venois d'essuier mille cruelles mortifications, & de perdre tout d'un coup toute espérance de fortune; sans trop me flatter, j'avois l'esprit assez Philosophe, pour me roidir contre ces différents malheurs, mais il s'agissoit de m'arracher à la passion la plus vive, qui puisse s'emparer d'un cœur aussi foible que le mien; Tous mes amis s'étoient liguez avec ma pauvre raison contre une tendresse préjudiciable à mon repos, & à mon bonheur; Mais tous mes amis aussi bien que ma raison avoient été reduits à la honte de ne pouvoir rien gagner sur une passion si impérieuse.

Rien n'est plus chagrinant pour un homme, qui aime la raison, & qui en connoit l'excellence, que de sentir qu'il s'en sert mal, & qu'il n'a pas la force de s'en servir, com-

comme il faut, le chagrin étoit chez moy d'une telle vivacité, qu'il me rejetta dans une noire melancolie, qui m'a causé autrefois une maladie longue & cruelle, & dont j'ai senti quelques attaques dès ma plus tendre jeunesse. Dans ce triste & facheux état rien ne pouvoit mettre des bornes à mon malheur, que l'agréable idée d'être compagnon de voyage d'un Prince, dont vous connoissez le mérite, & qui me donnoit mille marques de sa bonté, dans le temps, que mes ennemis repandoient sur ma réputation le venin de la plus noire calomnie, & que presque tous mes amis m'abandonnoient. Voilà mon preambule fini; j'entre en matiere.

Son Altesse ayant dessein d'aller par mer jusques à Hambourg, nous partimes d'Amsterdam dans un petit *Yagt*, le premier de Juillet. Le maitre de ce petit bâtiment étoit un des plaisants Originaux, dont j'aye jamais penetré le caractere. Nous en avez vû la figure, Monsieur. C'étoit un grand noiraux bien découplé, les traits beaux, le teint halé, l'œil vif, la jambe bien fournie, les épaules larges. Mais quoique vous lui ayez parlé plus d'une fois; je suis bien sûr, que malgré votre pénétration vous ne l'aurez pas démeslé.

Il vous souvient sans doute, qu'après être convenu avec nous des conditions du passage, il trouva à propos à differentes réprises de rompre le marché, pour extorquer plus d'argent au Prince, qui n'étoit pas d'humeur de differer son départ pour une legère somme.

Aux reproches, qu'on lui faisoit sur son manque de probité il n'oppofoit qu'un stupide silence, qui le faisoit prendre pour une brute à figure humaine, poussée vers l'intérêt par un aveugle instinct. Mais à peine fûmes nous à six lieuës d'Amsterdam qu'il laissa tomber le masque, & qu'il se fit connoitre pour le plus dératté fripon qui ait jamais couru les mers ; Il nous communiqua bien-tôt toutes les particularitéz de sa belle vie, & j'ai lieu de croire que son recit fut fincere ; il n'y avoit pas un seul trait, qui ne fut très propre à donner mauvaise opinion de lui.

Il étoit né a Lisbonne d'un Officier Portugais, & d'une femme Hollandoise, que la vertu n'avoit point conduite dans ces païs-là. A l'âge de huit ans cette vertueuse Mere étoit retournée avec lui dans sa patrie, où elle l'avoit placé chez un Barbier, de la boutique duquel il avoit fait une excellente école de friponnerie. A sa seizième année, il s'étoit fait tambour & ayant deserté deux ans après, persuadé que la Justice ne poursuit gueres les gens en pleine mer, il étoit entré en qualité de matelot, dans un Capre Zelandois ; Depuis ce temps-là il avoit visité presque toutes les parties du monde en différentes courses. Il avoit vû l'Espagne, la Suede, le Danemarc, la Moscovie, la Turquie, la Barbarie, L'Amerique & l'Italie ; Païs dont il parloit plus avantageusement, que de tout autre, & où il avoit fait un séjour de deux ou trois ans. Il parloit as-

aſſez, pour ſe faire entendre, toutes les langues de tant de differentes Nations. Mais ce qu'il en ſavoit le mieux, c'eſt le langage uſité dans les plus baſſes claſſes de tous les peuples, & qui ſert à exprimer ſans detour & dans les termes les plus propres, les choſes & les actions que les honnêtes-gens, ne laiſſent qu'entrevoir dans leurs expreſſions polies.

Il n'y avoit rien là d'étonnant : Mon Drolle avoit toûjours employé les intervalles de ces différentes courſes à maintenir l'ordre & la tranquillité dans certains plaiſirs publics ; Il avoit exercé ſur tout cette charge honorable dans les *Muſicaux* d'Amſterdam, où pendant une partie de l'hyver il avoit été en même temps *ſoûteneur* & valet de Cave. Le dernier de ces metiers ſervoit de pretexte à l'autre, & en rendoit l'exercice plus ſur. Le Tablier qu'il avoit devant lui dans ces lieux, couvroit un bâton de chêne d'une aune de longueur, rond, & gros comme le bras; Lorſqu'il arrivoit qu'un jeune Pigeonneau répondant avec une brutale ingratitude à l'intention qu'on avoit de le déniaiſer, mettoit flamberge au vent, ſa coûtume étoit d'en approcher d'un air niais de lui ſaiſir les armes, & de le rouer de coups; il nous montra un de ces Batons; dont il avoit depuis peu aſſommé un Gentilhomme étranger, qui avoit voulu faire le mauvais & qui avoit penſé mourir, de ce coup de traitre, ſur le champ de bataille. Il portoit par tout avec lui cet inſtrument de ſes victoires, & je croy qu'il le conſidéroit du

moins tout autant que la Maſſue d'Hercule, ou du fameux Archevêque Turpin. On voit aſſez par ce que je viens de dire, que notre brave Capitaine, quoique proprietaire d'un petit Yagt, n'avoit pas encore entierement perdu le gout de ſon ancienne profeſſion. Vous en ſerez plus convaincu encore, Monſieur, quand vous ſerez inſtruit de la glorieuſe deſtination de notre petit navire.

Vous ne ſavez pas peut-être, qu'il y a une eſpece de circulation de filles de Joye d'Allemagne en Hollande, & de Hollande en Allemagne. Celles qui ont perdu les graces de la nouveauté dans un de ces pais, ne manquent gueres de paſſer dans l'autre, où un viſage inconnu, & des traits, qui s'étalent pour la premiere fois, leur tiennent lieu d'une eſpece de P. . . . Notre Capitaine faiſoit ſon occupation ordinaire de tranſporter cette marchandiſe de contrebande d'Amſterdam à Hambourg, & de Hambourg à Amſterdam. Mais pour le coup il n'y avoit rien de ſemblable dans toute ſa cargaiſon, non ſeulement, parce qu'il avoit loué ſon Yagt à ſon Alteſſe, mais ſur tout parce qu'il étoit accompagné dans ce voyage, de ſa digne moitié, qui étoit la plus grande Diableſſe qui ait jamais deshonoré ſon ſexe. C'étoit une vieille Allemande, qui avoit le double de l'âge de ſon mari, & qui pour rendre la choſe plus touchante étoit laide à faire peur, & plus ſale encore, qu'elle n'étoit laide. Il s'étoit déterminé à cette illuſtre Hymenée, étant encore matelot, dans un temps où ayant diſſipé tout le fruit de ſes cour-

courses par le jeu & par la débauche, il ne savoit où donner de la tête. C'étoit une Matrone, qui après avoir long-temps couru les armées, avoit enfin fixé son domicile à Amsterdam, ou par ses soins infatigables employez à faciliter les plaisirs de la jeunesse, elle avoit amassé assez d'Argent pour acheter cet Epoux, & pour lui donner le petit navire en question. Mais voyant que les voyages de son mari n'étoient gueres lucratifs, & que les belles qu'il voituroit, ne le payoient point en argent, la crainte d'une double perte l'avoit portée à ne plus abandonner notre Capitaine à sa propre conduite. Il enrageoit de trainer ce fardeau avec lui; mais quoique Allemande, elle avoit si bien pris a Amsterdam l'habitude de faire la loy a son Epoux, qu'elle étoit maitresse absolue de toutes ses actions. Elle lui commandoit à la bagette; Il avoit beau s'emporter, & faire les sermens les plus recherchez & les plus horribles, que si elle ne se taisoit, il la romproit de coups, ou la jetteroit dans la mer, elle ne s'en émouvoit non plus qu'un rocher; & il arrivoit toujours, après un vacarme épouventable, que tout se faisoit à la fantaisie de cette vieille Mégere. Il y avoit une espece d'Héroisme dans la méchanceté de cette femme; Joignez à ce couple merveilleux une vingtaine d'Artisans entassez sous le tillac avec le bagage, & un vieux Matelot Frison destiné à faire la manœvre, quoiqu'agé de près de quatrevingt ans il eut à peine la force de se remuer, & voilà

tous les habitants passagers de notre batiment.

Vous savez, Monsieur, que pendant les mois de May, & de Juin de l'année passée, quoiqu'il fit une chaleur presqu'insupportable, il n'y eut pas le moindre orage, pas meme de la pluie, mais le jour même de notre depart, dans le temps que nous étions dejà sur le port prêts à nous embarquer, tout d'un coup l'air se remplit d'épais nuages, dont on entendit bientot sortir d'afreux coups de tonnerres accompagnez d'une pluie qui sembloit vouloir tout inônder. Cette bourasque étoit trop violente pour être d'une longue durée. L'air s'éclaircit bientot, & nous mines à la voile avec un temps fort frais, & un vent très-favorable, qui nous porta en vingt & quatre heures sur les cotes les plus éloignées de Frise; c'étoit à peu pres le tiers de notre chemin jusques à Hambourg, & nous l'avions fait d'une maniere assez agreable, pour me reconcilier avec la mer, qui n'avoit jamais été étoit extremement de mes amies. Nous jettames l'ancre aupres du rivage, où il fallut rester jusques au lendemain matin pour attendre la haute marée sans laquelle il n'est pas possible d'entrer dans les *Wattes*, passage dont je vous entretiendrai dans ma lettre suivante; jusques au revoir.

LET-

LETTTRE II.

MONSIEUR,

Nous voila donc à la rade ſur les cotes de Friſe.

Il y avoit déja cinq à ſix heures, que le ciel nous menaçoit encore d'un gros orage; Mais nous ne commençames à voir les effets de ces menaces que la nuit. Pour moy qui n'étois gueres accoutumé à la mer, je puis vous proteſter que je nai jamais rien vû de plus épouventable. Tout l'air eſtoit voilé d'une obſcurité qui ſembloit confondre le Ciel avec les ondes; Cette obſcurité étoit *interrompue* à tous moments par des éclairs, qui frappoient nos yeux de toutes parts. Le tonerre grondoit de loin. Les nuées, qui en étoient enceintes, s'avançoient lentement les unes contre les autres comme en ordre de bataille, tandis que la mer dans un calme profond, mais qui faiſoit horreur, ſembloit méditer quelque trahizon. Le tableau eſt un peu magnifique, Monſieur; Mais je vous peins les choſes telles qu'elles ont frappé mon imagination ténébreuſe.

Je ne vous dirai rien des terribles coups de tonnerre, qui pendant deux groſſes heures tomboient autour de notre frêle navire, mais il faut abſolument que je vous parle d'un

d'un Phénomene, dont jusques alors je n'avois pas la moindre idée. J'étois auprès du Gouvernail à examiner en détail toutes les particulitez de cet orage, & je ne sentois pas le moindre soufle de vent, quand tout d'un coup j'entends de loin un siflement horrible. Les vagues enflées & prodigieusement agitées s'avançoient de notre coté avec une rapidité étonnante. Je ne pouvoit m'imaginer la cause d'un changement si subit. Mais je ne fus pas long-tems dans cette incertitude; Un nuage epais passa sur notre batiment avec une vistesse terrible & parût razer nos mâts; c'étoit tout comme si le Yagt alloit être enfoncé par la pression violente de cette nuée, & il est sur que cette meme pression avoit causé ce siflement, & cette agitation des vagues. Ce Phénomene fut suvi d'un grand vent & d'une grosse pluie, qui dura toute la nuit sans interruption Nous en fumes extrémement incommodez dans la chambre de poupe; Le bâtiment étoit vieux, & l'eau ruisseloit sur nous par une centaine de fentes.

Quelles étranges impressions des objets presqu'ordinaires ne font-ils pas sur un esprit enséveli dans les sombres vapeurs de la mélancolie! Je ne fermai pas l'œil pendant toute cette nuit horrible. Mon ame étoit sans cesse desolée par une grande variété de tristes réfléxions. En comparant le beau temps, qu'il avoit fait pendant tout l'Eté, avec la tempeste présente, qui paroissoit afreuse, à un homme peu accoutumé à en voir sur mer, je me considerai comme une espece de

Jo-

Jonas poursuivi par la justice divine. Quoique naturellement je ne sois pas plus destitué de courage qu'un autre , ce peril imaginaire me causa les plus mortelles frayeurs. Dans cette triste situation tous les malheurs *possibles* me paroissoient *Probables.* A chaque coup de mer, qui frappoit notre navire, mes cheveux se dressoient. Il étoit vieux; je le savois; raison suffisante pour me faire croire à tout moment , quil alloit être fracassé. Je craignois même souvent que le cable ne fut sur le point de se rompre ; & que nous n'allassions devenir pendant cette nuit obscure les tristes jouets des vagues. La mort s'offroit continuellement à mes yeux sous l'image la plus épouventable & une dévotion poltronne me fit passer presque toute la nuit en prieres, certainement cette dévotion uniquement excitée par la crainte de la mort n'étoit pas une disposition fort vertueuse; C'étoit une lacheté dans les formes, semblable à la piété machinale de certains criminels, qui pretendent par quelques heures de fausse répentance reparer tous les déreglements d'une vie passée dans le desordre, & dans la scélératesse. Vous qui pensez, & qui connoissez le cœur humain, vous aurez sans doute une idée du triste état, où mon ame se trouvoit pendant cette cruelle nuit.

Que le peril fût faux ou veritable, il faisoit absolument le même effet sur moy , & j'étois sur que je ne pouvois en étre sauvé que par une direction particuliere de la providence. Je ne craignois pas la mort en elle-

même

même; Mais comme je croy l'immortalité de l'ame, j'étois fort allarmé sur le sort qui devoit attendre la mienne. Je me retraçai le tableau de toutes les actions de ma vie qui pouvoient avoir péché contre la plus austere sagesse, ce tableau se ressentit beaucoup de la *noirceur* de mon imagination hypocondriaque J'étois très éloigné de me faire grace sur rien. De simples foiblesses s'offroient à mon esprit comme les crimes les plus afreux. Je réflechissois sur tout sur quelques folies de ma jeunesse, comme sur des *forfaits* produits par les plus malignes intentions. Ennemi déclaré de moi-même, que ne soufris-je point pendant tout le temps que dura l'orage?

Le lendemain l'air s'étant éclairci le calme revint insensiblement & dans les ondes, & dans mon ame. Ma raison se debarassa des noirs phantomes, qui l'avoient effrayé, & qui avoient troublé ses opérations; De fortes resolutions de me devouer desormais à la plus rigide vertu me reconcilierent avec moi-même.

Je me mis à considérer dans le silence des passions les precieuses, les inestimables avantages d'une conduite reguliere, qui seule est capable, de donner à l'homme, cette génereuse fermeté, qui peut le soutenir au milieu des plus grands perils. Rien n'est propre, certainement à produire dans un homme raisonnable, une si noble intrepidité, que la certitude d'avoir repondu dans sa conduite à l'excellence de sa nature, & aux ordres du Souverain Legislateur. Qu'un scé-

scélérat qu'un galant-homme même, qui n'a pas daigné être homme de bien, ne se donne pas des airs sur le courage avec lequel il afronte la mort. C'est brutalité, c'est stupidité toute pure. Supposez à un tel homme tels sentimens sur la Réligion, que vous trouverez à propos; il ne peut que trembler à l'approche de la mort, à moins qu'il ne se dépouille de sa faculté de réflechir & qu'il ne s'abrutisse par de penibles efforts.

Ce n'est que de l'homme vertueux qu'on peut dire.

. . . . . Si totus illabatur orbis,
Impavidum ferunt ruinæ.

Les plus afreux perils ne sauroient l'agiter:
Le Ciel croulant sur lui ne peut l'épouventer.

Je suis,

LETTTE III.

MONSIEUR,

Le lendemain à six heures du matin nous mimes à la voile, pour entrer dans les *Wattes*. Ce sont des bancs de sable entre le continent & plusieurs petites Iles, qui quoique steriles & sabloneuses pour la plupart, ne laissent pas d'égaïer cette route par d'agréa-

bles

bles perſpectives. Quand la marée eſt haute, les *Bancs* ſont couverts de cinq, ſix, ou ſept pieds d'eau, ſelon la hauteur du fond, & quand elle eſt baſſe, ils ſont en grande partie, entierement à ſec & reſſemblent aſſez bien aux Dunes, qui ſont ſur le bords de la mer. C'eſt une choſe aſſez particuliere, pour ceux qui font ce voyage pour la premiére fois, de naviger comme en pleine mer, & de voir quelques heures apres autour du Vaiſſeau un terrain ferme, ſur lequel on peut ſe promener agreablement; Nous eumes ce plaiſir plus ſouvent que nous ne le ſouhaitions, puiſque il ne tint qu'a nous d'en jouir, toutes les fois que les eaux étoient baſſes. Vous comprendrez ſans peine, Monſieur, que ces *gîtes involontaires* devoient allonger beaucoup notre voyage, ſur tout quand vous ſaurez une autre circonſtance, qui devoit y contribuer terriblement. C'eſt qu'en prenant cette route on eſt obligé, de reſter à l'ancre toute la nuit, parceque le plus beau clair de Lune ne ſuffit pas pour bien diſtinguer certaines baliſes, qui ſont très-petes, & qui ne ſont, d'ordinaire que quelques branches d'arbres.

Ajoutez y que notre Capitaine étoit le plus étourdi des hommes; Je ne croy pas qu'il y eut jamais un meilleur Matelot & un plus déteſtable Pilote.

Dans les autres voyages de Hambourg, il avoit plus ſongé apparemment à ſe divertir, qu'à faire d'utiles obſervations; Il donnoit tout au hazard, & d'ordinaire il nous plantoit ſur un banc de Sable deux ou trois heu-

res, avant qu'il fût neceſſaire de s'arreſter. Deux fois même il y donna pendant que les eaux étoient hautes; La prémiere nous y reſtames vingt & quatre heures, & la ſeconde deux fois autant. Il n'y avoit pas de quoy rire alors. C'étoit le ſixiéme jour depuis notre départ. Nous avions à la vérité de bonnes proviſions; Mais il étoit impoſſible de les conſerver pendant la chaleur exceſſive qu'il faiſoit. Pour les Pauvres Paſſagers, qui étoient ſous le tillac, pourvus ſeulement pour quatre jours, ſelon le conſeil du prudent capitaine. Ils ſeroient morts de faim ſans la générosité de ſon Alteſſe. Elle leur fit diſtribuer pendant ces deux jours mélancoliques tout ce qui lui reſtoit de ſes proviſions, résolue de vivre avec moy de chocolat, dont nous nous étions amplement fournis. On auroit pu prendre encore patience dans cette triſte ſituation, s'il y avoit eu moyen d'envoyer quelqu'un à terre, dont nous n'étions éloignez que d'une demi-lieue. Mais des eſpeces de mares nous empechoient d'y aller à pied, & nous n'avions point de chaloupe. Notre brave Capitaine vouloit nous perſuader, qu'il n'en prenoit jamais, afin de donner de la confiance aux paſſagers, & de les convaincre que dans le beſoin il n'abandonneroit pas ſon bâtiment. Pauvre conſolation pour nous, placés dans notre navire au haut d'une eſpece de dune entre le ciel & la terre. Il m'eſt impoſſible de vous exprimer ma tendre compaſſion pour nos pauvres compagnons de voyage, qui ne pouvoient pas ſubſiſter long-temps de la charité

rité du Prince. Il eſt vray que notre ſort n'étoit gueres meilleur. Pour boire du chocolat il falloit de l'eau douce, nous n'en avions plus gueres. Notre derniere reſſource eut été de le manger, & de l'humecter enſuite d'un verre de bon-vin. Heureuſement je ne fus point réduit à eſſaïer ſur moimême, ſi cette nourriture eſt bonne. Nous fumes remis à flot, par une marée extraordinaire ſecondée d'un vent vigoureux, & du rude travail de notre Capitaine.

Voilà, Monſieur, à peu pres tous les deſagrement, que nous eſſuïames entre Amſterdam & Hambourg, & excepté un danger terrible, que notre Etourdi nous fit courir encore, en traverſant l'embouchure de l'*ems*, dont, par parentheſe, la capitale d'Oſtfriſe tire ſon nom. La mer étoit en cet endroit terriblement agitée, à cauſe qu'un vent des plus frais pouſſoient les ondes contre le cours du fleuve qui faiſoit rouler notre vieux batiment d'une maniere ſi épouventable, qu'il ſembloit à tous moments devoir ſe briſer ou ſe fendre. Devant nous, nous voïons cinq ou ſix barques très legeres qui alloient à petites voiles, comme nous, mais qui ne laiſſoient pas de gagner ſur nous conſidérablement. Ne voila-t'il pas notre Fou qui ſe pique d'honneur & qui prend la réſolution de les devancer à quelque prix que ce ſoit. D'abord la grand-voile eſt déployée malgré les avis du Vieux matelot, qui étant une eſpece de Neſtor de la Mer pechoit autant par un excez de prudence, que ſon maitre, par un excez d'inconſideration. Quarrive t'il

t'il? dans le temps que le dernier est en extaze de voir son Yagt voler sur les ondes, & que son imprudente manœuvre effraye tous les passagers, voila un coup de vent terrible qui jette le batiment tout à fait sur le côté. Aussi alerte, qu'extravagant notre capitaine se jette sur la grand voile, & fait tous ses efforts pour la baisser, il en étoit à peu pres le maitre, & le Yagt commençoit a se redresser, quand un second coup de vent le jetta hors du bâtiment suspendu à la voile par les deux mains. Il ne perdit pourtant pas la tramontane. Je nous cria de saisir une certaine corde & de la tirer de toutes nos forces. Quoique étourdi en quelque sorte par une mortelle frayeur, je ne fus pas assez foible pour m'abandonner à une crainte imbecible qui reste dans l'inaction; un Valet de chambre de S.A. plus experimenté que moy tenoit deja la corde; je la saisis à son exemple, & la peur redoublant nos forces, nous ratrapons la voile & le capitaine, qui pale comme la mort, nous avoua, que nous venions de l'échapper belle, aussi bien que lui, & qui ne songea plus dans la suite à risquer tant de vies pour un impertinent point d'honneur. Tant que dura le danger sa femme fit un Vacarme épouventable. Rien n'occupoit son attention, *que son mari*, *son cher mari*; *son precieux mari*; termes qu'elle heurla cent fois en s'arrachant les cheveux, & qui avoient quelque chose d'assez singulier, dans une bouche, qui pendant ce même jour l'avoit donneé tres souvent à tous les Diables.

Le

Le feptième jour aprez notre départ nous entrames dans l'Elbe, vers le foir. Nous navigeames toute la nuit, mais quoique nous euffions vent arriere, nous fimes peu de chemin, à caufe du cours rapide de cette riviere; le lendemain environ à Midi nous abordames à *Stade*, petite ville du Duché de Breme, où tous les vaiffeaux font vifitez, & payent quelque droit. Je ne faurois vous dépeindre, Monfieur, la folle, l'extravagante joye, dont je me fentis comme englouti en trouvant fous mes pieds la terre fermé, apres avoir été livré fur mer à tant de ridicules frayeurs. Le Prince fit appreter le diner dans cette ville, & quoiqu'il ne confiftât que dans une fricaffée de poulets tres coriaffes, je ne croy pas avoir jamais mangé d'un plus grand appetit, & avec plus de fatisfaction. Le Cabaret, où nous dinames fût la premiere maifon Allemande, où j'entrai de ma vie; les Murailles en étoient plaifamment bariolées de toutes fortes de couleurs, qui reprefentoient groffierement des fleurs & des plantes, que jamais la natures ne fongea à produire; Mais ce qui m'etonna le plus étoient les chaifes de bois magnifiquement peintes dans le même goût, & fi prodigieufement hautes, qu'elles paroiffoient être faites exprès pour les Grands grénadiers de fa Majefté Pruffienne. Pour la villé, c'eft une bicoque très-mal-propre, & qui ne contient rien, qui foit digne de la curiofité d'un étranger. En recompenfe fa fituation la rend confiderable, & ce feroit une terrible bride pour les Hambourgeois; fi elle

elle étoit entre les mains d'un Prince, qui eut envie de leur nuire. Ces Messieurs ne sont pàs fort à leur aise. Ils ont tout autant à craindre de *Glucstat* petite ville forte qui appartienent au Roy de Danemarc, & d'où, si ce Monarque le trouvoit à propos, il pourroit terriblement incommoder leur commerce. *Alténa*, ou nous arrivames le même soir n'a pas non plus le bonheur de leur plaire. C'est un grand Bourg fort riant, qui n'est qu'à une portée de fusil de leurs faubourgs, & qui se trouvant sur le passage intercepte une bonne partie du gain, qu'ils pourroient esperer de leur commerce.

Ce Bourg a été bati par un Roy de Danemarc, qui sans doute ne vouloit pas beaucoup de bien à ceux de Hambourg. La tradition debite que des députez de cette ville étant venus se plaindre, a ce Monarque, de ce qu'il avoit placé ce bourg *trop près d'eux*, il leur répondit pour toute consolation qu'il tireroit de leur plainte l'occasion de donner un nom à cet endroit. C'est celui qu'il garde jusqu'a present. *Al-tö-na* veut dire en Allemand *trop près*.

Ce Bourg paroit un véritable rendez-vous d'Eglises de toutes sortes de sectes, à qui on ne soufre pas à Hambourg le libre exercice de leur Religion. Elles ne sont ni d'une grande etendue, ni d'une grande magnificence, mais elles m'ont paru toutes d'une agreable architecture.

Ce joli Bourg dont la situation est toute charmante, s'est rélevé de ses cenéres plus beau & plus brillant, dépuis qu'il a été bru-

lé par le Général Steinbock. Les bourgeois d'Alténa; qui haïssent aussi cordialement les Hambourgeois qu'ils en sont très-sincerement haïs, m'ont assuré, que par une bonne somme d'argent, ils avoient racheté leurs maisons des flammes; Mais que leurs jaloux voisins avoient trouvé bon de porter par une somme plus forte ce brave général à exécuter sa premiere résolution. Je doute fort de la verité du fait, qui feroit capable de couvrir d'une infamie éternelle une ville coupable d'une action si noire & si affreuse.

Le Prince qui avoit des raisons pour passer par l'Allemagne sans être connu attendit à Alténa l'occasion de pousser son voyage. Nous y logeames dans une auberge vaste, & commode, mais où la table quoique abondante étoit peu de chose & le vin détestable. C'est là que je vis pour la premiere fois de ma vie un lit accommodé à l'Allemande. Imaginez-vous, Monsieur, qu'au lieu de couvertures, on se sert dans ce Pais d'un second lit de plumes des plus lourds, & capable d'étouffer un honnête homme, sur tout dans les plus grandes chaleurs de l'été. On m'a dit qu'un François nouvellement arrivé en Allemagne, & prêt à s'enterrer entre deux lits démanda à l'hôte fort serieusement, qui etoit destiné à être couché au dessus de lui? Il s'imaginoit sans doute que dans ce païs-la on entassoit les hommes & les lits, par *couches*, & naturellement il devoit être sûr que celui qui servirroit de bâze à un pareil edifice ne feroit pas le plus à son aize.

Pendant les quatre ou cinq jours, que nous

nous demeurames à Altena, nous ne manquames pas d'aller voir Hambourg; Cette Ville est grande, belle, très-peuplée; Il s'y fait un negoce considérable, puisque de là, la plus grande partie des marchandises étrangeres se répand par toute l'Allemagne. Les maisons des marchands distinguez sont très vastes, mais d'une Architecture, qui tient beaucoup du Gothique. Le bas ne fait qu'une sale fort étendue, qui sert de Magazin, & les principaux appartements sont au premier etage; j'ai vû de ces sales aussi grandes que de petites Eglises. Il ne laisse pas d'y avoir dans cette ville un bon nombre de magnifiques Hôtels bâtis à la Modernes. Plusieurs Princes voisins y ont les leurs. Il y a même une rue entiere qui en est toute pleine, & dans laquelle il s'en trouve, qui méritent le nom de Palais, sur tout celui du Baron Görts, Personage fameux, dont jaurai occasion de vous rapporter des particularitez dignes de vous être communiquées. C'est bien domage qu'on ait choisie une rue, & même une rue assez étroite, pour y étrangler tant de beaux bâtiments qui dans une grande place eussent produit un effet admirable. On se divertit parfaitement bien à Hambourg sur tout en Hyver, lorsqu'il est remplie d'une belle noblesse, qui pendant l'été trouve plus d'agrement à la campagne. A mon retour de Suede j'ai eu le plaisir d'y voir des assemblées extrémement brillantes par le nombre, par le mérite, & par la politesse de ceux qui les composoient. Les Marchands, parmi lesquels il se trouve

S 2 quan-

quantité d'Anglois, y ont aussi grand soin de se dédommager des fatigues du negoce. On m'a dit que les repas qu'ils s'entredonnent sont d'une somtuosité surprenante, & qu'on n'y épargnoit pas toutes sortes de vins, qui quoique délicieux ne sont pas chers dans cette ville. Les déhors en sont embellis par un grand nombre d'assez jolies maisons de campagne. Leur Structure frappe d'abord les yeux qui n'y sont point faits. Elles ont un petit air de pagode & on les croiroit enlevez de quelque écran de la Chine. Ce qui peut contribuer encore au divertissement des Hambourgeois est un opera, où l'on chante tour à tour en Italien & en Allemand ; ce qu'il y a de plus beau c'est le théatre ; Mais c'est à peu près tout, pour ceux, qui ont vû les opera d'Italie, de Paris, & de Londres. Passe encore, quand les paroles sont Italiennes. Le mauvais sens y est alors, pour ainsi dire, *incognito*; Au lieu qu'il marche à découvert dans l'Allemand, dont d'ailleurs le son mâle se lie mal avec la molle delicatesse du chant Italien.

Pour le peuple de cette bonne ville, il m'a paru raisonnablement badaut, & bien entété de la grandeur, de la beauté & de la puissance de leur foible & petite République, qui est une vraye vâche à lait pour les Rois voisins, & qui ne se soutient que par leur jalouzie mutuelle. Par elle même elle ne seroit pas en état de se défendre pendant trois semaines, contre une armée de quarante mille hommes. Il est vray qu'ils ont quelques troupes à leur solde; Mais je n'ai

jamais

jamais rien vû de plus misérable ; A peine ces pauvres soldats savoient ils présenter les armes, aussi leurs officiers étoient-ils pour la plus-part des bourgeois très pacifiques, qui ne passoient pas pour avoir une idée de la guerre. On dit, qu'à present, cette garnizon est sur un meilleur pied; Je l'en felicite, aussi bien que les maîtres.

Les Magistrats de cette ville ont un air d'Antiquité, qui paroit vénérable sans doute à leur peuple, mais qui aux yeux d'un étranger offre quelque chose d'assez comique. Comme je ne m'y attendois pas, je fus d'abord extrémement frappé de leur chapeau en pain de sucre & de leur grande fraize, qui les forçant à se rengorger, leur donne une roideur, qu'on peut prendre facilement pour de la gravité. Sur tout si on la combine avec le Pompeux tître d'*Excellence* dont on honore ceux qui tiennent les rênes de cette Republique. Ils n'ont qu'à les tenir bien ferme; La populace des villes de Hollande, quelque farouche, quelqu'insolente, qu'elle soit, n'approche pas de celle de Hambourg; sa ferocité naturelle, & son amour pour la liberté sont animées encore par un zele brutal pour la réligion dominante; zele que des predicateurs furieux s'efforcent à entretenir dans le même degré de chaleur & qui confond dans ses emportemenrs Calvinistes, Catholiques, en un mot tout ce qui n'est pas Lutherien. *Tros Rutilusve fuit nullo discrimine habebit*. Tous les autres Chétiens sont créez exprès pour la damnation: L'Authorité des sages Magistrats se heurte envain

 ici

ici contre celle d'un clergé puissant, dont l'éloquence enragée tient le peuple par les oreilles, & gouverne despotiquement cette democratie. Les saintes extravagances de cette poqulace ont couté bon à la ville, mais elle ne s'en corrige pas; La raison en est apparemment, que la canaille fait les sottises, & que l'argent des riches les paye.

Je suis,

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Je vous ai dit qu'à Hambourg la rage des fols coute quelquefois des saignées à ceux qui sont de sens rassis; Nous observames un Phœneme d'une nature semblable, en voulant sortir de cette ville. Nous nous vimes poursuivis par une troupe de gens, qui poussoient des cris horribles, & qui firent arrêter notre voiture, quoiqu'ils fussent avertis qu'il y avoit un Prince de l'Empire, nom extraordinairement respecté dans les autres parties de l'Allemagne. D'arbord il nous fut impossible de déméler parmi tant de voix confuses ce que ces gens là nous vouloient. Nous sumes enfin qu'ils nous demandoient de l'argent. *Mais en vertu de quoy*? Comment donc; en vertu du bagage qu'il

y a dans vôtre berline, & de ce que nous sommes les Embaleurs jurez de la ville! *Mais faut-il que je vous paye de la peine qu'ont prise mes valets?* Assûrement, pourquoy l'ont-ils prise! Si vous voulez nous oteront le bagage, & puis nous le remettrons; qu'à cela ne tienne. En un mot le resultat de ce plaisant Dialogue fut de contenter cette canaille à sa fantaisie, sans qu'elle daignât en témoigner sa reconnoissance par un coup de chapeau.

La voiture en question, dont les chevaux & le cocher paroissoient également paresseux nous mêna lentement & ennuieusement en six jours de Hambourg à Rostok. Il ne nous arriva sur cette route rien d'extraordinaire, si non que dans le païs de Mekelembourg, nous serions morts de faim, si nous avions voulu suivre les regles d'une scrupuleuse équité. Tout ce païs beau, fertile, capable, à ce qu'il me parut, de faire vivre ses habitants dans l'abondance, se trouvoit alors dans une desolation digne de la compassion la plus vive.

Il venoit d'être ravagé par des troupes étrangeres, à cause de la dissention qui regnoit entre le Prince & la Noblesse: Le peuple de la campagne, qui avoit le plus pati de cette ruineuse discorde, en étoit tout abbatu, tout enéantit, pour ainsi dire; une ombre leur faisoit peur; La vue de deux ou trois étrangers leur inspiroit des fraieurs mortelles. A nôtre approche des familles entières s'enfuioient. Elles craignoient & le passage & les plus mauvais traitements. Quand on de-

mandoit à ces gens s'ils n'avoient pas telle où telle chose, ils repondoient d'une voix tremblante, & l'œil egaré, qu'ils n'avoient rien. Helas ils avoient peu de choses, & ils craignoient de perdre ce peu qui leur restoit. Je fallut par une neceſſité indiſpenſable que ſon Alteſſe lachât un peu la bride à ſes domeſtiques, en leur défendant pourtant d'uſer de main miſe; ces droles qui avoient été ſoldats, deterroient des Jambons, & dénichoient des poûles en moins de rien; Tout cela étoit aprêté en peu de temps à la Dragonne, & expedié au milieu de quelque étable. La famille croyant en être quite à bon marché ſe raſſembloit peu à peu; Elle avoit d'abord l'air de gens condamnez au dernier ſupplice, mais au ſon de quelques paroles honnêtes, on voyoit inſenſiblement une eſpece de ſérenité ſur ces triſtes viſages; qu'elle joye n'y éclatoit-il pas! De quelles benedictions ces pauvres gens ne nous accabloient-ils point, quand on leur payoit, ce qu'on venoit de leur prendre par force, le double de ſa valeur? Il ſembloit qu'on les eut violenté pour faire leur fortune.

On voyoit une deſolation pareille dans *Wiſmar*, par où nous fumes obligé de paſſer. Cette ville aſſez belle, pour une ville de l'Allemagne, avoit été demantelée; ſon commerce étoit abſolument tombé; Les Catoyens ignoroient qui étoit leur maître; Il y avoit garnizon Danoiſe, & Garnizon Hanovrienne. Une ſolitude affreuſe regnoit dans les rues. Les habitans étoient cachez au fond de leurs maiſons, s'ils ne les avoient aban-

abandonnées. On n'y voyoit ni boutiques ouvertes, ni artizans, qui ſongeaſſent à gagner leur vie.

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
- - - - - - - - - De tout tems
Les petits ont ſoufert des ſottiſes des grands.

Roſtok me parut une ville à peu près batie comme Wiſmar, mais je la trouvai plus grande, mieux peuplée, & infiniment plus à ſon aiſe. Les habitans avoient été fort éloignez de ſe ranger du parti du Duc, qui à ce qu'ils diſoient avoit voulu leur enlever leurs prérogatives. Ils ſembloient triompher de ſes diſgraces, & fonder leur orguiel ſur ſon humiliation. Il ne nous y arriva de particulier, que deux avantures, que je croy paſſablement dignes de votre curioſité; Dans notre Auberge logeoit un Jeune officier Suedois, qui attendoit comme nous une favorable occaſion de paſſer la mer; Il étoit beau bien-fait, de bonne mine; ayant beaucoup voyagé, il avoit attrappé dans la perfection les maniéres étourdies d'un petit maître François; ſon joli babil l'avoit inſinué dans l'eſprit du Prince, qui lui avoit permis de l'accompagner en Suede. Ce Cavalier ayant bu un peu plus que de raiſon ſe promenoit un ſoir dans une des principales rues Roſtok; Il faiſoit une obſcurité terrible, & comme par hazard il ſe mit à touſſer, il entendit ouvrir une porte le plus doucement, qu'il étoit poſſible. Il s'arrete; une femme le prend par la main, & le conduit par plu-

 ſieurs

ſieurs chambres ténébreuſes, dans une ſalle très-bien éclairée; La Dame voyant un viſage étranger penſa tomber de ſon haut; cependant comme la figure du cavalier n'étoit nullement effrayante, elle ſe remit bien-tot, mais en lui faiſant des excuſes, elle le pria obligeamment de vouloir bien ſe retirer. Notre Officier ne fut nullement de cet avis là; il voyoit devant lui une collation fort propre & une femme, quoiqu'entre deux âges, belle, bien miſe, & très-appetiſſante. Il paya d'effronterie, ſe mit à badiner avec la belle, à la cajoller ſur ſes charmes, & à la railler de ſon erreur; Il la fit rire; ils ſe mirent à table, & il ne quitta ſa bonne fortune que le lendemain, en lui promettant un ſécret inviolable. Il garda ſa parole mieux qu'il n'appartient à un petit maître qui a fait ſon apprentiſſage à Paris; Il nous conta l'avanture, mais ſans nommer la Dame, il eſt vray que l'aprédinée, l'orſque le Hazard nous mena par cette rue en nous promenant, il me montra la maiſon du doit, & que pendant trois ou quatre jours, il eut la même bonté, pour tous ceux qui voulurent bien faire un tour de promenade avec lui. Par là, malgré la diſcretion de ce poli Suedois, la Dame fut connue, mais elle n'en fut pas mépriſée; Elle n'avoit plus rien à perdre du coté de la Réputation. Je fus plus directement intereſſé dans l'avanture ſuivante.

Une nuit que j'étois couché dans une même chambre avec le Prince, je fus eveillé par des cris effroyables accompagnés de ces im-

imprécations tonnantes que la Langue Allemande fournit avec tant d'abondance, & qui se méloient au bruit que faisoit le choq continuel de épées; en prêtant atention à ce tintamare, je crus entendre la voix de quelques Domestiques de son Altesse, & je m'imaginai qu'on faisoit main basse sur eux. Dans cette idée je me leve en chemise je prends mon épée, & une chandelle, & je descends avec précipation; je ne m'étois pas trompé. Je vis quatre ou cinq Messieurs Galonnez le couteau de chasse à la main, ferraillant avec le valet de chambre & deux Laquais du Prince, qui ne paroissoient pas d'humeur à se laisser tranquillement couper les oreilles. A mon apparition le combat cessa, & l'on voulut de part & d'autre m'instruire du sujet de la querelle; Mais tous les combattants étoient si terriblement ivres, qu'ils ne savoient pas trop eux-mêmes; ce qu'ils disoient, & qu'ils se battoient peut-être sans savoir pourquoy. Tout ce que je pus démesler dans le cahos de leurs discours, c'est que les Valets avoient dit des insolences à ces Cavaliers, & que ceux-ci les avoient traité de Canaille.

Les premiers nioient comme beau meurtre ce dont on les accusoient; les autres ne convenoient pas non plus de ce qu'on mettoit sur leur compte, quoique dans le récit de la querelle ils repetassent plus de vingt fois ce *terme injurieux*, sans que leurs ennemis y prissent garde. L'ivresse de tous ces gens fut cause sans doute, que dans cette escarmouche il n'y eut pas la moindre effusion de sang;

en recompenſe les chaiſes & les poteaux de la porte étoient dans un triſte état, par pluſieurs profondes & larges playes, que ces maudits yvrognes leur avoient faites, j'eus aſſez de bonheur pour appaiſer un peu les eſprits irritez; je commençai par ordonner aux valets de ſe retirer, & je promis à cette brave nobleſſe que le Prince lui feroit avoir ſatisfaction de l'inſulte dont elle ſe plaignoit; Peut-être n'aurois-je pas reuſſi avec tant de facilité à la calmer, ſi par bonheur l'hote ne leur avoit pas fourré dans l'eſprit que j'étois un Comte de l'Empire; ce qu'il concluoit de la maniére libre & aizé dont il me voyoit vivre avec ſon Alteſſe. Pendant tout ce fracas le Prince avoit dormi, & je ne l'inſtruiſis de l'affaire que le lendemain. L'Hôte qui avoit été préſent à toute l'Eſcarmouche nous informa alors du véritable ſujet du démélé qui n'étoit qu'une vraye querelle d'ivrognes, dans laquelle le grand tort étoit à coup ſur du côté des gens du Prince, qui de l'honneur de le ſervir, tiroient le droit de s'abandonner à toute l'inſolence que leur férocité leur inſpiroit. Auſſi offrit-il aux nobles inſultez de faire mettre ſes domeſtiques en priſon. Ces Cavaliers avoient cuvé leur vin, & dévénus plus aprivoiſez, ils ſe contenterent, de la ſimple offre de cette ſatisfaction. Ils furent même fiers comme des Artabans, quand le Prince donna ordre aux aggreſſeurs de leur démander Pardon; ce que ceux-ci firent avec la ſoumiſſion la plus lache. Caractére ordinaire de la petiteſſe d'eſprit, variée ſelon les

les circonstances, par les plus farouches hauteurs, & par les plus indignes bassesses.

Le lendemain de cette Tragicomedie son Altesse trouva une occasion de passer en Suede, & nous preparames tout pour partir, dans vingt & quatre heures.

Je suis,



LETTRE V.

MONSIEUR,

Que l'idée d'un Prince de l'Empire qui trouve une occasion de passer en Suede ne remplisse pas votre esprit de brillantes images. N'allez pas vous figurer une belle fregatte, avec une chambre de poupe magnifique, fournie de toutes les commoditez possibles. Vous seriez trop au dessus de la réalité; sachez Monsieur, que le Prince vouloit passer en Suéde incognito, sans traverser le Danemarc, qui étoit encore en guerre avec ses voisins, aussi bien que les Russiens, qui dans ce temps la même, étoient occupez à faire ces funestes ravages, qui vous ont effrayé sans doute dans la gazette. Plusieurs vaisseaux Danois & Moscovites croisoient dans le passage; Il falloit les éviter, en passant la mer à la dérobbée, il falloit par consequent faire ce voyage pendant la nuit, &

l'achever en dix ou douze heures; le moyen d'y réussir étoit de se servir d'un très-petit navire, de saisir un temps ténébreux & un gros vent, en un mot pour faire ce voyage il falloit choisir les mêmes circonstances, qui retardent les voyages ordinaires. Tout cela n'étoit pas fort de mon gout, mais le Prince élevé dans la fatigue & dans le danger, ne s'en mettoit gueres en peine. Une mauvaise nuit à passer ne l'étonnoit pas. Elle ne pouvoit qu'être très-mauvaise, mais elle le fut bien plus que nous ne nous l'étions imaginé. Le batiment qu'on avoit loué pour son altesse n'étoit qu'une grande chaloupe découverte, bien lestée de grosses pierres & n'ayant pour tout équipage que le Pilotte & un seul matelot. Ce magnifique navire nous attendoit à un village, près de Rostock, appellé Wernemunde. Nous y arrivames, vers le midi, sans espérance de pouvoir nous embarquer le jour même, parce qu'il faisoit un beau temps, & que le vent étoit foible, & contraire. Mais vers les sept heures du soir voilà le ciel qui se couvre de toutes parts; un gros veut se leve accompagné de ces bourasques de pluie, qui sont si ordinaires au milieu de l'été; *quelle fortune! Vite il faut s'embarquer*; *où est le Pilotte*; Nous le trouvons dans un cabaret qui boit avec ses camarades, & qui est bien surpris de cette brusque résolution.

N'ayant pas compté de mettre en mer ce soir, il nous allegue cent mauvaises raisons, pour nous en dissuader, mais voyant de ses yeux démarer une autre chaloupe remplie d'officiers

ficiers Suedois, & qui paroissoit la sœur jumelle de la notre, Il sentit qu'il lui étoit impossible de reculer. Voilà les voiles mises au vent. Tout alla assez bien pendant une heure ; Nous étions charmez d'avoir vent arriere & de voler sur les ondes ; mais à mesure, que nous gagnions la haute mer, les vagues s'enfloient & le vent prenant de nouvelles forces devenoit une tempête véritable. Les flots que nous fendions avec rapidité se brisoient devant notre barque, & sembloient nous couvrir de temps en temps. Ajoûtez y des nuages noirs & épais, qui se succedoient par intervalles & qui nous arrosoient d'une telle maniére que bien-tôt nous nous trouvames tout aussi mouillez, que si nous avions été plongez dans la mer. Bagatelle, que tout cela, c'étoit le temps qu'il nous falloit, la chaloupe étoit forte, bien lestée, & soutenoit parfaitement bien la violence de la mer; d'ailleurs, tous les passagers ne paroissoient rien craindre, ce qui m'inspira une intrepidité d'emprunt. J'étois pourtant malade à la mort, & je tremblois de froid; Mais voici bien une autre Histoire; notre Pilotte, qui n'avoit pas donné des marques d'ivresse en quittant le port étourdi apparemment par le grand air & troublé par l'agitation de la chaloupe, quitte tout d'un coup le Gouvernail tombe & s'endort profondement; Nous ne savions que penser de cet accident, on l'appelle, on le pince, on lui tire les oreilles; c'est une souche, & s'il n'avoit pas ronflé; on l'auroit pris pour un cadavre; franchement cette affaire passoit la raillerie; le

le Matelot n'entendoit rien à la bouſſole, & force lui fut d'obéir au vent qui continuoit à ſe renforcer. Imaginez-vous mes frayeurs & mes inquietudes; Mais ce ne fut pas encore tout. Un peu après minuit nous découvrimes une lumiére à coté de nous, & nous craignimes la rencontre de quelques bâtiment ennemi. Cette crainte ne ſe trouva que trop fondée; un moment aprés nous entendons partir un coup de Canon, qui nous donne le ſignal d'ammener & de nous rendre. Helas quand nous l'euſſions voulu, il n'y avoit pas moyen de faire cette manœuvre au milieu de la tempette, & par le moyen d'un ſeul matelot. Nous nous contentames de mettre ventre à terre & d'aller notre chemin. Nous n'avions pas tort; autre coup de Canon, qui étoit plus qu'un ſignal puiſque nous entendimes tomber le boulet dans la mer à quelques toiſes de nous. Le bâtimens, qui nous vouloit tant de mal, étoit apparemment une fregatte Danoiſe, qui louvoyoit du côté de l'Allemagne; quoi qu'il en ſoit, nous continuâmes notre route, & dans quelques moments nous fumes hors de la portée de l'ennemi au grand contentement des intereſſez. Pour moy après avoir paſſé quelque temps dans des réfléxions convenables à un Chrétien, qui ſe trouve dans une pareille ſituation, je pris mon parti avec tranquilité je m'enveloppai dans mon manteau, je me couchai ſur les pierres qui nous ſervoient de Leſt, & remettant ma deſtinée entre les mains de la Providence, je m'endormis, fort incertain ſi mon ſommeil ne ſe con-

fon-

fondroitpas avec la mort; Aprés avoir reposé pendant deux heures. Je fus reveillé par son Altesse; Tout avoit revêtu un air plus riant, le jour paroissoit, le temps s'étoit éclairci, le vent diminué; & le Pilote réssuscité se trouvoit auprés du Gouvernail. Tout ces objets repandirent dans mon ame la plus douce satisfaction. Je ne sentis qu'à peine que j'étois tout engourdi; On trouva encore du remede à cet inconvenient le Prince me presenta un verre d'un excellent vin rouge; je n'ai jamais rien gouté de plus delicieux; Il répandit par tout mon corps une agréable chaleur, qui me porta à réiterer le rémede jusqu'à trois ou quatre fois. Alors présqu'incapable de digérer toute ma joye, je jetai mes regards de tous cotez, & je découvris derriére nous une petite Isle toute blanchatre, qui formoit la plus agréable perspective. C'étoit l'Isle de Mœn, qui appartient au Roy de Danemarc ; & pour comble de joye j'appris, que nous avions déja fait la grande moitié du chemin. Il étoit alors deux heures après minuit & malgré l'impertinent sommeil du Pilote le vent tout-à-fait favorable nous avoit garanti de nous écarter de notre route.

Cette funeste nuit fut suivie d'un jour très-beau & très sérain. Notre equipage & les passagers s'en chagrinerent à l'envi; quant à moy je vous avoue naturellement, qu'il ne me fut gueres possible de prendre part il leur afliction. Je fus même assés mauvais citoyen & j'eus l'audace de détacher un peu mon intérêt particulier de l'intérêt général,

mais

mais le vent s'appaise, disoit-on, *il y a dix contre un que nous ne soyons pris par les Danois*; Patience, dis-je en moi-même, nous verrons Coppenhague; cela vaut mieux que de servir de dîner aux poissons. Ce que les autres membres de la république flottante craignoient, faillit cependant plusieurs fois à nous arriver. Nous rencontrames plus de douze différents navires, dont les uns reconnus pour marchands, & par conséquent pour pacifiques ne nous firent aucune peur; Pour les autres qui avoient un air de vaisseaux de guerre, ils s'attirerent davantage nos respects, & nous trouvames à propos de nous écarter poliment de la route de ces Messieurs; notre Pilotte répara de son mieux la faute qu'il avoit faite, & il se servit très adroitement du vent favorable, qui continuoit à enfler nos voiles. A gauche nous avions le Danemark, & à droite la Suede. Lors qu'il découvroit ces gros Seigneurs, un petit coup de Gouvernail nous menageoit l'apparence de gens qui faisoient voile pour Coppenhague, & dès que ces chateaux flottants étoient un peu derriere nous, rien n'étoit plus aisé que de nous remettre sur notre route. Il fit ce manege quatre ou cinq fois avec succès & avec applaudissements jusqu'à ce qu'environ les 6. heures du soir nous découvrimes les côtes de Suede, vers lesquelles nous fumes poussés par un vent très favorable mais très petit. On vît même de loin quelques maisons & deux moulins; *C'est Ysted asseurement*, disoit notre Pilotte, *dans une demi heure, nous y sommes*; quelle musique que

que ces charmantes parolles. Nous approchons toujours; *Mais non ce n'est pas Ysted c'est un petit village; les moulins prétendus sont des maisons un peu plus élévées que les autres. Je vois pourtant Ysted très-distinctement à une lieue de nous, comment faire pour y arriver? Calme tout plat. Allons les rames à bord nous y viendrons sans peine.* Voilà tout le monde à la rame; mais quel aspect; je ne l'oublirai, de mes jours. On apperçoit deux bâtiments entre nous & le port que nous cherchions. *Nous sommes perdus*, s'écrie le Pilote, *ce sont des fregattes Russiennes*; *Mon Dieu*, *je les voix*, *ils travaillent à force a mettre leur chaloupes en mer*; On tourne les yeux de ce triste coté; rien de plus vray; On les voit déja venir à nous à force de rames. Allons, allons, s'écria alors le Prince, allons à terre comme nous pourrons, que nous importé d'être ici dans un village, ou à Ysted; Ah Monseigneur que voulez-vous faire replique le pilotte tremblant de peur, & s'arrachant les cheveux. Nous sommes, morts tout tant que nous sommes, si nous exécutons votre dessein; toute cette côte est pleine de rochers, notre chaloupe s'y brisera indubitablement, il vaut mieux nous livrer aux Russiens. Ils auront du respect pour votre Altesse, & du moins nous aurons la vie sauve. Je vous avoue, Monsieur, que j'étois très fort de l'avis du timide *Marin*; Mais le Prince n'en fut nullement. Il ne voulut absolument point tomber entre les mains des Moscovites, & secondé par notre Avanturier de Rostok, brave comme un Lion, il ordonna

donna de risquer le tout pour le tout, & d'enfiler les rochers à quelque prix que ce fût, les mariniers y furent forcez à coups de plat d'épée, & par la menace de les tuer s'ils faisoient les retifs. En même temps, une partie des Domestiques de S. A. saisit les Rames; Quoique très maladroits à ce métier Ils travaillerent comme des forçats. Tandis que d'autres pour soulager la chaloupe faisoient, à l'aide de leur peur des efforts gigantesques pour jetter notre *Lest* dans la mer.

Ma frayeur fut inexprimable tant que je flottai dans l'incertude; mais dès que je vis qu'il falloit prendre le parti, qui me paroissoit le moins sage, & que je crus que chaque coup de rame m'approchoit de la mort je me sentis la plus généreuse intrepidité, une tranquillité fiére, & un sang froid actif; je me couchai sur le devant de la chalope, pour découvrir les rochers; le Prince étoit au près de moy, & notre Matelot tout tremblant étoit de l'autre coté, prest à jetter une petite Ancre, qu'il avoit dans la main. Voyant un rocher pointu tout près de moy, *que votre Altesse fasse jetter l'Ancre*, m'écriai-je. On le fit dans le moment, & nous nous trouvames justement entre deux rochiers, sans pouvoir ni reculer ni aller plus avant. Je me souviens qu'après avoir prononcé ces Mots; *Votre Altesse*, je me mis à réfléchir sur ce que ce titre avoit de déplacé, dans une occasion, où selon toutes les apparences la mort alloit confondre un Prince de l'Empire avec ce qu'il y a de plus bas sur

la

la terre, & cette réfléxion m'arracha un ris singulier, & qui n'avoit rien de commun avec la joye. Le Prince s'apperçût de ma grimace, & il m'en demanda la raison; je lui communiquai ma penſée, il n'en rit pas, mais il hauſſa les épaules; juſques là je n'avois régardé, que devant moy, entiérement occupé d'un ſeul ſujet de crainte; mais à peine fut-il diſſipé, qu'un autre prit ſa place; je me repreſentai les chaloupes Ruſſiennes nous ſuivant toûjours & prêtes à faire ſur nous quelque mortelle décharge; mais en tournant les yeux de ce côté là je vis avec une ſatisfaction parfaite qu'ils rebrouſſoient chemin; le ſuccés avec lequel nous avions échappé aux rochers, leur perſuada apparemment que nous avions une connoiſſance toute particuliére de ces côtes, & l'avidité de nous prendre ne leur inſpira par l'audace, que nous avions fait paroître en les évitant.

Cepandant le rivages n'étoit qu'à un coup de fuſil de nous, & nous nous trouvames vis-à-vis du Hameau que nous avions pris pour le port déſiré, nous découvrions nombre de gens ſur le bord de la mer, mais on ne voyoit pas qu'ils ſe miſſent en peine de nous ſécourir. Ces pauvres gens avoient peur, quelques ſemaines auparavant le Roy de Danemarc avoit fait répandre dans la Sçanie des manifeſtes, dans leſquels il leur promettoit d'y faire une deſcente, & de les délivrer du joug des Suedois; les exhortant en même temps de ſe ranger du côté de leur ancien & véritable maître. Nos Manteaux rouges les

avoient

avoient encore effarouchez. C'eſt la livrée des Danois. Anſi nous courions riſque de reſter toute la nuit entre ces Rochers, ſans notre galant de Roſtok; celui-ci à force de parler bon Suedois, & de crier qu'il y avoit à bord un Prince Parent de la Reine raſſura ces bonnes gens; leur Humanité ſe reveilla, & ils vinrent nous prendre avec notre bagage dans ſept ou huit petites barques très plattes.

Quel raviſſement de joye? Quelle extaze? ces ſituations ſe refuſent au Pinçeau; on ſent trop dans ces occaſions, pour en former une idée, le moyen de s'en reſouvenir; ma lettre eſt un peu longue, mais je n'ai pas voulu la finir, avant que de m'être débaraſſé de ces rochers dangereux. Vous, qui avez tant de tendreſſe pour vos amis, vous auriez trop pati de ma triſte ſituation. Me voilà à préſent bien à mon aize. Juſqu'au revoir.



LETTTRE VI.

MONSIEUR,

Les braves Suedois, qui nous avoient ſauvé de notre chaloupe échouée, nous conduiſirent & portèrent nos hardes à une maiſon qui étoit à un démi quart de lieue du rivage; avant que de vous peindre notre logement, il faut que je vous repreſente ces Suédois

dois tels qu'ils m'ont frappé pour la premiere fois : c'étoient tous des gens d'age, dont le plus jeune paroissoit du moins avoir soixante ans ; on leur voyoit à tous de grandes barbes blanches, le corps sec, mais nerveux, l'œil vif, les dents d'une blancheur éclatante, la démarche ferme ; la taille haute & droite ; tout cela accompagné d'un air grave m'inspiroit pour eux une profonde vénération, on les auroit pris pour une troupe de Patriarches, ou d'Anciens Philosophes. Il me sembloit que les visages de quelques-uns ne m'étoient pas étrangers & je crus y démêler les Physionomies de certains fameux Grecs & Romains dont l'antiquité nous a communiqué le mérite & la figure. En voilà assez pour le coup ; j'aurai occasion dans la suite de revenir à ce sujet

La maison où nous passames la nuit étoit une assés grande métairie dans laquelle il n'y avoit pas une seule cheminée. On ne laissoit pas d'y faire du feu & la cuisine ; jugez si on y respiroit un air pur & agréable. Cette cabane enfumée étoit pourtant le quartier de deux Officiers de Cavalerie l'un Capitaine & l'autre Lieutenant, qui avoient leur compagnie logée chez les païsans du voisignage ces deux Messieurs nous receurent avec toute la Politesse imaginable. Ils nous offrirent leurs lits, & nous eumes beau faire ; force nous fut de nous rendre à leurs obligeantes instances. Il s'en falloit bien que ces lits fussent excellents, mais fatiguez autant qu'on peut l'être, nous nous y jettames après avoir prix un morceau de pain & un

verre

verre de vin de Bourgogne, de mes jours je n'ai dormi d'un meilleur ſomme. Nous reſtames dans cette ferme une partie du lendemain, nous y dinames, & même bien. Le jour auparavant les Officiers avoient été à la chaſſe, & la chaſſe avoit été bonne. Le Prince y ajoûta de ſa part un jambon eſquis, une langue fumée, & quelques bouteilles d'un vin, comme il n'y en avoit pas dans toute la Suéde. Après avoir diné à fond, il fut queſtion de partir, les voitures étoient déjà toutes prêtes devant ce magnifique Hôtel. Il ne s'agiſſoit pas ici de caroſſe à ſix chevaux, ou de chaiſes de poſte. Non, c'étoient des charettes étroites, baſſes, capables de contenir châcune un homme & un coffre; elles ſont toutes de bois ſans le moindre ferrement & même ſans un ſeul clou, tirées par deux chevaux, petits & maigres vrayes haridelles, mais robuſtes, & infatigables, & qui pour la plus part courrent comme des lievres; ces chevaux ne ſont pas ferrez, & je n'en ai pas vu dans tout le plat-païs de ce royaume, qui le fuſſent, excepté les chevaux de main. Je n'y ai pas apperçû non plus ni Marêchaux, ni Barbiers; qu'y feroient ils? ils n'y gagneroient pas de l'eau à boire. Je doute fort même qu'il y ait des charpantiers, ou des maçons; Toutes les maiſons y ſont faites de la même maniére. Ce ſont des poutres mal rabottées qui ſe joignent les unes dans les autres, & je croy les paiſans Suédois aſſés habiles pour ne devoir leurs cabanes, qu'à leur propre induſtrie, & à leur propre travail.

Nous

Nous voila donc à rouler, sept ou huit cariolles de suite. Imaginez-vous si cela dévoit avoir grand air, sur tout étant escortez, comme nous l'étions, de nos deux Officiers, qui eurent la politesse d'accompagner le Prince pendant deux ou trois postes. Nos Cochers, Chartiers, Postillons, ou tout comme il vous plaira, étoient toûjours de vénérables barbons, vigoureux & alertes; Ce Phénomene m'étonna de plus en plus, a mésure que nous avançions chemin; je puis vous protester même que dans toute la Suéde je n'ai pas vu un seul jeune homme entre les vingt ans & les quarante, excepté des soldats. La cruelle guere qui avoit duré si long-temps, & qui avoit été distinguée par un si grand nombre de batailles & de sieges, dans tant de différents païs, avoit absorbé prèsque toute la jeunesse de ce malheureux Royaume. Ce qui en restoit encore étoit rassemblée dans l'armée, ou du moins se trouvoit dans les milices, qui dans les tristes conjonctures d'alors étoient toutes sous les armes.

Le moyen de m'imaginer, que je me trouvois dans la patrie de ces Goths Fameux, dont autrefois les terribles peuplades inonderent l'univers, & en conquirent une grande partie, toujours soutenues par de nouvelles armées, qui se succedoient les unes aux autres, comme les ondes de la mer. Nous trouvames bien pis encore en pénétrant davantage dans le païs; nous eumes souvent pour postillons des Enfans de onze ou de douze ans, qui faisoient leur devoir

avec la même vigueur & avec la même addresse, que leurs grands Peres, où leurs Bisayeuls. Ce n'est pas tout, nous courumes plus de vingt postes menez par des filles, qui s'en aquitoient dans la derniére perfection. Vous vous imaginerez sans peine jusqu'à quel point ce spectacle doit avoir été comique; mais voici quelque chose de bien plus singulier. Un jour j'apperçus de loin dans un champ un grand nombre de figures toutes blanches sans pouvoir deviner ce que ce pouvoit être; lorsque l'objet fut à portée de ma vue, je découvris que c'étoit une grande troupe de femmes & de filles, qui faisoit la récolte du grain, accompagnées de quelques vieillards, qui le voituroient; à cela près ces femmes faisoient absolument tout. Elles n'avoient sur le corps que leur chemise; ne vous mettez pas dans l'esprit qu'il y eut la quelque chose à profiter, pour un œil curieux. Ces chemises sont plaisamment taillée; autour du col, elles sont plissées sur la poitrine; elles forment la taille, & depuis la ceinture en bas elles s'étendent comme une espece de jupe; vers la main elles sont ornées d'une espece d'engageantes & l'on peut dire qu'elles sont un habit complet leger & commode, qui ne choque en rien la modestie, quoiqu'il y ait quelque chose de galant. Une sagesse poussée jusqu'au scrupule pourroit encore y trouver à redire, si la toile étoit fine & transparente; mais la pauvreté de ces gens y met bon ordre; j'ai vû en Hollande des voiles dont l'étoffe étoit tout aussi deliée; au reste

mes

mes yeux se familiariſèrent bien-tôt avec ces objets, puiſque dans la ſuite nous rencontrames pluſieurs fois des filles à cheval, qui étoient dans le même équipage.

Comme j'ai le cœur pitoyable, nos pauvres *cocheres* ont excité ſouvent chez moy la plus vive compaſſion. Tout le royaume étoit dans un déſordre afreux; ſouvent arrivez à une maiſon de poſte, nous n'y trouvions ni gens ni chevaux; cependant il falloit gagner païs, & nous trouver à notre gite; quel remède? Il n'y en avoit pas d'autre que d'obliger ces pauvres filles à courir encore une poſte avec les mêmes chevaux, qui bien ſouvent n'en pouvoient plus; les pauvres enfants ſe fondoient en larmes, ſe jettoient à nos genoux, & tachoient de nous fléchir par les termes les plus attendriſſants. Elles cragnoient pour leurs chevaux, elles craignoient de cauſer des allarmes à un Pere, à une tendre Mere; elles craignoient de s'en retourner pendant la nuit. Avoient-elles tort ces malheureuſes filles? Cependant comme nous n'avions pas tout-à-fait tort non plus, il falloit qu'elles marchaſſent; Mais le Prince, qui eſt humain & genéreux, adouciſſoit leur chagrin, du mieux qu'il lui étoit poſſible; par des promeſſes, qu'il avoit grand ſoin d'effectuer; non ſeulement on leur payoit bien leurs deux poſtes; on leur faiſoit encore preſent à chácune d'un *Carolin*, qui peut valoir cincq ſols, ce qui les renvoyoit contentes comme des Reines; elles ſe montroient ce riche préſent les unes aux autres, d'un air d'extaze, elles faiſoient

cinquante révérences au Prince, & moy je partageois leur satisfaction du meilleur de mon ame. En général nous étions mieux servis par les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe que par les graves vieillards, dont un bon nombre sembloit communiquer sa gravité aux chevaux. Il nous étoit aisé de déméler parmi ces derniers, ceux qui avoient été soldats d'avec les autres, qui n'avoient jamais porté les armes, & je ne sache pas que nous nous soyons jamais trompez dans les conjectures que nous faisions à cet égard. Ces Vétérans se distinguoient par un air éveillé, gaillard, & un peu révelé ; d'ailleurs ils alloient rondement en besogne, & ils faisoient leur devoir en braves gens. Les simples manans au contraire avoient quelque chose de plus lourd, de plus sombre, & de plus stupide; Un intérêt grossier & direct sembloit les gouverner uniquement; leur grand bût étoit de ménager leurs haridelles; quand on les prioit honnêtement de foetter, ils ne s'en remuoient pas plus que des souches; c'étoit un langage qu'ils n'entendoient pas; pour les émouvoir, il falloit leur parler d'un ton foudroyant, & lever sur eux la carme, comme si on alloit les abîmer de coups. Quelquefois il étoit absolument nécessaire de frapper tout de bon. Quelle difference entre ces ames serviles, & nos gens du commun en Hollande, qu'on révolte par une parolle rude, & que les maniéres douces & honnêtes portent à servir avec ardeur ceux qui les employent. Quelle mortification

tion pour un homme raisonnable & humain d'être forcé à respecter si peu dans un autre l'excellence de sa propre nature, & à considérer son prochain comme une bête de charge faite exprès pour l'escavage ? Mais ces pauvres gens à force d'être maltraitez perdent le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes; Ils ont contracté l'habitude de régarder la contrainte comme la grande regle de leur devoir; je m'imaginois dans ces tristes occasions suivre les opérations machinales de leur esprit; quand on les traittoit avec douceur, ils ne sentoient pas qu'on étoit leur maître, & par cela même ils ne le croyoient pas; ils s'égaloient à ceux, qu'ils devoient servir, & peut-être cette humanité continuée & soutenue les auroit rendus insolents. Mais le ton imperieux, les menaces, les coups, changeoient en même temps leurs sensations & leurs idées; leurs oreilles & leurs épaules faisoient rentrer leur ame dans la servitude, dont pendant quelques moments elle s'étoit cru sortie.

Adieu.

LETTRE VII.

MONSIEUR,

Vous voilà à présent instruit à fond de notre maniére de voyager, qui n'étoit pas des

plus commodes ; nous étions terriblement cahottez dans nos cariolles ; mais ç'auroit été cent fois pis, si les chemins de la Suede n'étoient pas merveilleusement bons, & entretenus avec tout le soin imaginable ce qui me tuoit sur tout c'étoit la descente de quelques montagnes ; elle se faisoit d'ordinaire avec une rapidité : qui sembloit devoir mettre nos voitures en pieces. Fort souvent aussi elles étoient toutes délabrées ; mais nos postillons ne s'en embarassoient gueres, de quelque âge ou de quelque sexe, qu'ils pussent être. Par le moyen des cordes, dont ils étoient toujours fournis, & de quelque morceau de bois qu'ils alloient couper, & qu'ils façonnoient en un instant, ils vous raccommodoient bien-tôt la charette branlante, que dans la suite ils n'en menageoient pas d'avantage.

Pendant les deux ou trois premiers jours ces incommoditez ne me frapperent pas ; la comparaison du peril dont j'étois échappé, à la sureté où je me trouvois alors, m'inspiroit une joye douce & pure, qui repandoit un air riant sur tout ce qui m'environnoit: Si vous en exceptez la fatigue, où je n'étois gueres fait; il ne me falloit pas une grande force d'imagination, pour me procurer cette gaieté tranquille. La Sçanie, que nous traversions, est un païs charmant & fertile, & nous jouïssions du plus beau temps, qu'un voyageur puisse souhaiter.

Il est vray que les matinées étoit très froides, & qu'au milieu du jour il faisoit quelquefois une chaleur, qui nous rotissoit presque

que dans nos carioles ouvertes,

Multat tulit fecitque puer, sudavit, & alsit.

Ce vers me convenoit le mieux du monde, & plusieurs fois j'en remplis tout le sens dans un seul & même jour. Mais je soutins tout cela à merveille; une belle vue, un peu de repos, quelques heures de sommeil, m'en dédomageoient pleinement; Peu à peu cependant les impressions, que le danger avoit faites sur moy, s'affoiblirent par l'éloignement de l'objet, & celles de la fatigue toujours presente; toujours continuée devinrent plus fortes, sur tout lorsque, pour surcroit de malheur la partie la plus essentielle de nos vivres commença à nous manquer. Je veux dire le pain. Il faut savoir, Monsieur, que dans la chaloupe nos provisions avoient été empaquetées dans des paniers d'ozier, qui par la pluie & principalement par l'eau de la mer, avoient été percez entiérement. Nos jambons & nos viandes fumées n'en avoient pas beaucoup soufert; mais plusieurs grands pains de seigle, en avoient été tout pénétrez, & lorsque nous voulumes nous en servir, ils ne se trouverent pas mangeables. *Le malheur n'étoit pas bien grand*, me direz vous. *Vous n'aviez qu'à en acheter d'autres*. Oh cela vous plait à dire, les choses ne vont pas ainsi dans la Suede. Vous vous imaginez apparemment, qu'on trouve par tout dans ce Royaume de bonnes auberges, ou l'on ne manque de rien, pourvu qu'on ait

la bourſe bien garnie, mais en vérité vous comptez ſans votre hôte ; ſachez, Monſieur qu'il n'y a cabarets, ni auberges, que dans les villes, & qu'on fait à peine à la compagne ce que c'eſt.

Il falloit bien pourtant paſſer les nuits quelque part, direz-vous, *& il n'y a pas d'apparence, qu'à l'exemple des chevaliers errans vous goutaſſiez les douceurs du ſommeil en raze campagne, ſous quelque arbre officieux*; juſques là vous devinez juſte; Mais pour ne vous point laiſſer dans l'embarras, je m'en vais vous expliquer la choſe. Vous avez bien entendu dire, que dans l'orient il y a pour les voyageurs de certains Hôtels nommez *Caravenſera*, reſtes de l'Hôpitalité des honneſtes anciens ; ſi vous avez une iéée de ces lieux, vous eſtes au fait. Toutes les maiſons de poſte, qu'on trouve en Suede appartiennent à la Couronne; le Roy les confie à ceux qu'il trouve à propos, pour y recevoir & pour y loger gratis les voyageurs & leur train. N'allez pas pourtant vous figurer des logemens capables d'y donner le couvert à une caravane entiére; Vous vous en formeriez une idée trop magnifique. Ce ſont des *tabernacles* de bois les uns plus étendus que les autres; dans les meilleurs il peut y avoir ſept à huit chambres de plein-pied, très dépourvues de meubles. Ce ſont là ces gites ſur leſquels les voyageurs peuvent compter, auſſi bien que ſur un lit garni de draps ſoidiſant blancs; Nous nous ſervimes rarement de cette derniere commodité ; les draps, quoiqu'on les dépliât devant nous, avoient l'air

l'air d'avoir dejà passé pour blancs plus d'une fois, & le reste des pieces, qui forment un lit, n'étoit gueres plus ragoutant. Le Prince aimoit mieux faire étendre dans la chambre quelque bottes de paille fraische, sur lesquelles il faisoit mettre de ses propres draps, dont il avoit apporté avec lui plusieurs paires blanchies en Hollande. Je trouvois son exemple très-bon à suivre, & je puis vous assurer, que sur tout en été cela fait un lit frais & bon, du moins j'y dormois tous aussi bien que si j'avois été couché dans le lit dont Boileau fait une si pompeuse description,

Dans le reduit obscure d'une alcove enfoncée
S'éleve un lit de plume à grands frais amassée;
Quatre rideaux pompeux par un double contour
En défendent l'entrée à la clarté du jour.

Voila qui est bon pour un lit de Chanoine, Mais les Princes de l'Empire, & à plus forte raison leurs très-humbles serviteurs se contentent à moins. Pour moy lorsque je voyois son Altesse sur la couche que je vous ai dépeinte, je me figurois ces Rois & ces Héros de l'antiquité, ces Achilles, & ces Ulisses, qui passoient la nuit sur une peau d'Ours ou de Lion.

Ces caravanseras du Nord ont encore de commun avec ceux de l'Orient, que si l'on y veut manger, il faut y apporter des Provisions. Il est vray que dans quelques uns de ces lieux Hospitaliers nous trouvames du

lait des œufs, du beure très-abominable, & de la biere, qui valloit encore moins. Il y avoit d'ordinaire du pain auſſi ; je l'ai vû ; mais pour en avoir mangé, c'eſt une autre affaire ; il n'y a que les dents Suedoiſes, qui puiſſent en venir à bout; Nous l'eſſayames vainement pluſieurs fois, mais après l'avoir attaqué de tous cotez, ſa vigoureuſe reſiſtance força toujours nos dents à lever le ſiege.

Pour vous en faire ſentir la raiſon, je vous dirai, que ce pain eſt plat, ſans levain, autant que j'ai pu le comprendre, & cuit ſous les cendres, ou ſur une plaque chaude, c'eſt ce dont je ne ſuis pas bien informé. Chacun de ces pains, ou de ces gateanx à au milieu, un trou rond; *A quoy bon*? me demanderez-vous ; c'eſt ce que vous allez ſavoir ; Lorſqu'on en à cuit aſſez pour une demi-année entiére, on les enfile tous à des perches que l'on expoſe au ſoleil pendant quelque temps, & qu'on ſuſpend enſuite au plancher. A votre avis, Monſieur, nos dents avoient elles grand tort de n'y pouvoir pas mordre ? Nous crûmes pourtant trouver un moyen d'en venir à bout, c'étoit d'en faire des ſoupes au lait; Mais ce fut de la peine perdue ; pour l'amollir il eut fallu le faire tremper deux fois vingt & quatre heures; & vous voyez bien, que nous n'avions pas le temps de faire cette experience. Nous nous trouvames dans cette diſette pendant trois ou quatre jours, réduits à ne manger que du lait, ou l'on mettoit forces jaunes d'œufs, & que la faim faiſoit trouver excellentiſſime.

D'or-

D'ordinaire nous ne faiſions qu'un ſeul repas, par jour, il eſt vray que le matin nous prenions chacun une bonne taſſe de chocolat bien épais, ſur tout, parce que nous y mettions encore un jaune d'œuf, & cette nourriture nous ſoutenoit paſſablement bien juſques à ſept ou huit heures du ſoir, c'étoit le temps, qui bornoit d'ordinaire nos courſes. La premiere ville que nous trouvames ſur la route nous tira de cette diſette. Nous y logeames dans une paſſablement bonne auberge, où je mangeai des viandes fraiches, & du pain blanc avec un plaiſir inexprimable, & où nous fimes d'amples proviſions de pain de ſeigle; crainte de quelque nouveau démélé avec les gateaux de la campagne.

Nous n'eumes pas lieu de nous repentir de cette ſage précaution; ſi nous avions manqué de bon pain dans un païs aſſez fertile, comment en aurions nous déterré, au milieu des Rocs & des montagnes de la Smallande, qui ne ſont couvertes que de forêts épaiſſes de Sapins, & d'Ifs. D'abord cette route me plut fort; j'étois charmé de voir ces Ifs, ou du moins des arbres, qui leur reſſemblent très fort, ſe pouſſer dans l'air, en forme pyramidal naturellement & ſans le ſecours de l'induſtrie humaine, mais toujours des montagnes, des forêts, toujours des objets uniformes, excepté quelques vues raviſſantes, me rebuterent bien-tôt. Ce qui m'avoit d'abord paru gay, revêtit un air ſombre, qui repandoit la melancolie dans mon ame.

On ne trouve dans cette Province que par ci par là quelques cabanes ramaſſées qu'on

honore du titre de villages, & l'on peut dire qu'elle ne differe gueres d'un desert. Dans ces montagnes nous fumes effrayez plus d'un fois par une épaisse fumée mêlées d'affreuses flames, qui nous répresentoient de loin l'incendie de quelque ville; mais ce que cet objet avoit d'effrayant disparoissoit à mésure que nous en aprochions; c'étoient des parcelles de la forêt où l'on avoit mis le feu de propos délibéré; unique moyen de prêter un peu de fertilité à ces terres; lorsque le feu à consumé ces arbres, on remue la terre à coups de beche, on y mêle cette cendre & ensuite on y répand le grain, qui dans ce fond pierreux ne sauroit jetter de profondes racines, & que le soleil, qui au milieu, de l'été ne quitte gueres l'horison, fait lever & meurir en très peu de temps.

Nos descendimes de ces montagnes arides un matin de très-bonne heure; c'étoit le plus beau jour, qu'on puisse voir & nous entrames dans une des meilleurs Provinces du Royaume, opposée en tout à celle, dont nous venions de traverser une grande partie; celle dont je vais vous parler est l'Ostro-Gothie.

Nous entrames d'abord dans une grande & fertile vallée couverte à perte de vue, de bled, dont une partie étoit encore débout, tandis que l'autre étoit déja en gerbes; cette charmante plaine étoit barrée en divers endroits de hautes montagnes qui paroissoient comme de formidales remparts. Le soleil qui dardoit ses rayons sur tant d'objets agreables, en relevoit encore la beauté & les rendoit propres à dissiper la mélancolie, que les

bois

bois de la Smallande m'avoient inſpirée. Un ſi beau païs paroiſſoit abonder en habitants; loiſque nous y eumes fait quelques lieues de chemin nous nous trouvames au centre de ſept à huit égliſes, qui marquoient autant de villages, & qui n'étoient pas à une lieuë de nous. A cette diſtance elles faiſoient un effet charmant; vous n'en douterez pas, Monſieur, quand vous ſaurez, que les égliſes de ce païs ont des tours aſſez jolies & aſſez élévées; d'ailleurs les murailles en ſont enduites d'un platre d'une vive blancheur; ainſi dans un temps ſerain on les prendroit de loin, pour autant dédifices de marbre. Mais comme il n'y point de felicité abſolue dans ce Monde, ce plaiſir fut bien temperé par une chaleur exceſſive, dont nous nous ſentimes grillez à meſure que le ſoleil avançoit dans ſa carriere, & que ſes rayons réflechis par les rochers ſe reuniſſoient dans cette vallée, & en faiſoient une eſpéce de fournaiſe. Les perſonnes que nous rencontrames dans cette Province avoient l'air d'être à leur aize; ils étoient mieux mis, & plus propres, que ceux, que nous avions vus juſques là, & toute leur Phyſionomie étaloit quelque choſe de plus gay & de plus content. Cette découverte me fit un très-ſenſible plaiſir, & diminua de beaucoup l'ardeur du ſoleil.

Je ſuis.

LETTTRE VIII.

MONSIEUR,

Le mot de Ville eſt entré dans une de mes Lettres précedentes ; il faut bien ce me ſemble vous donner une juſte idée de celles qu'on trouve en Suede ; il y en a d'aſſez bonnes du côté de la Mer ; mais c'eſt quelque choſe de bien pitoyable, que celles qu'on rencontre au milieu des Provinces. Ce ſont de veritables trous, & nos petites Villes de Gueldre ont au prix de celles-là un air de Capitales. Les maiſons que ces bicoques Suedoiſes renferment, ne ſont que des cabanes, marquées au coin de la miſère & de la pauvreté. Dans la plûpart de ces Villes ils ſe trouve pourtant d'aſſez belles Egliſes, & des Chateaux, qui apartiennent à la Couronne, & qui en cas de beſoin ſervent de Palais au Souverain ; ſi vous voulez vous figurer les Villages, vous n'avez qu'à menager à vos idées une exacte proportion, & vous ſaurez ce que c'eſt. J'aurai dans la ſuite l'honneur de vous parler amplement de Stokholm. En attendant je vous inſtruirai ſuccinctement du caractère, que j'ai cru developper ſans peine, dans les Suedois de la Campagne. Quoiqu'ils paroiſſent languir dans l'opreſſion, ce qui d'ordinaire rend les gens

gens de mauvaiſe humeur, & malins, ils ſont bons, fidelles, honnêtes-gens, incapables de crimes atroces. Croiriez-vous, Monſieur, que dans toute la Suede il ne ſe trouve pas un ſeul voleur de grand chemin, & que je n'ai vu nulle part de potence, ni de roue. Ils ont un reſpect infini pour leurs Eccleſiaſtiques qu'ils ſupoſent être du Conſeil Privé de la Providence, & qui ſe ſervant avec adreſſe de cette prévention, font de leurs Paroiſſiens tout ce qu'ils trouvent à propos. En général ils employent aſſez bien leur ſouveraine autorité. Ecoutez comme des Oracles regardez, comme les diſpenſateurs des peines & des récompenſes éternelles, ils trouvent peu de dificulté à moriginer leurs troupeaux, & à les détourner de toutes les actions que, ſans avoir beſoin d'aprofondir la morale. tous les peuples policez trouvent abominables. Au reſte ce peuple eſt parfaitement bien fait, & naturellement il a bon air, ſur tout les hommes. La plûpart des jeunes garçons que nous avons rencontrez dans le plat Païs, avoient les cheveux d'un blond argenté, ils étoient beaux comme les Amours, & leur Phyſionomie avoit quelque choſe d'ouvert, & de tout à fait heureux. Les filles au contraire n'avoient pas le teint ſi blanc ni ſi uni, & leurs traits étoient bien moins délicats. Ce qui eſt le contraire de ce qu'on remarque dans preſque toutes les autres Nations. On dit d'ailleurs que dans quelques Provinces de ce Royaume les femmes ſons ſujettes à une certaine indipoſition, qui donne de l'exerci-

ce

ce aux ongles, & que la ſcanie ſe diſtingue par là deſavantageuſement des autres Provinces. Nous y en vimes un échantillon nous-mêmes, dans un de nos gites. Notre Hoteſſe étoit une des plus charmantes femmes que j'aye jamais vues. C'étoit véritablement une beauté parfaite, & nous ne pouvions pas nous laſſer de l'admirer; mais quel étonnement fut le notre, lorſqu'elle ſe découvrit le ſein pour donner à têter à ſon enfant, & qu'elle nous étala une poitrine toute cachée ſous la gale. La manière aiſée dont elle expoſa à nos yeux cet objèt degoutant marque aſſez, ce me ſemble, qu'il ne doit point être extraordinaire dans cette Province. Chez d'autre Nations une femme enlaidie par cet accident le dérobberoit avec tout le ſoin poſſible à la connoiſſance de tout le monde, & les femmes Suedoiſes ſont femmes; comptez là-deſſus.

Voila à peu près tout ce que j'ai obſervé dans notre route juſques à Stokholm. Il faut pourtant, qu'avant que de finir cet article, je vous parle d'un original que nous rencontrames à deux ou trois journées de cette Capitale. Un ſoir que nous étions prêts à manger un morceau dans une de *ces Maiſons du Roi*, nous vimes entrer dans notre chambre un jeune homme botté & éperonné, qui venoit de mettre pied à terre. Après nous avoir ſalué d'un petit air dedaigneux. Il s'aſſit cavalièrement, mit ſon chapeau ſur une oreille, & commença à nous examiner depuis la tête juſques aux pieds. *Avez-vous de bon Tabac en poudre, Meſ-*

Meſſieurs..... Ma foi, il eſt excellent. Beau de but! *Vous allez à Stokholm apparemment; j'en viens moi.* Là-deſſus il nous fit un diſcours fort difus, par lequel nous aprimes, qu'il étoit Comte, d'une des plus illuſtres Maiſons du Royaume, qu'il étoit fort conſidéré à la Cour, qu'il en avoit été chargé d'afaires très-importantes, dont il s'étoit tiré glorieuſement, qu'il alloit porter de la part de la Reine, des ordres dans la *Scanie* menacée d'une invaſion, & que bien-tôt il devoit être envoyé à une des prémières Cours de l'Europe. Il nous dit encore qu'il avoit de l'eſprit, qu'il étoit brave, & qu'il avoit été à Paris. En un mot il nous dit tout ce qui le concernoit. Mais il ne nous dit pas qu'il étoit un fat du prémier ordre. En cela ſeul il épargna des *paroles oiſeuſes*. Après nous avoir ſufiſamment montré juſques à quel point nous lui devions de la conſideration & du reſpect, il fait quelques tours dans la chambre, chante un petit air, ſe rejette bruſquement ſur la chaiſe, & redoublant l'orgueil de ſon attitude, il ſe mèt à nous queſtionner d'une manière gravement impertinente. *D'où venez-vous? Meſſieurs.* De Hollande. *De Hollande! ah, ah, Marchands apparemment. Ma foi, mes Amis, vous auriez pu vous épagner ce voyage, dans le triſte état où ſe trouve le Royaume, vous n'y ferez pas de gros gains.* Mais, Monſieur, nous ne ſommes pas Marchands. *Non! encore pis. Vous êtes donc Gens de Guerre qui cherchez ici de l'Emploi; je vous plains, mes*

mes Enfans, il n'y a rien à faire ici pour vous. On va casser même tous les Officiers étrangers. Vous ne devinez pas juste, Monsieur, nous ne cherchons rien de semblable dans votre Patrie. *Eh! que Diable, y venez-vous donc faire?* Puisqu'on ne sauroit se refuser aux interrogations obligeantes d'un Seigneur comme vous, repondit alors le Prince d'un air moqueur, je vous dirai, que je vais voir à Stokholm un de mes Cousins Germains, qui occupe un assez beau poste auprès de la Reine. *Auprès de la Reine? je le connoitrai apparemment, dites-moi......* Là il fut interrompu par le Valet de Chambre du Prince, qui demanda à son Maitre, *si Son Altesse trouvoit bon qu'on apportât le souper.* Quel coup de foudre pour notre Original que ce mot d'*Altesse*! La parole lui meurt dans la bouche. Il se leve, il reste immobile; ses yeux paroissent égarez; l'air superbe s'évanouit sur son visage; toute sa Physionomie se change, il sembla même baisser, & devenir plus petit; enfin il fait une grande reverence, sort brusquement de la chambre, & va accoster un Valet de Son Altesse. Il aprend que celui qu'il venoit de traiter si cavalièrement étoit un Prince, & que le *poste assez beau*, que son Consin germain occupoit à la Cour étoit celui d'être Epoux de la Reine. Il remonte à Cheval au plus vîte & disparoit sans nous donner le bonsoir. Jamais Comedie ne m'a fait tant rire, que cette farce naturelle, peut-être ne fera-t-elle pas le même éfêt sur vous? Il y a des cho-

choses très-plaisantes quand elles frappent nos yeux & nos oreilles, mais dont ce comique dependant de certaines circonstances qu'il est dificile de peindre, se perd entièrement dans le recit.

Il faut avant de vous conduire à Stokholm, que je leve un scrupule, qui pourroit vous venir, par raport à notre entrée dans cette Capitale. N'ayez pas peur, Monsieur, qu'un Prince de l'Empire y soit entrée dans une des Charettes, que je vous ai décrites. Non, Monsieur, sachez que la veille de cette grande journée, nous arrivames à un Chateau appartenant à Son Altesse Royale, & nommé *Eckholdsund*. Nous y fumes bien régalez par le Concierge. Nous y vimes des Jardins très-jolis & fort proprement entretenus, & nous y trouvames une assez bonne Berline, dans laquelle nous achevames notre voyage avec plus de commodité & de magnificence, que nous ne l'avions commencé. Ce qui releva beaucoup notre entrée; c'est que nous fumes introduits dans la Ville par un Aide de Camp de Son Altesse Royale qu'instruite de l'arrivée de son Cousin, elle avoit trouvé bon d'envoyer au devant de lui.

Je suis, &c.

LET-

LETTRE IX.

MONSIEUR,

Pour le coup, je vais jouer un beau rôle dans le monde., en dépit de mes envieux. Me voila à la Cour de Suede aimé & eſtimé d'un Prince proche Parent de la Reine, ſuperbement logé à la Cour même, figurant avec des Généraux d'Armée, avec des Barons, des Comtes, des Comteſſes. Allant faire ma cour comme un autre à Sa Majeſté & à ſon auguſte Epoux. Ne voila-t-il pas une ſituation bien agréable, bien flatteuſe? N'étois-je pas en quelque ſorte en droit de me dire à moi-même:

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.
C'eſt un brillant honneur que d'être Ami des Princes.

La choſe vaut bien la peine que j'entre dans un plus grand détail. Le Prince avec ſa ſuite fut logé dans un magnifique appartement, qu'avoit occupé autrefois le Duc de Holſtein, Neveu de la Reine; c'eſt celui là même, qui fait à préſent une ſi belle figure à la Cour Ruſſienne. Les Gentilshommes & les Pages de la Reine, preſque tous Comtes,

tes, étoient tour à tour de garde chez le Prince mon Maitre, chez qui je faisois aussi l'office de Gentilhomme. Devant son appartement il y avoit toujours plusieurs Hallebardiers de Sa Majesté, habillez de vestes de Busle. C'étoient comme les Suisses à d'autres Cours, & ils sembloient pour la plûpart avoir vieilli sous le Harnois. Joignez à tout cet éclat plusieurs Valets de pied de la Reine, & un de ses plus beaux Carosses, attelé de deux ou de six Chevaux, selon qu'il plaisoit à Son Altesse de l'ordonner. D'ordinaire le Prince mangeoit avec Son Altesse Royale chez Sa Majesté, mais quand l'un ou l'autre de ces augustes Epoux ne se portoit pas bien, on couvroit la table dans l'appartement de mon Maitre qui mettant à l'écart l'importune contrainte du céremonial se divertissoit familièrement avec ses Gentilshommes, & avec d'autres convives de bonne humeur. Pour moi j'eus l'honneur d'être prié par un Gentilhomme de Son Altesse Royale de me servir de sa table, où venoit diner tous les jours un grand nombre de Gens de qualité & d'Oficiers Généraux. Vous saurez, Monsieur, par parenthèse, que le Prince, lorsqu'il n'étoit pas sur le Trone, avoit sa Cour & ses Oficiers à part; la Reine me fit dire presqu'en même tems que je pouvois diner & souper avec ses Demoiselles d'Honneur, & ce parti me parut le plus agréable. Ces Dames étoient toutes des plus illustres Familles du Royaume; comme celles de Spar, de Wrangel, de Steinbok, de la Gardie, & d'autres d'un

égal

égal éclat. Elles parloient toutes bon François & bon Allemand, & je leur ai trouvé à toutes sans distinction, de très-belles manières, & une fort grande politesse. Il y en avoit qui joignoient beaucoup d'esprit à un sens juste & droit, & qui paroissoient avoir le caractère de personnes de merite. J'en ai même connu une, qui avoit plus de feu & de vivacité, qu'une Gasconne. Ses saillies perpetuelles, étoient comme autant de fusées, qui partoient brusquement de son imagination, & leur feu toujours varié brilloit & surprenoit par une nouveauté bisarre, mais presque toujours juste. Je n'ai pas donné jusques ici une idée fort avantageuse du beau sèxe Suédois. Je crois avoir rendu justice à celui, qui se trouve dans le plat Païs; mais je puis dire qu'à Stokholm, j'ai vu beaucoup de femmes très-aimables; en général le nombre de ces visages mignons & délicats y est un peu rare; mais il y a un grand nombre de femmes grandes, faites à peindre, & ayant un air noble & majestueux. J'ai été pourtant frappé de deux Beautez qui étoient parmi les Dames de la Reine. L'une étoit la jeune Comtesse de la Gardie, descendue de ce fameux Pontus de la Gardie, François de naissance, & qui par les belles actions qu'il a faites sous le Grand Gustave-Adolphe, s'est aquis une réputation immortele. Tout étoit beauté, charme, agrément dans cette Demoiselle; air, taille, gorge, visage, tout ce qu'elle ofroit aux yeux, paroissoit être paitri par les mains des graces & des

Amours.

amours : nouveau ſuderoit de mérité feminin; elle ne paroiſſoit pas avoir ſeize ans. La beauté de Mademoiſelle de Steinbok avoit quelque choſe de moins frappant; mais dans le fond, elle avoit le teint tout auſſi beau, & les traits auſſi fins & auſſi réguliers, que la belle de la Gardie; elle avoit un peu plus d'age; une vingtaine d'années peut-être, mais ce qui rendoit ces charmes moins vifs c'étoit juſtement ce qui devoit leur gagner le plus le cœur d'un honnête homme; c'étoit un air de douceur, de bonté, & de ſageſſe répandu dans tout ſa Phyſionomie. On ne voyoit point dans ſes yeux un déſir inquiet de plaire, ni la moindre attention à ſes agréments; elle ſembloit ne pas penſer du tout au ſeul objet auquel la plus part des femmes penſent ſans relache. Son eſprit étoit de la même nature que ſa beauté, aimable ſans parade & ſans oſtentation, découvert ſans peine par ceux qui s'y connoiſſoient, & caché en quelque ſorte à celle, qui en étoit l'eſtimable proprietaire, ſi, comme je n'en veux pas douter, ſon cœur repondoit aux charmes de ſon eſprit & de ſon corps, c'étoit la un de ces rares thréſors, qui méritent des poſſeſſeurs dignes d'eux, & qui malheureuſement ne tombent que trop ſouvent en de mauvaiſes mains.

Ce qui me parut extremement aimable dans toute la belle ſociété des Dames de la Cour, ce fut un air d'union, & d'amitié que j'ai remarqué conſtamment parmi elles; elles ſe donnoient les unes aux autres le tendre nom de ſœur, ſans que j'aye pu ſoup-

çonner

çonner que ce fut ce qu'on appelle eau bénite de Cour; ce que je puis assurer, c'est que dans les différentes conversations que j'ai eues avec plusieurs d'entre elles, je n'ai jamais remarqué, ni des traits de médisance répandus a découvert sur leurs compagnes, ni une espece de louanges empoisonnées par des restrictions, ni des insinuations malignes qui font venir de loin, comme par une espece de hazard, les occasions de donner mauvaise opinion de son prochain; ce sont pourtant là, ce me semble, les seuls moyens, par lesquels on dement d'ordinaire dans le monde l'ostentation d'une sincere amitié. Si je ne porte pas de ces Dames un Jugement trop favorable, je ne puis qu'attribuer une union si rare à une cour & parmi des personnes du beau sexe, qu'au modelle de vertu & de bonté, qu'elles trouvoient dans la maitresse à laquelle elle s'étoient attachées.

Il n'y a pas deux voix touchant cette Princesse chez la Nation entiere & chez toutes les personnes qui ont eu le bonheur de l'approcher. On convient unanimement qu'elle ne cede à aucune personne au monde en douceur, en piété, en modestie, en un mot dans toutes les vertus, qui peuvent enrichir l'ame; l'amour conjugal se distingue d'une maniere frappante parmi ses autres belles qualitez; Que cela soit dit à la honte du siécle; elle aime son Epoux comme une bourgeoise; qu'elle infame expression! Ne diroit-on pas que la noblesse, en se reglant sur la vertu, lui feroit trop d'honneur; mais ne moralisons pas; il est certain que quand son

ſon A. R. avoit mal à la tête, la Reine avoit preſque la fievre, & que tant que cette incommodité duroit, elle ne bougeoit d'auprès de ſon *cher mari*; le terme n'eſt pas ſublime, mais je l'en trouve d'autant plus naïfs, & fort. Quelle éclatante preuve n'a-t'elle pas donnée d'une ſi vertueuſe tendreſſe en y ſacrifiant le rang ſupreme, & en ſe contentant de devenir la premiere ſujette de ſon Epoux. Ce n'eſt pas le paſſage d'une riviere, ou la conquete de quelques Provinces dont il faille faire de magnifiques éloges; faux brillant que tout cela; bien ſouvent vices cachez ſous le vernis de l'intrepidité; ce ſont des actions comme celle d'Eleonor Ulrique, qui méritent d'être immortaliſées, par les nobles efforts des genies du premier ordre.

La Cour de Suède n'étoit pas alors fertile en agréments, pour ceux qui aiment les plaiſirs tumultueux; elle portoit encore le deuil de l'intrepide Charles douze. Il n'y avoit ni comedie, ni opera, ni bal; le ſeul divertiſſement dont on pouvoit y jouir, conſiſtoit en deux ou trois aſſemblées par ſemaines, dans les appartements de ſa Majeſté; c'eſt là qu'on voyoit comme d'un coup d'œil tout ce que la Cour & la ville avoit de plus brillant, on y jouoit à l'ombre, & au piquet, & aſſez petit jeu: la Reine par bonté & par complaiſance, étoit elle-même d'une des parties; mais comme elle-même ne s'y plaiſoit pas beaucoup, elle donnoit le plus ſouvent ſon jeu à quelque autre & ſembloit ſe faire une ſatisfaction de traverſer les ap-

partemens, pour y gracieuser tout le monde; elle s'y prenoit d'une maniére si naturelle, & si cordiale, qu'elle devoit gagner naturellement tous les cœurs: un autre divertissement que j'y goutois quelquefois, c'étoit une petite assemblée moins nombreuse & plus agréable, qui se faisoit après souper dans l'appartement de quelque Demoiselle de la Reine. Les uns y jouoient à differents jeux, tandis que d'autres se divertissoient à chanter quelque air françois souvent même toute la compagnie se réunissoit à dancer aux chansons des menuets, & des contredanses. Je vous parlerai de la Cour de S. A. R. dans ma lettre suivante.

Je suis,

LETTRE X.

MONSIEUR,

La premiere fois, que j'entrai dans les Appartements de S A. R. je fus étonné de les voir remplis d'une foule de Cavaliers qu'à leur habillement je pris pour des Officiers Subalternes. Ils n'avoient que des habits bleus, avec un bouton de cuivre, ou d'étain. Ils étoient coëffez pour la plus part à la maniere du feu Roy, bottez jusques à la ceinture, & gantez jusques au coude; pour *compléter* cet ajustement, ils avoient un crépe

pe noir autour du col, & au coté des épées d'une grandeur déméfurée ; d'ailleurs gens parfaitement bien faits, l'air grand, la mine haute & guerriere ; quelques momens après ma furprife augmenta, en voyant fon Alteffe Royale parler à ces Meffieurs d'un air familier, & les traitter à peu prez comme fes égaux.

Mais je fus bien-tôt, que je m'étois fort trompé dans l'opinion que j'avois formée de leur qualité ; & que c'étoient tous des Colonels, des Brigadiers, des Officiers Généraux, gens de la premiere diftinction du Royaume. La vuë de ces braves guerriers me rappella toutes les fameufes victoires dont ils avoient été les inftrumens ; victoires entaffées, qui à force d'accabler l'ennemi lui avoient appris à vaincre à fon tour. Les anciens Grecs comparoient les Thébains Victorieux des Spartiares à des Ecoliers qui batoient leurs maitres. Cette comparaifon eft ici, ce me femble, très applicable.

Je fus préfenté ce même jour à S. A. R. qui me reçût de la maniere du monde la plus obligeante, & qui me demanda des nouvelles de plufieurs de fes amis de Hollande, & fur tout des votres, Monfieur. Je ne vous tracerai pas le caractère de ce Prince. Vous le connoiffez mieux que moy ; vous favez qu'il eft beau, & bien-fait, comme prefque tous les Seigneurs de l'illuftre maifon de Heffe ; & tout l'Univers fait comme vous & moy, que s'il y a quelque chofe à redire à fa bravoure & à fon intrépidité, c'eft l'éxcès ; il en a donné de glorieufes, d'éton-

nantes marques dans une grande partie de l'Europe, dans la Flandre, dans l'Allemagne, dans l'Italie, dans la Norwege. On ne ſauroit dire là deſſus que des choſes ſuperflues, non plus que de ſa bonté, de ſes maniéres aiſées, & populaires & de ſa générolité ſans bornes. Il en donna de magnifiques preuves dans la facheuſe ſituation, ou ſe trouvoient alors les affaires de la Suede; il avoit deux tables dans Stokholm, une dans ſon palais, voiſin de celui de la Reine, & l'autre à l'extrémité oppoſée de la ville. C'eſt là que tout les Officiers un peu diſtinguez pouvoient aller manger librement. J'ai vû dans un de ces endroits trois grandes tables dreſſées dans deux ſalles voiſines & couvertes d'une abondance d'excellents mets; un buffet parfaitement bien garni répondoit à la table, dont le Grand-maitre de S. A. R. faiſoit les honneurs avec toute la politeſſe imaginable. Ce n'étoit pas une petite reſſource, pour tant de gens de diſtinction qui ſans elle auroient eu bien de la peine à ſubſiſter; mais il en coutoit conſidérablement à leur auguſte bienfaiteur.

Je trouve ici une occaſion très-naturelle de vous faire un réçit fidelle & un peu circonſtancié de l'état où languiſſoit alors la pauvre Suede.

Mettez-vous dans l'eſprit, Monſieur, un Royaume, qui par lui-même n'eſt pas extrémement riche, engagé dans une cruelle guerre de plus de vingt années, guerre qui couta beaucoup dans ſes heureux commencements, & qui exigeat une dépenſe infiniment

ment plus grande vers la fin, lorſque les défaites y furent auſſi ſuivies que les victoires l'avoient été dabord; figurez-vous cette guerre conduite par un Prince abſolu & deſpotique, à qui le dernier ſol de ſes ſujets étoit acquis; comme la derniere goûte de leur ſang. Ajoûtez y un Roy éloigné de ſes Etats pendant pluſieurs années, & les deſordres, qu'une ſi triſte abſence devoit trainer après elle; ce n'eſt pas tout; un déreglement univerſel dans les finances, devoit par une triſte néceſſité découler de toutes ces cauſes réunies, auſſi bien qu'une ſuſpenſion abſolue du commerce, qui s'écarte naturellement des païs où l'argent eſt rare. Mais quand il y auroit eu encore quelque moyen de ſoutenir un peu ce commerce, il étoit impoſſible de le mettre en œuvre; la Livonie, grénier de la Suede, & les Provinces Allemandes fertiles en hommes & en vivres, étoient perdues; d'un coté la Suede étoit inveſtie par les flottes Danoiſes, qui la menaçoient d'une invaſion; de l'autre ſes côtes étoient réellement & triſtement ravagées par celles des Ruſſiens, qui faiſoient tous leurs efforts pour abimer les mines de fer & de cuivre, richeſſes naturelles & les plus ſolides de tout le païs. Dans cet affreux tableau vous devez voir d'un coup d'œil le malheureux état de la Capitale. Tout y manquoit, & il y avoit une terrible diſette d'argent. J'ai payé moi-même trois francs d'une paire de gands trés-communs; une paire de ſouliers y valoit trois Ecus, & toutes les choſes, celles là même, qui ſont les plus néceſſaires à la vie, coutoient à pro-

portion. Au milieu de tant de desastres, il falloit avoir des troupes consibérables en campagne, à moins que de laisser tout à l'abandon, & de livrer tout le royaume à une ruine totale. Le moyen dans cette situation de païer exactement les gens de guerre qu'il falloit pourtant employer; faute d'argent ou leur donnoit des titres tant qu'ils en vouloient, & lorsque j'étois à Stobholm, il y avoit assez de Généraux à la Cour & dans l'armée, pour commander six fois plus de troupes, qu'il n'y en avoit dans toute l'étenduë du Royaume; mais comme les titres ne sont pas des mèts fort nourissants, ils trouvoient un fort agréable appui dans la table de S. A. R. Heureux les pauvres soldats, s'ils avoient pû trouver un semblable secours; les Gardes de la Reine n'avoient presque pour toute nouriture que du poisson sec; & ils sentoient de vingt pas cet aliment desagréable. Quelle misére ne falloit-il pas supposer dans les troupes postées en différents endroits sur le bord de la mer; ce qu'il y a de certain, c'est que les chevaux ne mangeoient que quelques feuilles arrachez à des broussailles, & qu'ils n'avoient d'autre abreuvoir que le vaste Ocean.

Le croiriez-vous, Monsieur, les soldats Suedois que j'ai vus ne laissoient pas d'avoir parfaitement bonne mine; jamais je ne vis des gens, qui eussent l'air aussi soldat; ils paroissoient se porter très bien; aussi est il certain qu'il n'y a point de peuple dans l'univers plus capable de se soutenir au milieu de la fatigue, & de la misére; de mes fenetres

je

je voyois ces ſoldats montrer la garde à la Cour, & je ne me ſuis jamais laſſé d'admirer, & leur mine guerriere, & leur bonne diſcipline Tant de deſaſtres n'avoient pas abbatu non plus leur courage inébranlable : quelques jours avant notre arrivée dans la Capitale, ils en avoient donné une éclatante preuve ; les Moſcovites au nombre de quelques deux mille hommes, ayant pris poſte ſur une montagne à une petite diſtance de Stokholm, avoient répandu l'épouvante dans toute cette grande ville, & le plus vif chagrin dans le cœur de la Reine, qui tendre mere de ſes ſujets, n'avoit pas voulu quitter ſa cour, malgré les conſeils reiterez, de ſes officiers. D'abord un ſeul Batailion vola du côté de l'ennemi, & quoique celui-là outre la ſupériorité du nombre eut deux piéces de campagne, ce peu de Suedois ſoutint le combat pendant trois heures entiéres; S. A. R. elle même vint alors à leur ſecours avec un petit renfort & ſa ſeule vuë obligea les Ruſſiens de s'en retourner plus vite qu'ils n'étoient venus, en laiſſant ſur le champ de bataille plus de ſoldats qu'il n'y en avoit dans tout le Bataillon Suedois. Ils n'avoient tué que quelques uns de leurs ennemis dans les derniers rangs, ce qui marque, qu'au fond ces gens ne ſont pas encore ſi bien dreſſez, qu'on le prétend, & qu'à forces égales ils auroient bien de la peine à tenir tête à leurs redoutables voiſins.

La particularité qui mortifioit ſur tout cette Nation accablée, & ſon intrépide Capitaine Géneral, c'eſt qu'elle étoit attaqué

d'une maniére qui rendoit la résistance impossible. La nouvelle arrivée, que les Russiens sont débarquez dans un tel endroit, on y court. La chose est déja faite, des villages, des forests, des villes sont déjà réduites en cendres & l'ennemi ayant régagné ses chaloupes se trouve à l'abri de la fureur des Suedois. Ce qui les fit respirer un peu ce fut l'arrivée d'une Escadre considerable de vaisseaux Anglois envoyez à leur secours, mais un peu tard. On apprit peu de temps après, que les Russiens avoient régagagné leurs ports après avoir à peu prés exécuté tous leurs desseins. Voilà les frayeurs de la Nation diminuées, une partie des ports ouverts, & les troupes tirées du rivage, & en état de gouter quelque repos après des fatigues si accablantes.

Quelques jours après ces heureuses nouvelles, je vis entrer dans Stokholm, un Regiment de Cavaliers *Dalecarliens*, quoiqu'eux & leurs chevaux eussent l'air extrêmement harassé, je trouvai ce corps très beau; c'étoient de grands hommes robustes, d'une mine un peu rude & féroce, & ils me paroissoient répondre à l'Idée que l'Histoire de Suede nous donne des ces invincibles *Dalecarliens*, qui ont eu tant de part aux revolutions de ce Royaume.

Adieu,

LET-

LETTRE XI.

MONSIEUR,

Quelque temps après la venue de l'Escadre Angloise, j'eus la satisfaction de la voir rangée auprès de la flotte Suedoise, dans les *Scheeren* qui sont des rochers placé à quelque distance les uns des autres; & qui rendent trés difficile l'entrée du port de Stokholm. Arrivez près de là nous vimes son A. R. occupée à faire la revuë de quelques troupes, qui n'avoient pas encore quité le bord de la mer. Après s'être rafraichi dans une maison de campagne, elle se mit avec le Prince son Cousin, dans une chaloupe suivie d'un grand nombre d'autres toutes pleines de Generaux d'armée & de Seigneurs Suedois. A mesure que nous avançions, nos yeux furent frappez du Spectacle le plus brillant, qu'il soit possible de s'imaginer: A notre droite étoit la flotte Suedoise, qui consistoient dans une vingtaine de Vaisseaux, parmi lesquels il y en avoit plusieurs du premier rang. A notre gauche étoit rangée l'Escadre Angloise, qui consistoit en dix-sept à dix-huit batiments mais qui avoient un tout autre air sur les ondes, que ceux de Suede qui me parurent d'assez lourdes masses, pas trop bien façonnées. A l'approche de S. A. R.

ces deux flottes firent feu de toute leur Artillerie, qui consistoit en plus de quatre mille pieces de canon. Toute la mer aux environs paroissoit couverte de tourbillons de flame & de fumée ; ce qui joint à une infinité de banderolles de toutes sortes de couleur qui voltigeoient en l'air, au bruit des tambours & aux fanfares des trompêtes mêlées aux acclamations de plusieurs miliers de Matelots, ne pouvoit que faire un effet magnifique, pour moi sur tout, qui n'avoit jamais rien vu de pareil. Toute cette belle compagnie monta sur l'Amirale de Suede, où S. A. R. tint conseil de guerre avec les Officiers Géneraux des deux armées navales; de là toute sa suite & même tous les Officiers de mer Suedois se disperserent sur l'Escadre Angloise, où ils devoient être regalez; Pour les Princes & les plus grands Seigneurs, ils allerent diner à bord de l'Amiral Norris. Je les y suivis conformement au Conseil de S. Altesse, qui par un principe de bonté pour moy ne trouva pas à propos que je m'éloignasse de lui. Le Vaisseau se ressentoit fort de la magnificence de la Nation Angloise. L'appartement de l'Amiral consistoit en deux chambres tendues, & meublées, d'un beau Damas cramoisi.

Je vous avoue, Monsieur, que je fus fort embarassé quand il s'agit de se mettre à table. Franchement je me croyois trop petit compagnon pour m'attendre à l'honneur de manger avec un Prince, qui selon toutes les apparences devoit bien-tôt porter la couronne & j'étois persuadé que la prudence &

la modeftie me confeilloient de me tenir un peu à l'écart. Le Prince cependant, qui favoit que je l'avois fuivi, demanda avec inquietude ce que je pouvois être devenu, & là deffus S. A. R. me fit demander par un Page, pourquoy je ne venois pas manger; j'accompagnai ce jeune gentil-homme, d'un pas tremblant jufqu'au près d'une grande table, qui n'étoit pas affez étendue pour tant de monde, on en avoit dreffé une plus petite; je m'affis à celle-là, tout honteux de ma gloire; mais cette honte fut bien-tôt bue au pied de la lettre. Quatre ou cinq grands verres d'excellent vin vuidez coup fur coup la diffipèrent en moins de rien & me rendirent toute ma liberté d'efprit. Quoiqu'on but copieufement au bruit continuel du canon, & que je fois un très petit buveur, je foutins d'abord mieux le vin que Meffieurs les Suedois, à qui en guife de petite biere, les Domeftiques de l'Amiral donnoient de grands verres de vieille biere Angloife plus forte que le vin le plus vigoureux; le repas magnifique en lui-même fut égayé, par une troupe complette de bons Muficiens, que le Chevalier Norris avoit à fon bord, & qui jouoient à ravir de toutes fortes d'inftruments. Jufques à la fin du repas je ne me fentis, que bien gay, mais j'en tins comme il faut après avoir avalé un verre d'une liqueur forte qu'on appelle *Ofcoba*, & qu'un cavalier Anglois m'avoit fort preffé de boire, comme quelque chofe d'excellent pour abbatre les fumées du vin. J'eus bientôt lieu de me répentir de ma docilité, tout com-

commença à tourner autour de moi; Je me possedois pourtant encore ; je m'esquivai doucement, j'allai me promener sur le tillac, & le grand air au lieu de m'étourdir d'avantage me remit entierement dans une demie heure ; Revenant dans la chambre de poupe, j'y vis régner une joye bruïante & tumultueuse; la plufpart des convives sans distinction de rang dansoient pêle mêle, chantoient, s'embrassoient, se baisoient, crioient, sautoient, tout comme s'il n'y avoit plus de Russiens au monde. Ce fut bien une autre vie encore, lorsqu'on se fut mis dans les chaloupes pour regagner le rivage. Les Anglois ont le vin folatre; il y en avoit un bon nombre qui vouloient aller voir Stokholm ; ces Messieurs après avoir bien badiné avec les Suedois, commencent à jeter dans la mer les chappeaux & les perruques des derniers. Voilà bien-tôt les perruques & les chapeaux des Anglois, qui vont le même chemin. Ensuite on se mît à arracher les uns aux autres les manchettes & les cravates; le tout, ce qui est bien surprenant, sans qu'aucun de ces Cavaliers, quoiqu'ils eussent bien bû, fit de cette dangereuse plaisanterie un sujet de colere. Ceux qui perdirent le plus à ce jeu ne furent pas les Suedois, je vous en assure; la plufpart portoient leur cheveux, & n'avoient ni manchettes ni cravates; ils en furent quittes pour quelques chapeaux d'un prix modique. Les Anglois au contraire, étoient magnifiquement cœffez, & plusieurs d'entre eux avoient de belles cravates à dantelles

telles. Ils ne laisserent pas les uns & les autres de monter à cheval dans le bel état où ils étoient, & ce fut une espece de bonheur pour eux d'arriver à la ville assez avant dans la nuit. Pour moy qu'on avoit laissé en repos placé tout près de son Altesse, je me portois parfaitement bien en révenant à la Cour; j'y suivis le Prince chez les Demoiselles d'honneur de la Reine, où nous soupames, avec plusieurs Cavaliers qui avoient été du voyage, & dont la figure divertit ces Dames extremement. Il n'étoit pas possible sur tout de regarder sans rire un aide de camp de S. A. R. François de Nation; il entra dans la salle botté & éperonné & en faisant mille postures grotesques; il avoit son chapeau sur sa tête razée & les boutonnieres de son habit & de sa veste étoient richement garnies du haut jusqu'aux bas de petits morceaux de dentelle, qu'il avoit déchiré par-ci par-là: *Exuvias tristes Danaum.*

Le lendemain de cette partie de plaisir je ne trouvai point ma santé altérée, ce que j'attribuois à l'excellent air qu'on respire dans la Suede. Nous passames une bonne partie de ce jour à voir ce que Stokholm contient de digne de la curiosité des étrangers. Je vous en communiquerai quelque chose dans ma lettre suivante, où je m'efforcerai à vous donner une idée de cette Capitale.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

Stokholm eſt à tout prendre une Ville grande, belle, peuplée. Elle eſt formée de pluſieurs Iſles jointes par des ponts. Il y a de belles places, & un bon nombre de belles Egliſes & de magnifiques Hôtels, qu'on pourroit appeller Palais, pour peu qu'on aimât les expreſſions pompeuſes. Ces beaux Edifices ſont batis à la moderne de belles pierres de tailles enduites d'un platre fort blanc, & au lieu d'ardoiſe ils ſont couverts pour la plûpart de cuivre & quelques-uns de fer. Le Palais où la Reine eſt logée avec toute ſa Cour, eſt fort beau, & d'une très-grande étendue. Elle ne s'en ſert pourtant qu'en attendant mieux. Le Palais Royal a été brulé par je ne ſai quel malheur; on a commencé à le rebatir pendant la proſpérité du règne précédent, & l'on y a fait travailler un très-grand nombre de Priſonniers Moſcovites. Il y a une façade qui eſt entièrement achevée. Elle a été batie ſelon le Plan, & ſous la direction d'un Architecte Italien; je n'ai rien vu de ſi beau; & ſi un jour des conjonctures plus favorables à la Suéde permettent de mettre à ce Palais la dernière main, je croi que ce ſera

un

un des magnifiques Batimens de l'Europe. C'est encore un très-superbe Edifice que l'Hôtel, où pendant la tenue des Etats, la Noblesse du Royaume s'assemble.

L'Arsenal merite aussi très-fort d'être vu. C'est un batiment très-spacieux; qui n'étoit pas alors considerablement pourvu de Munitions de Guerre; en récompense il regorgeoit, pour ainsi dire, d'illustres marques de la gloire de la Nation. J'y vis plusieurs diférentes Chambres toutes remplies de Drapeaux & d'Etendarts Danois, Saxons, Polonnois, Russiens; je puis vous assurer qu'il y en avoit sufisamment pour en fournir à cinq ou six Armées entières. J'y vis encore quelques meubles superbes, & plusieurs riches Joyaux de la Couronne. On m'apprit que le nombre en avoit été fort diminué par le feu Roi, qui aimant avec tendresse la Duchesse de Holstein sa Sœur, l'en avoit liberalement partagée; mais ce que je n'y pus considérer qu'avec une profonde tristesse, c'étoient les dépouilles sanglantes & pourtant précieusement conservées, de deux des plus grands Héros, que le Nord si sterile en conquerants, ait jamais produits. Je veux parler des Habits dans lesquels ont peri par un sort peu ordinaire aux Rois, le Grand Gustave Adolphe; & l'Intrepide Charles douze. Le prémier, si je m'en souviens bien, est une espêce de Veste de Busle à l'antique, très-simple & très-uni. Le second qui m'a frapé d'avantage, ne consiste que dans un habit complèt d'un Drap bleu fort ordinaire,

un grand chapeau qui n'eſt pas plus précieux, une chemiſe d'une toile des plus communes, de grandes bottes, & des gands de Bufle qui doivent avoir couvert à ce malheureux Prince une bonne partie des bras. Sa ſelle, ſes piſtolets, & ſon épée, n'ont rien de plus diſtingué; le moindre de ſes Cavaliers, ne cedoit en rien à cet égard à ſon brave Monarque. Je me ſervirai de cette occaſion, Monſieur, pour vous inſtruire de quelques particularitez touchant le caractère de ce Prince, particularitez que j'ai appriſes de perſonnes qui l'ont aproché dès ſon Enfance, & qui ont même été honorée de ſa familiarité. Le courage, & une certaine conſtance inflexible étoient comme la baze de ce caractere. Il a donné des marques de ſes deux qualitez dans ſa plus tendre jeuneſſe. Agé à peine de ſix à ſept ans, & ſe trouvant à table avec ſa Mere, il voulut donner un morceau de pain à un chien; l'avidité de cette bête, que le Prince cheriſſoit, la fit tomber dans une cruelle mepriſe; elle emporta un morceau de chair de la main de ſon maitre; la playe ſaigna beaucoup, mais ce jeune Héros, ſans pouſſer un cris, ſans faire ſemblant de rien, l'enveloppa de ſa ſerviette. La Reine voyant qu'il ne mangeoit pas, eut beau lui en demander la cauſe; il ſe contenta de repondre qu'il n'avoit pas faim. On le crut malade, on redoubla les queſtions. Tout fut inutile quoique cet Enfant Royal devint pale à force de perdre du ſang; un Oficier qui le ſervoit s'en aperçut à la fin; ſans ce bonheur il ſeroit mort plû-

plûtôt que de découvrir l'accident, qui venoit de lui arriver. Je ne sai pas au juste si le fait que je vais vous rapporter a précédé ou suivi celui-là ; mais je sai bien, que Charles douze étoit encore dans sa tendre enfance, lorsqu'il donna de son humeur belliqueuse, les preuves que voici.

Il avoit la petite verole, & paroissoit dangereusement malade ; un jour qu'il se demenoit fort dans son lit, un de ses Gentilshommes, qui le veilloit, voulut l'empêcher de se découvrir ; mais dans le tems qu'il y étoit occupé, & qu'il tachoit de persuader au Prince, d'avoir soin de la propre santé ; il en reçut un souflèt des mieux appliquez ; c'étoit l'éfèt d'une fievre chaude ; mais le Gentilhomme, qui ne savoit pas cette circonstance, en fut fort mortifié. Voyant quelque tems après le Prince plus calme, il lui demanda, par quelle de ses actions, il pouvoit avoir mérité sa disgrace? Vous? lui repondit le malade, vous vous trompez, je ne suis nullement en colère contre vous ; cependant, repartit le Gentilhomme, Votre Altesse vient de me donner un souflet de toutes ses forces ; *cela ne se peut pas* ; lui dit le Prince ; *si fait*, reprit-il un moment après, *cela n'est pas impossible ; j'en suis bien faché, mais je revois que j'étois à la tête de l'Armée Imperiale en Hongrie, que je combattois ces rebelles, & que d'un coup de sabre j'emportois la tête à un de leurs Chefs.* Il est sûr, Monsieur, que ces dispositions de l'ame si estimables en elles-mêmes, la valeur & la fermeté eussent produits dans ce Prince de sublimes

blimes éfèts, si elles avoient été jointes à une raison cultivée, à un cœur formé à recevoir avec docilité les impressions de l'équité de la justice, & de l'humanité. Oui, Charles douze brave & ferme au delà de l'imagination auroit été l'admiration & les délices de son siècle, & de la postérité la plus reculée, si enrichi d'idées justes sur le veritable but de la Royauté, sur la nature du vrai héroisme, sur la dignité de l'homme supérieure à la dignité Royale, il n'eut fait briller la valeur & la constance, si-non dans les routes, qu'un bon cœur & un esprit juste lui eussent indiquées. Mais au lieu de lui faire comprendre & sentir la beauté de la raison, & de la bonté, on s'étoit attaché à éblouir son jeune esprit de l'éclat séducteur d'un faux heroisme. En le familiarisant avec Quinte Curce, on l'avoit habitué à l'administration des Sublimes extravagances d'Alexandre; on l'avoit excité à le prendre pour modelle. Quel éfèt une pareille éducation peut-elle produire sur une ame naturellement hardie, ambitieuse & inébranlable. Elle ne sauroit que la remplir de vastes projèts de conquêtes, & d'un ardent desir de surpasser les anciens Heros, & le porter à un devouement absolu pour la seule gloire, qu'on acquiert par les armes. Un esprit plein de ces notions imposantes, n'a pas la moindre attention de reste pour tout autre objèt ; le cœur, qu'elles entrainent, n'est plus gouverné, que par une seule passion imperieuse, qui écartent toutes les autres, à moins qu'el-

qu'elle ne puisse se les subordonner, & en tirer du secours pour parvenir à ses fins. Quel bonheur pour les Princes, s'ils étoient élevez par des Gens éclairez & vertueux, qui indépendans de l'opinion eussent puisé dans la nature & dans la raison la connoissance du veritable prix de tous les objèts; mais ceux, à qui on confie d'ordinaire une éducation si précieuse, habiles Gens, si l'on veut, sont des personnes de la plus haute qualité, qui entêtées, étourdies elles-mêmes des fausses idées de la grandeur, accoutumez à mepriser l'homme débarassé d'une grandeur étrangère, communiquent par leurs discours & par leurs exemples ces fatales illusions à leurs augustes Eleves. Bercé par ces pernicieuses chimères, Charles douze dès sa plus tendre enfance, ne rêve qu'à des Sieges, qu'à des Batailles, qu'à des Conquêtes; il fait tous ses efforts pour rendre son corps capable de repondre aux grands desseins de son ame; il ne néglige rien pour s'accoutumer à la fatigue & à la disette. Les plaisirs les plus naturels n'ont point d'amorce pour lui; il n'a pas le loisir de penser à leurs charmes; s'il y prête une attention passagère, ce n'est que pour les considerer & pour les haïr, comme les ennemis de sa gloire, & comme les destructeurs de ses vastes entreprises. Dès qu'il se voit à la tête de ses troupes, ne perdant jamais Alexandre de vue, il s'expose plus que ses moindres Soldats; il afronte tous les perils, quelque afreux qu'ils pussent paroitre à une ame ordinaire; *le mort a respecté le Héros Ma-*

Macedonien, *dans le cours de ses Victoires*, *n'auroit-elle pas les mêmes égards pour l'Alexandre de la Suede*. Tout tend d'abord à le confirmer dans l'idée flatteuse de laisser son modelle loin derriere lui; c'est un tourbillon, qui renverse tout; suivi d'un petit nombre de bataillons il passe sur le ventre à des armées formidables. Tous ses ennemis sont terrassez de tous cotez, mis en fuite, dispersez. *Rien ne lui resiste*, & *par conséquent rien ne lui resistera.* Des succez si rapides, si étonnants, si peu croyables, ouvrent devant ses yeux une perspective d'obstacles insurmontables à tout autre, surmontez par sa valeur opiniatre, d'entreprises à peine praticables, executées avec promtitude. Au commencement de ses guerres, ce n'est qu'un jeune Roy guerrier, dont la valeur trop inconsiderée trouve son excuse dans l'amour de ses sujets, qu'il doit défendre contre de puissants agresseurs; mais ses victoires suivies le rendent le maitre de les couronner par une paix avantageuse. Il est temps d'épargner le sang de ses peuples, & de ses voisins; c'est ici que le *Roy guerrier* finit, & que le *Conquerant* commence; qu'est-ce que c'est que le sang pour un conquerant du premier ordre? Qu'il coule à grands flots, pourvû qu'il conduise le Heros de conqueste en conqueste. Mais le *Heros* n'a pas ici les succez du *Roy qui defend sa patrie*; il y a pour lui comme pour tout autre des obstacles insurmonbles, il s'y heurte, & la puissance s'y brise. Je me figure ce Grand Prince défait pour la premiere fois de sa vie, étonné, éperdu, ne croyant

croyant qu'à peine ce qu'il voit de ſes yeux, le conſiderant comme un prodige & même comme une criante injuſtice de la Providence. Voilà l'enchainure de ſes victoires & des progrez de ſes armes interrompue par un coup terraſſant ; voilà la comparaiſon flatteuſe entre Alexandre & lui , defectueuſe dans un point eſſentiel. Il eſt naturel de ſe peindre la mortification de ce Roy infortuné comme approchante du deſeſpoir. Mais elle ne fait qu'aigrir ſon courage , & que preter de nouvelles forces à ſa fermeté ; *il faudra bien que les deſtinées plient devant lui*; *car certainement il ne pliera pas devant les deſtinées*: Il fait pour ſe les ſoumettre des efforts, qui paroiſſent au deſſus de l'homme , mais il y perit, & il laiſſe après lui des ſujets miſerables, que la gloire de leur Monarque a épuiſés, & qui n'ont plus ni ſang ni finances à ſacrifier à leur propre conſervation.

Qu'on ne s'imagine pas que c'eſt par une cruauté directe que le grand Charles douze ſe ſoit réſolu à abimer ainſi un peuple ſi fidelle, ſi ſoumis à ſa volonté abſolue. Non, il n'étoit qu'avide de gloire. Son ame pleine de la ſeule ambition étoit inacceſſible à tout autre ſentiment, à tout autre conſidération. Je ne ſay pas pourtant, ſi l'on peut deriver de cette unique ſource un air de dureté , qui regnoit évidemment dans ſa conduite. On m'a aſſuré que lorſque dans un ſiége , ou dans un combat, on lui annonçoit la mort de ceux qu'il paroiſſoit eſtimer, & cherir le plus, il répondoit le plus ſouvent , ſans en marquer la moindre émotion: *Eh bien*; *ils*

ſont

font morts en braves gens pour leur Prince. Voilà leur oraiſon funebre toute faite, & qu'il n'en ſoit plus parlé.

Ce Prince n'aimoit pas ſeulement les conqueſtes, & la gloire; il ſembloit aimer la guerre independamment des avantages qu'il s'en promettoit; pluſieurs de ſes Oficiers croyant donner le dernier trait au ſublime caractére de leur défunt maitre, m'ont dit que bien ſouvent, même dans le temps de ſes malheurs, ils l'ont vu à l'approche de l'ennemi ſauter de joye, en ſécriant *ah lès voilà qui viennent*! dites moy, Monſieur; cela vous paroit-il auſſi beau, qu'à ceux, qui m'en ont fait le recit, j'en doute fort. Je vous ai dit, Monſieur, que ce jeune heros s'étoit fait également à la fatigue & à la diſette; j'ai entendu à cet égard de pluſieurs temoins oculaires, des particularitez qui paſſent l'imagination. Il voulut un jour, ſans la moindre néceſſité, eſſayer, juſqu'à quel point il étoit capable de ſuporter la faim; il fut cinq jours de ſuite ſans manger; pour s'expoſer d'avantage à la tentation il ſe mettoit à table comme les autres, & ſe faiſoit ſervir quelques mets; mais enſuite il ſe levoit bruſquement & après avoir fait ſeul quelque courſe à cheval, il ſe couchoit pendant quelques heures ſur un lit de repos. Quel empire ſur ſoi-même, quelle force d'eſprit! En vérité des qualitez ſi grandes méritoient une meilleure direction, & une plus heureuſe diſtinée.

Ce qu'on m'a raconté des courſes de ce Prince n'eſt gueres moins étonnant. Plu-

ſieurs

ſieurs fois il a traverſé dans deux foix vingt & quatre heures toute l'étendue de païs qui ſe trouve entre ſa capitale & l'entrémité de la ſçanie. Aucun de ſes Oficiers n'étoit capable de le ſuivre à la longue ; il faiſoit par conſéquent la plus grande partie de ce chemin tout ſeul ſans ſe permettre un moment de repos, & ſans prendre d'autre nouriture qu'un morceau de pain. Dans un de ces voyages rapides, il lui arriva une avanture aſſez ſinguliere. Courant tout ſeul il eut le malheur de crever ſon cheval. Quel embaras pour un homme ordinaire! Mais voilà bien dequoy étonner un Charles douze. Sûr de trouver un autre cheval, mais non pas de trouver une bonne ſelle & des piſtolets, il ſe met à défaire les ſangles de la pauvre bête; charge ſes epaules de tout l'equige, & dans cet état il gagne une maiſon de poſte, qui par bonheur n'étoit pas fort éloignée. Il entre dans l'écurie, il y trouve un cheval d'aſſez bonne mine, ſur lequel il met cavalierement ſa ſelle & ſa houſſe, & il ſe met en poſture d'y monter. Le maitre de ce cheval étoit un ſimple Cavalier, qui averti qu'un autre alloit ſe ſervir de ſon bien, accourt, demande bruſquement au Roy qu'il ne connoiſſoit pas de quel droit il s'empare de ſon cheval. Le Prince répond avec un froid dédaigneux qu'il en a beſoin ; Cette raiſon parut mauvaiſe au Cavalier, qui mit flamberge ou vent; le Roy en fait de même; & Dieu ſait ce qu'il en ſeroit arrivé, ſans la venue d'une partie de la ſuite du Roy qui fut bien étonnée de le voir les armes à la

main

main contre un pareil champion. Imaginez-vous si celui-ci avoit peur, & s'il fut étourdi de se trouver l'épée à la main contre son maitre. Mais sa frayeur fut dissipée par le Roy lui-même qui defendit de lui faire la moindre insulte, lui dit qu'il étoit un brave homme & qu'il auroit soin de sa fortune. On m'a assuré que ce Prince l'avoit avancé dans la suite, & même qu'il lui avoit donné une compagnie. Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai découvert de plus rémarquable touchant cet intrépide Roy; je vous entretiendrai dans ma lettre suivante du Baron Görts son ministre, personnage dans sa sorte aussi fameux que le Monarque qu'il a servi.

Je suis,

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

Monsieur Görts homme de naissance vint dans la Suede très médiocrement partagé des biens de la Fortune, mais en récompense animé d'un ardent désir d'en obtenir les faveurs à quelque prix que ce fut. Il avoit pour y réussir tous les talents nécessaires, Une hardiesse sans bornes, une ambition effrénée, un esprit d'intrigue, une imagination fertile en ressources. Ces grands talents

lents avoient pour ainsi dire leurs coudées franches; ils n'étoient gênée par aucun scrupule incommode; les droits de la conscience ne se mêloient pas de leur prescrire des limites, & pour vous mettre au fait dans un mot, Monsieur Görts étoit un Athée, qui suivoit noblement ses Principes, & qui ne se laissoit guider que par un interêt grossier & direct. Pour vous faire voir que je ne noircis pas sa mémoire par une calomnie, je vous alleguerai un fait, que je say de très-bonne part. Vous avez assez bonne opinion de ma probité, pour vous contenter de cette assurance. Un jour qu'il proposa au Roy un afreux moyen d'immoler son peuple à sa gloire, ce Prince en fut efrayé lui-même, & lui dit, qu'il lui sembloit qu'en conscience il ne pouvoit pas accabler ses sujets de ce nouveau fardeau. *En conscience*, Sire, répondit ce digne Ministre, *en conscience! Quel discours dans la bouche d'un grand Roy comme votre Majesté; Savez vous, Sire, ce que c'est que la Conscience? Certaines vapeurs, qui d'un estomac mal disposé montent vers le cerveau; & voila tout; laissez moy faire, Sire, j'ai chez moy d'excellentes pillules contre la Conscience: j'en apporterai dès demain une doze à votre Majesté! Elle verra qu'il n'y a rien de si souverain.* Quel membre dangereux de la société, qu'un Athée dont la conduite repond à ses opinions, mais quelle peste publique, quel fléau d'un état qu'un tel homme placé à la teste des affaires! Monsieur Görts sut parvenir à ce haut dégré de grandeur; Il ne pouvoit pas y manquer; le Roy avoit un besoin

continuel de fonds nouveaux ; qui pouvoit mieux les lui trouver, qu'un homme de ce caractère ; qu'un homme resolu de faire fortune, qu'un étranger à qui la ruine de la Suede étoit très-indifférente. Aussi devint-il bientôt entierement nécessaire à sa Majesté, par un devouement absolu pour elle, & par les moyens les plus ruineux de remplir les coffres de son Maitre, inventez & executez au mepris des plaintes & des gemissemems d'un peuple dont les malheurs égaloient à peine la fidélité. Par-là il s'éleva en peu de temps au plus haut dégré de faveur, & par une conséquence trop naturelle au plus haut point de fierté & d'insolence. Il bravoit la haine des Suedois. Il sembloit insulter a leur misére. Pendant qu'un bon nombre d'illustres familles étoit sur le bord de la disette, & que le cours des especes étoit absolument arrêté dans le Royaume, on voyoit chez lui une table servie avec une délicatesse rafinée, & avec une somtuosité Royale ; l'or & l'argent rouloient chez ces domestiques les plus vils. Il traittoit avec mépris les plus grands Seigneurs, jusques au Serenissime beau frere du Roy, à qui il osa bien faire une insulte dans le Cabinet de sa Majesté-même. Epoux de l'Héritiére de la Couronne il prit un jour la liberté de réprésenter au Roy, qu'une nouvelle charge qu'on vouloit mettre sur les sujets, ne pouvoit que les abimer absolument. Sa Majesté, qui éstimoit infiniment ce Prince l'écouta avec bonté & avec attention, mais le présomtueux Görts n'en fit pas de même ; il l'interrompit

pit brusquement en lui disant *Eh Mon Prince, melez-vous de l'épée, & laissez moy me mêler du Cabinet.* On m'a assuré que cette impertinente incartade, irrita tellement son Altesse, qu'aux yeux du Roy même, il eut donné de l'épée au travers du corps à ce digne Ministre, si sa Majesté lui-même ne l'en eut empêché.

Entre autres belles inventions du Seigneur Görts il faut mettre une monoye de cuivre qu'il fit battre, & qu'on appelloit les sept Planetes, à cause que sur chacune de ces pièces il y avoit quelqu'une des divinitez, dont ces étoiles ont emprunté leur nom. Les influences de ces Planetes n'étoient pas heureuses pour la Suede. Leur valeur intrinseque n'étoit gueres que d'un liard, & elles avoient cours pour environ un demiécu. J'ai vû encore les tristes effets de cette belle monoye; pour les ducats que nous fumes obligez de changer sur la route, on nous donna de ces pieces de cuivre, & lorsqu'à notre tour nous voulions payer nos postillons, ces pauvres gens fondoient en larmes; ils se jettoient aux genoux de son Altesse, avouant qu'ils étoient obligez de prendre ces especes, si elle le vouloit absolument, mais la conjurant de ne les y point forcer, puisqu'il leur étoit impossible d'en rien acheter du tout; lorsque touché de leurs plaintes on leur donnoit de l'argent blanc, ils en étoient tout aussi redevables, que s'ils ne l'avoient pas gagné.

Mais tout cela n'étoit qu'un badinage au prix d'un autre projèt que ce beau génie avoit

de sa féconde imagination. C'étoit d'obliger tous les Suedois de donner sous serment un état exact de tous leurs biens, afin de les forcer à les partager tout d'un coup poliment avec le Roy. Les autres Ministres quelque devouez qu'ils fussent à sa Majesté ne purent pas digerer un dessein si dur, & si cru, qui devoit ou ruiner les Suedois ou les rendre parjures. Le Comte Vander Nath entre autres répresenta à Görts par une lettre ces tristes inconvénients, & le conjura de renoncer à une entreprise si rumeuse. Mais Görts lui fit par écrit une afreuse réponse où il se moqua des scrupules du Comte & lui dit avec une barbarie monstrueuse, que la destruction totale de la Suede lui étoit indifferente pourvu que le Roy fut tiré d'affaire; lorsque dans la suite ces deux ministres furent arrêtez, on trouva ces deux lettres, qui firent au Comte autant de bien que de mal au Baron, comme il est aisé de le comprendre.

La nouvelle de la mort du Roy n'étoit point encore repandue dans le Royaume lorsqu'un Officier y vint muni d'un ordre d'arrêter le Baron de Görts. Il le trouva en chemin, causa quelque temps avec lui sur des matieres indifferentes, & lorsqu'il se vit dans un endroit où il pouvoit avoir main forte, il lui demanda son épée. Ces parolles peu attendues frapperent Görts comme un coup de foudre; *le Roy est mort*, s'écria t'il tout d'un coup, & il rendit ses armes sans la moindre résistance. Les ames orgueilleuses & arrogantes dans la prosperité, sont d'or-

d'ordinaire laches & abbatues dans le malheur; il n'en fut pas ainsi de Görts; on ne sauroit que lui rendre cette justice. Il marqua pendant tout le temps de sa prison une fermeté heroique & digne d'une meilleure cause.

L'emprisonnement de ce Ministre répandit la joye la plus vive dans les cœurs de tous les Suedois, qui auroient très volontiers épargné de la peine au Bourreau, si on les avoit laissé faire. Au defaut de cette vangeance, ils attendoient avec le désir le plus impatient le jour de son suplice. Ce jour vint sans apporter la moindre révolution visible dans la fermeté du criminel. Il but un coup avant que de monter dans le carosse, qui devoit le conduire vers la mort, & rencontrant son chef de cuisine *Adieu*, *Maitre un tel*, lui cria-t-il, *nous ne mangerons plus de vos bonnes soupes*. *Badinage*, qui lui doit procurer une place dans le catalogue de ceux qui sont morts en plaisantant. Ce qui sembla pourtant lui faire quelque peine ce furent les cris joye qui lui frapperent les oreilles de tous cotez; les transports du peuple lui arracherent ces parolles, *que ces Suedois sont avides de mon sang*! *Ils seront bientôt satisfaits*. Sa constance pourtant ne se dementit pas jusques à la colline, qui devoit lui tenir lieu d'echaffaut

On dit seulement, que lorsqu'il se mit en posture de récevoir le coup fatal, une paleur mortelle se répandit sur son visage, & qu'il parut comme expirer avant que de perdre la tête. Un Prêtre Luthérien Allemand fort

fameux alors à Stokholm, avoit été voir souvent le Baron, pour le préparer au trépas, & il étoit fort glorieux de sa conversion. Mais on prétend que le bon homme avoit été la dupe du criminel, qui avoit feint de gouter ses idées, uniquement pour se debarasser de ses raisonnements & de ses exhortations. Ce qui est constant c'est qu'à l'heure de sa mort il ne donna point de cette conversion des preuves fort édifiantes.

J'ai vû des personnes, qui soutenoient que ce Ministre n'avoit point mérité la mort, & qu'on l'avoit sacrifié à la haine publique. Leur grande raison étoit, que tout son crime ne consistoit qu'à avoir suivi les ordres du Roy. Mais il me semble que raisonner ainsi, c'est ne rien connoitre ni à la nature de l'homme, ni à la nature du Gouvernement. Il y a dans l'être intelligent quelque chose de trop digne & de trop noble, pour être entre les mains d'un autre comme un instrument brute & pour jouer le rolle d'une hache, ou d'une épée. Puisque chacun à sa raison à part, dans laquelle il trouve les régles de ses dévoirs. C'est sa propre raison que tout homme doit consulter pour diriger sa conduite, & non pas la raison d'un autre; les Anglois agissent par conséquent en hommes véritables lorsqu'ils punissent des Ministres qui trop obéissants aux Souverains violent les loix fondamentales de leur patrie. D'ailleurs il y a bien de la différence entre celui, qui exécute aveuglément les ordres d'un Monarque, & celui qui lui inspire des desseins pernicieux pour les excécuter ensui-

te

te ſous ſon approbation. A ce compte-là il me ſemble qu'il y en avoit aſſez dans la conduite du Baron de Görts, par faire perdre la tête à vingt Miniſtres d'État. Voilà qui eſt bien republicain, mais pourvu que cela ſoit bien raiſonnable, il ne m'importe gueres.

Je ſuis,

LETTRE XIV.

MONSIEUR,

Je m'étois flatté en commençant mon voyage de me fixer en Suede, & peut-être y aurois-je reuſſi, ſi les affaires ne s'y étoient pas trouvées dans une criſe deſavantageuſe pour mes vuës. Il y avoit deux parties dans ce Royaume, dont l'un vouloit confier la couronne à ſon Alteſe Royale, tandis que l'autre traverſoit ce deſſein de toutes ſes forces. La Suede étoit laſſe des étrangers, & elle n'avoit pas tort. Leur donner des emplois dans ces conjonctures eut été imprudent; il fallut donc regagner ma patrie & cette néceſſité rallumant ma tendreſſe pour pour elle, devint pour moy la plus douce ſatisfaction. Je ne quitai point cepandant cette Cour ſans être honoré d'une pretieuſe & honorable marque de la bonté de la Reine; C'étoit une médaille d'un grand poids

 frap-

frappée à l'occasion du couronnement de cette Princesse.

Vous ne croirez pas, Monsieur, j'en suis sur que ce soit là le motif qui m'a porté à parler si avantageusement de l'auguste Eléonore & d'autres en croiront ce qu'ils trouveront à propos sans que je m'en inquiéte bien fort. Nous voila de nouveau en chemin Pour le coup cela s'appelloit voyager en Prince; un courier étant parti quelques jours avant nous, avoit par tout réglé les postes pour son Altesse. Nous étions dans un bon carosse à six chevaux, & il y en avoit tout autant, qui trainoient deriere nous un grandissime charriot rempli de toutes sortes de vivres & de vins. Nous avions d'ailleurs bonne compagnie, puisqu'un général Suedois, & quelques autres Seigneurs prenoient la même route que nous, dans le même dessein d'aller à la Cour de Hanovre; ou le Roy d'Angleterre se trouvoit alors. En allant à Stokholm nous avions été obligez de faire un grand détour, pour éviter les Russiens & les lieux que la terreur de leurs hostilitez avoit rendus déserts. Mais en nous en retournant nous passames par Nordekoping & par d'autres villes & vilages entiérement consumez par les flammes, où nous vimes avec la plus vive compassion quelques uns des pauvres habitants accroupis dans de petites hutes, & arrosant de leurs larmes les cendres de leur maisons. Nous arrivames à Ysted sans la moindre rencontre, qui mérite de vous être communiquée; Nous nous flattions d'y trouver une fregatte Angloise,

qui

qui ne faisoit qu'aller & venir de là à Lubec, pour transporter des gens de qualité de toutes sortes de Nations; Malheureusement ce Vaisseau étoit en mer, & on ne l'attendoit que dans cinq ou six jours. Nos compagnons de voyage ne s'impatienterent pas, Mais son Altesse plus pressée qu'eux resolut de s'embarquer dans un petit batiment de Lubeck, dont le batelier se disoit muni d'un passeport.

Nous voilà encore en mer avec un bon vent, & un temps fort agréable pour la saisons, pleins de l'espérance de nous trouver le lendemain en Allemagne. Mais nous comptions sans notre hôte; il n'étoit pas dit, que nous fussions heureux sur mer. Vers le soir, le Prince, qui aimoit le grand air se coucha sur quelques matelats étendus sur le tillac; Pour moy je me mis dans la chambre de poupe sur un petit lit, & après m'être muni contre le froid par le moyen d'un bon verre d'eau de vie, je m'endormis tranquillement. Vers le minuit je fus éveillé par quatre ou cinq hommes, qui entrerent dans la chambre tous le sabre à la main, & qui avoient un véritable air de gens de sac & de corde. Ils dirent d'abord qu'ils étoient Anglois, & qu'ils venoient d'une fregatte près de là, pour nous venir rendre une visite. Pour confirmer ce discours ils parloient bon Anglois: le batelier lui-même ne fut point alarmé de cette visite nocturne; il donna à ces Messieurs quelques verres d'eau de vie qu'ils vuiderent d'un air d'amitié; Ensuite celui qui commandoit les autres commença à m'in-

 terro-

terroger, & il apprit que je venois de Suede avec un Prince de Hesse & que nous allions à Lubec; je lui demandai à mon tour si avec ce vent la nous y arriverions bien-tôt *Je ne le croy pas*, me répondit-il; *je m'imagine même que vous serez obligé de rétourner en Suede*; & pourquoy? lùi dis-je; *que sai-je* répondit-il; *peut-être notre Capitaine le trouvera il à propos*. Mais votre capitaine etant Anglois & bon ami des Suedois ne voudra pas nous faire cette violence. *Oh mais* répliqua-t-il, *nous sommes, selon l'occasion, Anglois, Suedois, Danois, tout comme nous le trouvons à propos, & pour en être mieux instruit il faut que vous entriez dans notre chaloupe, & que vous alliéez à notre bord*; C'étoit un faire le faut. Je me leve, j'eveille le Prince; On veut l'emmener aussi, il repond d'un ton d'authorité qu'il ne le trouvoit pas bon; Mais il me prie d'aller voir ce dont il s'agissoit.

J'arrive à la Fregatte; Le Capitaine me parle d'abord civilement; Force questions, de sa part, de la mienne réponses Laconiques & vrayes; jusques là tout alla bien; mais quand je lui dis, que j'avois laissé dans notre petit bâtiment un Prince de Hesse, Cousin germain du Roy de Danemarc, il me dit brusquement que je le prenoit pour une dupe, & qu'il n'y avoit pas la moindre apparence, qu'un tel Prince se hazardât sur un méchant petit navire; Je lui protestai, que c'étoit pourtant la vérité toute pure & j'y ajoutai d'un air assez fier que son Altesse trouvoit fort mauvais qu'on interrompit son voyage. *Bon, bon*, répartit-il, *que ce Prince*, *ou*

ou qui que ce puisse être, *vienne à mon bord*, *ou je viendrai le chercher moi-même*; il n'en fera rien, lui-dis-je; *Point de réplique*, répartit-il en me prenant par la cravatte, *ou je vous jette dans la mer*; Ce compliment très marin mit des bornes à la Contestation, je rentre dansla chaloupe, & je vais dire au Prince dequoy il s'agissoit.

Il prend sa résolution, & se fait transporter à la Fregatte suivi du batelier, d'un Colonel Hessois, & de quelques Officiers François & Allemands qui venoient de quitter le service de Suede, & qui avoient été dans un autre endroit de notre Navire. Dès que le Prince fut à bord, il dit au Capitaine qu'il ne comprenoit pas par quelle raison il osoit arrêster un Prince de l'Empire proche parent de S. M. Danoise, *je n'ai que faire d'apprendre mon devoir de qui que ce soit*, *Monsieur*, répondit le Danois; *je ne say pas si vous êtes Prince de l'Empire ou non*, *mais je say bien que vous irez à Coppenhague*. Le Dialogue nous conduisit à la chambre de poupe, où nous vimes une trentaine d'Officiers Suedois qui dans le même passage avoient été pris sur differents petits navires. Le Prince en reconnut d'abord plusieurs, qu'il avoit vus à Stokholm. Son Altesse sa servant de cette occasion, s'addressa de nouveau au capitaine d'un air des plus fiers, Monsieur, lui dit il, vous faites semblant de ne me pas connoitre, je vous connois moy, & vous me connoissez, j'en suis sur, & s'il vous faut quelque chose pour aider votre Memoire, voilà, continua-t-il en montrant les Suedois, voila plusieurs honnestes gens à qui je suis certai-

nement

nement connu. La dessus plusieurs de ces Officiers se leverent, en protestant qu'ils connoissoient très bien son Altesse, & qu'ils étoient mortifiez de ne pas être en état d'empêcher qu'elle fut traité si indignement. Le Capitaine frappé de ce discours sortit de la chambre, pour prendre selon toutes les apparences les avis de ses autres Officiers. Il revint quelque temps après faisant des révérences jusques à terre avec un air aussi soumis, qu'il l'avoit eu d'abord fier & rogue. Il demanda mille pardons à son Altesse de l'avoir troublé dans son voyage, mais il allegua pour excuse, que notre batiment étoit de bonne prise, puisque le passeport du batelier ne valoit rien. Il le fit voir clairement au Prince, & protesta en même temps à S. A. que tout ce qu'il y avoit dans le vaisseau étoit à son service, & que le lendemain il la mettroit à terre ou elle le trouveroit bon. Voilà la face de nos affaires entiérement changées; ce ne sont plus qu'honnetetez On nous offre avec empressement du thé, du caffé, du ratafia, & le lendemain de bonne heure il nous met à terre au milieu d'une décharge de tout son Canon dans la petite Ile de Möen qui dans ses bornes étroites, toute remplie d'agreables bois & de campagnes fertiles, nous frappa en la traversant comme le sejour de quelque Fée; nous y dinames parfaitement bien chez un Seigneur Danois qui avoit dans cette Ile une assez belle maison de campagne, & de là nous passames dans l'Ille de Falster, qui n'est separée de Möen que par un pétit bras de mer dont la largeur n'excède de gue-
res

res celle d'une riviere. Arrivez dans une petite ville nous y apprimes que sa Majesté Danoise se trouvoit dans l'Ile pour faire la révuë de quelque Escadrons de Cavallerie. Quelque envie que j'eusse été de me reposer, il fallut marcher vers un palais assez spacieux, que le Roy a dans cet endroit; On l'attendoit à tout moment d'un autre Quartier de l'Isle; nous entrames dans une grande salle, où j'apperçus d'abord un objèt qui me frappa, c'étoit un grand cercle de Généraux, & de grands Seigneurs, formé autour d'un Nain, & occupé à lui faire la Cour; Il tenoit entre les mains plusieurs papiers, qui étoient apparemment des Placets, qu'on l'avoit prié de donner au Roy. Un Spirituel Autheur Anglois dit que la gravité d'un homme de riche taille ressemble à la gravité d'un Lion, & que cette d'un petit homme à l'air de la gravité d'un chat; L'attitude de ce petit favori, ou Ministre d'état me rappella cette pensée comique. Que pouvois-je conclure de cette espece de Spectacle? Si non que par les talents de l'esprit & par les sentiments du cœur la Nature devoit avoir dedommagé cet illustre Nain de sa figure peu avantageuse, & qu'il méritoit sans doute d'être comparé au fameux Esope si utile & si agréable au plus grand Roy des Lydiens. Je fus encore surpris de voir dans ce Palais une cour toute rouge, comme j'en avois vu une toute bleue à Stokholm. Ces couleurs qui regnent généralement dans les deux royaumes m'ont paru comme les livrées de la haine mutuelle qui anime les deux nations, de temps im-

immemorial. Le jour après nous passâmes dans l'Ile de Laland, où il y a un bac à voiles, par le moyen duquel on se fait transporter dans l'Ile de Femeren. Mais un vent contraire qui devint peu-à-peu une terrible tempête nous arrêta la cinq à six jours, logez dans la maison du Pasteur située sur le rivage, & l'unique que la vuë puisse découvrir à une lieue à le ronde. Elle étoit déja toute occupée par les Cavaliers qui avoient été pris avec nous & relachez en même temps. Il n'y avoit là que deux chambres dans lesquels toute notre troupe étoit entassée.

Pour des vivres il n'en falloit point parler dans cette magnifique auberge; à peine y avoit-il du bois pour se chauffer. Le Prince suppléa à toute cette disette, en faisant venir tout ce dont nous avions besoin, du plus prochain village, où nous allions quelquefois manger nous mêmes dans un assez bon cabaret; un jour le Curé y vint faire un compliment à son Altesse, de l'air du monde le plus pedantesque, en le plaignant d'avoir été arrêté tant de jours par le vent contraire & en lui promettant un temps favorable pour le lendemain. Je le crus d'abord un homme très-familiariarisé avec la profonde science de l'Almanac; Mais j'étois fort éloigné de mon compte. il nous donna lui-même la raison d'une promesse si hardie; c'est que ce même jour en pleine Eglise il avoit demandé cette grace au Ciel avec tant d'ardeur qu'elle ne pouvoit que lui être accordée. J'admirai le credit qu'avoit ce brave Ecclesiastique à la cour celeste, mais j'en fus tout à fait

fait étonné quand j'appris qu'il étoit occupé avec un autre honnelle-homme de fa robbe à vuider, au bon voyage de fon alteffe, quelques bouteilles d'eau de vie de grains, & que quelque tems après il prit congé du Prince en bégayant, & en menaçant vingt fois dans fes profondes révérences de donner du nez à terre.

Le lendemain le vent s'étant un peu appaifé nous nous embarquames, mais notre motif fut tout autre, je vous en affure, qu'une aveugle confiance dans le mérite imperieux des prieres de ce favori du ciel. Je n'impute pas non plus aux indignes vœux de cet ivrogne le malheur, qui nous pourfuivit encore dans ce paffage; A peine fumes nous dans le milieu de notre chemin, que nous nous vimes derivez confidérablement; d'ailleurs la tempefte, qui fembloit ne s'être répofée que pour prendre de nouvelles forces, commença à fe remettre en action; le plus court fut de regagner au plus vite le rivage que nous avions quitté; le vent étoit heureufement favorable à ce deffein ; mais une nuit noire nous faifit bien-tôt & nous fumes très-longtemps fans trop bien favoir comment regagner le port; après avoir été balottez ainfi pendant quelques heures la lune fe debaraffant des nuages, qui l'avoient enveloppée, nous découvrit de loin la trifte auberge ou nous avions langui pendant prefque toute une femaine, & peu de temps après nous y rentrames avec toute la fatisfaction imaginable. Nous craignimes mille fois, cette nuit, que le vent devenu furieux ne renverfât notre cabane,

ne, & vous n'en douterez point quand vous ſaurez, que préciſément la même nuit il fit perir un Envoyé de Hollande qui retournoit de Stokholm, à ſa patrie avec toute ſa famille, qui eut le même ſort que lui. Le temps ſe rémit au beau l'aprez-dinée du jour ſuivant, & nous achevames le paſſage avec plus de ſuccez. De l'Iſle de Femeren nous paſſames dans la Duché de Holſtein & de la nous vinmes à Hambourg, après avoir eſſuié des fatigues incroyables dans des chariots ouverts qui vont nuit & jour par de très mauvais chemins. Nous nous refimes à merveilles dans cette belle ville ou nous nous repoſames deux où trois jours. Un bon caroſſe nous ména de là à Hanovre ou une Cour ſuperbe embellie de la preſence de deux grands Rois, & de pluſieurs Princes de maiſons ſouveraines nous procura tous les agrements & tous plaiſirs, qu'on puiſſe déſirer. Nous gagnames l'Overyſſel par la Comté de Bentheim, & je revis enfin ma patrie avec la plus vive ſatisfaction.

F I N.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES,
Du Tome II.

A.

 que

S

T

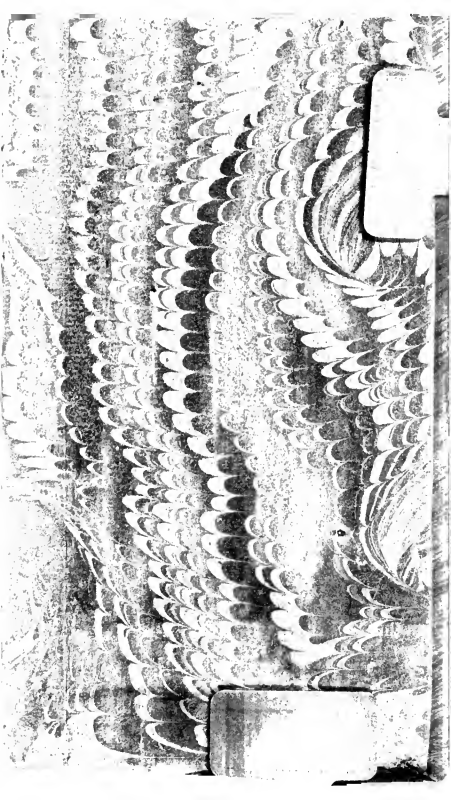
F I N.

VITTORIO
3073146

Google

6# 2 vol.

Digitized by Google





Digitized by Google